



Epubor



LISA SANDLIN

LES SAMARITAINS  
DU BAYOU

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Claire-Marie Clévy*

belfond

Titre original :

*THE DO-RIGHT*

publié par Cinco Puntos Press, El Paso

Retrouvez-nous sur [www.belfond.fr](http://www.belfond.fr)

ou [www.facebook.com/belfond](https://www.facebook.com/belfond)

Éditions Belfond,

92, avenue de France, 75013 Paris.

Pour le Canada,

Interforum Canada, Inc.,

1055, bd René-Lévesque-Est,

Bureau 1100,

Montréal, Québec, H2L 4S5

EAN : 978-2-7144-9369-9

© Lisa Sandlin, 2015. Tous droits réservés.

© Belfond, 2021, pour la traduction française.

Couverture : photo © Chris Moore – Exploring Light Photography – Getty images. Graphisme : Marion Tigréat.



« Je me rappelle m'être dit de ne pas garder de haine, même si je sais où elle se trouve. Je l'ai rangée dans une malle. »

Salman RUSHDIE

Elle avait fait le tour des offres d'emploi.

L'ébéniste d'âge mûr au tablier couvert de sciure qui s'était essuyé les mains pour serrer la sienne et lui avait dit : « Désolé, mademoiselle » en la regardant dans les yeux – il avait été correct, plus qu'acceptable. En fait, son attitude avait même agréablement surpris Delpha.

L'assistante de direction qui avait secoué la tête d'un air pincé, la jeune femme qui avait bafouillé, l'expert-comptable qui avait repoussé son certificat de formation commerciale de Gatesville en décrétant : « Pas pour nous », le gérant de magasin de chaussures qui n'avait pas pu s'empêcher de glousser nerveusement pendant qu'il l'éconduisait – elle s'était attendue à ces refus, mais ça ne voulait pas dire qu'ils ne l'avaient pas affectée. Au contraire.

Pourtant, ce ne fut qu'en rencontrant l'employeur potentiel du jour qu'une profonde lassitude la gagna. Chemise blanche, bourrelet de chair au-dessus d'un col amidonné. L'homme l'accueillit en l'appelant « ma belle ». Une lumière trouble s'alluma dans son regard lorsqu'il eut fini de lire son certificat de Gatesville. Il le lui renvoya d'une chiquenaude.

« Tu ne manques pas d'air, hein ? Assise là dans mon fauteuil, comme une personne respectable. Allonge-toi sur le bureau, je te filerai peut-être un pourboire. » Il se pencha vers elle et ajouta : « Je ne t'embaucherais même pas en rêve, ma belle. »

Son conseiller d'insertion, Joe Ford, un guide pratique d'un mètre quatre-vingt-quinze embauché par la commission des libérations conditionnelles du Texas, lui avait expliqué la marche à suivre dans ce genre de situation. Joe Ford lui avait expliqué la marche à suivre dans toutes les situations, en fait.

*La personne remise en liberté conditionnelle doit faire preuve d'un comportement correct et non agressif en toutes circonstances.*

*La personne remise en liberté conditionnelle doit respecter les consignes de son conseiller d'insertion.*

*La personne remise en liberté conditionnelle doit se conformer à toutes les lois, sans exception.*

*Elle doit être prête à se soumettre à une fouille de sa personne, de son domicile et de son véhicule à tout moment.*

*Pas d'armes blanches.*

*Pas d'armes à feu.*

*Pas de balles ni quoi que ce soit qui ressemble à une arme à feu ou des balles.*

*La personne remise en liberté conditionnelle ne doit pas posséder de couteau dont la lame dépasse cinq centimètres, à l'exception des couteaux de cuisine, et seulement si son agent d'insertion l'y a autorisée.*

*Tout manquement à ces obligations entraînera une réincarcération immédiate.*

« Que ce soit clair, Delpha : j'ai horreur d'écrire des rapports, mais je n'hésiterai pas à le faire, lui avait-il dit. Tu ne veux pas retourner au trou, si ?

— Jamais, monsieur Ford.

— D'accord, alors voilà mes deux grands commandements. Numéro un : tu feras semblant.

— Semblant de quoi ?

— Quand les gens sortent de prison, ils retrouvent très vite leurs vieilles connaissances et leurs mauvaises habitudes, parce que c'est plus confortable. Ne les imite pas. Fais semblant d'être calme et décontractée, et tu finiras par te sentir calme et décontractée. En attendant que ça vienne, si tu dois jouer la comédie, joue-la à fond. »

Joe Ford avait marqué un temps avant de poursuivre.

« Second commandement : tu réclamera.

— Je réclamerai », avait répété Delpha.

Voilà une chose dont elle n'avait pas l'habitude. Elle s'était tortillée sur sa chaise en bois.

« Réclame un logement pour pouvoir quitter le centre d'hébergement. Réclame un travail. Réclame tout ce qu'il te faudra. Dehors, on ne te passera pas à tabac pour avoir demandé quelque chose. Si tu ne t'aides pas, personne ne t'aidera. Après, si on t'envoie promener, tu restes polie. Tu ne te fâches pas avec les gens, parce qu'il est possible que tu les croises à nouveau. En cas de refus, tu réponds simplement : "Merci de m'avoir reçue, au revoir." Tu souris et tu t'en vas. »

Suivant les conseils de Joe Ford, Delpha ne se fâcha pas avec l'homme au gros cou. Elle ne dit pas non plus : « Merci de m'avoir reçue, au revoir », comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois. Elle reprit l'ascenseur et économisa son souffle en attendant d'être à l'air libre.

Elle marcha jusqu'au croisement suivant, s'engouffra dans une ruelle pour respirer, faillit trébucher sur une personne au visage buriné et aux cheveux gris clairsemés accroupie près d'un caddie, un rameau d'azalée dans une main et une fine branche de cornouiller dans l'autre. Delpha sursauta, puis se raidit, le menton baissé, les bras le long du corps, les mains bien visibles, notamment celle qui tenait son sac.

La personne l'étudia du coin de l'œil, puis reporta son attention sur les deux fleurs.

« Laquelle, à ton avis ? »

Son attitude, sa voix, son chemisier à manches bouffantes étaient ceux d'une femme, mais les longs poils gris sur son menton, son pantalon à pinces et son gilet de costume taché évoquaient un homme. Ses tennis auraient pu faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Delpha savait à peu près à quoi s'en tenir, malgré tout.

Elle pointa l'azalée du doigt. *Est-ce que ce ne serait pas grandiose de passer les jambes dans une fleur rose soleil couchant évasée comme une robe de soirée pour la remonter autour de ses épaules, toute papillonnante ? D'être enveloppée de cette peau lumineuse et parfumée ?*

La vieille femme hocha la tête, glissa l'azalée dans la poche de poitrine de son gilet et releva les yeux, haussant ses fins sourcils dans l'attente d'un commentaire.

« Joli.

— Merci bien. Je m'appelle Mlle Doris, dit la femme en offrant la branche de cornouiller à Delpha. Pour toi. Bon retour parmi nous. »

Delpha effleura les pétales doux, veloutés, blancs, si blancs.

« Alors ça se voit... J'ai l'air si fraîchement débarquée que ça ? C'est marqué sur mon front ?

— Pas comme tu le crois. » Mlle Doris pointa son menton poilu vers la main droite de Delpha. « C'est l'artisanat que tu trimballes. »

Delpha contempla son sac à main, constitué de bandes de cuir découpées, cousues et tressées simplement, sans roses ni lis pour décorer. On pouvait commander l'un ou l'autre motif au magasin de la prison, ou les deux mélangés, ou un cow-boy ou une cow-girl sur un cheval cabré.

« J'ai raté le premier.

— Ils aiment pas qu'on gâche du cuir, hein.

— Je m'appelle Delpha », dit-elle en tendant la main.

Mlle Doris essuya la sienne sur son pantalon en gabardine avant de la lui serrer. Elle devait avoir plus de soixante ans, mais demeurait accroupie avec autant de souplesse qu'une grenouille.

« Tiens, regarde dans le caddie, tu trouveras une couverture bleue pour t'asseoir. On reconnaît facilement l'envers de l'endroit.

— Il faut que j'y aille.

— Mais non, reste. » Les rides profondes entre les sourcils de la vieille femme se rapprochèrent.

« Mais il faut que...

— Juste une minute. Je me sens comme un vieux bout de pain derrière une valise aujourd'hui. »

Delpha se détendit.

« Ma mère disait ça aussi. » Elle fit un geste du pouce par-dessus son épaule. « Ils ont du café là-bas ? »

En face de la ruelle, l'enseigne d'un bâtiment annonçait THE NEW ROSEMONT HOTEL – À PARTIR DE 1 \$. La porte vitrée en haut des marches avait besoin d'un dégrasage.

« Ça oui, répondit Mlle Doris, les yeux brillants. Demande à Calinda, elle t'en fera. Je prendrai une chicorée, avec du lait et du sucre.

— Vous ne voulez pas vous asseoir à l'intérieur ? »

Mlle Doris grimaça.

« J'ai mes affaires, ma belle. »

Delpha traversa la rue et gravit le perron en pensant à ce « ma belle » – et à quel point tout était une question de ton.

Le salon de l'hôtel était meublé de chaises capitonnées de velours bleu décati ou de tissu à fleurs, regroupées çà et là. Des personnes âgées y étaient assises seules ou par deux. Campé d'un air résolu devant un buffet en acajou, un vieux monsieur soulevait un verre avec précaution. Il avait entrepris la tâche délicate de le remplir avec un pichet d'eau.

« Excusez-moi, où est-ce qu'on sert du café ? »

Le pichet redescendit en tremblant jusqu'à atteindre le buffet. La manœuvre fut répétée avec le verre, puis l'homme se retourna à tout petits

pas pour contempler Delpha.

« Hé ben ! Jolie comme un cœur. Calinda est dans la cuisine, elle prépare le déjeuner », dit-il avant de reprendre sa rotation vers le verre d'eau.

Dans la grande cuisine, deux femmes se faisaient face de part et d'autre d'une table en bois. La première, une Blanche aux cheveux gris coupés court, arborant un tablier et un air accusateur sur son visage sans attrait, se dressait devant un tas de poulets plumés. Calinda, sûrement. Elle était un peu plus âgée que Mlle Doris et paraissait se servir de son fendoir pour transmettre un message à la seconde, une femme à la mine de cocker qui devait avoir trente ans de moins qu'elle. Le cocker la fusillait du regard derrière deux rideaux de cheveux blonds, qui tombaient sur ses épaules en un zigzag permanenté. Il s'exhalait d'elle un parfum qui brûla les narines de Delpha. *Du gin.*

« ... pas vrai. Je m'en occupe quasiment tous les soirs, disait la plus jeune.

— Quand tu veux bien te fatiguer. Tu décampes à la moindre occasion, et elle se retrouve toute seule, la pauvre vieille.

— Des années, ça fait des années que ça dure ! Combien il en faudra encore ? Mettons-la en pension à Shady Lanes, par pitié ! Ils ont des aides-soignantes là-bas.

— Jessie connaît Moselle. Tu veux lui enlever ça ? Moselle et la maison, c'est tout ce qui lui reste maintenant. À part toi et moi. Et parfois, je me dis que je pourrais aussi bien être Eleanor Roosevelt.

— Tu lui ressembles.

— C'est peut-être une insulte dans ta bouche, Ida, mais pas dans la mienne. Eleanor Roosevelt était une grande dame.

— Ils ont une machine à glace à Shady Lanes. » Mais puisque cet argument demeurerait sans effet, le cocker gronda : « Un promoteur est intéressé par la maison. Je veux la vendre.

— Tu as déjà vendu tout ce qui n'était pas vissé avec des boulons dans cette maison.

— Elle est à moi, nom de Dieu ! »

La plus jeune et plus petite des deux femmes fit un pas en avant, cheveux blonds volant pour révéler une mâchoire serrée. La plus âgée leva son fendoir, les yeux plissés d'un air d'avertissement.

Delpha avait l'habitude de ce genre de scène. Elle s'arrêta à un mètre de la table, pas plus près, mieux valait garder de la marge pour se déplacer dans un sens ou dans l'autre.

« Excusez-moi... Un monsieur m'a dit de venir ici. Je pourrais avoir deux cafés, dont un à la chicorée ? »

La mine de cocker empoigna un poulet par les deux ailes et l'écrasa sur la table, croupion en premier.

« Va crever, Calinda. »

Delpha fit un pas de côté pour la laisser sortir en trombe.

« Ça fera vingt cents. » La dénommée Calinda posa son fendoir et s'essuya les mains sur le bas de son tablier. « Crème et sucre ? »

Un jeune Noir en tenue de cuisinier émergea d'un réduit qui devait être un garde-manger, s'empara du fendoir et se mit à découper les poulets avec des gestes rapides.

Delpha tendit deux pièces de dix cents, reçut un gobelet de café noir et un autre avec de la crème et du sucre pour Mlle Doris. Elle reviendrait parler à cette femme une fois qu'elle aurait bu son café dans la ruelle. Tout à l'heure. Dans une trentaine de minutes. Elle reviendrait à ce moment-là. Elle le ferait.

Mais elle repensa aux sermons de Joe Ford et, aiguillonnée par les cafés qui lui chauffaient les mains, elle s'arma de courage.

« Vous auriez une chambre libre, madame ? demanda-t-elle. Et qu'est-ce que vous diriez de m'embaucher en échange ? »

Le jeune cuisinier la transperça du regard.

« En tant que comptable », précisa-t-elle.

Elle ne voulait pas marcher sur les plates-bandes du cuisinier, même si elle avait été sous-commis de cuisine pour neuf cents dollars à une époque. Elle n'avait jamais rien préparé que les gens auraient envie de manger, cela dit.

« L'hôtel a déjà un comptable. »

Sans quitter la femme des yeux, Delpha s'approcha d'un plan de travail pour poser les gobelets brûlants.

« Dans ce cas, du ménage, ce que vous avez. Je cherche un emploi à temps plein dans l'administratif, mais je serais prête à travailler quelques heures le soir pour commencer. Si vous nettoyez les toilettes à vingt-trois heures, elles sont parfaitement propres le matin. »

L'expression neutre de la vieille femme vira à l'aigre à l'évocation des toilettes.

« J'en ai deux ou trois qui se baladent la nuit ici. Ils ratent la cuvette la moitié du temps avec leurs vieux machins rabougris. »

Le jeune homme ricana.

« Je ne voulais pas être indiscrete, mais je vous ai entendue discuter avec l'autre dame, reprit Delpha. Si vous cherchez quelqu'un pour s'occuper d'une malade, je peux faire ça aussi, j'ai un peu d'expérience comme infirmière. Je vous laisse réfléchir, madame, et je repasserai très vite voir ce que vous avez décidé. Pour l'instant, j'ai rendez-vous. Merci beaucoup pour le café. Je vous souhaite une bonne journée. »

Elle hocha la tête, reprit les gobelets et quitta l'hôtel en traversant le salon en velours fatigué.

*Si tu dois jouer la comédie, joue-la à fond.*

Tom Phelan leva la main gauche pour inspecter son majeur. Un moignon endolori d'à peine deux centimètres de haut. Ça aurait pu être pire. Sur une plate-forme pétrolière, tout pesait à peu près aussi lourd qu'une Volkswagen, cinq milliards de pièces de machine pouvant percuter ou écraser, broyer, tournoyer, s'envoler ou s'effondrer. Un manque de sommeil, un moment d'inattention en manipulant les clés de serrage, et il se retrouvait avec un doigt fantôme qui faisait de l'ombre à son index.

Il reposa les coudes sur le *Beaumont Enterprise* daté du 21 mai 1973. Ils avaient centré le message annonçant l'ouverture de son agence, ajouté un liseré noir autour et correctement orthographié son nom. Sa seconde annonce, dans la rubrique offres d'emploi – « Poste à pourvoir : secrétaire » – lui avait valu la visite de deux jeunes femmes la veille. Il pensait choisir celle aux ongles corail et dont la voix lui rappelait celle de Dusty Springfield ; sauf qu'il venait de recevoir un appel de son vieux camarade de lycée Joe Ford, devenu conseiller d'insertion, et Joe était un vendeur tenace.

« Dactylographie, sténographie, tout ce dont tu as besoin, l'ami. Elle a appris ça en cabane. Elle a payé sa dette à la société. Ça te dit de lui faire passer un entretien ?

— Trouve-toi un autre pigeon. Je ne savais pas que tu faisais du démarchage... Depuis quand tu te prends pour un cabinet de recrutement ?

— Depuis quand tu te prends pour un privé ?

— Depuis que j'ai reçu des indemnités suffisantes pour payer un loyer.

— Je croyais que ça te plaisait, de travailler sur une plate-forme.  
— Il me reste encore neuf doigts. J'ai l'intention de les garder.  
— Rien qu'un entretien, Tommy. Elle connaît son sujet.  
— Pourquoi tu essaies de me la refourguer ?  
— Les téléphones ne se décrochent pas tout seuls, si ?  
— Il me semblait justement avoir entendu parler d'une nouvelle machine qui... »

Joe avait poussé un soupir méprisant.

« Une rumeur communiste. Allez, je te l'envoie. Elle peut être là en moins de deux.

— Non.

— Un petit rappel : qui était là pour te soutenir le soir où tu en es venu aux mains avec Narlan Pugh, et que ses tarés de cousins s'en sont mêlés ?

— Un petit rappel, c'est ça ! C'est la troisième fois que tu m'en reparles. Il faudrait que tu comprennes que la reconnaissance a une fin, comme les paquets de chips. »

Joe avait patienté.

Phelan avait rongé son frein.

« Et puis merde, je te promets rien.

— Non, bien sûr que non ! C'est à elle de conclure l'affaire. Merci de lui donner une chance, ça lui remontera le moral. »

Phelan avait voulu se renseigner sur le casier judiciaire de la fille, mais la tonalité était demeurée évasive.

8 h 32. Des pas résonnaient dans l'escalier menant à son bureau, au premier étage du bâtiment.

Elle n'arrivait pas en sautillant, hein ? Une démarche mesurée. Les coups frappés à la porte fraîchement ornée des mots *Agence Phelan* n'étaient ni rapides ni lents. Ni forts ni faibles.

Phelan sortit de son bureau, traversa celui de sa future secrétaire pour l'accueillir. Bon. Pas une jeune fille. Quelques pattes-d'oie se dessinaient aux

coins de ses yeux. Un léger pli d'amertume partait du côté gauche de sa bouche à peine maquillée. Cheveux brun cendré, coupés à la hauteur du menton, chemisier blanc ample, jupe bleu marine. Teint mat pâli par un long séjour à l'ombre. Yeux gris-bleu, un peu voilés, lointains, comme un orage arrivant du golfe du Mexique. Celle-ci ne resterait pas assise à son bureau à faire sécher son vernis. La main que Phelan était en train de serrer avait des ongles nus, coupés ras.

« Tom Phelan.

— Delpha Wade. »

Sa voix était grave et sèche.

*Delpha Wade.* Le cerveau de Phelan repêcha une image et la lui envoya, mais elle s'arrêta à mi-chemin, comme une friandise coincée dans un distributeur.

Ils s'assirent, lui sur un siège à roulettes bancal placé derrière un grand bureau métallique, deux meubles inclus dans le loyer ; elle sur l'un des fauteuils flambant neufs destinés aux clients, en cuir matelassé, avec un dossier majestueusement élevé.

« Je serai honnête avec vous, mademoiselle Wade. Je crois que j'ai déjà trouvé ma secrétaire. »

Pas de déception dans ces yeux bleus, ni d'espoir. Elle se contenta de glisser vers lui un certificat frappé d'un sceau doré. Le document affirmait qu'elle tapait soixante-dix mots par minute, maîtrisait la sténo et la comptabilité en partie double. La brune à la voix de Dusty Springfield s'en était vantée aussi, mais elle avait appuyé ses dires avec un petit rire, pas un diplôme de Gatesville.

« Travailler pour un privé, c'était votre premier choix ?

— Travailler tout court serait mon premier choix. »

*Touché.*

« Combien d'entretiens avez-vous passés avant celui-ci ?

— C'est le premier.

— Je suis flatté. À peine débarquée du bus, vous accourez chez moi. »  
Les yeux bleus laissèrent transparaître un soupçon de lumière.

« Je ne compte pas les onze endroits où on m’a claqué la porte au nez.  
Et un autre où je n’ai pas eu ce qu’on appellerait un entretien. »

Pas étonnant que Joe fasse du forçing.

« Où travailleriez-vous si vous aviez le choix, mademoiselle Wade ?

— Dans une bibliothèque. J’aime les bibliothèques. C’est ce que je faisais là-bas. »

« Là-bas » étant la prison pour femmes de Gatesville. Et puisqu’elle abordait le sujet...

« Vous aviez écopé de combien ?

— Quatorze ans. »

Phelan retint un sifflement. On pouvait écarter les chèques en bois, l’usage de faux, les détournements de fonds et l’herbe. Il s’apprêtait à poser la question qui fâche quand elle lui offrit la réponse sur un plateau.

« Homicide volontaire.

— Et vous avez purgé la totalité de votre peine ?

— Il était extrêmement mort, monsieur Phelan. »

Son cerveau donna une bourrade : l’image dégringola de la machine. Phelan était ado à l’époque, émoustillé par les affaires sanguinolentes, et celle-là avait ravi les journalistes. Une serveuse mineure dans un tripot du bayou avait attendu que le gérant vienne chercher la recette du jour. Seule. Deux types expulsés du bar un peu plus tôt y étaient retournés. Un père et son fils, comble du comble. Le fils l’avait rouée de coups, violée, tailladée. Mais, surprise ! On ne savait comment, le couteau avait changé de main. Le père s’était fait écharper et le fils embrocher. Quand les phares du gérant s’étaient profilés, le père avait abandonné son fils et sauté dans sa voiture. Delpha Wade n’avait pas laissé la nature s’occuper de la suite. Elle avait achevé Junior sur la piste de danse en pin.

Le certificat de Gatesville était en train de disparaître dans un sac à main en cuir gaufré, fabriqué en prison, robuste et hors de mode. Delpha ramena ses pieds sous sa chaise. Mais elle ne se leva pas. Ces yeux troublaient Phelan. Ni espoir ni désespoir. Rien qu'un nuage d'orage sur l'horizon bleu.

Quelqu'un frappa à la porte du local. Des coups hésitants, de petite souris.

« Excusez-moi », dit Phelan en se levant.

L'assise en bois de son fauteuil bascula vers le haut, comme si le prochain occupant allait tomber du plafond. Il la remit en place d'un coup sec. Elle céda de nouveau.

« Il faut que je répare ça », marmonna Phelan.

Quand il leva les yeux, il aperçut le dos droit de Delpha Wade, qui sortait de la pièce. Étonnant ; il avait eu la nette impression qu'elle ne jetterait pas l'éponge facilement.

« Vous avez oublié votre sac, mademoiselle Wade.

— Non. »

Elle referma sans bruit la porte entre leurs deux bureaux – ou plutôt, entre son bureau et celui de la candidate qui décrocherait le poste de secrétaire. Il entendit un : « Bonjour, madame. Vous avez rendez-vous avec M. Phelan ? »

Sa voix sèche était aussi onctueuse qu'un verrou coulissant dans sa gâche.

*Voyez-vous ça.* Phelan redressa l'assise de son siège et se posa dessus, en bon patron.

Des marmonnements.

« Puis-je vous demander l'objet de votre visite ? »

Encore des marmonnements, qui s'éternisèrent. Puis – Phelan détestait ce bruit – des sanglots. Il s'y était préparé, pourtant. Il avait acheté une boîte de mouchoirs à la supérette pour les épouses éplorées. Il l'avait rangée dans le dernier tiroir de son bureau, à côté de la bouteille de bourbon pour

les maris. Il avait un revolver dans un autre tiroir, un permis dans son portefeuille, une licence de détective sur le mur, des cartes de visite toutes neuves. Une ex-taularde en guise de secrétaire.

Delpha Wade revint dans le bureau, tirant la porte derrière elle.

« Vous pouvez recevoir une cliente, monsieur Phelan ?

— Faites-la entrer. »

Malgré les sanglots, il espérait encore avoir affaire à la responsable du personnel d'une des grandes raffineries, disons Goodyear, qui avait un souci avec un cadre, voleur ou menteur, et qui se rendrait compte au fil de la discussion qu'elle ferait mieux de se renseigner sur ses nouveaux employés avant de les embaucher. Et sur les anciens aussi, mettons un ou deux milliers.

« Il vous attend, madame Troups. »

Une femme maigre comme un clou, portant son maquillage de la veille et un chemisier froissé, apparut sur le seuil. Sac à main en skaï, petite plaque dorée à son nom épinglée au sein gauche, façon caissière. Les deux sillons entre ses sourcils se creusèrent.

« Vous êtes un peu jeune. J'espérais...

— Un vieux flic à la retraite ? demanda Delpha Wade, dont la voix neutre achoppa sur le mot "flic". M. Phelan a un regard neuf. »

Ce que M. Phelan avait, c'était un bloc-notes neuf. Il brandit un stylo-bille au-dessus.

« Je vous en prie, asseyez-vous, madame Troups. Dites-moi ce que je peux faire pour vous. »

Delpha Wade prit la cliente par le coude, l'installa dans un fauteuil.

« Je vous apporte un café ? demanda-t-elle. Crème et sucre ? »

Phelan plissa le front à son tour, essayant d'y faire apparaître des rides.  
*Un café ? pensa-t-il. Quel café ?*

« Je prendrai un Coca, si vous en avez. »

La porte du bureau se referma derrière Delpha Wade, puis il entendit la porte d'entrée claquer. Sa première cliente se lança en balbutiant dans le récit de ses malheurs, et le stylo de Phelan profana le bloc-notes vierge. Les mouchoirs restèrent dans le tiroir. Caroleen Touns avait le sien.

Le temps que sa fausse secrétaire resurgisse avec une bouteille de Coca embuée, Phelan avait entendu un résumé de l'affaire. Les Touns vivaient du côté nord de la ville, non loin de Concord Road, dans ce qui n'était pas tout à fait un quartier mais une enfilade de vieilles maisons en bois, arrachées l'une après l'autre à la forêt. Caroleen se désespérait parce que son fils, Ricky, filait un mauvais coton. Il séchait les cours. Traînait dehors jusqu'à pas d'heure. Et, la veille, il n'était pas rentré chez lui.

« Vous l'avez signalé à la police ? demanda Phelan, doucement.

— Ce matin, à six heures. Ils m'ont dit que les garçons fuyaient tout le temps. »

Phelan partageait cet avis. Il s'était déjà réveillé sur un trottoir de La Nouvelle-Orléans, complètement fracassé, avec l'impression d'avoir une enclume enfoncée dans le crâne.

« Qu'en dit votre mari ?

— Il est décédé l'automne dernier. Un virus au cœur. »

Les yeux rougis de Caroleen auraient bien aimé partager cette douleur avec lui, mais Phelan baissa la tête.

« Est-ce que Ricky a des vêtements qu'il aime particulièrement ?

— Des chaussures idiotes qui lui donnent l'air plus grand. Et un t-shirt de ZZ Top avec *Rio Grande Mud* marqué dessus.

— Savez-vous s'ils sont encore dans sa chambre ?

— Oui... monsieur Phelan. » Après avoir réussi à attribuer ce titre de respect au blanc-bec qui lui faisait face, Mme Touns le regarda avec espoir. « Ils y sont encore.

— Il a une tirelire ? »

Elle ouvrit son sac à main et en sortit une liasse de billets recouverte par une coupure de vingt dollars.

« J'ai lu l'*Enterprise* jusqu'à minuit environ. C'est là que j'ai vu votre annonce. Après minuit, j'ai passé la chambre de mon fils au peigne fin. J'ai trouvé ça dans une boîte à cigares sous son lit. Avec des cartes de baseball et quelques joints. Il y a trois cent dix dollars en tout. Ricky est en première année de lycée, monsieur Phelan. Il ne travaille pas. »

Une sonnerie de téléphone retentit dans le bureau d'à côté, suivie par le cliquetis de la machine à écrire Selectric d'occasion.

« Vous n'auriez pas une photo, par hasard ? »

Mme Touns fouilla dans son sac en skaï, en extirpa un portrait pris à l'école. Visage pâle et poupin, cheveux longs comme beaucoup de gamins ces temps-ci. Sourire de gosse juché sur un poney. *Ricky Touns quand il avait encore son papa.*

Les yeux fatigués de la mère menaçaient de déborder.

« C'est pour ça que j'aurais aimé un vieux détective dur à cuire... Je veux que vous retrouviez Ricky et que vous lui fichiez la peur de sa vie. Je suis à bout de forces. »

Phelan se sentit soudain pris aux tripes, lié par un pacte à cette mère exténuée. Il ne s'y attendait pas. Est-ce que ça arrivait souvent ? *Qui sait.*

« D'accord », dit-il rapidement.

Pendant que Mme Touns buvait son Coca, il nota son adresse et son numéro, puis lui demanda la liste des amis de Ricky. Une unique amie, donc. Il griffonna le nom d'une voisine, Georgia Watson. Et son lycée ? French High, où Phelan avait étudié lui-même, un assemblage de bâtiments en briques orange avec un terrain de football abîmé. Le bloc-notes était bien étrenné, maintenant.

Il inscrivit le nom de la cliente sur un contrat type et le glissa vers elle. Il s'était entraîné à prononcer la phrase suivante sans sourciller.

« Mes honoraires sont de soixante-quinze dollars par jour. Plus frais éventuels. »

Personne ne sourcilla. Mme Toups lui remit cinq billets de vingt.

« Vous pouvez commencer tout de suite ?

— Le premier jour est crucial dans les cas de disparition d'enfant, déclara Phelan, comme s'il en savait quelque chose. Vous êtes ma priorité. »

Il raccompagna Mme Toups jusqu'à la porte de l'agence. À sa droite, Delpha Wade était assise derrière le bureau de la secrétaire, le combiné coincé au creux du cou, en train de taper à la machine. *De taper quoi ? Et où avait-elle déniché ce papier ?*

« Une Mme Lloyd Elliott voudrait vous parler, c'est confidentiel. Elle dit que son mari est avocat. »

La voix sèche de Delpha Wade avait pris un ton feutré, et elle frota deux doigts contre son pouce, symbole universel de l'argent.

Mme Toups passa son visage rougi par la porte, prête à une dernière supplique. Mais en voyant Phelan s'emparer du téléphone, elle baissa la tête et tourna les talons.

« Tom Phelan », dit-il.

Une voix à l'accent du coin, avec un drôle de vibrato. Mais franche. Son interlocutrice dit qu'elle voulait faire suivre son mari, et pourquoi. Elle lui verserait une avance sur honoraires. En cash.

« Entendu. Je vous rappelle très vite, madame. Laissez vos coordonnées à ma... à Mlle Wade. C'est une personne de confiance. »

*En tout cas j'espère*, pensa-t-il en dévalant l'escalier.

La fanfare était en pleine répétition quand Phelan se gara devant French High. Il s'en souvenait comme si c'était hier, de ce parking : à la fois rendez-vous des sportifs, théâtre et coin fumeurs. Il s'en grilla une en souvenir du bon vieux temps.

Un petit bouseux juché sur le coffre d'une Mustang releva la visière de son chapeau de cow-boy. Il appuyait ses bottes sur le pare-chocs, un genou

tressautant assez violemment pour faire trembler la voiture. Phelan lui offrit une cigarette.

L'air hautain, le gamin sortit un sachet de tabac Bull et s'en roula une lui-même.

« Je veux bien du feu. »

Phelan lui en donna.

« Tu connais Georgia Watson ?

— Elle est là-bas. Georgia fait partie des Belles, dit le garçon avec un geste du menton vers le terrain attenant au parking.

— Et Ricky Touts ? »

Le gamin rabattit sa visière, souffla de la fumée.

« Vous êtes un peu vieux pour l'herbe, vous trouvez pas ?

— C'est pour ça que les gens viennent voir Ricky ? »

L'apprenti Marlboro Man moucha sa roulée et se la coinça derrière l'oreille. Il descendit du coffre et décampa.

Phelan se tourna vers le terrain, où la fanfare jouait une version mollassonne du tube soul « Grazing in the Grass ». Les Buffalo Belles étaient lancées dans un french cancan, bras dessus, bras dessous. Une rangée de visages souriants, blancs, noirs et café-au-lait, cheveux et poitrines rebondissants, cent vingt jambes d'adolescentes levées bien haut. Repensant avec tendresse à ces mêmes bottes blanches calées sur ses épaules après un match, Phelan s'approcha tranquillement de l'agréable spectacle.

Leur numéro terminé, les filles s'éparpillèrent sur la touche pendant que la fanfare s'entraînait à défiler. Phelan trouva Georgia, lui dit qu'il voulait discuter.

*Ricky Touts en pinçait pour cette fille-là ?* Georgia Watson avait une poitrine opulente, d'accord, et un short en jean si court que l'ourlet de ses poches blanches en dépassait comme une culotte. Mais elle avait aussi un visage lunaire, des cheveux frisottants et des yeux bruns fuyants. Une chaîne en or torsadée coincée dans le col d'un t-shirt blanc élimé.

Elle l'entraîna à l'écart des grappes de filles qui papotaient. Un sourire éclairait ses yeux bruns d'une lumière trouble. Ses cils empâtés avaient laissé des traînées de mascara en dessous.

Il se présenta avec une carte de visite.

« La mère de Ricky Toups m'a demandé de vérifier qu'il allait bien. Il a de nouveaux copains dont tu aurais entendu parler ? »

Elle abandonna son sourire, haussa les épaules.

« Allez, Georgia. Ricky te considère comme une amie. »

Elle répondit dans un chuchotement théâtral :

« Ricky filait un coup de main à un type pour un truc, mais je crois que c'est fini.

— Un truc ?

— Un truc », siffla-t-elle.

Elle se retourna vers un groupe de filles qui la regardaient ouvertement discuter avec Phelan, agita les doigts. Personne ne lui rendit son salut.

« Ce type... Pourquoi Ricky ne l'aide plus ? »

Georgia secoua la tête, les yeux fixés derrière Phelan, comme si elle voulait faire déguerpir une personne invisible.

« Il était marrant au début, et puis il est devenu teigneux. Ricky va arrêter de le voir, même si ça veut dire... »

Elle referma la bouche.

« ... renoncer aux pourboires », termina Phelan.

D'un geste du petit doigt, il dégagea la chaîne torsadée de son col. Un « G » très chic, vingt-quatre carats.

« Depuis quand vous avez cet ami teigneux ? »

Elle continua à secouer la tête, une sorte de tic, à présent.

Phelan se rapprocha dangereusement.

« Je veux son nom. Et son adresse. »

La fille battit en retraite.

« Je sais pas, un truc en D, Don ou Darrell. Il faut que j'y aille. »

Phelan la retint par le bras.

« Ricky n'est pas rentré hier soir. »

Ses yeux bruns s'écarquillèrent. Elle cracha une phrase, ajouta son numéro de téléphone quand Phelan insista, puis se dégagea et courut vers les autres filles rassemblées sur la touche. Elles répétaient des pas de danse, riaient, chahutaient. Georgia resta à l'écart. Elle mordait sa lèvre inférieure, serrant le petit carton blanc de la carte de visite dans ses doigts.

11 h 22. Arrivé à l'agence, Phelan grimpa l'escalier quatre à quatre. Delpha lui tendit les coordonnées de Mme Lloyd Elliott, soigneusement tapées au dos d'une feuille. Il la retourna. Le billet de sortie de Gatesville de Delpha Wade. 13 avril 1973. Un mètre soixante-sept, cinquante-cinq kilos. Cheveux bruns, yeux bleus. 32 ans. Homicide volontaire.

« Je n'avais que ça », dit-elle.

Phelan posa dix dollars sur son bureau.

« Allez acheter du papier. Ensuite, renseignez-vous sur les incidents signalés dans le quartier des Toups, disons ces trois derniers mois. Je pensais qu'on avait affaire à un gamin qui vendait de l'herbe pour gagner de l'argent de poche, mais c'est peut-être plus glauque que ça. »

Il lui rapporta les informations soutirées à Georgia Watson : le nom en D, Don ou Darrell, et le fait que Ricky emmenait d'autres garçons s'amuser chez ce type.

« J'imagine que Georgia participait à la combine. »

Delpha croisa son regard une fraction de seconde. Puis, sans aucun commentaire, elle ouvrit l'annuaire pendant que Phelan passait dans son bureau, sortait son arme d'un tiroir et la chargeait. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Calinda Blanchard, la gérante du New Rosemont, pulvérisait du produit sur la porte vitrée de l'hôtel, un torchon à la main.

Quand il revint dans l'autre pièce, Delpha avait trouvé la page avec la carte de la ville.

« Vous avez un annuaire inversé ? » demanda-t-elle.

Phelan retourna le chercher dans son bureau.

« Épluchez-les...

— Rubriques des faits divers.

— C'est ça. À la...

— ... bibliothèque », dit-elle.

Elle quitta l'agence, les deux annuaires serrés contre sa poitrine.

Une banale étudiante en route pour la fac.

Le service d'insertion et de probation se situait en face du commissariat. Son camarade Joe Ford était là, mais occupé. Phelan piocha quelques donuts recouverts de glaçage dans une boîte ouverte. Déjeuner anticipé. Joe lisait le contenu d'un dossier cartonné à un type apparenté à Phelan, et un autre qu'il connaissait de vue. Le second prenait des notes sur un petit carnet à spirale. Phelan, encombré de son grand bloc-notes, songea qu'il aurait mieux fait de s'acheter un de ces petits carnets. Plus élégants, glissés dans une poche de veste. Plus pros. Joe referma le dossier et continua son exposé. L'un des types lâcha un sifflement étouffé, l'autre éclata de rire.

Joe se leva, eut un mouvement de surprise.

« Tiens, quand on parle du loup ! Viens voir, Tommy. »

Phelan serra la main de l'inspecteur Fred Abels. Puis il tenta le même geste avec l'autre homme, qui l'attira dans une étreinte.

« Salut, oncle E. E., dit Phelan.

— *Bougre, t'es fou ouais, toi ! T'as engagé une prisonnière\*<sup>1</sup> !* » tonna E. E.

Ce qui, en bon cajun, voulait dire que Phelan était cinglé d'avoir embauché une taularde. Abels, affublé d'une moustache et de rouflaquettes à la Burt Reynolds, en moins sexy, scruta Phelan comme s'il examinait une trace de pneu sur une scène de crime.

D'où leur venait l'idée qu'il avait embauché quelqu'un ?

Phelan dévisagea Joe, qui haussa les sourcils avec une moue parfaitement innocente.

« Bon ! dit Phelan en se campant mains sur les hanches. D'accord. Il se trouve que mon ami ici présent a fait appel à ma générosité légendaire. Et que j'ai accordé un entretien à sa protégée. Et qu'elle a poignardé un malfrat. Et alors ?

— Elle l'a tranché en rondelles, plutôt ! rétorqua E. E. J'ai bossé sur cette affaire... Je te conseille de planquer le coupe-papier, *cher\**. »

Il donna un coup de poing taquin sur le bras de son neveu, adressa un signe de tête à Joe, puis Abels et lui s'éloignèrent en s'esclaffant.

« Toi et ta grande gueule ! dit Phelan à Joe. Donne-moi la liste des junkies et des pervers du quartier nord. »

Il réquisitionna le fauteuil de Joe, énuméra des noms de rue.

« C'est confidentiel.

— Je pourrais demander à ma secrétaire de t'appeler, répondit Phelan.

— La bouche en cœur et la main tendue, c'est tout toi, se plaignit Joe. C'est pas mon rayon, mais le vieux Parker passe sa vie en taule. »

Il s'approcha du bureau vide de son collègue, bien moins ordonné que le sien, et se mit à fouiller dans ses dossiers suspendus.

Phelan téléphona à la bibliothèque municipale Tyrrell. Il demanda à la responsable s'il pouvait parler à une Mlle Wade, qui devait être en train de consulter des journaux dans la salle des ouvrages de référence.

« Nous ne sommes pas une gare routière, monsieur. On n'appelle pas les gens au micro. »

On aurait pourtant cru, pensa Phelan en se composant un ton extrêmement-poli-mais-torturé, il y a une brebis galeuse dans toutes les familles.

« Je suis vraiment désolé, madame. Mais vous êtes sûre que vous ne pourriez pas aller chercher ma sœur ? On est au funérarium, et notre père est en pleine crise de nerfs. »

*Clac.* Combiné posé sur un bureau. Joe était toujours en train de trier des dossiers.

Des bruits de pas, puis Delpha au bout du fil.

« Salut, frérot ! »

Phelan sourit jusqu'aux oreilles.

Elle lui dit qu'elle le rappellerait d'une cabine.

« Appelez Joe », répondit-il.

Trois minutes plus tard, le téléphone de Joe sonnait, et Delpha lui lut ce qu'elle avait noté.

« En voilà un d'hier soir. »

Un certain Marvin Carter, dix-huit ans, apparemment victime d'une agression, avait été retrouvé en train d'errer sur Delaware Street et emmené à l'hôpital. À part ça, après avoir écarté les disputes conjugales, les vols et un toit de Dodge Duster défoncé à coups de pied, elle avait repéré sept arrestations pour trafic de drogue et une disparition d'enfant. Elle lui donna les noms et les adresses, les numéros de téléphone trouvés dans l'annuaire.

Joe déposa des dossiers sur son bureau, les arrangea soigneusement.

« Pousse-toi de mon fauteuil, gamin », dit-il.

Sans lui prêter attention, Phelan étudia attentivement les photos des prévenus et griffonna leurs noms sur son bloc-notes d'amateur.

Il y avait un Don Henry. Relâché de Huntsville deux mois plus tôt.

*Un truc en D, Don ou Darrell.*

Et voilà. Du gâteau.

Pas de boue, pas de graisse, pas de tuyaux de trois cents kilos, pas de membres en moins. Franchement, il aurait dû laisser tomber le pétrole quand il avait encore ses dix doigts.

14 h 01. Il retourna à l'agence et décrocha son téléphone. Chez les Henry, il tomba sur une gamine, demanda à parler à sa mère.

« Elle est partie faire les courses. Dégage, Dwight, je suis au téléphone ! »

Un hurlement en fond sonore.

« Ton père est là, petite ? »

La gamine rabroua Dwight. Il était censé se taire pour qu'elle puisse répondre, mais il refusait de se tenir tranquille. Il piquait une colère.

« Petite ? Hé, gamine ! » cria Phelan dans le combiné.

« La ferme, Dwight ! Je m'entends plus parler. Ils ont renvoyé papa samedi.

— Samedi ? Où ça ?

— Là où il était. C'est toi, oncle Merle ? »

La fillette poussa un glapissement. Deux hurlements se mêlaient au bout du fil, à présent.

Une voix de femme aboya :

« T'as pas honte, Merle, de tirer les vers du nez des gosses ! Ils ont remis Don en taule, d'accord ? T'es content ? Tu vas me dire que tu m'avais prévenue ? Allez vous faire foutre, maman et toi. »

Elle raccrocha brutalement.

Samedi, donc six jours plus tôt. Phelan fronça les sourcils, raya le nom de Don Henry. Puis, en prenant soin de ménager les gentilles bénévoles chargées du standard téléphonique des hôpitaux, il s'enquit avec émotion de la santé de son cousin Marvin Carter. Baptist Hospital, raté. St. Elizabeth, longue attente, transfert, encore raté. Hôtel-Dieu, banco.

Il se gara sur une place réservée aux médecins devant le bâtiment en briques rouges adjacent au port. Parfum de Javel et carrelage brillant. Une bonne sœur lui indiqua le numéro de la chambre.

La tête sur l'oreiller, barrée d'une moustache blanche, n'avait pas de dents et émettait des ronflements. Une femme colossale en robe d'intérieur à fleurs rouges était assise à son chevet. Phelan vérifia le numéro.

« Marvin Carter ? »

La femme soupira.

« C'est Martin, avec un T. Vous avez pas fini de vous tromper ? »

Phelan regagna l'accueil au pas de course, patienta derrière une femme noire robuste et un ado muni d'un transistor qui crachotait le nombre

de morts du jour. Le visage du garçon était asymétrique, sa large mâchoire démesurée par rapport à son front étroit. Il tourna le bouton, et une chanson s'éleva à plein volume. « Superfly », de Curtis Mayfield. La femme referma son chéquier d'un coup sec, attrapa le transistor et fit resurgir la voix métallique qui débitait des numéros et des noms de villes asiatiques.

« Écoute encore. Parce que si tu n'arrêtes pas de faire le mur, c'est là que tu vas te retrouver, dans cette guerre qui n'en finit jamais, tu m'entends, Marvin ? Et vous, vous voulez ma photo ? » ajouta-t-elle en fusillant Phelan du regard.

L'ado se retourna ; des boursoflures lui déformaient le visage.

« Marvin Carter ? » tenta Phelan.

La femme s'interposa devant le garçon et lui demanda qui il était. Phelan se présenta en précisant qu'il ne travaillait pas pour la police. Il lui expliqua qu'il cherchait Ricky Toups, sans lâcher le gamin du regard.

Marvin haussa les sourcils. *Bingo.*

« On y va », dit la femme en poussant l'ado vers les portes vitrées.

Phelan leur emboîta le pas.

« S'il t'a laissé dans cet état, Marvin, qu'est-ce qu'il va faire à Ricky, hein ? Tu veux qu'on te colle ça sur le dos ? Ça pourrait être bien pire que la dope. »

Le garçon tenta un regard inexpressif. Il ne tint pas longtemps.

« On parle de drogue, maintenant ? » La voix de la femme était plus que glaciale. « Tu m'as menti, Marvin Carter. »

Sa main s'immobilisa à quelques centimètres de la joue enflée.

Marvin grogna une phrase qui devait être : « Arrête, maman. » Phelan en déduisit qu'on lui avait recousu la mâchoire.

« Ricky t'a appâté en te promettant de l'herbe, mais c'est autre chose qui t'attendait là-bas, hein ? »

Le garçon serra les paupières.

« Ce sont pas des gamins qui t'ont fait ça ? C'est un adulte ? demanda la mère de Marvin en repliant le bras autour de sa taille menue.

— Écoute, dit Phelan en se penchant vers le garçon. S'il t'a dit qu'il ferait du mal à ta mère, je réglerai ça. C'est que du vent. Mais Ricky est bien réel, lui. Tu le connais, et il est encore là où tu étais hier soir. Aide-moi à le retrouver, Marvin.

— Enniss, dit le garçon.

— Ennis ? La rue près de la piscine ? »

Marvin secoua la tête.

« C'est son nom ? Ennis ? »

Il secoua de nouveau la tête, la main sur sa mâchoire boursouflée.

« Dennis ? »

Un frisson traversa l'adolescent.

« L'a tout la'a. Ai 'u un ch'pen. »

Phelan ne demanda pas de traduction ; il parcourait sa liste d'ex-taulards. Un Dennis Deeterman. Un D. Harold Holdrege. Déchiffrant laborieusement ses propres gribouillis, il vit qu'il avait noté un signe distinctif pour Deeterman.

« Un tatouage de couteau sur le bras ? »

Marvin haussa les épaules.

« D'accord, d'accord. Concord Road ? Lucas ? »

Marvin bafouilla une adresse en escamotant ses consonnes. Deux « k » sonores pour Concord. La mère chassa Phelan d'un regard noir. Marvin se recroquevilla, enfouit le visage contre son cou en tremblant.

Phelan se précipita vers les deux téléphones publics de l'hôpital, appela Delpha Wade, lui expliqua où il allait. Si elle n'avait pas de nouvelles d'ici deux heures, qu'elle prévienne E. E. Guidry au commissariat.

« G-U-I...

— Je sais l'épeler, coupa-t-elle. J'ai le temps de vous poser une question, monsieur Phelan ?

— Allez-y. »

Un raclement de gorge.

« Vous pensez que vous allez m’embaucher ?

— Mademoiselle Wade, vous avez été embauchée à l’instant où vous m’avez appelé frerot. »

Il raccrocha sans qu’elle ait rien ajouté et se hâta de rejoindre la sortie.

15 h 15. La maison à la boîte aux lettres orange décrite à grand-peine par Marvin était une petite bicoque blanche décrépite. Située en retrait de la route, elle était adossée à de grands conifères, des chênes et des magnolias, des amas de broussailles. Des aiguilles de pin couleur rouille et des feuilles mortes de magnolia – de grandes langues brunes – jonchaient le sol. Avec le baril de pétrole à douze dollars, quelqu’un ne tarderait pas à débarquer pour y construire des clapiers à lapins ; en attendant, la nature était la seule locataire de cette parcelle rescapée de la forêt marécageuse qu’on appelait le Big Thicket.

Pas de voitures, mais un véhicule avait laissé des ornières dans l’herbe.

Phelan frappa à la porte. Attendit. Tourna la poignée, sans succès. Il passa à l’arrière du bâtiment, trouva une véranda qui semblait avoir été ajoutée après coup. Ou plutôt, il y avait eu une véranda avant qu’on cloue du contreplaqué sur les fenêtres. Une grande planche barrait l’entrée ; le marteau abandonné par terre suggérait que Dennis Deeterman venait de s’absenter. Peut-être. Phelan entendait un bruit. Il tambourina du poing sur la porte.

« Ricky ! Ricky Toups, tu es là ? »

Il colla l’oreille contre le battant. Il y avait bien quelque chose. Il frappa de nouveau, plus fort.

« Je cherche Ricky Toups ! »

Un ahanement étouffé, rythmique. Des grincements irréguliers. Qu’est-ce que c’était que ce bruit ? On aurait dit un fauteuil à bascule grippé.

Phelan repartit vers sa voiture à petites foulées, sortit une lampe torche de sa boîte à gants, la fourra dans sa poche, attrapa un pied-de-biche. Arracha la grande planche. Ouvrit la porte. L'entrée de la maison se trouvait juste en face, de l'autre côté de la véranda. Phelan s'en approcha, revolver dégainé, et secoua la poignée : verrouillée. Il commençait à distinguer des relents de pisse dans l'air chaud et stagnant. Puis une odeur d'herbe et de cigarettes, une puanteur de poisson crevé dans le bayou. Le grincement émanait d'un point éloigné sur sa gauche, en hauteur. Il repéra un interrupteur près de la porte fermée, appuya dessus. Pas une étincelle.

Il coinça son revolver sous sa ceinture et s'avança dans la véranda sombre. Son tibia heurta une chose qui filait en sens inverse. Elle lui laissa une longue estafilade superficielle sur le mollet, comme une fille énervée rayant la voiture d'un petit copain pour lui apprendre la courtoisie, et bondit au-dessus de son pied. Phelan lui céda le passage, puis palpa sa jambe et son pantalon déchiré. Il se redressa juste à temps pour voir la queue rayée de son agresseur disparaître par la porte.

Un raton laveur.

Teigneux n'était peut-être pas le mot qui convenait à Dennis Deeterman.

« Tu es là, Ricky ? »

Il dirigea le faisceau blanc de sa lampe de poche vers le haut puis la gauche, cherchant la source du grincement.

*Bon Dieu de merde.*

Il resta bouche bée. Une gargouille à demi nue était perchée sur une étagère métallique. Non : accrochée. Arrière-train vêtu d'un jean, dos lisse et brillant replié au-dessus, doigts crispés sur le métal, tête tournée droit vers Phelan. Yeux papillonnants qui ressortaient dans des orbites creusées. La bouche tordue laissait échapper un sifflement.

« C'est vrai, tu es asthmatique. »

La tête de Ricky Troups s'affaissa, faisant voler des cheveux assombris par la sueur, qui étaient blond foncé sur la photo de classe de l'an dernier.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Ricky ?

— Il s'est énerv-v-vé cont-t-t... »

Le gamin pointa quelque chose du doigt. Il y eut un feulement de chat.

Un chat, allons bon.

Phelan promena le faisceau de sa lampe de poche sur un tapis orange aux longs poils emmêlés parsemés de boulettes de cannabis, l'accoudoir d'une banquette en bambou, des canettes de bière écrasées.

« Derrière », souffla la voix haletante de Ricky.

Phelan fit volte-face. La lumière tomba sur des mâchoires carnassières ouvertes en un nouveau feulement. La bête mesurait à peine soixante centimètres de long, mais elle ne plaisantait pas.

Il passa la lampe de poche dans sa main gauche, son moignon envoyant une décharge brûlante dans son coude lorsque ses doigts se refermèrent sur le manche. Le petit alligator s'avança et mordit sa chaussure. Phelan agrippa sa queue hérissée de pointes. Sa main tressauta en tous sens tandis que la bête se débattait. Il tira sur sa queue ; les mâchoires de la bête se resserrèrent comme un étau. Il sautilla jusqu'à la porte, traînant l'alligator comme un poids mort. Une fois dehors, il arracha ses lacets et donna un coup de pied. La chaussure et l'alligator partirent en vol plané vers les broussailles.

Poussant un juron, Phelan retourna dans la pièce obscure et referma la main sur ce qui s'avéra être le biceps de Ricky. Le garçon glissa de l'étagère, atterrissant dans ses bras. Phelan le soutint pour l'aider à marcher. Ils s'approchaient laborieusement de la sortie quand les ahanements de Ricky se muèrent en cri perçant.

La lumière émanant de la porte révélait la moitié d'une pile noire qui se fondait dans les ténèbres. Phelan l'observa de plus près. *Hein ?* Il n'en croyait pas ses yeux. Mais sa peau, elle, n'avait aucun doute – les poils de son ventre se hérissèrent, ses testicules se racornirent comme de vieilles noix.

La pile se déplaça jusqu'à ce qu'on n'aperçoive plus qu'une pointe. Puis la pointe disparut dans le noir. Le fait qu'elle se dirige vers lui suffit

à renseigner Phelan. La plupart des serpents détalait à votre arrivée. Les mocassins d'eau attaquaient. Phelan balaya la pièce de sa lampe torche jusqu'à trouver la banquette en bambou, où il largua le garçon.

« Garde les pieds en l'air. »

Il braqua de nouveau sa lampe dans le noir. *Où est passée cette saleté ?* Tapis. Cendrier renversé. Tapis encore.

Puis le faisceau éclaira une bande noire ondulante. Phelan déplaça sa lampe. La bête était là. Glissant vers lui, tête triangulaire en avant.

Phelan tira.

Le serpent noir se convulsa, continua à avancer, langue dardée.

Il tira une nouvelle fois. La forme noire ondoyait toujours sur le tapis orange. Sa cervelle éclata au troisième tir. Phelan contourna prudemment le serpent qui frémissait, pas encore assez mort pour que la tête ne morde plus. Les oreilles sifflantes, il bazarde sa lampe torche, passa le bras de Ricky autour de son cou et l'entraîna hors de la pièce, vers la lumière du jour.

Des bleus sur le bras du gamin, assez hauts. On l'avait maltraité, clairement. Empêché de bouger ? Phelan l'enveloppa dans sa veste, l'installa sur le siège passager et démarra en direction de Concord.

« Il a abusé de toi, Ricky ? »

Le garçon secoua violemment la tête. Négatif.

« Il a fait du mal à quelqu'un d'autre que tu connais ? »

La tête de Ricky heurta la vitre. Ses sifflements ressemblaient moins à un grincement, à présent, plutôt aux gémissements d'une petite personne tapie derrière ses dents.

Phelan dévala les virages étroits de Concord Road, tourna à droite puis à gauche et fila en trombe sur la ligne droite de la Onzième Rue. Il déposa Ricky à l'entrée en fer à cheval de St. Elizabeth, appela Mme Troups depuis le téléphone public de l'hôpital. Puis il laissa un message à l'oncle E. E. à propos du zoo de Concord Road.

Mme Touns déboula par les grandes portes vitrées, son visage osseux illuminé comme un stade de foot. Elle se précipita au chevet de son garçon. Phelan boitilla jusqu'à la salle d'attente, essayant de se souvenir de quand datait son dernier vaccin contre le tétanos. Il enleva sa chaussette. Son pied à l'extrémité couleur lavande, marquée d'un anneau d'entailles violacées, attira deux spectatrices à nattes.

« Oooh, qu'est-ce qui vous est arrivé, monsieur ?

— C'est pas beau ! »

Phelan haussa les épaules.

« Un dragon m'a mordu.

— Ça existe pas, dit la grande.

— Oh oh, regarde sa main ! » couina la petite.

Il écarta ses neuf doigts. Les fillettes se chamaillèrent pendant que Phelan revoyait Ricky Touns en train de s'étouffer, à moitié nu en haut de l'étagère.

« Monsieur Phelan... »

Levant la tête, il découvrit Mme Touns, qui serrait sa veste contre elle.

« Vous nous avez sauvé la vie, c'est certain. »

Phelan récupéra sa veste, força un sourire en coin.

Il poussa la porte de l'agence. Delpha Wade était assise au bureau de la secrétaire, désœuvrée derrière sa machine à écrire. Elle jeta un coup d'œil à Phelan, prenant sûrement note de sa patte boiteuse, son unique chaussure et son pantalon déchiré, la veste qu'il serrait à la main.

« Le garçon est sain est sauf ? » demanda-t-elle simplement.

Phelan pinça les lèvres, hocha la tête.

« Il est cinq heures passées. Vous n'étiez pas obligée de rester. »

Elle laissa sa monnaie en évidence sur le bureau – cinq billets d'un dollar et des piécettes – et se pencha pour ramasser son sac. Ses cheveux bruns s'écartèrent. Sur sa nuque, une cicatrice de trois centimètres disparaissait dans son chemisier blanc. Elle se redressa, tirant sur son col.

« Je n'avais pas la clé pour fermer. J'ai commencé un dossier pour les affaires Toups et Lloyd Elliott. Mme Elliott nous a appelés, vous vous souvenez ? Je suis allée acheter du papier, du papier carbone et des chemises cartonnées. »

Phelan sortit un trousseau de sa poche. Il en extirpa un double de la clé de l'agence, à gestes maladroits, les entailles infligées par la queue du jeune alligator brûlant sa paume poisseuse. Il posa la clé sur le bureau.

« Vous êtes sûre de vouloir ce travail ? »

Delpha Wade baissa la tête, mais pas assez pour l'empêcher de voir ses pommettes blafardes d'ex-prisonnière s'empourprer.

Ou peut-être n'était-ce que la lumière du soleil couchant qui s'infiltrait par la fenêtre.

Ils se mirent d'accord sur les horaires et le salaire. Phelan écouta Delpha s'éloigner, en faisant tinter les pièces de monnaie dans ses poches. Il enleva sa chaussure rescapée, la jeta dans la corbeille. Il arpenta son territoire en chaussettes. Au bout d'un moment, il sauta à pieds joints pour toucher le plafond en étain, verrouilla la porte de son bureau et descendit l'escalier.

---

1. Les phrases en italique suivies d'un astérisque sont en français cajun dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Aux yeux de Calinda Blanchard, née l'ultime matin du XIX<sup>e</sup> siècle, Delpha Wade avait intérêt à filer droit. La jeune femme réapparut dans sa cuisine après le repas du soir, lui montra discrètement son billet de sortie de la prison pour femmes de Gatesville et le replia. Puis elle resta plantée là, valise en toile à la main, sac en cuir sous le bras, absolument rien sur le visage – attendant de voir si on allait la rejeter ou l'accepter.

Un début d'idée en tête, Calinda l'accepta.

« D'accord, je peux vous offrir le gîte et le couvert si vous vous occupez de ma tante le soir. Sauf le dimanche. Vous lui tiendrez compagnie de dix-huit heures trente à vingt-deux heures, ou jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle dort beaucoup. Je vous préviens tout de suite que c'est du court terme. Jessie a cent ans, et quand elle passera l'arme à gauche, vous devrez payer votre chambre. »

Les joues pâles de la jeune femme rosirent.

« Je peux payer. J'ai trouvé un travail aujourd'hui. »

Calinda revit son estimation de la fille à la hausse. Elle lui expliqua que sa tante Jessie avait besoin de repas qui puissent se manger avec cinq dents. Elle avait besoin de quelqu'un qui lave la vaisselle, nettoie la cuisine, change ses draps, et de soins d'hygiène qui requéraient du tonus et du courage. Une aide à domicile, Moselle, restait avec elle jusqu'à quinze heures. Après ça, la charge de Jessie incombait à sa petite-fille Ida Rae, la cousine de Calinda, qui vivait avec la vieille femme quand elle n'était pas fourrée

dans le lit d'un gigolo. Calinda avait décidé de prendre les choses en main, à cause des tares d'Ida. Sans parler du gin.

Mlle Blanchard ajouta que sa tante avait fait une attaque cérébrale récemment et que, quelques jours plus tard, elle s'était mise à pleurer et lui avait dit qu'elle avait un objet à lui donner dans sa chambre. La cousine Ida avait aussitôt voulu savoir de quoi il s'agissait.

« Jessie a parlé d'un machin de chez Tiffany. On n'a quasiment rien compris, mais on a bien distingué le mot "Tiffany", Ida et moi, parce qu'elle m'a fusillée du regard. Moselle l'a entendu aussi, elle en est certaine, et Moselle ne peut pas voir Ida en peinture. Quelques jours plus tard, Jessie a fait une attaque encore plus grave que la précédente. »

Calinda s'interrompit, dévisagea Delpha.

« Vous savez ce que c'est, Tiffany ?

— Non.

— Ils fabriquent des bijoux. Vous savez à quoi ressemblent leurs boîtes ?

— Elles sont jolies, j'imagine. Pas en carton.

— Ouvrez l'œil, et prévenez-moi si Ida farfouille dans la maison et s'excite tout à coup. J'arriverai peut-être à l'intercepter avant qu'elle ait tout vendu. Ne pensez pas vous arranger avec elle : Ida ne respecterait jamais sa part du marché. Et puis, j'ai noté le nom de votre conseiller d'insertion. Volez quelque chose, et je vous renvoie à Gatesville par le premier bus.

— Je serais contente de pouvoir travailler le soir et loger ici en échange, vraiment », répondit Delpha d'un ton égal.

Calinda scruta le visage neutre et respectueux qui lui faisait face, moyennement enthousiasmée par ce marché. Elle donna à Delpha Wade la clé et l'adresse de la maison de sa tante sur Ashley Avenue, ainsi que la clé de la chambre 221 du New Rosemont.

L'offre d'un logement gratuit avait paralysé Delpha. Elle aimait être immobile, aimait le calme, mais elle réfléchissait mieux quand son corps était en mouvement, affairé, suffisamment occupé pour que son esprit, livré à lui-

même, puisse lui signaler les pièges qu'une proposition de ce genre dissimulait peut-être. Pour l'instant, elle se contentait d'écouter Mlle Blanchard.

« Quelques jours plus tard, elle a fait une attaque encore plus grave que la précédente. »

Une vieille femme annonce à sa nièce qu'elle a quelque chose pour elle dans sa chambre. Lui explique qu'il s'agit d'une sorte de bijou précieux. Et puis elle fait une attaque. Pas la première, en plus. Delpha comprit que Calinda Blanchard voulait qu'elle saisisse le lien entre l'attaque et la cousine Ida. Non, elle n'avait pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Elle se demandait simplement comment la cousine avait réussi à provoquer une attaque chez une centenaire sans la tuer. Une erreur de calcul, sûrement.

« Ida a toujours un coup dans le nez », continua Mlle Blanchard.

*Ceci explique cela.*

Puis la menace, toujours la même, aussi persistante que le feuillage au cœur d'un bois de résineux.

Si vous...

Si vous...

Si vous...

ou si vous osez... vous êtes fichue, compris ?

Delpha exprima son intérêt avec modération. L'excitation n'était pas de mise. *Si tu dois jouer la comédie, joue-la à fond.* Elle accepta la clé d'Ashley Avenue, la clé de sa chambre et une invitation à se faire un sandwich.

Oscar, le jeune cuisinier, la retint alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir un bocal de gelée au raisin industrielle sorti de l'immense frigo. Il alla chercher une verrine dans le garde-manger.

« Gelée d'aubépine, dit-il. Préparée par ma grand-mère l'été dernier. »

La mère de Delpha aussi faisait de la gelée d'aubépine. L'odeur de thé sucré des baies lui monta aux narines. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Baissant la tête pour les chasser d'un battement de cils, elle marmonna :  
« Merci. »

Elle sortit de la cuisine avec sa valise et le sandwich sur une assiette. Les résidents de l'hôtel se tournèrent vers elle. Elle adressa un signe de tête général aux vieillards et à l'unique femme âgée, courbée sous le poids de seins gros comme des pastèques, un gilet en laine rose drapé sur son dos voûté. « Bonsoir ! » dit la femme en agitant les doigts. Delpha parvint à décocher un sourire et monta à l'étage, où elle trouva la salle de bains, vers le milieu du couloir. Elle posa sa valise sur la tranche, plaça l'assiette dessus, alla aux toilettes et se lava les mains et le visage. Puis elle récupéra l'assiette et la valise, renonçant à se brosser les dents pour ne pas avoir à sortir de sa chambre une fois qu'elle y serait.

Elle avait imaginé cet instant bien des fois.

Elle entra dans la chambre 221, reposa la valise et l'assiette dans la même configuration. Elle verrouilla la porte, laissa la clé en évidence sur une commode. Puis elle prit l'assiette et regarda autour d'elle. Murs vert mousse. Fenêtre donnant sur une ruelle. Lit simple avec un couvre-lit en chenille, rose foncé. Table de chevet, lampe. Commode. Chaise. Armoire. Cette fameuse image de deux enfants serrés l'un contre l'autre sur un pont, un ange aux ailes déployées dressé derrière eux, de quoi leur flanquer une peur bleue. Delpha pariait qu'il y aurait une bible dans la table de chevet.

Elle sortit de sa valise ses quatre culottes blanches en coton, son soutien-gorge de rechange, également en coton blanc, une ceinture et un paquet de serviettes hygiéniques, et les rangea dans la commode. Elle suspendit deux jupes, deux chemisiers et une robe dans l'armoire. Descendit le Zip de sa jupe bleu marine qu'elle accrocha elle aussi sur un cintre, ôta son chemisier, son soutien-gorge et sa culotte, garda sa combinaison en nylon blanc. Le vieil hôtel avait été équipé d'un nouveau système de climatisation, mais seule une brise faiblarde circulait dans la chambre. Elle remonta la fenêtre à guillotine pour laisser entrer de l'air frais. Alluma le ventilateur du plafond, mais pas

la lampe. Elle s'assit au bord du lit avec son sandwich, qu'elle mangea lentement, la tête au-dessus de l'assiette pour ne pas répandre de miettes sur le plancher balayé. Parfumée, cette gelée d'aubépine. Elle récupéra les miettes sur son doigt humide. Puis elle rabattit la couverture et s'allongea, tendit les jambes, orteils écartés sur le coton lavé deux cents fois, remonta le drap sur ses épaules. Posant la tête sur l'oreiller aplati, elle intégra puis savoura le fait que la porte était fermée, et qu'elle était seule.

La porte était fermée. Elle était seule.

Personne d'autre qu'elle dans cette chambre de trois mètres sur trois mètres cinquante. Personne pour respirer, jacasser, péter, boudier. Tout le monde, tout le reste avait été écarté. Confiné à l'extérieur, quelque part de l'autre côté. Personne ne pouvait entrer. Il n'y avait pas eu d'appel du soir. Elle n'était pas obligée de parler. Pas obligée de partager ni d'économiser, pour l'instant. Elle n'était pas tenue d'écouter qui que ce soit, rien qu'un claquement de porte ici ou là, un ou deux mots au bout du couloir, auxquels elle n'avait pas à prêter attention. Elle baigna dans cette idée pendant une durée indéterminée, rompant le charme de temps à autre pour regarder la clé sur le dessus de la commode. Elle était toujours là.

La lumière s'était retirée de la fenêtre, et l'obscurité avait pénétré dans la pièce pour flotter sous le plafond.

Elle s'imprégnait du calme, du silence – substance, baume, fleur, fruit et remède. Elle l'absorbait dans son corps, où il se dilatait, remplissant des crevasses et des gouffres. Le silence des absents. Le silence de la commode. Du lit simple. Le silence des espaces vides, là où il n'y avait pas de meubles. Le silence s'élevait des recoins de cette chambre vert mousse comme des parois de verre. Le silence des rideaux parcourus par un courant d'air. Le silence du verrou.

Le lendemain matin, un samedi, après une douche qu'elle prit seule, Delpha resta assise sur une chaise devant le New Rosemont pendant deux heures. Elle resta assise dans l'air humide, sans toit au-dessus de sa tête, sans

entraves, sans supervision. Le soleil monta dans le ciel et s'en empara alors qu'elle buvait son café. Des voitures et des bus circulaient dans la rue sans s'arrêter devant des grilles, sans présenter de formulaires ni de badges, tandis que quelques piétons se dirigeaient vers le nord, le sud, l'est et l'ouest. Se saluaient ou s'ignoraient, traversaient en dehors des passages cloutés, flânaient, se dépêchaient, traînaient des pieds. Ils portaient des robes blanches, jaunes et rouges, à motifs et à rayures, des jupes noires et des chemisiers blancs, des jeans. Ils portaient du rouge à lèvres et du fard à joues, et leurs cheveux étaient crêpés, relevés avec des barrettes, lâchés. Ils portaient des costards, des pantalons en toile et des uniformes de postier. Les rares enfants portaient des shorts au-dessus de leurs jambes osseuses. Des oiseaux pépiaient sur les fils électriques. Ils sautillaient avec raideur sur les trottoirs, hérissaient leurs plumes et s'envolaient vers les arbres. D'autres en redescendaient.

À dix heures du matin, Delpha se dirigea vers la bibliothèque Tyrell, un monument emblématique du centre-ville. Ancienne église, ce qui expliquait les arches et les vitraux, le bâtiment était un château de sable issu d'une pierre grise médiévale. Delpha s'inscrivit pour obtenir une carte et emprunta un livre d'art. Le feuilleta dans sa chambre. Elle le parcourut de nouveau le lendemain matin, dans le vent brûlant du dimanche. Les rues étaient humides de la pluie tombée pendant la nuit. Seules quelques voitures passèrent en crissant, et pas autant de bus. Des oiseaux s'agitaient autour d'un chat de gouttière tapi sur le trottoir, qui leur montrait les dents. Des cloches sonnaient.

Tiffany & Co n'avait pas fabriqué que des bijoux.

« Bonjour, mademoiselle Wade.

— Bonjour, monsieur Phelan. »

Le lundi, Delpha Wade portait le même chemisier blanc que le vendredi, mais une jupe d'une couleur différente, à motifs verts, qui tournoyait légèrement. Du moins c'était l'impression qu'elle donnait quand elle marchait, mais lorsqu'elle s'arrêta pour ranger son sac à main dans un tiroir du bureau, le tissu resta bien droit.

Ce matin-là, la gêne fit son apparition. Jusqu'à ce que l'entreprise soit établie, qu'elle marche bien, lui, vaquant à ses occupations, elle, répondant au téléphone et prenant des notes sur du papier à en-tête – ils se tourneraient les pouces, non ? Lui, dans le bureau du patron et, elle, dans celui de la secrétaire ; lui, passant son temps à lire le journal et elle... à quoi faire ? Les deux filles qu'il avait reçues avant Delpha auraient pu poireauter là sans qu'il s'en inquiète une seule seconde, alors pourquoi pas elle ?

Il pouvait commencer par régler un détail.

« Appelez-moi Tom, d'accord ? »

Mlle Wade s'assit dans le fauteuil de la secrétaire et l'approcha de son bureau. Le rose gracieux que Phelan avait aperçu sur ses joues le vendredi avait été banni. La jeune femme paraissait être entourée de barbelés invisibles, même si elle savait qu'elle quitterait cette pièce à cinq heures du soir, pas dans cinq ans.

« Ça ne fera peut-être pas bonne impression à vos clients qu'on s'appelle par nos prénoms », dit-elle en indiquant la porte, comme si les clients se bousculaient sur le palier, un ticket d'attente froissé à la main.

Elle sortit deux feuilles d'un tiroir, intercala du papier carbone entre elles, tapota l'ensemble sur le bureau pour que rien ne dépasse et le glissa avec précaution dans la machine à écrire.

*Qu'allait-elle bien pouvoir taper ?*

« Peut-être, mais les noms de famille font vraiment vieux jeu. Et quand il n'y a pas de clients... Si on se donne du Mlle Wade et du M. Phelan, je vais avoir l'impression d'être retourné sur les bancs de l'école. »

Il remua les épaules dans sa veste de costard, un poil trop serrée. Il aurait peut-être dû acheter la taille au-dessus. Mais elle aurait bâillé au niveau du ventre, alors.

Delpha prit note de son commentaire, hocha la tête et se mit à taper à la machine. Elle s'interrompit en voyant que Phelan la fixait.

« Une facture pour Mme Troups, expliqua-t-elle.

— Elle m'a payé cent dollars d'avance, et mes honoraires ne sont que de soixante-quinze dollars par jour. Je lui dois de l'argent, en fait. »

Mlle Wade appuya sur une touche ; la machine repartit à la ligne.

« Quoi ?

— Eh bien... combien coûtait la lampe de poche que vous avez laissée dans la maison où vous avez trouvé le gamin ?

— Je ne sais pas. Trois dollars, peut-être.

— Ça compte dans les frais, monsieur Phelan. »

Au temps pour l'approche décontractée.

« Jusqu'où avez-vous conduit, à peu près ? reprit Delpha. Vu le prix de l'essence en ce moment, c'est une dépense à prendre en compte. »

Elle avait raison. Phelan évalua la distance parcourue : le lycée, le port, le zoo de Dennis Deeterman, l'hôpital puis l'agence. Non, il ne devrait pas

inclure le trajet du retour. Il retrança ces kilomètres et donna le total estimé à Delpha.

Elle ouvrit un tiroir, en sortit un crayon de papier qu'elle inséra dans un taille-crayon en plastique, fit le calcul. Tapa le résultat à la machine.

« Et votre pantalon ?

— Quoi, mon pantalon ? »

Le costume que Phelan avait acheté était fourni avec deux pantalons, et il n'avait même pas eu à les faire raccourcir. Quatre-vingt-un centimètres de tour de taille, quatre-vingt-six centimètres de longueur, ils lui semblaient parfaitement corrects.

Mlle Wade réprima un sourire.

« Celui que le raton laveur a déchiré. S'il faut le raccommoder, ça compte dans les frais, aussi. »

Elle remua les lèvres en silence, réfléchit, remua de nouveau les lèvres et frappa cinq touches.

Phelan était en train de perdre l'aisance qu'il avait affichée le vendredi passé. On aurait cru qu'ils rédigeaient un traité.

« Alors, au début, je noterai ce que vous avez fait, une sorte de résumé de comment vous avez retrouvé ce garçon. Puis vos honoraires et vos frais. Qu'est-ce que vous voulez que j'écrive à la fin : “Merci d'avoir fait appel à nos services”, quelque chose comme ça ? “Merci de votre confiance” ? » demanda Delpha, plissant les yeux d'un air concentré.

Phelan comprit alors que Delpha Wade ne prenait pas à la légère le diplôme en commerce frappé d'un sceau doré qu'elle avait posé sur son bureau. C'était son sésame pour échapper à la prison, son échelle pour sortir du donjon, et il s'accompagnait de principes, de règles et d'obligations.

« Je suis un peu sceptique, pour la formule de remerciement. Si on vendait des tuyaux ou de la quincaillerie, d'accord, mais pas dans notre domaine », répondit-il.

Il s'approcha du canapé à carreaux d'occasion placé sous la fenêtre du bureau de la secrétaire. Dehors, pas de messieurs du New Rosemont qui prenaient l'air, juste le pilier du centre-ville, la maigrichonne Mlle Doris, avec ses sacs, ses valises et ses poils gris au menton, qui se reposait sans être au repos.

Il se retourna.

« Ce que j'essaie de dire, c'est que le billet de sortie qu'on vous a remis à Gatesville ne se terminait pas par "Revenez nous voir bientôt". »

Les yeux gris-bleu le fixèrent. L'orage – celui qui se levait sur le golfe, que Phelan avait décelé dans le regard de Delpha lors de leur rencontre et qui s'était éloigné vers le large avant cette matinée – réapparut.

L'espace d'un instant. Puis Delpha pinça les lèvres.

« Donc... comme le problème de Mme Toups était que son fils se faisait brutaliser, vous ne voulez pas la remercier.

— Juste une idée, dit Phelan en levant les mains.

— C'est vous le patron. »

Delpha médita encore, puis tapa un total, sortit les feuilles et le papier carbone de la machine. Elle donna l'un des exemplaires de la facture à Phelan.

« Mme Toups me doit sept dollars ? » s'étonna-t-il.

Avec toute la délicatesse d'une apprentie sorcière embobinant le Grand Inquisiteur, Mlle Wade lui expliqua que Mme Toups devait sept dollars à l'agence. Il allait falloir qu'il commence à réfléchir en ces termes, parce que l'agence Phelan et Thomas Phelan n'étaient pas tout à fait la même chose. L'agence avait une bouche, et elle avait besoin de se nourrir aussi. Et ce n'était pas tout, ajouta-t-elle en lui jetant un regard furtif.

Phelan lui fit signe de poursuivre.

Premièrement, il devrait vraiment se procurer du papier à en-tête. C'était plus chic. Deuxièmement, le fils des Toups avait peut-être été traumatisé, mais Phelan n'y était pour rien. Au contraire, il lui avait donné la possibilité

de reprendre une vie normale. Et, troisièmement, elle avait appelé Mme Elliott pour lui proposer de passer à dix heures du matin au bureau, le jour qui lui conviendrait. La semaine suivante, avait répondu Mme Elliott. Mais elle préférait dix heures du soir chez Leon, un bar sur College Street.

Phelan apprécia le deuxièmement. Quant au rendez-vous décalé à vingt-deux heures, il haussa les épaules.

« La semaine prochaine, alors. Le client est roi... Quoi ? demanda-t-il quand il vit Delpha secouer légèrement la tête.

— Oh, rien.

— Non, dites-moi.

— Peu importe.

— Vous ne pouvez pas me faire mariner comme ça, mademoiselle Wade. La curiosité est mon plus grand défaut.

— C'est juste que... j'ai connu une fille qui avait travaillé pour l'épouse d'un magnat du pétrole. Elle m'a raconté que tout ce que cette femme faisait de la journée, c'était choisir. Des meubles pour une maison en bord de mer, la couleur d'une nouvelle voiture, où partir en vacances. C'est drôle, non ? » Elle décrocha le téléphone. « Passer sa journée à choisir. »

Choisir. Phelan n'y avait jamais réfléchi jusqu'à présent. Il repensa à ses années sur les plates-formes, des journées de douze heures à patauger dans la boue avant qu'on le tire du lit, bouge ton cul, gamin, de moins vingt à plus trente degrés en un quart de seconde, attrape ce tuyau. Si ça ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à démissionner. Ce qui n'était pas possible dans l'armée. Pas plus que Mlle Wade n'avait eu la possibilité de démissionner de Gatesville. Certaines personnes auraient vu les choses autrement : elle avait eu la possibilité de ne pas achever un type blessé.

Phelan n'était pas sûr que ce soit vrai.

À midi, il ne tenait plus en place. Mlle Wade mangeait un sandwich à son bureau, tout en étudiant des photos dans un livre. Phelan en aperçut une, très colorée.

« On dirait un puzzle en verre.

— Des ailes de libellule. Et... » Delpha lissa une page comme si elle risquait de se briser. « Ici, c'est un vase qui ressemble à une plume de paon. » Elle leva les yeux. « Vous voyez pourquoi j'aime les bibliothèques ?

— Parce qu'on peut y entrer gratuitement ?

— Non. Parce qu'on peut y emprunter ce qu'on veut. Et quand les livres parlent, ce qu'ils ne font que si vous le leur demandez, on ne sait jamais ce qu'ils vont raconter. »

Phelan se rendit chez l'imprimeur qui lui avait fabriqué ses cartes de visite et fit quelques choix : police et mise en forme pour son papier à tête. Puis il se présenta aux archives du *Beaumont Enterprise* et demanda à l'employée retranscrite derrière une petite télé d'aller lui chercher tous les articles et photos qu'elle trouverait sur M. Lloyd Elliott. Mlle Wade aurait pu s'en charger à sa place, mais Phelan avait besoin de bouger. La jolie femme aux cheveux gris fut obligée de se décoller du poste.

« Vous ne regardez pas ? demanda-t-elle. Je suis complètement scotchée. »

Son dos était déformé. Elle s'éloigna en clopinant et commença à sélectionner des articles. Phelan contourna son bureau pour jeter un œil à la télé. C'était bien ce qu'il pensait. Les auditions du Watergate. Une brochette de costards-cravates attroupés derrière une longue table jonchée de papiers, chacun avec son micro argenté. Des lumières aveuglantes. Phelan tritura l'antenne. L'image en noir et blanc devint plus nette, montrant le sénateur Sam Ervin en train de lire une pile de documents et, plus loin, un politicard avec un crayon coincé entre la lèvre supérieure et le nez.

La femme aux cheveux gris lui tendit un dossier et se réinstalla aussitôt devant la télé.

Les articles de la rubrique « Affaires » étaient succincts. À ce que Phelan en comprit, Lloyd Elliott, avocat de son métier, venait de régler une affaire d'espionnage industriel. Une petite entreprise appelée Daughtry

Petrochemical avait intenté un procès à Enroco Oil, à propos d'une formule élaborée dans son minuscule département R & D. Ladite formule s'était apparemment échappée de chez Daughtry pour s'engouffrer par la majestueuse porte de service chez Enroco. Les avocats de la petite Daughtry, placés sous la houlette de Lloyd Elliott, avaient tapé du poing sur la table. Enroco avait tapé plus fort. Dinwoodie, Blanchette, Elliott et Klein avaient délibéré, comploté, passé des nuits blanches à la lueur d'abat-jour verts, faisant tournoyer leurs frondes pour ébranler le mastodonte. Armé de son épée, de sa lance et de ses bataillons d'avocats, Enroco s'était campé sur ses cuisses de géant.

Après ça, Phelan perdait le fil de l'histoire. Pour une raison ou une autre, Enroco n'avait pas porté le coup de grâce. À ce qu'il semblait, le colosse était descendu de sa montagne pour frayer avec les avortons. Le procès s'était terminé en queue de poisson. Un règlement à l'amiable, sûrement. Le journal n'évoquait pas de chiffres, mais un tiers de cette somme mystérieuse devait avoir atterri sur le compte en banque de DBE&K. Affaire conclue, toast au champagne, on était reparti entuber quelqu'un d'autre.

Ce qui était la raison pour laquelle Mme Elliott avait contacté Phelan. Lloyd entubait quelqu'un d'autre.

On était en mai, la température ne dépassait pas encore trente degrés. Veste jetée sur l'épaule, Phelan longea l'auditorium municipal – où des boutons de rose rouges, blancs, jaunes et roses préparaient une explosion collective – et rejoignit le commissariat central. Le vieux policier à l'accueil appela E. E. par interphone, puis contempla Phelan avec un grand sourire.

« Quoi ? » demanda Phelan.

L'agent aurait dû être à la retraite depuis 1964. Ses sourcils gris broussilleux se haussèrent, composant un air parfaitement innocent. Joe Ford avait affiché la même expression au service d'insertion. L'idée que Joe ait pu raconter à tout le commissariat qu'il avait embauché Delpha frappa soudain Phelan, sous la forme d'une veine palpitant sur sa tempe. *Parle*

*maintenant ou tais-toi à jamais, mon pote, s'intima-t-il, et il n'eut aucun mal à rester bouche cousue.*

Le flic souriant n'y tenait plus.

« Delpha Wade ! Tu en as une sacrée paire, gamin ! » s'exclama-t-il avec un accent cajun à couper au couteau.

*Encore un membre de la confrérie napoléonienne.*

« À chacun sa croix, répondit posément Phelan.

— Serre-m'en cinq, fiston. George Fontenot, dit le vieux flic en tendant la main.

— Tom Phelan. Enchanté.

— Je sais qui tu es, *cher\**. J'ai travaillé sur cette affaire. En 1959. Tu sais où était le problème fondamental ?

— On n'en a pas vraiment discuté, avec Mlle Wade.

— Voilà ce qui clochait : un, elle n'a pas supprimé le père et deux, on l'a envoyée en maison de correction. Ce n'était pas elle qu'il fallait corriger.

— Le verdict était sévère, c'est sûr. Un rapport avec le fait d'avoir achevé un blessé ?

— On a tous nos mauvais jours.

— Vous m'avez dit si E. E. était là ? J'ai oublié.

— Maintenant que j'y pense, il est au bout du couloir, répondit l'homme en pointant le pouce derrière lui.

— C'était un plaisir de vous rencontrer.

— Je ne peux pas dire le contraire », répliqua Fontenot avec un clin d'œil.

Tirant sur le nœud d'une cravate multicolore, l'oncle E. E. invita Phelan à s'asseoir dans son bureau. Pendant quelques minutes, ils échangèrent des nouvelles attristées à propos de la grand-mère de Phelan, la belle-mère d'E. E., qui se mourait lentement d'un cancer. Puis le policier se racla la gorge.

« Alors comme ça, il faut que ce soit le téléphone arabe qui me renseigne sur mon neveu ? Pourquoi tu m’as pas dit que tu laissais tomber le pétrole ?

— Parce que je sais très bien ce que la conversation aurait donné : “Profite de ton statut de vétéran pour aller à la fac, Tom. Trouve-toi un boulot de banquier, Tom.” Si je t’avais parlé de devenir flic, tu aurais pris l’air gêné. “Alors qu’est-ce que tu penses du service des eaux et forêts, E. E. ?” Tu aurais hurlé de rire. » Phelan se lança dans une imitation de son oncle : « “Tu veux te planquer dans le Big Thicket ? Chercher des feux au milieu de cette bouillasse ? C’est ton idée du *bon temps\**, Tom ?”

— Alors là... » E. E. posa les deux coudes sur son bureau, fit mine de réfléchir. « Ouais, c’est exactement ce qui se serait passé.

— Tu as été très généreux avec moi. Je ne te l’ai jamais dit, je crois », déclara Phelan.

Son oncle le fixa d’un air interloqué. Edouard Etienne Guidry, solidement bâti, cheveux grisonnants, peau mate et ridée, costard bleu foncé, cravate digne d’une animation psychédélique à un concert de Jefferson Airplane.

« J’ai fait main basse sur la perle de ta famille, Tom. Il ne manquerait plus que je sois égoïste après ça. » E. E. entrelaça ses doigts épais. « Une agence de détective... Tu vas te coltiner des trucs moches, bêtes et sordides. Et je sais de quoi je parle.

— Tu es la seule personne de mon entourage qui sait de quoi elle parle. Tu vas me dire qu’il n’y a jamais de trucs moches ou bêtes dans ton boulot ?

— Des trucs moches et bêtes, et une retraite à la clé, *cher\**. »

Phelan leva la main droite.

L’espace d’un instant, il crut qu’il allait rester planté là, les oreilles écarlates. Mais, après un profond soupir, E. E. lui tapa dans la paume.

Ayant reçu la bénédiction de son oncle, Phelan ressortit du commissariat, saluant George Fontenot au passage.

« Vous allez coffrer Dennis Deeterman ?

— *Tracasse-toi pas. Chaque chien aura son jour et son jour vient\**.

— Je vous jure, vous parlez tous plus français qu’anglais par ici. J’ai compris “chien” et “jour”, c’est tout.

— J’ai dit que son heure était venue, à ce chien. Quand est-ce que ton oncle va t’apprendre la langue des gens civilisés ? »

Elle descendit du bus trop tôt, à l'autre bout d'Ashley Avenue. Passa devant une succession de magnifiques demeures à un étage. De l'autre côté des grilles en fer forgé, des briques rouges et des briques blanches, des colonnes blanches et des volets noirs, de larges portes élégantes, un lustre en cristal illuminé derrière une baie vitrée. Des pelouses semblables au feutre vert d'un tapis de billard, des voitures rutilantes garées côte à côte dans les allées.

Les numéros sur les boîtes aux lettres noires lui indiquèrent combien de pâtés de maisons il lui restait à parcourir. Au bout de quatre ou cinq, les résidences commencèrent à être moins belles et vastes, les pelouses moins soignées. Delpha finit par atteindre une grande haie, derrière laquelle on n'apercevait plus de maisons, rien que de la terre et un fouillis d'arbres, et – un croisement de rues plus loin – des voitures qui passaient. La tante de Mlle Blanchard habitait peut-être sur une avenue bordée de demeures chics, mais dans la partie où elle tournait en eau de boudin.

Une sorte de sentier s'enfonçait dans la haie touffue. Pas de maison à l'horizon. Pourtant il s'agissait bien d'une allée de garage, car, lorsque Delpha s'y engagea, elle découvrit une Cadillac crasseuse.

*Des lions dans la savane.*

C'était ce que l'endroit lui évoquait. Un sol jonché d'épaisses broussailles, de bouts de bois et de feuilles pourries, des arbres aux branches entremêlées, des fleurs en pagaille. Elle gravit des marches en béton qui

menaient à une paire de lions montant la garde ; celui de droite avait perdu les griffes d'une de ses pattes. Delpha tourna sa clé dans la serrure. La porte s'ouvrit. Un vestibule en marbre, pas de lustre, même si la hauteur sous plafond l'aurait permis, un escalier majestueux recouvert d'un long tapis fixé par des tringles en cuivre terni.

Delpha remonta un couloir, alluma. *Regardez-moi ça*. On aurait pu mettre trois chambres comme celle qu'elle occupait au New Rosemont dans cette cuisine carrelée d'un damier noir et blanc. Des plafonds de trois mètres de haut. Un fourneau à bois en émail blanc transformé en cuisinière à gaz, des vaisseliers blancs garnis de porcelaine à liseré d'argent.

Elle s'approcha des placards. Des gobelets en plastique, des assiettes en carton, vingt boîtes de soupe Campbell. Des étagères vides. Des tiroirs remplis de fourchettes et de cuillères à deux sous.

Elle choisit un velouté aux champignons dans une rangée de conserves identiques, trouva une casserole, mélangea la soupe figée avec de l'eau et mit un brûleur en route avec une allumette.

Le travail chez M. Phelan. Ce travail-là. Elle avait du travail.

Ce qui voulait dire une porte à fermer et un verrou à pousser sur cette porte, une douche avec de l'eau chaude à dix pas dans le couloir. Ce qui voulait dire les délicieux petits pains en sauce de Mlle Blanchard et les tartes d'Oscar, ce qui voulait dire que tout allait bien. Cette révélation la frappa, et Delpha repensa à l'un des trois seuls films qu'elle avait vus avant la prison, *Cendrillon*. Elle avait onze ans, était ébahie par le spectacle d'oiseaux chantants et de souris habillées qui cousaient une robe rose et blanche pour une jeune fille et y nouaient des rubans. La jeune fille avait dansé. Delpha fit un geste qu'elle avait souvent fait dans sa cellule obscure : elle caressa sa propre tête, la caressa en susurrant des mots apaisants qui ne sortaient jamais vraiment de sa bouche.

« Vous êtes qui, vous ? »

Delpha redressa brusquement la tête. Elle battit en retraite vers l'évier, mains le long du corps, bien visibles. La femme à la mine de cocker, une paire de bottes blanches en cuir verni pendouillant dans une main, écarta un grand verre de son front pour la scruter derrière des mèches blondes humides.

« Calinda Blanchard m'a embauchée pour m'occuper de votre mère le soir, lui préparer à dîner et ainsi de suite.

— Ma mère s'est tirée avec un accro à la morphine quand j'avais quatre ans. Jessie est ma grand-mère. Quel âge vous croyez que j'ai, bon sang ? »

La minijupe en jean disait vingt ans, mais la peau molle des genoux trahissait les quarante. C'était Ida Rae, la cousine, ou petite-cousine, peu importait. Delpha hochla la tête.

« Votre grand-mère, pardon. Vous avez à peu près mon âge, je dirais.

— Qui est ?

— Trente-deux ans. »

La femme patina sur le carrelage dans ses bas transparents, bottes s'entrechoquant derrière elle, tenta de prendre Delpha dans ses bras, renversa du gin sur son chemisier.

« Oups ! Merci, mon chou. On va être amies, toutes les deux. Tu veux bien qu'on soit amies, dis ? »

La cousine inclina la tête en souriant, une pose qui devait avoir été adorable trente-cinq ans plus tôt. Le parfum du gin jaillissait de sa bouche comme une lame de couteau.

Delpha recula.

« Je te préviens, tu vas vite te lasser d'elle. » Ida pinça les narines et leva les yeux au ciel, émit un petit trille. « Mais toi... » Elle se toucha la tête, s'éclaboussant avec son verre. « Qui caresse ses propres cheveux comme ça ? C'était tellement mignon ! Je m'appelle Ida Rae. Et toi ? Oh, attends, tu sais quoi... peu importe. Méfie-toi de Moselle, l'infirmière de jour. J'ai beau être sympa avec elle, elle ne m'a jamais aimée. »

Le visage d'Ida, agréable dans le genre fade et alcoolisé, se décomposa un instant, comme écrasé par une énorme main, puis retrouva sa fadeur. Elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Delpha se tint très droite tandis que la femme vacillait vers elle, lui soufflant son haleine au visage.

« Et ne t'avise surtout pas – surtout pas, tu m'entends ? – de fouiner chez moi. Bye-bye, mon chou. »

Ida Rae sortit de la cuisine en patinant, se laissa tomber sur une chaise aux pieds arqués dans le couloir. Après avoir enfilé ses bottes, elle s'éloigna dans un claquement de talons vers le vestibule en marbre.

La lourde porte d'entrée se referma. Delpha gravit le vaste escalier avec un plateau. Elle passa la tête dans la première chambre, aperçut une touffe de cheveux blancs au-dessus d'un front raviné, des joues barrées de sillons verticaux, de petits yeux inquiets et des mains agitées. Une odeur d'égout l'accueillit dès qu'elle entra dans la pièce. Delpha redescendit la soupe et revint avec un torchon imbibé d'eau tiède. Elle ouvrit le grand buffet en chêne qui faisait office de table de chevet, trouva une pile de draps d'un côté, une couche propre de l'autre, les posa sur le dessus en marbre et referma les deux portes. Puis elle dénicha une chemise de nuit dans le tiroir d'une commode.

« Mettez-vous sur le côté, madame Speir. » Delpha aida la vieille femme à se tourner. « Levez les bras. Bien haut. »

Elle lui enleva sa chemise de nuit souillée, rassemblant le tissu entre ses doigts pour ne pas étaler la merde.

« Restez sur le côté, madame Speir. »

Elle fit glisser la couche sur ses jambes. Physique de fillette devant, imberbe, blanche, close comme un ange. Derrière, pas de fesses. Un assemblage d'os, une flaque de peau dessus.

*Par pitié, ne me laissez pas vivre jusqu'à cent ans.*

Il lui fallut quarante minutes pour changer la vieille femme à gestes lents, la retourner, l'éponger, la sécher, lui remettre une couche et un drap de dessous. Une chemise de nuit. Enfin, elle était propre dans un lit propre.

Delpha rassembla le linge sale et le fourra dans la machine à laver au rez-de-chaussée, appuya sur « marche » et se savonna vigoureusement les mains et les avant-bras. Elle se renifla. Pas encore. Elle se savonna et renifla une nouvelle fois ; toujours cette odeur de merde. Elle frotta ses ongles l'un après l'autre, ses jointures, ses paumes, renifla le creux de son coude, ah, une tache sur sa manche retroussée. Elle enleva son chemisier pour nettoyer la tache, le reboutonna, retroussa ses manches plus haut, se lava les mains. Terminé. Elle réchauffa la soupe, la monta avec un plateau et la posa sur la vieille et large table de chevet.

Les coins extérieurs des yeux de Jessie Speir, désormais apaisés, étaient entourés d'une peau velouteuse, quadrillée de fines ridules. Ses lèvres minces, fortement affaissées d'un côté, s'écartèrent, et elle émit des sons inintelligibles.

« Je m'appelle Delpha. Je vous ai apporté de la soupe aux champignons, mais si vous préférez autre chose, dites-le-moi. »

Les rides se creusèrent sur le front de la vieille femme. Delpha répéta sa phrase, mais sa patiente la fixa en fronçant les sourcils jusqu'à ce qu'elle finisse par brailler :

« Vous aimez la soupe aux champignons ? »

Peut-être, ou peut-être pas. Mme Speir lui fit part de son avis avec des syllabes si vives et précises que Delpha était persuadée de pouvoir la comprendre, si elle tendait l'oreille. Elle n'y arriva pas. Elle lui offrit des cuillérées de soupe, qui furent acceptées jusqu'à ce qu'une main commence à ramper vers la table de chevet. Delpha posa le bol, récupéra une paire de lunettes papillon sur le dessus du meuble, lissa le toupet blanc en arrière et mit les lunettes sur le nez de la vieille femme.

« Bonjour », dit-elle.

Vingt-deux heures trente, une nuit chaude de mai. À un pâté de maisons à l'est du New Rosemont, Delpha descendit du bus au son discordant d'une guitare pedal steel. Elle s'assit sur un banc, tournée vers l'éclat jaune festif de Crockett Street. Une envolée de guitare, un rythme de batterie, de nouveaux accords de pedal steel. Le morceau ne lui disait rien, mais elle n'en reconnaissait pas beaucoup, ces temps-ci. Les Beatles, les Beach Boys, les Supremes, elle avait tout raté. La dernière chanson dansante qu'elle avait entendue dans un bar devait avoir été « Hard Headed Woman » d'Elvis ou « I Walk the Line » de Johnny Cash.

Au loin, une foule applaudissait et sifflait. Delpha se leva du banc et marcha jusqu'au perron du New Rosemont, ramassa une bouteille de mauvaise liqueur vide et, la balançant par le goulot, l'emporta à l'intérieur pour la jeter.

Hank Aaron marqua son six cent quatre-vingt-cinquième home-run – plus que trente et il battait le record absolu de Babe Ruth –, et une nouvelle semaine débuta.

Phelan s’avança sur le plancher en pin de chez Leon à dix heures moins le quart, détaillant la scène. Deux jeunes joueurs de billard en train de s’affronter sous l’arbitrage d’un type rougeaud en tablier. Trois hommes assis au bar, face à l’enseigne lumineuse Jax, la tête tournée vers le match de baseball diffusé sur la télé d’angle. Un couple enlacé chuchotant dans un box. Un groupe de femmes de plus de quarante ans, qui semblaient rire avec un véritable plaisir. Quelques tablées de personnes réfugiées là pour échapper à leurs conjoints en ce lundi soir, un œil sur le match des Astros, et un jukebox qui chantait « *I wanna go home with the armadillo* ».

« Tommy Phelan ! »

La serveuse au menton pointu se serait jetée à son cou si elle n’avait pas été encombrée d’un plateau de bouteilles de bière et d’un bol rempli de cacahuètes.

Derrière le fond de teint et le rouge à lèvres doublé de vaseline pour plus d’éclat, Phelan reconnut les taches de rousseur de celle qui avait été sa cavalière de bal en première année de lycée. Celle à laquelle il ignorait devoir offrir une fleur à épingler sur sa robe, avant que sa grand-mère Lila l’envoie acheter un œillet blanc dégoulinant de rubans.

« Patty Peavey ! Comment ça va, depuis le temps ? »

— C'est Patty Johnson, maintenant. J'ai deux enfants, un ex-mari et je viens de commencer ce boulot. Attends juste une seconde. »

Elle alla distribuer les bières à une bande de types braillards, esquiva une main baladeuse et rejoignit Phelan.

« Tu vas à un enterrement, Tommy ? » demanda-t-elle d'un air grave, en observant son costume.

Phelan tritura le revers de sa veste.

« Rendez-vous d'affaires.

— On m'a dit que tu avais été infirmier au Vietnam. Et puis tu es parti sur les plates-formes, et je n'ai plus eu de nouvelles.

— Je suis rentré. Il y a une femme seule quelque part ? »

Patty regarda autour d'elle.

« Non, tous les barjos sont bien en vue.

— Si tu la vois arriver, je serai dans le box au fond. Envoie-la-moi. Je prendrai un salty dog, et... Ce boulot te plaît, Patty ?

— Travailler ne plaît à personne, mon chou. »

Phelan sourit, passa devant les tabourets de bar vacants, salua les occupants des trois autres et jeta un œil au score : fin de la neuvième manche, les Astros faisaient match nul. Il se glissa sur une banquette au fond de la pièce. Une odeur de steak haché en train de griller, un léger fumet de poisson-chat, peut-être, s'échappaient des portes battantes de la cuisine.

Il déplia le papier que Mlle Wade lui avait donné : les informations disponibles sur Mme Elliott.

« Vous voulez que je me renseigne sur la cliente ? lui avait-elle demandé.

— Vérifiez tout ce que vous pouvez », avait répondu Phelan.

Pourquoi pas ? Elle dénicherait peut-être quelque chose d'intéressant. Et Mlle Wade et lui avaient pas mal de temps à tuer, de toute façon.

« Je n'ai pas trouvé grand-chose, avait-elle déclaré en posant ses notes sur son bureau, à côté de la Selectric. Des photos, mais il faudra que vous alliez les voir vous-même. »

Elle lui avait tapé un compte rendu, et Phelan s'était aperçu qu'entendre la machine fonctionner lui donnait l'impression que les affaires marchaient aussi.

Il avala une gorgée de cocktail et relut le papier. Mme Lloyd Elliott, née Neva McCracken à Dallas, au Texas, était la fille de R. J. et Tillie, respectivement président de la société de gestion McCracken et femme au foyer. Neva avait épousé le jeune avocat Lloyd Elliott en 1952, à sa sortie de l'université pour femmes de Denton. En compagnie de huit demoiselles d'honneur vêtues des couleurs de son choix, rose et rosé. Phelan ne comprenait pas l'intérêt de ce détail. Rose, rosé, quelle différence ? Mlle Wade avait réalisé un croquis de sa robe de mariée à jupe ample – jaune et rayée, à cause de la feuille de bloc-notes sur laquelle elle l'avait dessinée.

Le paragraphe suivant décrivait un dîner de la bonne société et un gala auxquels M. et Mme Elliott avaient assisté. Phelan le parcourut en diagonale pour se concentrer sur la dernière section, qui résumait les apparitions de sa cliente dans la presse à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Mme Elliott avait fait un don généreux au Neches River Festival et prêté sa ravissante maison pour une collecte de fonds en faveur de la campagne du sénateur Richard M. Nixon.

Reposant la feuille, il se demanda ce qu'elle pensait de son poulain, maintenant qu'il avait un procureur spécial au train. Phelan avait vécu une expérience semblable en troisième année de primaire, jusqu'à ce qu'il ouvre le front de son tortionnaire avec une gamelle Davy Crockett. Nixon tenterait peut-être le même coup.

Sur les dix dernières années, il n'y avait plus de photos de Neva McCracken Elliott. Plus de dîners. Plus de galas. Les galas... Tout ce que Tom Phelan savait du sujet aurait tenu sur un grain de riz Uncle Ben's. Restaient les conseils d'administration – Mme Elliott siégeait à celui d'une banque par-ci, d'une fondation par-là, du fonds de construction de l'université Lamar.

Les trois types assis au bar tournèrent la tête à l'unisson quand une femme en talons de huit centimètres entra chez Leon. Deux d'entre eux reportèrent leur attention sur le match. Un plateau de verres à cocktail à la main, Patty écouta la touriste. Puis elle braqua l'index sur Phelan.

Mme Elliott portait un tailleur qui n'avait jamais été montré à un gala, c'était certain. Gris anthracite et carré, boutons en tissu, jupe descendant sous les genoux. Il ne cadrait pas avec ses talons aiguilles et ses cheveux bruns brillants coupés à la mode, pointes effilées et recourbées autour de son visage. Si la coiffure et les chaussures avaient toute leur place en 1973, le tailleur faisait cent pour cent Mamie Eisenhower. Vu ses lunettes opaques et l'éclairage romantique du bar, Phelan ne fut pas étonné quand la femme buta contre un tabouret. Il se leva d'un bond, la rattrapa avant qu'elle trébuche.

Les verres noirs le fixèrent.

« Merci. »

Patty vint prendre leur commande, apportant un cendrier propre assorti d'une boîte d'allumettes.

« Le scotch le moins atroce que vous ayez », dit Mme Elliott en écartant le pouce et l'index de dix centimètres.

Le regard de Patty plana dans la direction de Phelan, sans s'arrêter sur lui.

Une fois la serveuse repartie, la cliente de Phelan court-circuita toute tentative de présentations aimables en ôtant ses lunettes de soleil. Elle avait les yeux rouges et brillants de larmes, et ses iris étaient étranges, d'un marron vaseux déplaisant, braqués sur lui comme des rayons X.

« Quel âge avez-vous, monsieur Phelan ? »

Il lui tendit la main.

« Ravi de faire votre connaissance, madame Elliott. J'ai vingt-neuf ans. J'espère que vous allez bien.

— D'après votre annonce dans le journal, et maintenant que je vous vois... vous débutez dans le métier. »

Elle transféra ses clés de voiture dans sa main gauche, broya celle de Phelan et la lâcha.

« Asseyons-nous, d'accord ? demanda Phelan. Effectivement, je viens de commencer mon activité. C'est un problème ? »

Elle ne l'avait pas quitté des yeux.

« Pas forcément. Mais vous n'avez aucune expérience ?

— Rien ne peut remplacer la persévérance, madame Elliott. »

C'était curieux à observer. La machine à rayons X s'éteignit lentement, de l'intérieur. Les vilains yeux marron ne devinrent pas plus amicaux, mais perdirent leur aspect pénétrant.

« Allons bon, une citation de Calvin Coolidge... C'est normal, pour un détective ?

— Juste empruntée à ma grand-mère, répondit Phelan en souriant. Une personne moins éduquée que vous n'aurait peut-être pas reconnu ce bon vieux Cal, et j'aurais eu l'air intelligent. »

Elle posa ses clés de voiture sur la table et s'assit. Enfin.

« Figurez-vous que j'apprécie Calvin Coolidge, et ce discours en particulier. Vous ne pouviez pas le savoir, monsieur Phelan, ce qui veut dire que vous avez de la chance. Et la chance peut parfois se révéler plus utile que l'expérience. »

Patty réapparut avec le whisky de Mme Elliott et un nouveau salty dog pour Phelan. Mme Elliott fixa son verre.

« Je peux vous commander autre chose », dit Phelan.

La femme porta le verre à ses lèvres, rejeta la tête en arrière et avala la moitié du scotch, lentement. Phelan avait l'impression qu'elle était là, chez Leon, et en même temps ailleurs. Elle lui avait paru si maîtresse d'elle-même au téléphone que cette perte de contenance soudaine l'interpella. Elle était déjà soûle, conclut-il. Ça pouvait expliquer quatre-vingt-dix pour cent de la situation. Mais il y avait autre chose, il le sentait.

Elle remit ses lunettes et redevint accessible.

« Bon, ce que je vous demande est assez simple. Des photos de mon mari avec sa petite amie. Il conduit une Cadillac Seville noire, immatriculée J5489. Je sais qu'ils sont allés une fois au Holiday Inn. Je ne suis pas sûre que ce soit leur lieu de rendez-vous habituel. Il faudra que vous les trouviez. Photographiez-les et appelez-moi mardi ou vendredi à huit heures du matin, avant que je parte au travail. Votre secrétaire a mon numéro. Je vous rejoindrai quelque part pour récupérer les photos et régler vos honoraires. Voilà une avance », dit-elle en poussant une enveloppe vers lui.

Son accent texan s'était estompé pendant qu'elle débitait ce discours.

« Avez-vous besoin de savoir autre chose ? » demanda-t-elle, glissant un doigt plié sous un verre noir. Il ressortit humide.

Phelan dégaina son petit calepin, nota le numéro de plaque d'immatriculation et le modèle de la voiture.

« Ça ira. Je suis désolé, madame Elliott. N'importe qui serait bouleversé, à votre place. J'imagine que les photos serviront à une procédure de divorce. »

Elle retroussa la lèvre supérieure.

« Il y a de fortes chances. » Elle sortit la boîte d'allumettes du cendrier et en craqua une d'un air absent. Elle inclina la tête, regarda la flamme crépiter. « Vous ne pensez pas ?

— Excusez-moi, dit Phelan en levant la main. La raison pour laquelle vous voulez ces photos ne regarde que vous.

— C'est douloureux, un divorce. Vous êtes bien d'accord que ça pourrait être extrêmement douloureux ? » L'allumette calcinée tomba, et une seconde s'embrasa. « Ça ferait mal.

— Ça me rendrait malheureux.

— Malheureux, répéta-t-elle d'une voix lointaine, perplexe. Ça vous rendrait malheureux.

— Bien sûr. Comme n'importe qui.

— Perdre votre femme, votre partenaire, serait malvenu, malencontreux. Mal-agréable.

— Madame Elliott...

— Ce ne serait pas... »

Elle craqua une autre allumette. Derrière la flamme jaune, ses lèvres s'écartèrent, et elle fronça les sourcils. Ses yeux bourbeux devaient être plissés sous ses verres noirs. Un soupir était piégé entre sa gorge et ses dents, il refusait de sortir, se tenait à distance comme un animal blessé au fond d'une grotte.

Phelan se redressa, posa les pieds sur le sol.

Le bruit resta à l'écart. Mme Elliott reprit :

« Cette perte ne serait pas... ne serait pas, disons... déchirante pour vous ? Vous n'auriez pas l'impression d'avoir été fracassé en mille morceaux incapables de se rappeler comment ils avaient pu former un tout un jour ? »

L'allumette noircie tomba dans le cendrier. Elle lui avait brûlé la peau. Phelan sentait l'odeur.

« Je ne sais pas », dit-il. Les poils de ses bras se hérissèrent.

« Je fais ce vœu pour vous, monsieur Phelan, vingt-neuf ans : que vous ne le sachiez jamais. »

La femme vida son whisky.

« Je vous offre un autre verre ? » lui demanda Phelan.

Elle chassa une larme sur sa pommette.

« Non, merci. Et ne vous levez pas. Appelez-moi quand vous aurez les photos, s'il vous plaît. Et seulement à ce moment-là. Je n'ai pas de temps à perdre. »

Elle s'extirpa du box et s'éloigna, passant la main à l'arrière des tabourets inoccupés.

Phelan prit une gorgée de cocktail au pamplemousse. Cette femme trouvait les divorces déchirants, et pourtant elle en préparait un. Ce devait être la trahison dont elle parlait. Il comprenait mieux pourquoi sa vie sociale

avait été réduite à peau de chagrin, ces dix dernières années. Imaginez trinquer au champagne rosé avec Neva Elliott... Ce serait comme échanger des plaisanteries avec une scie à ruban. Phelan ne savait pas trop si Lloyd Elliott avait baissé ou remonté dans son estime.

*Remonté, dans l'ensemble,* pensa-t-il.

Il laissa quelques dollars sur la table pour les boissons. Déposa un billet de dix plié en deux à côté de son verre, de quoi payer un sac de courses. Il vexerait peut-être la fille aux taches de rousseur qui avait porté cet œillet blanc épinglé à son corsage. Ou peut-être pas.

Les trois types assis au bar s'apprêtaient à partir. Les Astros devaient avoir fini leur match. Les blancs-becs du billard et les quarantenaires avaient déjà disparu. Le barman appuya sur les boutons de la télé pour passer à une rediffusion d'épisodes d'*I Love Lucy*. À l'exception de la tablée de buveurs de bière aux mains baladeuses, le Leon était désert.

Patty s'arrêta à côté de Phelan.

« Ce costard donne un drôle d'effet sur toi, Tommy. Tu as vraiment changé d'allure.

— Rendez-vous professionnel, ma belle.

— Dans mon souvenir, tu étais plutôt du genre à tomber les filles qu'à les chasser. C'est toi qui as fait pleurer cette pauvre femme ?

— Je n'y suis pour rien. Tu vas continuer à travailler ici ?

— Jusqu'à ce que je trouve une valise de billets », lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Phelan déposa une bise sur sa joue maquillée à la trueller. Patty sourit et s'éventa en ronronnant :

« Toujours chaud comme la braise. »

Jeudi soir. Delpha monta dans le bus à 18 h 02, une paire de gants de vaisselle dans son sac. Elle échangea un bref regard avec la femme assise à l'avant, sac à main et cabas, demi-bas marron tire-bouchonnés sur les chevilles. La passagère typique de six heures du soir : sur le chemin du retour, noire et fatiguée. Mais on croisait parfois une personne se rendant au centre-ville, aussi, et l'autre voyageur appartenait probablement à cette catégorie. Les jeunes Blancs étaient une denrée rare dans le bus ; sa voiture devait être en panne. Cheveux foncés mi-longs encadrant un visage revêche, perles dépassant du col d'une chemise Oxford, genou tressautant.

Un garçon avec un collier était-il un hippie ? Le Summer of Love n'était pas passé par Gatesville.

À l'arrêt suivant, le jeune homme se leva d'un bond et sauta du bus en s'appuyant sur la barre près de la porte. Encore un arrêt, et un garçon musclé avec un peigne planté dans son afro donna une claque sur le derrière rebondi d'une fille en minijupe orange. Celle-ci poussa un glapissement. Ils se pourchassèrent un moment dans la rue. Delpha nota chacun de leurs mouvements joyeux – la façon dont leurs mains ne cessaient d'effleurer le corps de l'autre, dont la fille tourna sur elle-même et pressa son visage contre la poitrine du garçon, marchant à reculons – jusqu'à ce qu'ils disparaissent au coin de la rue.

Elle réchauffa une conserve de soupe bœuf-légumes, descendit le plateau propre de l'étagère où elle l'avait laissé. Une servante servant. Portant et

déposant. Des bières. Des bacs de purée lyophilisée, des bacs de sauce trop farineuse, des conserves de carottes, des bacs de vaisselle chaude. Des bassines de pisser, des draps ensanglantés, des serviettes, des taies d'oreiller à l'infirmerie. Enfin, les trois dernières années, des chariots de livres à la bibliothèque, ce qu'elle avait préféré.

Delpha s'était promis de rester patiente. De s'habituer à l'air pur autour d'elle, aux rues qui se déployaient, aux portes qui s'ouvraient, s'ouvraient, s'ouvraient. Ça ne pouvait pas venir d'un coup. Mais petit à petit. Il faudrait qu'elle s'habitue au ciel au-dessus de sa tête. Elle se familiariserait comme tous les autres, tellement accoutumés à la liberté qu'ils n'en tenaient même pas compte dans leurs calculs. Cela dit, ce n'était pas parce qu'on se promettait de faire une chose qu'on l'accomplissait.

Elle éprouvait de la reconnaissance envers Tom Phelan. Il la traitait avec courtoisie, et ça semblait sincère. Elle avait remarqué qu'il était plutôt bel homme, oui, bien sûr, dès l'instant où il avait ouvert la porte. Les cheveux bruns qui tombaient sur son col prenaient des reflets auburn à la lumière. Il avait l'air habitué à aller et venir comme bon lui semblait. Mais Delpha avait remis ces observations. Si elle n'était pas tombée sur Tom Phelan, elle aurait été consumée par le problème de gagner sa vie et résider dans un monde de vieilles personnes. Les locataires du New Rosemont étaient des retraités. Ida Rae avait la quarantaine, Mlle Doris la soixantaine bien sonnée, Calinda soixante-dix ans et des poussières. Et Mme Speir était leur doyenne à tous.

Delpha, portant et déposant. Maintenant, peut-être, mais pas pour toujours. Et une servante libre, en plus – elle était payée pour son travail.

*Ne néglige pas ça, Delpha.*

*Ne crois pas que tu n'as pas d'endroit à toi. Tu en as un.*

Une radio était allumée au bout du couloir, dans la pièce la plus éloignée de la chambre de Mme Speir. Un vieux tube : « *A little bit of soap/Will never wash away my tears.* » Qui chantait ça ? Impossible de s'en souvenir, mais

Delpha connaissait cet air. C'était peut-être un signe qu'Ida Rae était à la maison, ou peut-être pas.

Elle aida Mme Speir à manger sa soupe bœuf-légumes jusqu'à la dernière cuillerée. La chanson passait en fait sur un tourne-disque, et c'était un 45-tours, car lorsqu'elle s'acheva, il y eut un silence, puis elle reprit du début. Ida Rae aurait pu éteindre ce fichu truc avant de sortir. Pas plus de cervelle qu'un moineau.

Mme Speir ferma les yeux. Elle remonta les genoux, courba la tête jusqu'à ce que son menton touche sa poitrine.

Quand Delpha entra dans la pièce où le tourne-disque répétait la chanson en boucle, ses orteils heurtèrent une bouteille vide, l'envoyant tourner sur le plancher. Une grande pièce, un chandelier, l'attraction principale droit devant : un lit au cadre en laiton niché dans une alcôve, draps entortillés jetés par terre, une lueur rosée émanant de lampes à abat-jour frangé et ampoules colorées. L'air sentait le gin, la sueur et... oui, le foutre. Delpha reconnaissait cette odeur saumâtre. Ida Rae était affalée sur le lit, nue, s'exhibant à côté d'un ronfleur aux fesses poilues vêtu en tout et pour tout de chaussettes de tennis crasseuses.

La cousine de Calinda avait de minces jambes blanches, mais un abdomen épaissi par le gin. Elle souleva des paupières lourdes de sommeil.

« Infirmière de nuit, mon amie, ma jolie, que fais-tu dans ma chambre ?

— Votre grand-mère veut que j'éteigne le... »

Ida Rae se redressa péniblement. Elle tira sur le drap, qui ne bougea pas.

« Oh, je suis couchée dessus. Qu'est-ce que tu fabriques dans ma chambre, tu disais ? »

L'homme se tourna sur le côté, mains sur les testicules.

« Je suis juste venue éteindre le tourne-disque. Regardez. »

Delpha traversa la pièce, débrancha l'appareil posé sur une table près de la fenêtre.

« Vous voyez ?

— Oh. D'accord. » Ida Rae frappa son compagnon de lit entre les omoplates, lui arrachant un grognement. « Habille-toi. On sort. » Elle tendit la main vers Delpha. « Passe-moi mon peignoir, tu veux ? Tu sais, si tu as de plus jolis vêtements que ça, on pourrait aller déjeuner ensemble un de ces jours. »

Delpha lui donna le peignoir et rejoignit Mme Speir.

*Soirée nudiste, apparemment.*

Ida et son compagnon finirent par partir. La porte d'entrée claqua, un moteur de Cadillac vrombit. Pensant qu'elle arriverait peut-être à dénicher le Tiffany pour Mlle Blanchard, Delpha enfila des gants de vaisselle en caoutchouc et se mit en chasse.

Elle retourna le tapis et la thibaude. Pas de trappe en dessous. Elle s'agenouilla pour regarder sous le lit avec une lampe de poche. Glissa la main entre le matelas et le sommier à ressorts. Décrocha les tableaux aux cadres dorés, scruta le conduit de la cheminée décorée de carreaux en faïence, tâta le manteau en chêne. Un canapé en véritable crin de cheval, aussi dur qu'une planche de bateau pirate, se trouvait à côté de la grande fenêtre. Delpha ôta ses chaussures plates noires et monta dessus, pesant de tout son poids sur chaque segment. Pas de renflements, d'arêtes ni de bosses.

Elle fouilla les tiroirs de la commode, qui contenaient les sous-vêtements et chemises de nuit de vieille dame de Mme Speir et des draps propres. Ranger ces derniers dans la table de chevet aurait été plus pratique. Delpha s'en chargea immédiatement, plaçant une paire de draps à fleurs sur l'étagère du bas, pour les avoir à portée de main la prochaine fois. Ouvrant l'unique tiroir de la table de chevet, étroit et profond, elle aperçut un coupe-ongles, des cotons-tiges, une pommade au camphre posés devant une armée de flacons en plastique.

Elle s'assit sur la banquette aux dorures écaillées face à la coiffeuse, pour étudier la photographie sépia d'un couple de mariés. Dos raide, voile tombant en cascade, haut col en dentelle, elle avait un vrai cou de cygne à l'époque –

la jeune Jessie, détournant le regard de son nouvel époux, exposant devant ses yeux le bel arrondi de sa pommette. Le jeune M. Speir – chaussures cirées, boutonnière – avait un nez proéminent et un menton fuyant qui auraient pu lui donner des airs de rongeur s’il n’avait eu des jambes solides et des épaules bien plus larges que la chaise au dossier droit sur laquelle il était assis.

La vieille photo était entourée d’un cadre noir de pacotille. Delpha aurait mis sa main à couper qu’il avait remplacé un cadre en argent.

Son propre visage dans le miroir à trois pans : fatigué, des rides au coin des yeux, à la fois vigilant et tranquille. Rien à voir avec le cliché d’une jeune fille horrifiée pris par la police en 1959.

Delpha dévissa le couvercle d’un pot abandonné sur la coiffeuse, une crème de jour réduite à un bloc de pâte blanche. Elle ouvrit le premier tiroir sur le côté, huma une odeur légère et sucrée de poudre pour le visage. Elle se débarrassa d’un de ses gants encombrants et passa la paume sur le plafond du tiroir, pour s’assurer que rien n’y était scotché. Une couche de poudre recouvrait les objets à l’intérieur : des tubes de rouge à lèvres, une nuance foncée appelée « Coup d’éclat », des bigoudis éparpillés, une pince à épiler et des crayons à sourcils à la mine rabotée. De lourds poudriers dorés avec un minuscule fermoir – l’un contenant du fond de teint compact, l’autre un croissant de fard à joues. Delpha se pencha pour mieux scruter le tiroir. Elle y enfonça la main, rencontra une boîte ronde qu’elle attrapa, éraflant ses jointures au passage.

La boîte était en carton, mais là, peints sur le couvercle – oh, ça lui plaisait –, un orange encore vif, gai, des personnages dessinés de façon très nette, une dame ébouriffée assise à une table de toilette et une femme au nez pointu qui la coiffait. Delpha les avait croisées plus d’une fois en prison, ces deux-là, la garce de bonne famille et la lèche-bottes sournoise à qui on ne tournait jamais le dos.

*Poudre Trois Fleurs, teinte Naturelle.*

« Naturelle, dit-elle à voix haute. Naturelle. » Un joli mot. À contrecœur, elle rangea la boîte, un résidu de poudre glissant entre ses doigts. Dans le tiroir du dessous, un peigne, une brosse et quatre boîtes à bijoux, l'une pour une bague, trois rectangulaires. Du cuir vert.

Elle retint son souffle. Ouvrit les boîtes l'une après l'autre, révélant du satin et du velours. Seuls des caractères d'imprimerie brillaient à l'intérieur : *Tiffany and Co. 550 Broadway New York.*

Ida avait-elle vendu les bijoux, ou les avait-elle gardés pour elle ? Vendus, à en croire Mlle Blanchard.

L'horloge sur la tablette de la cheminée indiquait 22 h 03.

Delpha sortit son mouchoir en tissu de son sac, essuya soigneusement les rouges à lèvres, les poudriers, les boîtes à bijoux, les boutons des tiroirs. Ce n'était pas parfait, mais mieux valait ne pas laisser d'empreintes – si quoi que ce soit tournait mal, ce serait elle qu'on accuserait.

Puis ses doigts replongèrent vers la jolie boîte *Trois Fleurs*, inutilisée depuis des lustres. Ses jointures heurtèrent le fond du tiroir, qui bascula en avant. Delpha se figea, la main sous la mince plaque en bois.

Elle récupéra les deux objets, la boîte de poudre et la plaque. Rangea la première dans son sac. Quant à la seconde, c'était une planchette qui devait avoir été coincée ou collée à la va-vite. Delpha s'agenouilla ; en se dévissant le cou, elle aperçut le vrai fond du tiroir.

Il y avait quelque chose devant.

Elle tendit la main, attrapa un petit bloc-notes avec des gribouillis. *Mamie*, une ligne verticale, *Ida*. Une feuille de score, des marques au crayon. Delpha examina de nouveau le tiroir. Deux dés et un sachet en toile de couleur claire. Un morceau de papier blanc.

On pouvait mettre des pierres précieuses dans un sachet.

Sa main demeura immobile, et son ventre se noua. Si elle trouvait un collier dans un joli étui en cuir, elle préviendrait Mlle Blanchard. C'était un objet de valeur, et son rôle dans l'affaire le serait aussi, en cas d'enquête.

Mais si elle découvrait une poignée de pierres précieuses, eh bien, elle serait face à un problème. Une situation délicate. Était-ce le bon mot ? Un dilemme, peut-être.

Il pourrait y avoir un rubis en moins dans un sachet en toile qu'on avait dissimulé.

Delpha ne retournerait pas en prison. Hors de question. Un interdit, aussi violent qu'un crochet à la mâchoire, aussi réel qu'un sol en béton sous des genoux nus. Un prêteur sur gages ne lui offrirait qu'une fraction de la valeur des diamants qu'elle lui apporterait et se souviendrait de son visage.

La main de Delpha bougea. Elle fit rouler le sachet jusqu'à pouvoir s'en emparer, le passa au-dessus des dés, sans cesser de palper la toile de jute à la recherche de pierres. Elle n'en trouva pas. Quand elle étudia l'objet de plus près, son souffle se libéra d'un coup. Elle s'assit sur ses talons. Une fichue blague à tabac. Quelqu'un avait planqué ses cigarettes. Rien de plus.

Elle dénoua le cordon jaune, farfouilla à l'intérieur du sachet, renifla de nouveau. L'odeur diffuse trahissait le temps écoulé ; c'étaient de vieilles feuilles, et pas tout à fait du tabac – du chanvre séché, à son avis. Du chanvre sauvage poussait dans le Big Thicket, mais celui-ci devait être de la variété utilisée pour les joints. D'où la cachette. Elle avait connu une femme à Gatesville qui avait écopé de sept ans pour ça, avec cinq enfants à la maison.

Un petit soufflet orange collé au sachet contenait du papier à cigarette. Rizla+. Lacroix Fils. 24 feuilles. Il en restait. Le morceau de papier au fond – elle l'extirpa du tiroir –, oui, une feuille à rouler aussi.

Où on avait écrit quelque chose.

*Ne fume pas tout sans moi, trésor.*

Mignon. Mme Jessie fumait du chanvre ? Avec son mari, Trésor Speir le courtier ? L'idée amusa Delpha.

Moselle, l'aide-soignante, qui s'ennuyait comme un rat mort ?

Mieux valait parier sur Ida. La feuille de score, les dés, le sachet, Ida devait connaître ce compartiment secret, elle l'avait peut-être même bricolé elle-même. Avant de l'oublier. De griller les neurones qui se souvenaient de cette planque.

Mais attendez, Ida avait dit quelque chose sur sa mère... Elle était partie avec un accro à la morphine. Si le couple aimait la morphine, il aimait peut-être les joints aussi. Et *trésor* – de l'affection l'un pour l'autre, de l'affection pour l'herbe, pas assez pour leur petite fille.

Tout ça se perdait dans les ombres d'un passé lointain. Dommage que les ombres soient longues à ce point.

Delpha glissa le papier adressé à « trésor » dans le soufflet orange avec les autres feuilles à rouler, puis rangea le sachet. Elle essuya la plaque en bois, la remit en place, ferma le tiroir. Elle se releva, approcha la main du vaporisateur en verre bosselé sur la coiffeuse. Qui s'offusquerait qu'elle l'ait touché ? Ce serait plus « naturel » qu'elle le fasse – elle pressa la poire. Elle s'attendait à ce que le parfum se soit évaporé, mais une bouffée de pétales cueillis soixante ans plus tôt s'épanouit, capiteuse, huileuse, se répandant dans l'atmosphère confinée de la pièce. Delpha en vaporisa sur ses poignets, puis les frotta l'un contre l'autre, envoya un jet vers Mme Speir, la pauvre vieille, recroquevillée comme une crevette desséchée sur une assiette.

Elle fourra son mouchoir dans son sac à main et ramassa ses gants en caoutchouc, qu'elle coinça sous l'évier de la cuisine avant de s'en aller.

Phelan fit la tournée des motels à la recherche de la Seville noire. Rien les premières nuits, mais il avait l'impression d'être utile, actif, et il poursuivit ses rondes à l'aide de la liste que Mlle Wade lui avait tapée, en commençant par les établissements proches du bureau d'Elliott. Il y avait un sacré paquet de motels à Beaumont, située sur l'autoroute I-10 entre Houston et La Nouvelle-Orléans. Phelan avait repéré trois Seville noires ce soir-là, mais aucune avec la bonne plaque d'immatriculation. Dans l'ensemble, il préférait explorer les motels où les clients gardaient leur porte ouverte, certains restant dehors à échanger des cigarettes, des bières et des commérages, les machines à glace fonctionnant à plein régime. Plus l'endroit était cher, plus il était calme, à l'exception de gamins qui piaillaient dans la piscine.

Il s'acheta un burger au Pig Stand, de la graisse imbibait l'emballage blanc froissé. Il posa des serviettes sur ses genoux pour le manger. Il fit un arrêt à l'épicerie du coin, en ressortit avec ses clés de voiture dans une main, un grand café dans l'autre, un paquet de gâteaux à la crème entre les dents.

À deux places vides de là, un ado grassouillet penché vers la fenêtre passager d'une Dodge Coronet beugla :

« Tu sais quoi ? Va te faire foutre, Diane ! »

Il se redressa, puis se pencha de nouveau et poussa violemment la tête de la fille. Elle bascula vers le volant.

Phelan changea de cap pour aller botter les fesses du gamin, écopant d'une pluie de café brûlant sur sa main gauche. Il lâcha le paquet de gâteaux dans l'autre et dit :

« Arrête ça tout de suite, petit con. Tu te ridiculises. »

L'ado se retourna d'un bloc, la surprise sur son visage cédant la place à un regard assassin, mais l'affaire en resta là.

À 20 h 09, Phelan trouva la voiture de Lloyd Elliott. Les feux arrière d'une Seville noire. J5489, jackpot. Le conducteur était seul, un bras posé sur le dossier de son siège. Il se tenait immobile, vitres remontées, clim en marche. La Seville était garée devant la chambre 111. Phelan fit le tour du motel, s'arrêta à côté de la réception, la Cadillac en visuel.

À 20 h 30, Lloyd démarra. Donc... ils devaient avoir mis une stratégie au point. Si elle n'était pas arrivée à cette heure-là, c'est qu'elle ne viendrait pas. Lloyd n'avait pas l'air effondré. Ses lèvres remuaient. Il répétait une plaidoirie, peut-être ?

Phelan avait les infos qu'il cherchait : le Holiday Inn, c'était certain, et un horaire approximatif. Enthousiasmé, il regarda la voiture de Lloyd sortir du motel. Le type chantait.

Phelan s'éloigna dans la direction opposée, tourna à droite, et venait de dépasser l'entrée illuminée des urgences de St. Elizabeth quand il entendit une sirène. Elle se rapprochait. Il se rangea sur le bas-côté, derrière un pick-up, et surveilla son rétroviseur.

Un véhicule déboula en hurlant, gyrophares allumés. Le break Pontiac peint en orange et blanc s'engouffra dans l'allée de l'hôpital, trop rapidement pour négocier le tournant menant aux portes des urgences. L'ambulance emporta le coin d'un banc en béton, dérapa lorsque le conducteur corrigea sa trajectoire plus qu'il n'aurait dû, et s'écrasa en plein milieu d'un pilier de la porte cochère. Il y eut une explosion, comme si un transformateur venait de lâcher, un jet de vapeur, et le pilier embouti s'affaissa.

Phelan bondit hors de sa voiture et franchit en courant les vingt mètres qui le séparaient de l'ambulance. Il s'arrêta net quand, comme après réflexion, la porte cochère s'avachit légèrement.

Gardant un œil sur la structure qui risquait de s'effondrer, Phelan contourna le véhicule pour s'approcher de la fenêtre ouverte du conducteur. Le crâne chauve de l'homme avait fendillé le pare-brise, qui devait lui avoir rendu la pareille un quart de seconde avant que le volant se soulève, le percute au menton et catapulte sa tête en arrière. Il était mou comme une poupée de chiffon – pas de halètements, de tremblements, de battements de paupières.

Phelan se dirigea vers la vitre arrière de l'ambulance. Sur le brancard, un vieil homme portant un masque à oxygène noir inutile – le tuyau avait été arraché. Le secouriste, à quatre pattes, avait entraîné une étagère dans sa chute et saignait de la tempe au menton. Une rigole brillante, qui se divisait en filets.

Phelan ouvrit la porte.

« Ça va ? »

— Je me suis écorché tout le côté du visage. Enfoiré de Marshall... Tu m'entends, espèce d'enculé de pochtron de mes deux ?

— Votre chauffeur est raide, dit Phelan, qui grimpa dans l'ambulance et se pencha vers le vieil homme couché sur le brancard.

— Sans blague ! » aboya le secouriste.

Il s'approcha en rampant de l'ouverture donnant sur les sièges avant.

« On va se faire virer à cause de toi, Marshall ! Je t'avais bien dit... »

— Non, il est raide dans le genre mort », intervint Phelan.

Le secouriste se retourna brusquement.

« Bon, tenez-lui la tête, je m'occupe des pieds. »

Phelan sauta de l'ambulance. Il empoigna le brancard comme il avait saisi des civières des dizaines de fois auparavant et se mit à tirer, sans s'étonner du poids de l'homme émacié, sachant qu'un corps pesait toujours

plus qu'on ne le pensait, surtout ceux dont il avait l'habitude, les corps osseux de jeunes soldats. En l'occurrence, la seule différence résidait dans le support du brancard, des pieds métalliques à roulettes croisés comme sous une planche à repasser. Pratique : on pouvait les déplier pour faire rouler le brancard au lieu de le porter. Phelan s'en sortirait peut-être tout seul, ce qui était une bonne chose, vu que ce crétin de secouriste, qui doutait visiblement de son diagnostic, était en train de tâter le cou sans pouls du conducteur.

Une minuscule infirmière, dont les longs cheveux s'échappaient d'un chignon bas, apparut à l'arrière de l'ambulance. Elle regarda Phelan en fronçant les sourcils.

« Vous êtes qui ? »

Phelan indiqua sa voiture d'un geste du menton.

« Je passais dans le coin. »

L'infirmière fronça les sourcils de plus belle, mais, à quatre mains, ils parvinrent à poser les roulettes du brancard par terre. Puis Phelan le poussa tandis que la femme tirait l'autre extrémité vers le seuil.

À l'intérieur du bâtiment, des professionnels relevèrent Phelan de ses fonctions temporaires. Il s'attarda, fixant l'ascenseur dont les portes venaient de se refermer, jusqu'à ce qu'il se rende vaguement compte qu'il attendait qu'il décolle, comme un hélicoptère.

*Débile.*

Il s'engagea sur l'autoroute, roula un moment. Longea les raffineries scintillantes avec leurs fumerolles et leurs torchères flamboyantes, les rizières, les chemins de campagne bordés de roseaux qui menaient aux bayous. Il prit la sortie pour rejoindre le quartier périphérique de Concord Road, inaugurant un rituel auquel il se tiendrait.

Il passa devant la maison de Deeterman, à la lisière de la forêt, la bicoque blanche délabrée où l'homme pourrait réapparaître un jour, il en était certain. Il voulait l'observer. Établir un point de comparaison. Voir s'il y avait le moindre signe de vie.

Une boîte aux lettres orange sous le réverbère. Un ruban de police en travers de la porte. Les mêmes herbes folles qui poussaient là et sur le sentier conduisant à la forêt – plus hautes, maintenant. On discernait encore les traces de pneus.

La maison était plongée dans le noir.

Phelan passa devant chez les Toups. De la lumière dans le salon.

Il arriva chez lui alors que le téléphone sonnait, décida de prendre une bière dans le frigo plutôt que de répondre, alluma la télé. Fred Astaire et Rita Hayworth, tout en élasticité et énergie, sautaient et glissaient de façon décontractée, tournoyaient et faisaient des claquettes en chaussures bicolores. Phelan répondit au téléphone une demi-heure plus tard. Son frère aîné, Fuller, énervé parce qu'il avait essayé de le joindre toute la soirée, lui cracha que leur grand-mère Lila était morte.

Un pâté de maisons musical séparait encore Delpha du New Rosemont, les orchestres de sauterelles et de grillons s'étant rassemblés pour jouer du violon dans la moiteur de cette nuit d'été, aigu... grave... aigu, decrescendo et pause, nouvelle envolée. L'or de la lune avait refroidi jusqu'à l'argent. Les trottoirs irradiaient encore de chaleur. Une silhouette voûtée surgit d'un encadrement de porte, main plaquée sur la bouche et le nez comme un voleur trop pingre pour acheter un masque.

Le stylo-plume de Delpha quitta sa poche pour jaillir dans son poing, bec en avant.

L'homme eut un mouvement de recul.

« Hé, du calme ! Je cherche juste un mouchoir. Vous pourriez m'en prêter un ? » Sa voix étouffée était nasale, honnête.

Plongeant la main gauche dans son sac, Delpha trouva son mouchoir en tissu sur la boîte *Trois Fleurs* et le tendit à l'homme sans s'approcher de lui.

« Gardez-le. »

Il s'en empara, révélant un nez ensanglanté et enflé.

Il ressemblait un peu au garçon qu'elle avait vu dans le bus plus tôt – mais celui-ci n'avait pas de collier de hippie.

Delpha s'apprêtait à passer son chemin quand l'homme dit :

« La vache ! Même comme ça... » Il souleva le mouchoir, l'observa en grimaçant, puis le reposa sur son nez avec un tressaillement de douleur.  
« J'arrive à... Vous embaumez comme un jardin persan. »

Delpha le dévisagea.

« Je peux... ? demanda-t-il en inclinant la tête vers elle.

— Vous pouvez quoi ?

— Sentir votre parfum. C'est tout », jura-t-il en levant la main qui ne tenait pas le mouchoir ensanglanté.

Delpha agita son poignet parfumé dans sa direction.

Le gamin, le jeune homme, pencha le nez dans l'espace que son poignet venait de quitter. Des relents de bière, sentait Delpha pour sa part. Il était grand, plus d'un mètre quatre-vingts, mais voûté. Avec une meilleure posture, il aurait paru encore plus grand. Il se moucha, grogna de douleur.

« Non, vraiment, je peux y arriver. »

Il baissa la tête, cheveux bruns glissant en avant, écarta le mouchoir de ses narines. Il ferma les yeux. Prit de longues et profondes inspirations, serrant une de ses paupières plus fort, concentré.

Lentement, posément, comme s'il identifiait des personnes aperçues de loin, il énuméra :

« Lavande... agrumes... et ça, c'est... de la vanille. Ce côté poudreux, musqué, c'est peut-être de l'ambre, ça en a l'odeur. C'est quel parfum ?

— Celui d'une dame pour qui je travaille. Comment vous arrivez à reconnaître les composants ?

— Un talent familial. »

L'homme s'essuya le nez, mais il saignait toujours. Il avait besoin de se raser le menton, juste le menton, ses joues étaient lisses. Son nez était si incurvé qu'un bus scolaire se serait renversé dans le virage.

« Je me suis battu.

— Je vois ça. Vous avez le nez cassé.

— Je m'en fiche. Ça va. Je planais un peu tout à l'heure. Et puis ce type m'a cherché des poux, à cause de... » Il palpa son cou nu. « Peu importe. Il m'a bousculé. J'étais prêt à quitter le bar, mais il ne voulait pas me laisser partir. Il m'a aplati le nez. Alors... Enfin, je ne veux pas dire que... Je n'ai

pas été génial, je ne l'ai pas mis K-O ni rien. Je ne sais pas trop où je l'ai frappé, à la mâchoire, je crois, mais il est tombé. Par terre. Ça commence à faire un peu mal maintenant. »

Il promena son majeur sur les jointures de sa main droite.

« C'est juste, vous savez, quand vous avez la trouille de quelque chose, et... c'est comme un épouvantail qui vous obsède, vous êtes persuadé d'être une mauviette inutile, et puis cette chose arrive pour de bon et vous vous débrouillez, alors vous vous dites la vache, j'ai fait ça, de quoi j'avais peur ? Alors c'est... vraiment cool. C'est une bonne soirée pour moi. »

Il sourit, incisives soulignées d'un filet de sang.

« Désolé de vous avoir effrayée. Pas la peine de me poignarder avec ce truc. Vous êtes sûrement inquiète, hein ? Oh, merde, j'imagine qu'on vous attend quelque part. »

Il recula pour lui céder le passage, afin qu'elle puisse se rendre à son rendez-vous urgent.

Delpha avait une chambre qui l'attendait avec un lit simple, une commode, une chaise, un tableau montrant deux enfants et un ange sur un pont. Elle avait une serrure à verrou sur sa porte et, quelques semaines plus tôt, en une succession d'instantanés parfaits, elle s'était couchée sur le lit, la tête sur un oreiller plat, et s'était émerveillée du fait que cette chambre lui appartenait. Elle était sûre. Silencieuse. Complète. Delpha avait voulu être cette chambre.

Ça, c'était avant. Rien n'avait changé. Mais les choses évoluent, c'est ainsi, on ne peut pas les en empêcher.

« Qu'est-ce que ça veut dire, "je planais" ? Vous planiez à cause de quoi ? demanda-t-elle.

— On peut s'asseoir sur ces marches un moment ? Pas sur le banc de l'arrêt de bus, des gens vont vouloir s'y installer. »

Delpha l'observa du coin de l'œil, mûrissant sa décision. Le garçon n'avait plus rien de revêche. Le bus arrivait justement, cahin-caha, dépassant

un invalide muni d'une gamelle qui se mit à mouliner des coudes pour le rattraper.

« Je suis à chier, pardon... nul avec les filles, dit le jeune homme. Mais vous n'en êtes pas une. Je veux dire... vous êtes une femme. »

Son ton subjugué permit à Delpha de se rassurer et de s'asseoir sur les marches. Il aurait aussi bien pu parler d'une créature de conte de fées. Mais son innocence – car c'était ça, n'est-ce pas, cette absence de menace qui le caractérisait – faisait de lui un véritable être rare.

Un couple passa devant eux, talons hauts et chaussures à bouts rapportés ; l'homme mesura le grand garçon du regard, fixa Delpha en se léchant les lèvres, et le monde réel reprit ses droits.

Le bus s'arrêta dans un gémissement de freins. L'homme à la gamelle se hissa à bord. Dans le sillage olfactif de gazole laissé par le véhicule, le garçon s'assit à côté de Delpha. Du genou à la cheville, une sacrée longueur de jambe.

Il gonfla les joues, émit un long bruit d'explosion comme un gamin, postillonnant du sang.

« Oh, c'est dégueu, bon sang, désolé. Désolé. » Il s'essuya le nez et poursuivit, formant un dôme avec ses mains comme si elles contenaient un nuage. « C'est comme ça que je me sentais quand je suis arrivé ici. Peut-être que "planer" n'était pas le bon mot. Je voulais atomiser quelque chose. »

Il s'appelait Isaac. Quand Delpha lui posa la question, il lui dit qu'il avait vingt ans, puis se corrigea : « Enfin, quasiment. » Ils parlèrent pendant un quart d'heure environ, surtout de lui, ce qui convenait bien à Delpha parce que cette discussion, les marches, le fait qu'ils soient assis côte à côte, tout ceci était trépidant et exotique.

Isaac avait entamé des études loin de Beaumont, mais il ne les reprendrait peut-être pas tout de suite. Si, sa fac lui avait beaucoup plu, mais il n'était pas sûr d'y retourner. Il s'inscrirait peut-être à Lamar, ou bosserait dans le bâtiment. Le père d'un ami avait proposé de l'embaucher comme aide-

carreleur – et n’importe qui pouvait construire une charpente ou poser des cloisons sèches. Il prit soin d’interroger Delpha à son tour (où travaillait-elle ?) et écouta attentivement sa réponse sur la vieille Mme Speir. Il devait avoir sacrément mal au nez, mais son humeur semblait s’alléger de minute en minute, comme s’il se remplissait de gaz hilarant.

Delpha aussi s’amusait, et cela lui faisait presque l’effet d’une hallucination. Une hallucination qui devait être capturée, manipulée, vérifiée et étudiée.

« Bon. Je vais rentrer, dit-elle. J’habite à un pâté de maisons d’ici.

— Oh, bien sûr. » Le garçon se releva, lui tendit la main. « Merci d’avoir discuté avec moi. Et de ne pas m’avoir planté », dit-il en riant, agitant le poignet gauche comme s’il était armé d’un couteau.

Delpha s’apprêtait à lui serrer la main, quand Isaac partit en lambeaux, s’éparpilla. Pour la protéger, son cerveau avait analysé ce qu’il y avait d’improbable à croire qu’elle allait échanger une poignée de main avec un jeune homme en pleine rue par une nuit d’été, et que ce jeune homme n’était pas en prison, elle non plus, et qu’elle avait non seulement des chaussures noires posées sur le béton chaud du trottoir, mais aussi une chambre et deux employeurs. Les lambeaux se reconstituèrent bientôt en un jeune homme qui perdait peu à peu son sourire, enfonçant les mains dans ses poches ; et Isaac, le réverbère jaune et sa chemise tachée de sang retrouvèrent forme et couleur.

Delpha battit des paupières pour se ressaisir.

« Descendez des marches, dit-elle. Ne bougez pas, et regardez-moi. »

Ces mèches inégales, écartées du visage levé vers elle, de la bouillie au milieu. Le garçon la fixait, les yeux écarquillés. Vingt ans. Delpha posa les doigts de chaque côté de son nez, un en haut, un au centre, repérant la fracture, et dit :

« Ça vous aidera peut-être à respirer sur le chemin du retour. Vous tiendrez le coup ?

— Ouais. »

Elle appuya fermement des deux mains, sentit un crac. Le garçon s'écarta en gémissant, haleta comme un chien essoufflé, agita une main devant son nez sans le toucher.

« Vos parents devraient vous emmener chez le médecin demain. Bonne nuit, Isaac. »

Il parvint à maîtriser sa respiration, malgré l'eau qui débordait de ses yeux, et se redressa d'un air digne, de gentleman. Il ne s'en sortait pas si mal, avec sa posture voûtée et ses sillons de larmes.

« Je vais attendre que vous soyez rentrée, Delpha. »

Elle sourit. Un garçon poli. Il deviendrait un bel homme.

Elle aurait dû lui répondre : *Parfois, comme tu le disais, on a peur de quelque chose, et puis cette chose arrive, et ce n'est pas cool. C'est l'ange noir, Isaac, c'est le Prince des Ténèbres, le Destructeur. On se réveille avec lui tous les jours, et ce qui le rend terrifiant, c'est qu'on ne peut plus le supporter, et qu'il ne partira peut-être jamais.*

Mais à quoi bon ?

« Merci », dit-elle.

La mère de Phelan, Dolores, avait choisi pour sa grand-mère Lila un cercueil en pin enduit d'une couche de vernis si épaisse qu'il brillait comme une voiturette en plastique. L'entrepreneur de pompes funèbres, Thibodeaux, infligea à l'assistance endeuillée une cartouche 8 pistes d'« A Mighty Fortress is Our God », même si Lila n'avait jamais apprécié les chants religieux. Pourquoi n'auraient-ils pas pu écouter des airs populaires comme « Won't You Come Home, Bill Bailey » ou « The Big Rock Candy Mountain » ? Qu'on ait passé du John Wesley ou du Johnny Cash, Thibodeaux aurait reçu sa paie.

Phelan remua les épaules, mal à l'aise dans le costard gris foncé qu'il venait d'acheter. Il avait repassé une chemise bleue, noué tant bien que mal une cravate bleu marine unie, fait l'impasse sur l'après-rasage.

« Qui met une chemise bleue à un enterrement ? chuchota bruyamment son frère Fuller. On dirait un postier. »

Phelan lui jeta un coup d'œil. La chemise blanche toute neuve de Fuller portait encore des marques de pliure. Sa veste devait être un souvenir de la période très brève où il avait travaillé, avant de renoncer à l'idée et de s'installer chez Dolores – les manches s'arrêtaient à quelques centimètres de ses poignets. Il n'aurait jamais réussi à la boutonner, même si deux lutteurs avaient empoigné les revers et couru l'un vers l'autre.

« Je ne savais pas que tu avais des chaussures fermées, marmonna Phelan.

— Ne commencez pas, vous deux ! » ordonna Dolores en reniflant.

Il plut par intermittence pendant la cérémonie au cimetière. Personne ne s'attarda trop après. La famille devait se réunir chez Maryann et E. E. Leur table de salle à manger était ensevelie sous les gratins et les salades coagulées apportées par les voisins, expliqua Maryann, qui se reprit aussitôt : « Oh, ce n'était pas le bon mot à employer. »

Phelan n'était pas encore prêt à abandonner la dernière demeure de Lila. Il releva son col et déambula au milieu des anges et de leurs niches en pierres humides, plongé dans ses souvenirs, fredonnant sous le grand parapluie vert des chênes.

*In the Big Rock Candy Mountains,  
The jails are made of tin.  
And you can walk right out again,  
As soon as you are in <sup>1</sup> ...*

Ses héros personnels lui venaient des récits de sa grand-mère, à propos de gens qui luttèrent contre un adversaire invincible. Davy Crockett. L'armée de chômeurs soulevée par Jacob Coxey, marchant sur la Maison-Blanche. Clyde Barrow et la frêle Bonnie Parker. Ces braqueurs de banques n'étaient pas hors la loi, à une époque où les trois quarts du pays pouvaient se retrouver devant un coffre-fort avec un fusil.

Un peu plus loin dans le cimetière, une autre marquise avec des rangées de chaises pliantes, et un corbillard qui roulait à une vitesse inconvenante sur l'allée en coquilles d'huître écrasées.

Un jeune homme aux longues jambes vêtu d'un costume beige étroit bondit hors de la camionnette, déchargea en toute hâte des compositions florales, de grandes tiges de glaïeuls blancs, une gerbe de roses pêche, des bouquets mélangés, des plantes en pot. Il courut d'un côté à l'autre, arrangeant les fleurs, intervertit les glaïeuls et la gerbe de roses, recula d'un

pas, l'index enfoncé dans la joue, et les intervertit de nouveau. Il était en train d'essayer les chaises pliantes quand une procession en noir se profila au bout de l'allée, suivie d'un cortège de voitures aux phares allumés. Le jeune homme sursauta, s'engouffra dans le corbillard et s'éloigna à cinq kilomètres heure.

La procession entama sa reptation de chenille. On éteignit les phares. Des hommes en costume déchargèrent le cercueil et le poussèrent jusqu'à l'avant de la marquise verte. Qu'on soit manutentionnaire ou homme à tout faire, on portait un costard même pour les tâches lourdes, dans le milieu des pompes funèbres. Une fois leur mission accomplie, les livreurs de cercueil s'entassèrent dans le corbillard. Le véhicule remonta lentement l'allée avant de croiser Phelan, en semant dans son sillage les accords funk de « Tighten Up » d'Archie Bell & The Drells.

Pendant ce temps, du côté des endeuillés, Thibodeaux se penchait vers la limousine de la famille avec un parapluie noir. La première personne à en sortir, un homme, le frôla sans s'arrêter. Le croque-mort tendit la main, et une veuve apparut, coiffée d'un chapeau noir avec une voilette évoquant un grillage de poulailler.

Un grizzli affublé d'un Stetson gris s'approcha de la limousine à pas lourds. Il ôta son chapeau et le colla contre sa poitrine, exposant des mèches blanches éparses qui désertaient un front ressemblant au rocher de Gibraltar. Il offrit sa main d'un geste raide, dit un mot à la veuve.

Phelan avait perdu tout intérêt pour la scène quand la femme ouvrit son sac à main afin d'en sortir un gant noir. Elle l'enfila – pas une paire, juste un gant – et serra la main du gros vieillard. L'homme tenta de parler, mais la veuve posa un doigt sur ses lèvres, sans grande douceur. Puis elle saisit le gant par l'ourlet, l'enleva et le jeta dans son sac. Elle tourna les talons.

*Eh ben ! Pas de prés d'herbe fraîche pour toi, mon pote. Pas d'eaux tranquilles. Juste une veuve qui tient à te faire comprendre que tu es un pestiféré.*

La mine sombre, le vieil homme regagna une voiture à l'arrière de la file.

Des problèmes de famille... Qui n'en avait pas ? Phelan repensa à son frère aîné. Il faudrait un certain sang-froid pour que leur petite réunion se déroule sans altercations. Phelan donna une pichenette sur une feuille de chêne, éparpillant des gouttes de pluie.

*'Member that rainy evening that  
I threw you out,  
With nothing but a fine-tooth comb ?  
I know I'm to blame,  
Well, ain't that a shame  
Bill Bailey won't you please come home <sup>2</sup>.*

Le lendemain, le téléphone, d'ordinaire taciturne, sonna à l'instant où Mlle Wade arrivait à l'agence. Le regard ravi de Delpha croisa le regard soulagé de Phelan, et ils affichèrent l'expression triomphante de parents dont le bambin de trois ans vient de se dresser devant la cuvette des toilettes pour faire pipi tout seul.

« Agence Phelan, bonjour. En quoi puis-je vous aider ? » répondit Mlle Wade, avant de passer le combiné à Phelan.

La femme excitée au bout du fil soupçonnait une voisine perfide, appelée Juanita Martin, d'empoisonner son Chouchou. Elles avaient été collègues de bureau, voyez-vous, avant que Juanita prenne sa retraite et ne bouge plus de son fauteuil, alors qu'elle-même devait continuer à trimer. Et Juanita avait toujours été une sale... Phelan l'interrompt. À ses questions, la femme répondit que oui, Chouchou était un chien, un fox-terrier à poil dur, pure race – et son jardin était entouré d'une clôture. Elle y laissait l'animal pendant qu'elle travaillait et le rentrait le soir. Quels étaient ses symptômes ? Eh bien, à deux reprises déjà, il avait rendu sa pâtée, s'était affalé par terre et était resté couché toute la soirée, sans vouloir jouer ni manger. Avait-elle

découvert dans le jardin de la nourriture qu'elle ne lui aurait pas donnée elle-même, disons, un morceau de steak, un bout d'os ou de cartilage ? Non, évidemment. Si elle en avait trouvé, elle n'aurait pas appelé de détective. Elle aurait collé la police au train de cette garce de première, Juanita Martin.

Phelan lui conseilla de garder Chouchou chez elle jusqu'à ce qu'il puisse examiner son jardin, voir s'il détectait des activités suspectes. Combien ça lui coûterait ? demanda la femme. Phelan passa l'appel à Mlle Wade, se tint à côté d'elle pendant qu'elle lui annonçait la mauvaise nouvelle.

Delpha écouta la réponse et dit :

« Oui, madame, je comprends parfaitement. Tout le monde ne peut pas se payer un détective privé de premier ordre. Et un petit chien a beau être un compagnon aimant, loyal et précieux, ce n'est qu'une bête, après tout... » Elle écarta l'appareil braillard de son oreille, puis déclara : « Bon, bon. D'accord. Donnez-moi une minute, je vais voir ce que je peux faire. »

Elle posa la main sur le combiné, et Phelan et elle échangèrent un regard.

« Vous voulez remuer des papiers, pour donner l'impression que vous consultez notre agenda ? » murmura Phelan.

Delpha grimaça. Attendit encore quelques secondes, puis reprit le téléphone :

« Nous pourrions nous occuper de votre affaire ce matin, madame, puisqu'il en va de la santé de votre pauvre chien. C'est peut-être même une question de vie ou de mort. Nous sommes prêts à nous arranger, juste pour vous », affirma-t-elle.

« Beau travail, mademoiselle Wade, déclara Phelan quand elle reposa le combiné. Vous nous avez décroché une surveillance de cabot. »

Puis il se demanda s'il avait bien fait de dire « nous ». Il ne devait pas s'attendre à ce qu'elle prenne sa nouvelle entreprise autant à cœur que lui.

Mais Delpha inspira d'un air satisfait et relâcha son souffle.

« Merci, monsieur Phelan. »

Il arriva dans le lotissement de Minglewood à 9 h 30 et se gara à côté de la maison de sa cliente pour observer le fox-terrier à poil dur derrière la clôture grillagée. Contrairement à ce que son nom laissait penser, l'animal n'avait rien d'un renard ni rien de dur. Il avait un pelage blanc bouclé, une tache noire sur le dos et une tête brun clair en forme de boîte à chaussures. Il disposait d'une niche pour s'abriter du soleil, mais ne s'en approchait pas. Des voitures passèrent. Un bus ou trois. Quand une sirène s'éleva au loin, Chouchou dressa l'oreille. Il rejeta la tête en arrière et hurla comme un chien de chasse jusqu'à ce que le bruit s'estompe. Puis il s'installa près de la clôture et contempla Phelan à son tour.

Les lotissements ressemblaient à des forêts, le matin. On savait que des bêtes rôdaient dans les parages, mais elles ne se montraient pas. Des rangées de maisons immobiles, des pelouses vertes et un arroseur automatique affaissé, des grillages, des voitures garées et des paniers de basket, des rayons de soleil qui dansaient sur les feuilles. Du vent. Des pépiements d'oiseaux. Phelan réfléchit à l'affaire Elliott, récita mentalement les noms des capitales des États américains, revisita quelques amourettes et une ou deux parties de jambes en l'air épiques. Il était excité, maintenant. Et il avait faim. Il aurait bien pris un café crème avec du sucre.

Un écureuil descendit d'un arbre en tournant autour du tronc. Chouchou se jeta sur lui, aboya à en franchir le mur du son, pattes avant appuyées sur l'arbre. L'écureuil bondit sur une branche et fixa le chien d'un air mauvais, frottant ses petites pattes comme s'il mijotait un plan machiavélique.

Les aboiements continuèrent à plein volume jusqu'à ce qu'une femme en peignoir déboule dans le jardin adjacent à celui de la cliente et hurle :

« La feeeerme, saleté ! »

Juanita Martin, devina Phelan. L'empoisonneuse ? Elle foudroya l'animal du regard, tandis que l'écureuil battait en retraite à une hauteur que Chouchou jugea tolérable. Le chien reposa les pattes par terre. Il flâna jusqu'à un ballon dégonflé et se bagarra avec. Aucun steak haché empoisonné ne vola par-

dessus la clôture. La coupable présumée croisa les bras et repartit chez elle, se baissant pour éviter de se cogner dans une plante suspendue devant sa porte. Au bout d'un moment, Chouchou arrêta de mordiller la balle et se remit à observer Phelan. Une autre heure s'écoula. Sa première opération de surveillance. Phelan se maudit de ne pas s'être mieux préparé, de ne pas avoir emporté un journal, un Coca, le sandwich aux boulettes de viande qui végétait au fond de son frigo.

Un postier arriva, triant son courrier. Il ralentit l'allure et s'approcha à pas feutrés de la boîte aux lettres, placée sur le perron de la maison. Le chien pressa sa tête contre le grillage en grondant jusqu'à ce que l'homme pose le pied sur la première marche, puis accompagna ses grondements d'aboiements et de bonds survoltés. Le postier glissa le courrier dans la boîte aux lettres. Quand il revint à la hauteur du chien, il fit un geste brusque dans sa direction, narguant Chouchou depuis le refuge du trottoir, avant de s'éloigner. Le chien aboya si fort qu'il faillit tomber à la renverse. Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la rue, sur une femme en bigoudis qui remuait les lèvres. Elle effectuait des sortes de gestes cabalistiques énervés en direction du jardin de la cliente.

Phelan pensait avoir saisi la situation. Le chien se déchaîne toute la journée, aboie à s'en rendre malade. Sa maîtresse rentre à la maison. Il vomit et s'effondre. Fin de l'histoire. Conseil à la propriétaire, offert par la maison : faire dresser le chien, lui aménager une chambre, l'emmener au travail. Elle avait de la chance que personne n'ait encore lancé de grenade sur sa pelouse.

Phelan s'apprêtait à mettre son moteur en route quand un homme aux cheveux en bataille, affublé d'un boxer blanc assez large pour trois fessiers, d'un t-shirt et de chaussons, sortit du garage de la maison située derrière celle de sa cliente. Il portait un sac en papier sous le bras et un jouet pour enfant, une de ces raquettes avec une balle attachée à une ficelle. Et il n'était pas seul. Un labrador émâcié au pelage sable décoloré le suivait d'un pas

chancelant, raide comme un chien en bois, le museau aussi blanc que la barbichette du Colonel Sanders. L'homme fit un geste. Le chien s'assit.

Le type n'avait pas l'air gêné de se balader en caleçon près d'une rue passante à onze heures du matin. Il s'approcha pesamment de la clôture de la cliente, posa son petit sac en papier kraft. Il brandit la raquette et frappa la balle, qui pénétra dans l'espace aérien du terrier avant de repartir en arrière. Au bout de quelques rebonds, l'homme trouva son rythme.

Le fox-terrier se mit à sauter vers la balle, claquant des mâchoires, s'époumonant et hululant jusqu'à ce qu'il ait pris la cadence de la raquette. En haut, en bas, en haut, en bas, grondement, aboiement, hurlement, un diable jaillissant de sa boîte dans un nuage de postillons, les oreilles volantes. La voisine ressortit de chez elle comme une furie, désormais vêtue d'un tailleur-pantalon, une brosse à cheveux à la main. Son expression assassine se mua en un sourire fielleux.

Une main plaquée sur l'oreille, Phelan regarda sa montre. Trois minutes, quatre. Comment le vieux arrivait-il à tenir le coup ? Un boxeur à la retraite, peut-être. Il en avait toujours les épaules, même si ses biceps flageolaient. *Paf, paf, paf, paf*. Le chien était en plein délire, derrière la clôture. Le vieux labrador restait assis aux pieds de son maître, la tête penchée – un vieux crooner à un concert de rockeur énervé.

Le rythme de Chouchou commença à faiblir par moments. Un saut au lieu de quatre. Enfin, l'homme en caleçon abdiqua, se massant le bras. Le fox-terrier poilu s'effondra, hors d'haleine, les quatre pattes écartées comme si on l'avait écrasé au rouleau compresseur. Sa gueule écumait. L'homme se baissa pour attraper le sac en papier, arquant ses jambes blanches maigrelettes, la braguette béante. Phelan descendit de sa voiture.

« Excusez-moi, monsieur ! »

L'homme sortit une bille du sac, se pencha par-dessus la clôture et visa la tête pantelante de Chouchou.

« Monsieur ! » dit Phelan plus fort, accélérant l'allure.

L'homme sursauta.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous allez canarder ce chien ? »

Le type l'observa, plissant les valises considérables sous ses yeux.

« J'ai dit...

— Attendez. »

Il tourna la tête, extirpa une boule de son oreille, puis une autre, et les glissa dans la poche de son t-shirt.

« Je serais déjà mort, sans ces machins. Qu'est-ce que vous disiez ? »

Phelan sourit, se présenta.

« Votre voisine, dit-il en indiquant la maison de la maîtresse de Chouchou d'un signe de tête, m'a embauché pour vérifier que personne ne faisait de mal à son chien.

— C'est pas un chien. C'est une machine à aboyer qui déconne.

— Vous avez signalé le tapage à la police ?

— Dix fois, au moins. Ils se déplacent même plus, répondit l'homme en fendant l'air d'un geste dédaigneux.

— Je ne vous jetterais pas la pierre, mais vous n'avez pas donné quelque chose de dangereux à manger à cet animal, si ?

— Dangereux ? »

Les yeux chassieux de l'homme clignèrent.

« Vous voulez dire de la mort-aux-rats. De la strychnine. De l'arsenic. De l'insecticide. Du cyanure. » Il réfléchit. « Des punaises.

— Quelque chose comme ça, dit Phelan.

— Nan, ce serait illégal. Je le sais bien. Je suis agent de sécurité, je bosse de nuit. Écoutez, les chiens valent mieux que les humains, aucun doute là-dessus. Si un animal vous casse les pieds, c'est qu'il y a une mégère stupide et égoïste derrière. »

L'homme jeta un regard matois à Phelan et goba la bille qu'il tenait à la main. Phelan visualisa ses molaires en train de se casser sur le verre. *Aïe.*

Le vieux allait un peu loin pour prouver son innocence. Affichant le même sourire tordu que Juanita Martin, il s'empara d'autres billes, les fourra dans sa bouche.

« Vous voulez du raisin ? J'en ai un sac entier. »

Phelan s'intima de rester pro. Ce qui, d'après ce qu'il avait compris – et c'était quelque chose qu'il avait intégré dès l'âge de dix ans –, voulait dire avoir l'air d'un type inflexible et informé. Inflexible. Informé. Peine perdue – il éclata de rire. Il expliqua au voisin ce qu'il allait conseiller à sa cliente : garder le fox-terrier chez elle, l'inscrire à une école de dressage et ainsi de suite.

« Ce serait mieux pour tout le monde, y compris pour le chien. »

L'homme flatta le cou de son labrador bien élevé, qui lécha son menton poilu.

« Ouais, j'attends de voir. Ça, c'est un chien digne de ce nom, à ce propos. Hein, mon vieux ? Si je voulais empoisonner quelqu'un, c'est elle que j'empoisonnerais, déclara-t-il en braquant l'index sur la maison de la cliente. Et je vais vous dire exactement comment je le ferais...

— Ne me le dites pas. »

L'homme dévisagea Phelan, hocha la tête.

« Bien vu. »

Il repartit vers son garage dans un claquement de tatanes. Le vieux chien le suivit.

Phelan s'accroupit pour examiner le contenu du sac abandonné. Pas de billes, de clous, de gélules ni de lames de rasoir. Des raisins rouges égrenés, pas encore mûrs. Il les inspecta, à la recherche de pointes d'aiguille, n'en découvrit aucune. Il en renifla un. Des grains de raisin tout bêtes.

Une fois rentré à l'agence, Phelan indiqua à Mlle Wade le décompte d'heures à faire figurer sur la facture. Sa secrétaire sortit déjeuner sur le tard ; à son retour, elle passa la tête par la porte de son bureau et déclara :

« Le raisin.

— Quoi, le raisin ?

— Frais ou sec, c'est mauvais pour les reins des chiens. Je ne sais pas quelle quantité il en faudrait pour en tuer un, mais un sachet entier n'a pas dû aider Chouchou. »

Elle rangea son sac à main dans un tiroir et sortit une feuille de papier machine.

« Vous mangez à la bibliothèque, mademoiselle Wade ?

— Ils ne remarquent rien, si vous vous asseyez au fond et si vous gardez votre sandwich sous la table. »

À 17 h 20, Phelan appela la cliente pour lui faire son rapport, innocentant Juanita Martin. Malgré son insistance, il refusa de révéler l'identité du voisin qu'il surnomma « le principal plaignant ». Il lui dicta le numéro de deux écoles de dressage trouvées dans les Pages jaunes, ajouta d'autres suggestions. La cliente rétorqua que Chouchou était un amour, et qu'elle n'avait pas besoin de son avis.

Pensant à ses honoraires, Phelan répondit calmement :

« Madame. Vous êtes déjà allée manger dans un bon restaurant, où certains clients laissaient leurs enfants courir partout, hurler et bousculer votre chaise ?

— Et comment ! »

La cliente avait horreur de ça et le lui démontra avec force anecdotes pendant une minute et demie.

« Madame, Chouchou est cet enfant, et vos voisins sont les clients du restaurant. Vous augmenteriez sûrement votre cote de popularité dans le quartier si vous vouliez bien régler ce problème. »

Silence. À contrecœur, la femme grommela qu'elle y réfléchirait.

« Je n'ai pas à vous payer pour une journée entière, si ?

— Non, je vous facturerai une demi-journée, plus les frais. C'est le temps qu'il m'a fallu pour... » *découvrir que n'importe qui à un rayon de cent mètres de chez vous était à deux doigts du canicide* « ... isoler le problème. »

Quand le peintre avait inscrit les mots *Agence Phelan* sur sa porte, Phelan avait imaginé des affaires complexes et tortueuses, qu'il mettrait des semaines à régler. Heureusement qu'il lui restait le dossier Elliott.

---

1. « Dans les grandes montagnes en sucre candi/Les prisons sont en fer-blanc/Et l'on en ressort/Aussi vite que l'on y est entré... »

2. « Te rappelles-tu ce soir de pluie/Où je t'ai flanqué à la porte/Sans rien d'autre qu'un peigne ?/Je sais que je suis à blâmer/Et je suis désolée/Je t'en supplie, rentre à la maison, Bill Bailey. »

Delpha descendit du bus. La porte se referma en soufflant derrière elle. Un jeune homme avec des cheveux emmêlés, une chemise aux manches retroussées et un œil violet foncé était assis sur le banc de l'arrêt de bus. Il lui tendit un rectangle blanc. 22 h 30 environ, une chaleur étouffante, deux personnes marchant côte à côte sur le trottoir, les phares d'une voiture.

Son mouchoir avait été lavé, repassé, plié. Le jeune homme s'essuya la lèvre supérieure du revers de la main. De la sueur coulait sur les tempes de Delpha.

Il la suivit dans la cuisine du New Rosemont, qui sentait le borax et cinquante ans de graisse de bacon. Delpha lui indiqua un tabouret près de la table en bois où Calinda Blanchard et Oscar le cuisinier préparaient les repas, sortit deux Pearl du frigo et les ouvrit avec le décapsuleur fixé au mur. La lumière d'un réverbère de parking et la veilleuse au-dessus de la porte du fond atténuèrent un peu l'obscurité de la pièce. Delpha posa les bouteilles, la première devant Isaac, la seconde de l'autre côté de la table, et se dirigea vers le plan de travail derrière le jeune homme. Mais elle le surveillait.

« Merci, c'est sympa. »

Il prit la bouteille à deux mains, la porta à sa bouche. Il avait l'air parti pour la vider quasiment d'un coup.

Delpha aplatit un billet de cinq dollars sur le plan de travail en lino, le glissa sous le coin d'une boîte à pain en fer-blanc, la tête du président

Lincoln bien visible. Puis elle s'assit sur le tabouret en bois, posa la bouteille contre sa joue. Après un temps, elle but. De la bière. Ça ne lui avait manqué que parce qu'elle n'y avait pas droit.

« Qu'est-ce que ça donne, votre nez ? »

— Ça fait mal. Mon médecin a dit qu'il guérirait. Alors, vous êtes allée à vos deux boulots aujourd'hui ? À l'agence et chez la vieille dame ? »

La bouche pleine, elle hocha la tête.

« Une journée chargée. Pourquoi vous faites ça ? »

Elle déglutit.

« Je mets de l'argent de côté.

— Pour faire quoi ?

— Une chose que je veux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? »

*Une vie dont j'ai envie.*

« Je ne sais pas encore. »

Il sourit. Dents droites.

« Allez... Vous n'avez pas une idée ? »

— Quelque chose de différent de tout ce que j'ai eu avant.

— C'est cool. Mettre de l'argent de côté pour un mystère.

— Vous ne pensez pas qu'on peut vouloir une chose à tout prix, sans savoir ce que c'est ?

— Je ne sais pas. Mais je sais ce que je veux, moi.

— Quoi ? »

Elle avait deviné une partie de ce qu'il voulait quand elle avait vu le mouchoir repassé.

Il détourna les yeux.

« Je veux être plus vieux, avoir terminé la fac, gagner ma vie... »

— Vous aurez bientôt un an de plus. Voilà : votre premier vœu est exaucé, maintenant.

— Albert Einstein dit qu’il n’y a pas de “maintenant”. Le passé, le futur et le présent ont tous lieu au même moment. L’écoulement linéaire du temps, heure après heure, jour après jour, est une illusion. »

Delpha fronça les sourcils.

« Vous y croyez ?

— Je crois que c’est possible. Il y a un autre scientifique qui dit que, pour un endroit donné dans le temps, il existe tout un tas de directions possibles, et chacune a une certaine amplitude, et quand on les additionne, on arrive à zéro...

— Vous m’avez perdue.

— D’accord, d’accord, attendez. Le temps qu’on connaît, une heure, deux heures, été, automne, c’est juste la direction la plus probable, le chemin le plus probable dans l’espace parmi beaucoup d’autres chemins, celui que la plupart des gens empruntent.

— Un chemin.

— C’est ça. » Il haussa les sourcils. « Le temps est une dimension.

— D’accord. Alors parce que vous avez pris un chemin particulier, vous vivez de cette façon. Ou vous pourriez en avoir pris un autre et vivre en Chine.

— Ou en Afrique, ou à Chicago. Si j’avais choisi un chemin moins probable.

— Le problème est là, non ? Ce scientifique aurait dû nous expliquer comment changer de chemin. Beaucoup de gens le feraient.

— Moi, par exemple. Ma mère n’arrête pas de me rabâcher que ces années sont précieuses, mais j’ai envie de prendre un raccourci. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vouloir que les années passent aussi vite que des minutes ? Oh, oui. Je comprends bien. »

Un infime sourire.

« J’en étais sûr.

— Pourquoi ?

— Comme ça. »

Il ne parvint pas à soutenir son regard, termina sa bière.

La conversation était au point mort.

Ça ne dérangeait pas Delpha. Pendant le restant de sa vie, qu'elle soit courte ou longue, il n'y aurait jamais assez de moments calmes pour compenser les années de bruit. La lumière éclairait le visage du garçon, osseux, pour l'instant, le genre de visage que les hommes remplissaient avec le temps. Delpha imagina Isaac le bossu dans une université en briques rouges, encravaté, les cheveux coupés court, poivre et sel, un professeur comme Einstein. Elle lui redressa le dos. Lui donna une épouse grande et blonde avec des lunettes, des enfants.

Elle alla chercher deux autres bières dans le frigo. Quand elle les rapporta à table et s'assit, Isaac brisa le silence.

« Les études, c'est... c'était très important pour mes parents. Quand on parle de mettre de l'argent de côté... J'avais à peine huit ans qu'ils avaient déjà économisé de quoi me payer n'importe quelle fac.

— Alors pourquoi vous n'y allez plus ?

— Oh. » Il baissa les yeux vers la table en bois éraflé. « J'irai. Mais pas tout de suite. Ma mère croit qu'elle n'a pas besoin d'aide, mais c'est faux.

— Qu'en dit votre père ? »

Il se mordit les lèvres.

« Mon père est... décédé.

— Oh. Désolée de l'apprendre. Les garçons ont besoin de leur père. »

Il ne leva pas les yeux.

« Les filles aussi.

— C'est vrai. Mais les garçons qui n'ont pas eu de père passent une bonne partie de leur vie à le chercher, ou à le faire payer à une femme.

— Oh, super. »

Delpha appuya la bouteille froide contre son front et compta *merde, merde, merde*. Elle se racla la gorge.

« Vous savez quoi ? Je peux sortir de sacrées conneries, parfois. »

Ils restèrent assis en silence. Isaac regarda Delpha à travers ses cils, longs pour un garçon.

« Non, attendez... C'est des types qui n'ont pas eu de père qui vous ont dit ça ? »

Elle pivota sur son tabouret, pour faire face au frigo.

« Non, Isaac, et c'est là où je voulais en venir. C'est un paquet de femmes qui m'ont dit ça.

— Oh. »

Il hocha la tête. Le silence se réinstalla. Au bout d'un moment, le garçon tapota l'avant-bras de Delpha.

« Alors, vous êtes allée à la fac ? »

Elle ne rit pas.

« Non.

— Ça vous aurait plu ?

— Oui.

— Qu'est-ce que vous auriez voulu étudier ? Je veux dire, en matière principale ?

— Quand j'aurai la réponse, je saurai pourquoi j'économise. Qu'est-ce que vous étudiez, vous ?

— Les sciences. La seule chose qui m'ait jamais autant passionné, c'était la mythologie. » Il secoua la tête. « J'étais un gamin assez intello. Pas un grand fan de Superman, étonnamment. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. *Le Retour de Superman – le dernier fils de Krypton*, c'était cool. Mais Thésée, Persée, Dédale... Ça, c'étaient des héros qui en imposaient. Et Zeus et Thor. J'aurais voulu pouvoir envoyer des éclairs sur les gens. » Une pause. « On croirait entendre un gamin de cinq ans, hein ?

— Certaines personnes ont besoin d'un éclair. Parlez-moi de votre père. »

Isaac appuya son front dans sa main, dissimulant ses yeux.

« Il est... Il était... » Un grand sourire, doux, désespéré. « C'était le meilleur. »

Il renifla, secoua la tête.

« En quoi, par exemple ? »

— On allait courir ensemble. On sautait parfois des haies, quand quelqu'un en avait laissé sur la piste. Il y arrivait encore. Tous les soirs jusqu'à ce qu'il... On allait faire du canoë dans le Big Thicket. Au printemps, quand les rivières étaient hautes. Vous savez combien d'insectes il y a là-bas ? Un million puissance dix, à peu près. Mais mon père avait fabriqué un produit qu'on se tartinait sur le visage, les mains et le cou, et ils nous fichaient la paix. C'est paisible là-bas, dans le bayou, quand on se laisse dériver sur l'eau. On a l'impression de voyager dans le temps. On ne croise jamais personne, et on pourrait aussi bien être en 1700, ou en 600 avant Jésus-Christ. Mon père connaissait le nom d'un paquet de plantes. Comme *Ilex vomitoria*. Celui-là me faisait toujours rigoler. Cette bonne vieille *vomitoria*... C'est le nom latin du yaupon, qui peut vraiment vous donner envie de vomir... Et, quoi encore... L'arbre à suif, c'est *Sapium sebiferum*, et... Vous êtes déjà allée dans le Big Thicket ? J'imagine que oui. »

Delpha pivota de nouveau sur son tabouret, se retrouvant quasiment face à Isaac.

« Orchidées, sarracénies, pins à torches, magnolias, houx, cyprès chauves, mousse, saules, vieilles lianes épaisses comme des cordes... Je ne connais pas les noms dont vous avez parlé. On vivait à la lisière du Thicket, ma mère et moi. J'ai déménagé à Beaumont après sa mort.

— Avec votre père ?

— Il est venu me voir une fois. Il n'était pas comme le vôtre. »

Isaac observa son visage un instant.

« Vous auriez dû avoir un père comme le mien. »

Delpha fit tinter sa bouteille de bière contre celle du garçon.

La lumière s'alluma d'un coup. Isaac bondit de son tabouret. Quand Delpha eut fini de cligner des yeux, elle découvrit la silhouette d'épouvantail de Calinda Blanchard, dans un pyjama ample, les cheveux gris ébouriffés. Pas de lunettes, pas de dentier.

« J'ai plus d'aspirine. Il y a un flacon neuf dans le coin. »

La propriétaire du New Rosemont allongea son cou décharné pour scruter les quatre bouteilles brunes, puis son regard farouche balaya Isaac, qui avait joint les mains devant son entrejambe. Elle mit un poing sur sa hanche.

« Il y a des règles, dans cette maison.

— Sous la boîte à pain, mademoiselle Blanchard. Personne ne joue les pique-assiettes. »

Calinda dévisagea Delpha avant de s'avancer vers le plan de travail sur ses pieds larges et déformés. Elle s'empara du billet de cinq, colla le nez dessus, le retourna pour s'assurer que les deux faces étaient bien vertes. Puis elle le fourra dans la poche de poitrine de son pyjama.

Elle attrapa un verre sur l'étagère, le remplit au robinet, sortit un petit flacon blanc d'un tiroir et tritura le bouchon en grommelant : « Bon sang de bonsoir. » Elle fixa le flacon d'un air menaçant, se campa sur ses pieds nus et continua à batailler avec le bouchon. Elle le frappa contre le plan de travail plusieurs fois. Le rapprocha de son visage pour le fusiller du regard.

« C'est pas bientôt fini, saleté de bitoniau en plastique ? »

Isaac regarda Delpha, qui décolla un doigt de la table.

« Je ne sais pas ce qui leur passe par la tête, quand ils fabriquent ces trucs-là. Il faut être un gorille pour les ouvrir... »

Mlle Blanchard donna deux grands coups de flacon sur le plan de travail.

« Laissez-moi vous aider », proposa Isaac.

Il la rejoignit, appuya la paume sur le bouchon, le dévissa et le tendit à Calinda.

« Gardez-le. » Elle fit tomber quelques cachets dans sa paume et les goba. Avala de l'eau. « Jetez-moi cet engin du diable », dit-elle avec un geste

du coude vers le bouchon que tenait encore Isaac.

Elle fourra le flacon d'aspirine dans un coin de la boîte à pain, repartit vers la porte avec son verre d'eau.

« B'soir », dit-elle en appuyant sur l'interrupteur, les replongeant dans le noir.

Elle s'éloigna. Une porte claqua.

Un tabouret en bois fut repoussé contre la table, crissant sur le lino. Isaac s'approchait d'elle.

« Delpha... Bon sang, je suis content qu'elle ait coupé la lumière. Je voulais vous demander... Est-ce que vous envisageriez de... ? Vous pourriez y réfléchir, je n'ai pas besoin d'une réponse tout de suite... Mais on pourrait aller quelque part ensemble, je veux dire au cinéma, quel genre de film vous aimez ? Ou manger quelque part... »

Elle le distinguait de nouveau. Ses épaules étaient courbées comme celles d'un vieillard, ses poings enfoncés dans les poches de son jean.

« Tu as une idée de l'âge que j'ai ? »

Il se pencha vers elle et ses lèvres atterrirent sur sa joue, mais elles glissèrent pour trouver sa bouche, il souffla à l'intérieur, toucha ses lèvres avec sa langue.

Delpha tourna la tête pour que leurs nez s'emboîtent mieux.

La main d'Isaac tâtonnait sur son bras ; elle se leva.

« Je m'en fiche, de votre âge. C'est si important que ça ? »

Il baissa la tête pour l'embrasser encore et l'attira à lui, laissant de l'espace autour d'elle pour ne pas la coincer contre la table. Les bras de Delpha se refermèrent sur son torse et montèrent, montèrent jusqu'à ce qu'elle le tienne par les épaules, se hissant sur la pointe des pieds pour lui rendre son baiser. La racine profonde en elle se déploya vers l'extérieur, offrant ses veines au reste de son corps, forçant ses bras, sa taille, ses cuisses, le bout de ses doigts, ses orteils à se tendre, se plier et s'ouvrir. Ses joues s'embrasèrent.

« Tu as un préservatif ? » murmura Delpha.

Les yeux écarquillés. Foudroyé sur place.

Elle l'avait effrayé. L'avait poussé vers l'un de ces autres chemins dans le temps, un chemin qui menait à une pom-pom girl, ruban dans les cheveux et culotte mouillée ; il se rétractait probablement de ce qu'il avait commencé avec ce baiser.

« Pas... Pas sur moi, dit-il. J'ai ma voiture, mais les pharmacies sont fermées. » Il approcha sa montre de son visage pour vérifier. « Il est... oui, onze heures trente-sept, elles sont fermées, mais au bar, dans les toilettes, ils ont des distributeurs... De la monnaie, de la monnaie, est-ce que j'ai assez de monnaie ? »

Des pièces de vingt-cinq cents roulèrent sur la table. Il les compta, sans toucher Delpha.

Elle l'attrapa par le devant de sa chemise avant qu'il parte en courant.

« Isaac. Attends une minute. Tu es sûr d'avoir envie de ça ? »

Il voulut répondre, s'étrangla et dut tousser : « Attends », un bras devant la bouche. Il prit une inspiration.

« Incroyablement sûr. J'ai envie de ça plus que j'ai envie d'avoir vingt ans. Je ne veux pas avoir vingt ans sans avoir fait ça. Je ne veux pas exister tout court sans l'avoir fait.

— Alors d'accord. Ça ne se réduit pas à une seule chose. Tu le sais, non ? »

Un air émerveillé s'épanouit sur son visage.

« Ben, oui. Bien sûr, je... » L'émerveillement se fana. « En théorie. » Isaac toucha la main de Delpha, qui agrippait toujours sa chemise. « Promets-moi que tu ne partiras pas. Que tu seras encore dans cette cuisine à mon retour. Que tu me laisseras franchir cette porte », dit-il en lui montrant l'entrée, comme s'il y avait trois ou quatre portes et qu'elle risquait de se tromper.

Delpha leva son index et son majeur croisés, en signe de promesse.

Les vêtements de Delpha étaient jetés sur une chaise, ceux d'Isaac par terre. Le ventilateur tournait au plafond. Il jouit rien qu'à la voir debout devant lui. Elle s'accroupit et posa la bouche sur son sexe pour qu'il ne termine pas seul. Quand elle releva les yeux, il avait la bouche ouverte, la tête rejetée en arrière. Elle s'assit à côté de lui sur le lit, pieds nus posés sur le sol, comme deux passagers de bus. C'était assez comique, et en grande partie irréel, ce qui lui facilitait les choses. On aurait dit un film, sauf que la scène s'obstinait à se poursuivre au lieu de s'estomper ou disparaître.

Delpha se tourna de côté, un genou sur le lit, et fit pivoter Isaac vers elle. Elle contempla son visage, sa peau de jeune garçon. L'obscurité l'empêchait de distinguer la couleur de ses yeux, mais son nez était relativement droit ; elle l'effleura, doucement, pour ne pas lui faire mal. Des joues plates. Une mâchoire solide. Sa pomme d'Adam saillante.

« Comment t'es-tu retrouvé avec des épaules aussi larges ? C'est de famille ?

— J'étais dans l'équipe de natation. »

Il fixait ses seins. Ses lèvres étaient entrouvertes. Il sentait la sueur, le savon et la bière, et un genre d'après-rasage, qui n'était pas l'Old Spice habituel.

La peau de Delpha devait être plus blanche que le drap, blanche comme de la farine.

Il tendit la main.

« Une seconde, d'accord ? »

Il la regarda en face, alors. Elle lui rendit son regard. Leurs yeux disaient quelque chose ; du côté de Delpha, c'était une vérification : ce garçon, cet homme, cet être masculin, elle décelait un message mais ne comprenait pas son sens, supposait qu'il ne le connaissait pas non plus. Elle toucha sa poitrine. Peu de poils autour des tétons. Un ventre plat et musclé. On sentait ses côtes. Pas un gramme de graisse, une courbe concave. Il était circoncis, la première fois qu'elle voyait ça. Elle toucha son sexe humide, qui bougea

dans sa main, et il gémit. Elle le lâcha, et il gémit encore. Elle passa ses mains le long de ses cuisses interminables, jusqu'aux muscles au-dessus du genou, puis remonta sur le côté ferme de ses jambes. Il bandait de nouveau.

Il ouvrit la main pour lui donner l'emballage en aluminium contenant le préservatif. Elle le prit.

« Tu as de très grands pieds, Isaac, dit-elle avec un large sourire.

— Je fais du quarante-huit. Ne t'attends pas à ce que je sache quoi que ce soit. Je ne...

— Mais si, tu sais. »

Il garda le silence.

« Est-ce que je peux te toucher maintenant ? »

Écoutez-moi ça : *Est-ce que je peux.*

Il imita ses gestes. Ses mains s'attardèrent sur ses seins, sans les serrer ni les pincer, effleurant les tétons, se refermèrent en coupe pour les contenir. Il se pencha, appuya le visage puis les lèvres contre sa poitrine pendant qu'il suivait la courbe de sa taille, le dessin de ses hanches et l'intérieur de ses cuisses. Il glissa un doigt en elle et lâcha une exhalation tremblante, évitant de la regarder.

« Ça entre si... »

Elle déroula le préservatif, espérant l'avoir mis correctement, se recula et l'attira à elle. La seconde fois ne dura pas longtemps, mais assez pour que le corps de Delpha – et pas seulement son cerveau – envisage un postulat : que le présent enregistrerait un instant qu'elle voudrait peut-être conserver, plutôt que remiser et oublier. Qu'elle n'était pas à la prison pour femmes de Gatesville, en train de satisfaire Rita qui avait un joli visage et des manières de cochon et qui prenait toujours sa défense. Ni en train d'être satisfaite par Rita. C'était un nouveau fragment de temps.

À 18 h 30, un mardi, Phelan se gara près de l'accueil du Holiday Inn pour surveiller l'arrivée des clients. Cette fois, il avait eu la présence d'esprit de s'équiper d'une Thermos de café, d'une barre chocolatée à la noix de coco et du journal du soir, en plus d'un appareil photo avec une pellicule à haute sensibilité. Il but sa boisson lentement.

À 19 h 10, alors que le café et la noix de coco étaient épuisés depuis longtemps, une femme arriva dans une Ford Maverick verte et s'arrêta à côté de la réception, sans descendre de sa voiture. Phelan prit note du numéro d'immatriculation et de l'autocollant de soutien à la campagne de McGovern – « Élisez un être humain à la présidence ». Cinq minutes plus tard, une Seville noire, immatriculée J5489, se gara tranquillement à l'entrée du motel. Le type qui en sortit ferma le deuxième bouton de sa veste par réflexe, comme s'il s'apprêtait à se présenter à la barre.

C'était son homme.

Mesurant environ un mètre soixante-quinze, Lloyd Elliott avait un peu de ventre et des cheveux peignés en arrière. Plus grand-chose sur le front, ce qu'il n'essayait pas de cacher. La cinquantaine bien tassée. Des sourcils froncés, des rides d'inquiétude à foison. La conductrice de la Ford verte lui fit signe. Il leva la main. En faisant ce geste, il perdit vingt ans d'un coup. Ce fut un homme plus jeune et élancé qui alla signer le registre de l'accueil au nom de M. et Mme Jones.

Phelan prit une photo au moment où Elliott se baissait vers la portière de sa compagne, probablement pour lui indiquer un numéro de chambre. Elle lui toucha le menton, et il sourit. *Clic*. Phelan laissa une bonne longueur d'avance aux deux voitures, puis les suivit prudemment derrière le motel. La femme qui descendit de la Ford était une brune d'à peu près un mètre soixante, d'un poids moyen, jolie mais pas belle. Son nez retroussé brillait, son rouge à lèvres était discret, si elle en avait mis. Elle portait un chemisier fleuri à manches larges et un pantalon bordeaux, légèrement évasé. Et *bim*, une alliance à la main gauche. Ils entrèrent dans la chambre 162, Elliott détachant ses doigts de ceux de la femme pour lui tenir la porte.

*Clic*.

Phelan aurait eu besoin d'un appareil muni d'un zoom, pour s'introduire par une fente entre les rideaux, saisir un aperçu de l'action. C'était ce que les maris réclameraient, d'après lui : les choses sérieuses. Mais puisqu'il avait affaire à l'épouse, une étreinte suffirait peut-être. Il n'en avait pas encore obtenu, et il lui fallait une preuve décisive – comme les journalistes qui furetaient partout ces temps-ci, en quête d'une preuve qui compromettrait ce filou de Nixon. Ils ne l'avaient pas encore trouvée.

Supposant que l'étreinte avait plus de chances de se produire lors du départ du couple, Phelan se prépara à attendre encore un peu. Lloyd était peut-être du genre à conclure en deux minutes. Le problème, c'était que le café commençait à faire sentir ses effets. Phelan aurait dû y penser. Il fallait qu'il aille pisser, et qu'il évite de bouger. Il tint bon vingt-sept minutes, puis sortit de sa voiture en laissant la portière entrebâillée, et se posta derrière le coffre. Il observa furtivement les alentours, ouvrit sa braguette.

Le couple émergea de la chambre.

Phelan remonta dans sa voiture en catimini, sans refermer la portière, pour plus de discrétion. Mais il aurait aussi bien pu la claquer et démarrer sur les chapeaux de roues : le couple devant la 162 n'en aurait rien eu à faire.

La femme était pieds nus et pleurait ; Lloyd Elliott, en manches de chemise, essayait de la prendre dans ses bras, le front de nouveau ridé d'inquiétude. Tapi sur son siège, Phelan tendit l'oreille vers la fenêtre ouverte. Si seulement il avait eu un haut-parleur à accrocher dans sa voiture, comme au drive-in... Mais il regardait un film muet.

La femme couvrit son visage de ses deux mains, les épaules tremblantes. Son chemisier vapoureux était sorti de son pantalon, les fins lacets de son col dénoués. Lloyd voulut la toucher, puis renonça à son geste, impuissant. La femme se tourna vers lui, contempla son visage. Elle passa les bras autour de son cou. Les mains de Lloyd se refermèrent sur ses avant-bras. Ils se regardèrent un long moment, s'inclinant l'un vers l'autre jusqu'à ce que leurs têtes se touchent. Puis ils rentrèrent dans la chambre.

Phelan avait pris une photo de la femme mains sur le visage, l'alliance bien distincte. Il avait capturé ce tendre échange de regards.

Après avoir farfouillé sous les sièges à la recherche d'un gobelet usagé ou d'une bouteille de Coca, il sacrifia sa Thermos en pissant dedans. Au moins, elle avait un bouchon.

Il attendit encore une heure, veste ôtée, manches retroussées. Quand il en avait assez d'étouffer dans l'habitacle surchauffé, il baissait la vitre pour respirer, à la grande joie des moustiques, qui se jetaient sur lui en vrombissant pour le piquer. Quelques minutes avant qu'il fasse trop noir pour distinguer quoi que ce soit, Lloyd Elliott et sa petite amie sortirent de la chambre. Phelan tint son appareil photo tout contre son visage pour l'empêcher de trembler. Entre la Seville noire et la Ford verte, le couple s'étreignit, s'embrassa ; l'avocat serra la femme dans ses bras, le menton posé sur sa tête, les yeux fermés comme s'il se trouvait sur le parking du paradis.

*Clic. Clic.*

*La preuve décisive.*

Sitôt le couple reparti, Phelan balança une Thermos en parfait état dans la benne à ordures du motel. Mlle Wade n'entendrait jamais parler de ces

frais-là.

Le vendredi matin, à la première heure, il tenta d'accélérer le développement de la pellicule en glissant un billet de cinq dollars au technicien, mais *Haha, bien essayé, Tom*, tout ce qu'il obtint fut la promesse qu'on l'appellerait dès que les pochettes de photos arriveraient, le lundi. Le mardi, il se planta devant le bureau de Mlle Wade et lui demanda de prendre rendez-vous avec la cliente pour la livraison.

« Alors, ce sera où et quand ? » s'enquit-il à peine la conversation terminée ; mais le téléphone sonna à nouveau, les faisant sursauter tous les deux.

Phelan écouta Mlle Wade déclarer à Joe Ford que, oui, elle était au travail et, non, elle n'avait pas oublié leur rendez-vous ce soir-là. Elle s'apprêtait à raccrocher quand Phelan dit :

« Passez-le-moi. »

Elle lui tendit le combiné. Phelan demanda à Joe s'ils n'avaient pas une connaissance commune qui aurait fait carrière dans le droit.

« Je ne connais que des gens du mauvais côté de la loi, mon pote.

— Je sais, gros malin, mais je me demandais si...

— Miles Blankenship.

— Qui ?

— Le meneur de la fanfare, avec son chapeau ridicule. Notre major de promo.

— Ce gars-là ? C'était Miles Blankenship qui a fait ce fameux discours ?

— Ouais, je l’ai croisé à la réunion des anciens élèves, celle que tu as séchée. Il conduit une Lincoln Continental. Sa femme est moche, par contre.

— Alors que tu t’es dégoté une superbe amazone. Comment vont tes jumeaux ?

— De futures stars du basket. Je t’ai dit que Kathy allait bientôt nous en pondre un autre ? On bosse sur notre cinq majeur.

— Y a pire, comme boulot. Merci, Joe. »

Phelan éplucha la rubrique « Avocats » jusqu’à repérer Miles Blankenship. Même adresse que... Il se lécha les doigts, tourna les pages fines comme un mouchoir pour retrouver la publicité d’un cabinet juridique. Et voilà : Griffin et Kretchmer, les patrons de Miles. Phelan avait rempli le coffre de sa voiture avec l’attirail complet du détective privé – pied-de-biche, clés anglaises, marteau, corde, ficelle, sachets en plastique, grande et petite lampe de poche, vêtements de rechange, imperméable, plusieurs chapeaux –, tout ça pour s’apercevoir que les Pages jaunes étaient ses meilleures amies.

Il se demanda comment aborder son ancien camarade de promo. Il pourrait lui proposer un verre, mais ce serait bizarre d’inviter un type à boire quand on n’avait jamais bu avec lui. Il laissa tomber l’idée et se contenta de lui téléphoner, prêt à rappeler à Miles qu’ils s’étaient connus au lycée.

Mais Miles se souvenait d’un petit incident impliquant deux ou trois plaqueurs de l’équipe de football, qui lui avaient volé son grand chapeau de meneur de fanfare après un match. Ils avaient joué à se le lancer, empêchant Miles de bouger, jusqu’à ce que Phelan attrape le couvre-chef au vol et le lui rende.

« Hmm. » L’histoire n’avait pas marqué Phelan. « Tout ce dont je me souviens, c’est de ton discours à l’auditorium municipal. »

Miles Blankenship toussota.

« Et comment... Ma mère ne l'a pas oublié non plus. Elle aurait aimé que j'emploie un langage un peu plus châtié.

— Non, c'était bien. "On a hérité d'un monde déglingué, mais on peut encore le réparer." Tu avais vu juste, pour la première partie. J'espère que la seconde est vraie. »

Silence au bout du fil.

« Je croyais que tu fumais un joint quelque part.

— Pas du tout, ça m'avait intéressé. »

Et c'était vrai. Cette partie du discours avec fasciné Phelan. Il avait été frappé par l'idée incongrue que ses actions pouvaient contribuer à réparer quelque chose. Il ne s'était jamais imaginé dans le camp des sauveurs de l'humanité, jusque-là, mais ça lui avait plu.

Miles n'était pas très causant. Sûrement étonné qu'on lui ressorte, une décennie après les faits, des paroles prononcées à dix-huit ans. De son côté, Phelan avait l'impression d'être une vraie chiffe molle. Il se jeta à l'eau, décrivant sa nouvelle entreprise et ce dont il avait besoin : des informations sur l'affaire Daughtry-Enroco, gérée par un avocat du nom de Lloyd Elliott. Si jamais Miles en avait entendu parler... Si ses confrères se réunissaient pour parler boutique dans un bar...

« Certains, oui. Moi, pas trop. Mais voilà ce que j'en sais. »

L'affaire concernait une formule développée par Daughtry. Apparemment, quelqu'un l'avait refilee à Enroco. Daughtry avait eu vent de la magouille et porté plainte. Enroco prétendait avoir découvert la formule en parallèle dans son labo bourré de grosses têtes, mais, après quelques négociations, l'affaire s'était réglée à l'amiable.

« Assez inhabituel, qu'Enroco hisse le drapeau blanc, remarqua Miles.

— J'imagine. Daughtry est encore en activité ?

— Ça, je ne peux pas te le dire.

— Quelle est la réputation d'Elliott dans le milieu ?

— Plutôt bonne, un type qui a mérité son statut d'associé, pas un frimeur. Il s'est fait son propre trou, alors qu'il aurait pu se la couler douce.

— Comment ça ?

— À cause de sa femme.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Tu as passé trop de temps dans la baie, Tom. Tu ne sais pas qui est Neva Elliott ?

— Écoute, pendant tout ce temps, je suis sang et eau pour que vous ayez de l'essence à mettre dans vos grosses voitures d'avocats.

— Et ma voiture t'en est sacrément reconnaissante. Mais Neva Elliott... Tu as entendu parler de Midas ?

— En cours d'anglais, avec Mme Fortner, je crois. Il changeait tout ce qu'il touchait en or. Il était marié à la femme à la chevelure de serpents.

— Tu parles d'un couple, s'esclaffa Miles. Ils n'ont pas d'enfants. Mais tout ce que Neva et ses partenaires de Wall Street touchent se change en or. Lloyd Elliott pourrait passer ses journées à s'astiquer le barreau, s'il voulait. »

Phelan tapota la pointe de son stylo sur un bloc-notes. Aucun des deux n'avait besoin d'argent. Cela dit, personne n'en avait jamais trop, et le magot de son épouse incitait peut-être Lloyd à s'accrocher à son mariage. Simplement, il ne lui avait pas donné l'impression de vouloir se cramponner à une autre femme que celle qui s'était pendue à son cou.

Pourquoi l'épouse ne prenait-elle pas ses cliques et ses claques, alors ? Que gagnerait-elle à coller les photos sous le nez de Lloyd, et s'humilier du même coup ? Curieux. À moins qu'elle en ait après la maîtresse. Qu'elle veuille semer la zizanie, briser le couple de la petite amie pour rendre la monnaie de sa pièce à Lloyd.

Mais même cette théorie ne... Phelan interrompit ses réflexions. Cet appel pouvait être bon pour les affaires. Il proposa à Miles de lui donner un coup de main si jamais il avait besoin de mener une enquête ; en échange,

pourrait-il l'appeler quand il lui faudrait des infos sur un procès ? En bref, il lui demandait de lui servir de taupe.

« Pas de problème, tant que ça ne concerne pas les affaires de mon cabinet.

— Formidable ! Merci de m'avoir aidé.

— Ma mère serait contente de savoir que tu te souvenais de mon discours. »

Sur un petit nuage, Phelan raccrocha.

« Bon, revenons à Mme Elliott, dit-il à Delpha. Où veut-elle que je lui apporte les photos ?

— Au grill J&J. Il y a un petit musée dans le restaurant, appelé The Eye of the World. Vous connaissez ? Demain à vingt-deux heures.

— Alors ça, pour un choix bizarre... Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? »

Mlle Wade fronça les sourcils.

« On aurait cru qu'elle essayait de me convaincre de quelque chose. Une femme éduquée – elle a employé un mot que j'ai dû chercher dans le dictionnaire. »

Delpha ouvrit le premier tiroir de son bureau pour lui montrer un minuscule ouvrage doté d'une reliure en plastique rouge – histoire qu'on puisse le consulter sous la pluie ou dans la baignoire, supposa Phelan.

« Je me suis contentée d'aller dans son sens, reprit Mlle Wade. D'après ce que j'ai compris, elle veut que Lloyd y réfléchisse à deux fois avant de la tromper – elle m'a dit que les photos auraient un effet dissuasif. Ça, c'est un mot que je n'ai pas eu besoin de chercher. Il a la cote à Gatesville.

— Elle est aussi très riche, d'après mon vieil ami Miles. Si riche que son mari préférerait sûrement rester marié avec elle.

— Elle vous avait paru être sur les nerfs ?

— Entre autres choses. Le soir où je l'ai retrouvée au bar, je n'ai pas vu sa bouche remuer, mais son whisky a disparu. Comme si je buvais un verre avec une ventriloque. »

Phelan savait déjà que le musée de la taille d'un mouchoir de poche accolé au grill J&J ne serait pas un endroit confortable pour discuter. Les adultes passaient directement dans la salle principale pour commander leur bifteck d'ailoyau et avoir un peu la paix, pendant que les gamins émerveillés exploraient The Eye of the World, un assemblage étonnant de personnages, animaux et bâtiments miniatures façonnés par l'un des propriétaires du restaurant.

Phelan s'extirpa du vestibule présidé par une hôtesse d'accueil souriante et franchit une porte qui indiquait « Musée », donnant sur un couloir d'à peine cinquante centimètres de large. L'attraction principale se déployait le long d'un mur : des dioramas derrière une paroi de verre. Deux rangées de bonshommes sculptés dans des bouts de cagette recréaient des scènes de la Bible ; au-dessus, d'autres personnages en bois accompagnés d'oiseaux, de chameaux et de moutons disproportionnés peuplaient la statue de la Liberté, le Parthénon ou la tour de Babel. Mme Elliott attendait debout, les bras croisés, à côté d'une crèche grandiose disposée dans une mangeoire de style espagnol. Elle portait son costume gris anthracite et ses lunettes de soleil. Une fillette de huit ou neuf ans se tenait au fond du couloir, le front pressé contre la vitre.

Phelan remit l'enveloppe contenant les photos à sa cliente, l'observa pendant qu'elle l'ouvrait. Mêmes cheveux bruns très brillants, avec une frange et des pointes recourbées. Un nez droit, une mâchoire volontaire. Un maquillage épais, plus orange sur le menton que sur son cou blanc. Pas de parfum. En fait, un léger relent d'anti-parfum, de cabinet médical, peut-être. Elle pencha les photos grand format à gauche puis à droite, les rapprocha de son visage, baissant brièvement ses lunettes de soleil. Phelan aperçut ses yeux marron bourbeux, aux contours encore plus rouges et enflés qu'avant, et pensa à l'étreinte de Lloyd et sa petite amie dans le parking. Elle lui faisait de la peine.

Elle ramassa une mallette posée sur la moquette marron pour y ranger les photos. La fillette se faufila devant eux. Mme Elliott attendit qu'elle parte, puis tendit à Phelan une enveloppe blanche, avec un tremblement perceptible.

« Votre secrétaire m'a indiqué le montant total. Tout est là, arrondi au dollar supérieur. Merci pour votre travail. »

Les lunettes de soleil fixèrent Phelan jusqu'à ce qu'il comprenne qu'on l'avait congédié.

*Bim, bam, y a pas d'quoi, m'dame.*

Il hocha la tête, repassa devant la Cène et le temple de Salomon, sortit du restaurant et émergea dans la nuit brûlante.

La femme qu'il avait rencontrée la fois d'avant était d'une humeur très différente. Fébrile, bavarde. Aujourd'hui, il avait retrouvé la personne brusque qui avait téléphoné à l'agence. Phelan avait toujours possédé un certain don pour lire les visages, savait quand un type allait lui chercher des noises ou s'écraser – il le devinait assez instinctivement, et son corps réagissait en conséquence. Tout le monde faisait la même chose, pensait-il. Face à des lunettes de soleil, l'exercice se révélait plus difficile ; mais il n'avait lu ni dégoût ni déception chez Mme Elliott. Plutôt de l'impatience. Elle voulait mettre l'opération en branle.

Phelan s'installa au volant et attendit. La femme devrait passer devant lui en quittant les lieux.

Des familles apparurent, quelques couples. Des portières claquèrent. Mme Elliott ne sortit pas.

Phelan regagna le restaurant, sourit à la réceptionniste et scruta les visages dans la salle. Il revint sur ses pas, fit le tour du bâtiment, découvrit une benne à ordures et du bitume craquelé. Un camion plateau garé. Des cageots et des cartons. Des herbes folles. L'orée d'un bois à l'ouest et, tiens tiens, si ce n'était pas une rue qui s'enfonçait entre les arbres...

*Elle m'a semé. Je n'aime pas ça du tout.*

Il resta derrière le bâtiment, à transpirer. Un petit homme en tablier surgit par la porte de service, cigarette déjà au bec. Il tapota ses poches, puis regarda Phelan comme il aurait regardé un officier de quart distribuant des gilets de sauvetage.

Phelan lui lança une pochette d'allumettes de chez Leon.

*Ma foi. C'est peut-être injuste, et malavisé de leur part, mais tout le monde ne peut pas aimer Tom Phelan. Ta deuxième affaire est close. Va encaisser ton chèque.*

Le lendemain matin, Phelan donna l'enveloppe à Mlle Wade, qui compta les billets, remplit un bordereau de dépôt pour la State National Bank, puis écouta son récit de la livraison.

Phelan déambula un moment dans l'agence, avant de revenir la voir.

« Vous vous y connaissez en perruques ? demanda-t-il.

— Un peu.

— Pardon, mais comment ça se fait ? »

Delpha lui jeta un coup d'œil.

« J'ai connu une femme dont les cheveux tombaient par poignées. Elle avait demandé à sa mère de lui envoyer une perruque, pour ne pas écopier d'un surnom comme Boule de billard ou Crâne d'œuf.

— Expliquez-moi comment on les différencie de vrais cheveux.

— Eh bien, à moins que la perruque ait été beaucoup portée, elle est brillante. Et tous les cheveux sont de la même couleur, il n'y en a pas qui ressortent. »

Elle enfonça la main dans sa propre chevelure brun cendré. Certaines mèches étaient plus claires, plus lumineuses que d'autres. Phelan se pencha vers Delpha pour les observer. Ses cheveux sentaient le citron.

« On ne voit pas de raie, juste une séparation au milieu, et il vaut mieux que la perruque ait une frange, pour éviter une coupure trop nette sur le front.

— Mme Elliott a des cheveux bruns comme ça. Avec une frange. Très brillants.

— Et ?

— Et... Et je ne sais pas. Vous n'avez qu'un numéro de téléphone comme contact, c'est ça ?

— Oui. On peut l'appeler le mardi ou le vendredi à huit heures du matin. Avant qu'elle parte au travail. C'est ce qu'elle m'a dit. Elle ne nous a pas donné d'adresse.

— Lloyd doit être dans l'annuaire. » Phelan s'éloigna de quelques pas, s'immobilisa et se retourna vers Delpha. « Merci d'avoir dit "nous". »

Elle le fixa un long moment, hocha la tête. Phelan hésita, sachant qu'il s'aventurerait sur un terrain glissant, tapota son crayon sur sa paume. Puis il regarda Delpha à la dérobée et demanda :

« Vous connaissez des maîtres chanteurs, mademoiselle Wade ? »

Elle avait commencé à sourire, mais baissa brusquement la tête.

Un silence flotta comme une bouée entre eux.

« Parmi tous les gens que je fréquente en ce moment, monsieur Phelan, il n'y a que vous, Joe Ford, Mlle Doris et Calinda Blanchard qui savez que j'ai été en prison. À part M. Ford, qui n'a pas le choix, personne n'y a fait allusion plus d'une fois. Si vous avez besoin de savoir une chose que j'ai apprise à cause de mon passé, vous pouvez m'interroger franchement. Je vous répondrai. Mais ne prenez pas cet air gêné, comme si on voyait ma culotte. »

Si Phelan avait tenu le marteau qu'il gardait dans sa boîte à outils de détective, il se serait frappé avec.

« Marché conclu », dit-il doucement.

Delpha tourna la tête vers la fenêtre et reprit :

« On a ici affaire à une femme qui se méfie de son mari. Mais si jamais elle cherche à rouler quelqu'un d'autre dans la farine, vous n'avez pas envie que ce soit nous. »

Phelan lui fit signe de poursuivre.

« Bon, alors. Les maîtres chanteurs. Certains profitent simplement d'une aubaine. Mais il y en a qui pensent que vous avez quelque chose à eux. C'est peut-être vrai, ou peut-être pas, peu importe. Ça peut être quelque chose d'insignifiant. En prison, le moindre détail prend une ampleur monstrueuse. L'enjeu n'est peut-être même pas un objet, juste votre attention ou un service qu'ils estiment que vous leur devez. L'important, c'est qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent. Ce sont eux qui gagnent. Pas vous. Vous ne gagnez pas. C'est la seule chose qui compte. Vous comprenez ?

— Très bien, merci. Mme Elliott est décidée à gagner, aucun doute. C'est ce qu'elle veut gagner qui n'est pas très clair. »

Phelan faisait les cent pas. Perdait du temps. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il enfonça les mains dans ses poches.

« Bon, saluez Debbie de ma part.

— Je crois qu'elle préférerait que vous passiez la saluer vous-même. Juste une impression que j'ai eue... »

Debbie McClary avait accueilli Phelan lorsqu'il était allé ouvrir son compte professionnel à la banque. Il l'avait reconnue aussitôt, malgré ses cheveux peroxydés. Après l'armée, il avait pas mal zoné avec elle ; ils faisaient la fête en Louisiane, à l'Oaks Club ou au Pelican, lézardaient complètement stones à Crystal Beach. À l'époque, elle avait des cheveux noirs collés par l'eau de mer. Lui se revoyait avec du sable dans la raie des fesses, une glacière remplie de bières, les vagues déferlant sur son esprit comme pour tout effacer.

« Debbie est une vieille amie d'une époque révolue, dit-il. Vous n'avez qu'à prendre votre journée, mademoiselle Wade. Je m'en occupe. »

Avoir une journée, et pouvoir la passer librement – comme un coulis au caramel sur une tarte aux noix de pécan. De retour au New Rosemont, Delpha demanda à Calinda si elle avait du matériel de pêche. Calinda se dirigea vers un débarras au bout du couloir. L'endroit recelait un trésor de meubles cassés et de lampes décapitées, de balais mécaniques estropiés et de papiers jaunis entassés pêle-mêle – on n'aurait pas été surpris d'y découvrir un titre de propriété pour un terrain gorgé de pétrole, servant de cale à un sommier qui n'avait pas accueilli de galipettes depuis la prohibition. Calinda fourragea à grand bruit à l'intérieur. Enfin, chassant des toiles d'araignées de ses cheveux ras, elle en extirpa une canne à pêche munie d'un fil.

Elle la confia à Delpha, en même temps que les clés de sa Ford de 1955.

« Le bus ne va pas dans les coins de pêche. Tu sais conduire ? »

Un demi-sourire de Delpha.

« J'ai hâte que ça me revienne. Vous avez un chapeau, mademoiselle Blanchard ? »

Calinda avait un chapeau de paille à large bord, pour s'abriter du soleil. En échange, elle lui demanda de faire quelques courses pour l'hôtel.

Delpha envisagea d'aller jusqu'à Rollover Pass, lancer sa ligne dans la mer et laisser l'air salé du golfe adoucir ses pensées. Mais, au final, elle retroussa les longues manches de sa chemise à carreaux dénichée dans une friperie, enduisit ses bras, ses mains, son cou et son visage d'anti-moustique,

et prit la direction du bayou. Elle acheta une boîte de vers, loua un petit hors-bord trapu pour trois heures.

Une Blanche aux cheveux ternes portant une salopette au-dessus d'un débardeur empocha son argent, puis s'assit lourdement sur une chaise de jardin en aluminium, installa sur ses genoux une gamine blonde qui suçait son pouce en serrant une poupée contre elle, et reporta son attention vers la télé noir et blanc allumée derrière le comptoir. Une fillette blonde plus âgée, qui devait avoir dix ans, se releva d'un bond près du poste, brandissant un livre de coloriage et un crayon de couleur. Elle émit des borborygmes à l'intention de la femme, qui leva deux doigts et les baissa brusquement. Le visage de la fillette se décomposa. Elle serra le poing et l'agita vers la femme. La bambine copia sa sœur, lâchant sa poupée pour remuer son poing devant le visage de sa mère.

La femme jeta un regard en coin à Delpha, marmonna : « Elles entendent pas. » Elle fit un geste dédaigneux. La plus grande des deux filles l'imita, l'air interrogateur. La femme lui montra le poing. La fillette blonde sourit, disparut derrière le comptoir avec son livre de coloriage.

« Bye-bye », dit Delpha en agitant la main à son tour.

La petite fille sortit son pouce de sa bouche pour lui répondre, tout sourire. L'autre ne se montra pas.

Delpha marcha jusqu'au quai, choisit un bateau. Aucun n'avait l'air de sortir de l'usine.

Elle tira sur la poignée du démarreur, et l'Evinrude s'ébranla. Elle s'était demandé si elle supporterait d'être là mais, dès l'instant où elle s'engagea sur l'eau marron, elle se sentit délivrée d'un poids. Elle suivit les chenaux tortueux, gardant un œil sur sa trajectoire, le saule penché là-bas, les touffes de roseaux et de massettes et, plus loin, des cyprès qu'elle contourna par la droite. Elle coupa le moteur et, tandis que le bateau adoptait son propre cap, le chant des petites bêtes – insectes, grenouilles, sauterelles, tout ce

chœur jacassant, cliquetant, vrombissant, bourdonnant – l’enveloppa comme un drap lancé en l’air, qui serait redescendu en flottant.

Delpha lâcha un soupir qu’elle semblait avoir retenu pendant quatorze ans. Peut-être que ces chenaux n’étaient pas bien larges. Peut-être que les arbres se repliaient et agrippaient l’air, réduisant le ciel à une bande bleu vif, épaississant les ombres vertes. Des rires résonnaient sur l’eau, un cri d’enfant. Peu importait. Elle ne pouvait pas les voir.

La solitude. Encore plus bénéfique qu’à l’hôtel, rempli de murs et de bruits humains. Les bruits étaient partout ici, mais ils formaient un calme immense. Pas de cellule suivante, porte suivante, couloir suivant, mise en rang, décompte, coucher, silence, extinction des feux, rallumage des feux. Pas de béton en vue, pas de gardes en uniforme kaki avec des auréoles noires empestant la sueur, pas d’épluchures de patate à décoller du lino avec l’ongle du pouce, pas de puanteur ni de brûlure de Javel. Personne qui geignait, se battait, sanglotait la nuit, mentait, proférait de telles âneries parfois qu’on prenait la pauvre femme dans ses bras, l’étreignant jusqu’à ce qu’elle ne trouve plus rien à dire. La plupart du temps, on avait juste envie de lui fracasser le crâne avec une louche, pour avoir la formidable satisfaction de l’entendre craquer. Lui faire ravalier son petit ton mielleux ou ses fanfaronnades de grande gueule. L’homme qui l’avait envoyée là ne l’attendrait pas impatiemment à la sortie, quand on la relâcherait. Les enfants qu’elle n’avait pas vus depuis sept ans ne crieraient pas : « Maman ! » en se jetant à son cou. Ils avaient grandi sans elle, après tout, et ils avaient leurs propres comptes à régler. Pas de grosses cuisses qui comprimaient les siennes sur un banc de cafétéria, bon Dieu, pas de néons aveuglants, de serviettes hygiéniques usagées frottées sur un mur de salle de bains pour pouvoir écrire dans le sang.

Delpha ouvrit la boîte en carton pleine de terre et de nervures rougeâtres. Elle attrapa un ver caoutchouteux et le lâcha dans le bayou. Une petite tête de poisson apparut, bouche béante, et le goba. Si Delpha était restée dans sa

chambre, elle aurait eu l'impression d'être un lion en cage. Ici, elle pouvait respirer. Elle jeta un autre ver, pour observer les éclaboussures et les rides sur l'eau. Elle fit ça un moment, nourrit les poissons.

Quatorze ans sans toucher personne, à part quelques femmes aux mains gercées, un aumônier qui lui tapotait l'épaule et un surveillant-chef obèse qui aimait la coucher sur un bureau dans la réserve de meubles, en disant : « Qu'est-ce que tu vas faire ? Me crever ? »

Elle posa la bouée de sauvetage d'un orange décoloré au fond du bateau et s'assit dessus, coudes appuyés sur le siège en bois. Elle se laissa dériver, pagayant de temps en temps. Le ciel, l'eau, une présence lancinante. Des pins hauts comme des mâts, des saules courbés, le yaupon et les herbes grêles de la terre ferme, des herbes qui s'inclinaient, se balançaient et remontaient. L'eau mouvante et tout ce qui nageait chantait volait creusait s'entortillait, une tache de soleil qui s'infiltrait à travers le bord du chapeau de paille de Calinda Blanchard. Une éclaboussure, des ondes dans l'eau.

Enfin, elle enfila un ver sur l'hameçon. Elle lança sa ligne, en prenant soin d'éviter les roseaux. Le temps que le soleil entame sa descente, elle avait rejeté quelques petites brèmes à l'eau et attrapé trois bars de taille respectable. Il y avait un seau en plastique dans le bateau ; elle laissa tomber les poissons à l'intérieur. Elle était assise sur le siège à présent, et l'eau qui clapotait au fond du bateau avait trempé ses tennis. Des aigrettes dans les roseaux. Un bourdonnement de moustiques. Delpha s'apprêtait à démarrer l'Evinrude quand un gros bout de bois passa à côté d'elle. Sauf que ce n'était pas un bout de bois, mais un alligator quasiment submergé. Elle tira sur la poignée, le moteur vrombit, crachota et se mit en route bruyamment. L'aigrette s'envola dans un battement d'ailes, alla se poser plus loin sur la rive. Le bout de bois accéléra l'allure, s'éloignant dans le chenal marron.

Fin de sa journée de pêche. Une caution de deux dollars à aller récupérer, les enfants de quelqu'un qui allaient et venaient en brillant : « Coca ! Esquimaux ! », un ado et deux hommes transpirants qui portaient des packs

de bières. La femme accompagnée des fillettes sourdes-muettes ne tenait plus la caisse.

À sa place, un vieil homme en pantalon de treillis taché, une casquette de baseball à la visière plate baissée sur le front.

Quand on vous frappe en pleine bouche, vos lèvres gonflent très vite. Votre peau peut se fendre, ou pas, mais elle vous brûle tellement que vous en avez conscience à chaque instant, comme on n'a jamais conscience de sa peau. C'était ce qui arrivait à Delpha, une nouvelle fois.

Le vieil homme lui bâilla à la figure en lui rendant la monnaie. À un pêcheur qui se plaignait d'avoir dû écoper son bateau troué, il répondit : « Tu savais que c'était une épave quand t'es monté dedans. Dégage, mon pote, va t'acheter un paquebot. » Il glissa la main sous le comptoir, et le client tourna les talons en grommelant, mais la voix de l'homme à la caisse – que Delpha avait attendue, éloignée de quelques pas, deux billets froissés à la main – était empreinte d'ennui. Rien que de l'ennui, la menace qu'elle véhiculait réduite à une habitude fatiguée. Delpha se rapprocha, prit une friandise aux cacahuètes sur les rayonnages en dessous du comptoir. Sans arrêter le regard sur elle, le vieil homme lui rendit quatre-vingt-dix cents. La cicatrice était là. Là où elle devait être, naissant au poignet et remontant comme une veine. Là où elle l'avait laissée.

L'homme se baissa pour attraper du tabac à chiquer pour l'adolescent. Sa nuque était sillonnée de rides, ses joues flasques, la peau de son cou pendait. Le soleil avait tanné ses bras mouchetés, à l'exception de la cicatrice blanche en relief.

Ce vieillard avait prétendu avoir essayé d'empêcher son fils d'agresser Delpha, et reçu un coup de couteau pour sa peine. C'était sa parole contre la sienne. Les flics, le juge, le jury – il les avait tous roulés comme des bleus. Ce qu'il avait fait, c'était écraser le visage de Delpha contre le plancher, la violer et la jeter en pâture à son fils. Son fils... Il s'était assis à califourchon sur son dos, l'avait attrapée par les cheveux et lui avait tailladé

le cou. Chaque balafre était une longue brûlure qui ne s'apaisait pas, de la chaleur s'écoulant des deux côtés. Il avait écrasé son poing sur sa figure quand elle s'était débattue. Il avait recommencé jusqu'à ce qu'il soit assez excité, l'avait retournée et chevauchée. Il avait rué et donné des coups de boutoir, mais il n'arrivait pas à jouir, il n'y arrivait pas.

Enfin, il avait lâché un grognement saccadé, les yeux révulsés. Ses doigts s'étaient ramollis, perdant prise sur le couteau. Delpha avait dû le passer en travers de sa propre gorge pour l'empoigner de la main droite. Si la lame n'avait pas été tournée vers l'homme, elle se serait tranché le cou.

Des phares avaient balayé la fenêtre. Le vieillard avait bondi sur le couteau. Delpha avait poussé la lame vers le haut, lui ouvrant le bras du poignet jusqu'au coude. Il s'était reculé en chancelant et, quand son fils s'était cabré, elle avait enfoncé la lame dans sa poitrine. Le jeune homme avait serré le poing à nouveau, mais n'avait frappé que l'air. Il s'était affalé sur le dos, avait dit : « Papa. » Le vieillard l'avait regardé, avant de s'enfuir.

Il y a des mots vrais pour chaque endroit et chaque moment – des mots pour les enterrements, les promesses, les remerciements, des mots d'excuse. « Remords » était un mot de commission de libération conditionnelle. Si ces deux hommes avaient eu une arme à feu, Delpha aurait passé ces quinze dernières années au fond du bayou. Rien dans son monde n'était plus vrai que ça.

Elle retombait dans le même cycle, les mêmes « quand » et « comment ». Elle se gara sur le parking du supermarché Weingarten, écouta brièvement une voix émanant de la voiture d'à côté lui expliquer qu'elle avait eu une Ford de 1955, elle aussi, et que celle-ci avait tenu cent quarante mille kilomètres... Delpha s'éloigna. Les trois poissons qu'elle avait pêchés étaient posés sur le siège passager, enveloppés dans du papier journal : pas le temps de traîner.

Cinq sachets de pain de mie Rainbo, quatre douzaines d'œufs, de la margarine, quatre barquettes de bacon, deux énormes boîtes de café

Folger's. Elle arracha les produits des étagères comme si quelqu'un essayait de les lui voler.

Elle avait les bras encombrés, avec ses deux sacs de courses. Dehors, près de la porte du magasin, une petite fille au short sale et aux jambes marquées par l'impétigo faisait semblant de galoper sur un cheval mécanique, alors que son tour était terminé. Penché vers elle, un type tout sourire vêtu d'une chemisette lui offrait une boîte de boules de gomme.

« C'est votre fille ? »

L'homme se redressa, cramponné à son expression affable, sa position. Il s'imaginait peut-être que son sourire l'amadouerait, qu'elle le laisserait poursuivre son affaire.

« Prends une boule de gomme avant qu'elles soient toutes collées, petite. »

Delpha secouait la tête.

« Tous les mêmes, dit-elle. Pas un pour relever l'autre. À faire comme si vous étiez pas des crotales... C'est juste qu'on vous a pas encore marché sur la queue. »

Le sourire aimable de l'homme s'effaça, et il s'éloigna le long du trottoir.

Delpha posa ses sacs de courses sur le béton brûlant, décolla la fillette de la selle du cheval caramel aux dents proéminentes, la cala sur sa hanche pour l'emmener dans le supermarché. Elle assit l'enfant sur le comptoir de l'accueil et ordonna au responsable d'appeler sa mère par haut-parleur. Le jeune homme sortit une pièce de vingt-cinq cents de sa poche et dit, comme s'il lui accordait des points bonus pour sa carte de fidélité :

« C'est la maison qui offre. Laissez la petite faire encore un peu de rodéo.

— Appelez-la », rétorqua Delpha.

L'homme rentra son menton trop court dans son cou. Il rempocha sa pièce d'un geste ostensible, appuya sur un bouton et saisit un micro monté sur un pied flexible.

« La mère de la fillette qui jouait sur notre cheval mécanique peut-elle venir la chercher à l'accueil ? »

Delpha s'approcha du micro pour ajouter d'une voix forte :

« Avant qu'un autre pervers essaie de lui mettre la main dessus, abrutie. »  
*Ça sonnait bien.*

Les caissiers et les clients se retournèrent d'un bloc. Delpha ressortit du magasin, récupéra ses sacs de courses à côté du cheval sans cavalier. Le haut de son crâne la démangeait. Son cerveau était en ébullition. Pas seulement à cause du vieillard dans le bayou, mais... Comment était-elle censée ne pas *voir* tout ça ? Les gens qui s'en prenaient aux gosses, qui s'en prenaient aux autres. Et ceux qui affichaient un air surpris, scandalisé : « Oh, quelle horreur, quelle honte », et passaient leur chemin. Les filles de Gatesville auraient été d'accord pour l'horreur, pour la honte, mais la surprise – franchement. Qui n'avait pas été abusé, là-bas, qui n'avait pas été brisé ?

La voiture sentait la baleine morte.

Delpha transporta les courses de Calinda dans l'hôtel, remplit le frigo. Elle vida le poisson dans l'évier, sortit à l'arrière du bâtiment et jeta les entrailles gluantes sur le journal de la veille. Quand elle tourna la tête vers la porte, les chats arrivaient déjà au pas de course, le cou tendu, les bêtes brunes qui auraient été blanches si on leur avait donné un bain, le matou borgne.

Qu'allait-elle faire à propos du vieillard ? Elle ruminait la question depuis ses dix-huit ans. Chaque réponse avait été examinée sous toutes les coutures puis remise, en loques. La première – quitter Beaumont, déménager dans le Nord ou en Californie et ne jamais revenir – n'était plus une option. Delpha savait maintenant que l'homme était en vie, savait où il travaillait.

Pardonner, comme l'aumônier le lui avait suggéré ?

« Je vous conseille seulement de tourner la page. Pas de tendre l'autre joue. »

Ça valait mieux, parce que les deux autres l’y avaient déjà forcée.

« Vous êtes face à un dilemme. »

Plusieurs aumôniers se relayaient à Gatesville, mais Delpha n’acceptait de voir que celui-là. Son bec-de-lièvre semblait avoir été raccommodé avec de la ficelle. Sa chemise était bien repassée, malgré les plis incrustés sur le col. Il se rasait, ses ongles étaient propres ; il ne franchissait pas la porte de la prison comme s’il entrait dans un panier de crabes. Delpha lui reconnaissait ce mérite. Lorsqu’elle avait pu retourner à la bibliothèque de la prison, elle s’était attardée sur ce mot, *dilemme*, dans le dictionnaire Webster d’occasion à la reliure décollée. Au crédit de l’aumônier, elle mettait aussi la sensation qu’elle avait éprouvée à ce moment-là – en transformant les sons *di-lem-me* en un mot, en une définition qui, l’espace d’un instant, avait arrêté tous les bruits et mouvements autour d’elle pour lui souffler un secret sur sa vie.

« Mademoiselle Wade », avait dit l’aumônier. C’était comme ça qu’il l’appelait. Pas « Wade ». Pas Delpha d’emblée, avant qu’elle l’y ait invité. « Mademoiselle Wade, je ne vous conseille pas de pardonner pour son bien, mais pour le vôtre. Tant que vous vous autoriserez à éprouver de la haine, c’est vous qui souffrirez.

— On m’a enfoncé cette haine dans le corps, s’était-elle emportée.

— Je ne le nie pas. Mais voilà où je veux en venir : cet homme n’éprouve aucune haine aujourd’hui, si ?

— Je ne sais pas. J’imagine que non.

— Qui en éprouve ?

— Moi. Et alors ?

— C’est vous qu’elle empoisonne. Pas lui. Vous. »

Delpha avait compris l’idée, mais n’avait pas été capable de la mettre en pratique.

Certains des flics étaient de son côté. Elle s’en souvenait bien. Fontenot. Merriweather. Ils n’avaient rien pu faire. C’était sa parole contre celle

du vieil homme qu'elle avait poignardé, père d'un fils assassiné. Il s'était présenté au tribunal avec la mère du défunt, effondrée, et une petite sœur collée comme une tique au flanc de celle-ci ; voilà ce qui s'était passé. Un crime jugé, acheté et payé depuis longtemps.

Delpha s'empara du petit couteau de cuisine de Calinda pour gratter les écailles argentées des poissons vidés. Tout se résumait à une seule chose, invariablement.

Elle pourrait le tuer.

Phelan avait prévu de s'acheter des tacos au bœuf grillé et de regarder un match de baseball sur son canapé. Atlanta devait jouer, et Hank Aaron pourrait bien marquer un nouveau home-run. L'ennui, c'était que sa Chevelle 1969 avait de sérieux problèmes de direction. Elle dépassa le stand de tacos et achemina Phelan jusqu'au quartier des raffineries, où il repéra les locaux de Daughtry Petrochemical, à la lisière de la zone industrielle. Des soudeurs, des terrassiers, des fabricants de béton entouraient les raffineries proprement dites : de grandes villes grises faites de tuyaux, de citernes, de torchères qui flamboyaient comme des drapeaux flottant au vent, des kilomètres de voitures et de pick-up garés face aux bureaux. En été, le bitume se changeait en goudron collant et, à cause de la chaleur générée par les différentes usines, une fournaise de cinquante degrés vous assaillait de tous côtés.

L'adresse qu'il avait notée correspondait à un bâtiment en brique long et bas, datant de vingt ou trente ans. Un panneau rouge et blanc décoloré annonçant « Daughtry Petrochemical » pendait sur son support ; deux ouvriers étaient en train de le décrocher. Dépôt de bilan ?

Phelan en aurait mis sa main à couper. Enroco avait tué Daughtry, et le journal n'en avait tout simplement pas parlé.

Il se gara à bonne distance des deux seules voitures présentes sur le parking asphalté. Deux Rambler, par une étrange coïncidence. La première était une bonne vieille deux portes, la seconde un break de 1958 aux finitions

chromées, qui aurait paru tape-à-l'œil si on l'avait nettoyé au cours des dix dernières années. Des employés se trouvaient peut-être dans le bâtiment, en train de vider leurs bureaux. Ou leurs casiers, leur labo ou leur atelier, en bref, ce qui restait de Daughtry.

Phelan crut apercevoir une silhouette à côté du break, mais quand il se retourna pour mieux regarder, il ne vit personne.

À l'intérieur, il découvrit un bureau d'accueil délimité par un long comptoir en bois. Le couloir qui y menait était décoré de photos encadrées de l'entreprise. Derrière le comptoir, une femme corpulente, la cinquantaine bien sonnée, formait d'immenses piles de dossiers. Des cartons étaient posés à ses pieds. Elle vidait les lieux, effectivement. Daughtry Petrochemical mettait la clé sous la porte. Phelan se décerna une médaille imaginaire.

La femme leva la tête, sourcils froncés.

« Oh, cette porte n'aurait pas dû être ouverte... Mais j'ai tellement l'habitude de la déverrouiller le matin que ça m'est sorti de l'esprit. Je suis désolée. Nous sommes fermés aujourd'hui. »

Elle portait un tailleur noir en polyester brillant, sur un chemisier blanc au col fermé par un nœud lâche. Des chaussures noires en cuir verni avec des boucles dorées. Une tenue plutôt distinguée, pour faire des cartons.

« Fermés », répéta Phelan.

La femme débloqua un tiroir de bureau récalcitrant pour farfouiller à l'intérieur. Son geste brusque déséquilibra une pile branlante de dossiers, qui se mirent à glisser.

« Oh, non. N'y pensez même pas ! »

Elle rattrapa le premier dossier de la pile au moment où les autres s'écroulaient, répandant des feuilles par terre.

« Bonté divine ! » s'exclama-t-elle en s'agenouillant.

En un instant, Phelan avait franchi un portillon pour la rejoindre.

« Laissez-moi vous aider, vous allez vous salir. »

Il s'accroupit et se mit à fourrer les papiers dans les chemises cartonnées, parcourant leurs intitulés au passage – des mots interminables et incompréhensibles, peut-être des noms de produits chimiques.

« Oh, vous êtes gentil. Attendez, je vais chercher un carton. »

La femme récupéra les chemises que Phelan lui donnait, les rangea au fur et à mesure.

« Tu aurais pu faire ça plus tôt, Margaret, espèce de gourde, marmonna-t-elle.

— C'est votre nom, Margaret ?

— Margaret Hanski, oui.

— Je m'appelle Tom, dit Phelan en lui serrant la main.

— Enchantée, Tom. Vous n'êtes pas venu voir M. Daughtry, si ? Parce qu'il n'est pas là.

— Non, je voulais juste me renseigner sur vos produits, pour mon entreprise. Peut-être discuter avec quelqu'un de chez vous. On commence tout juste à s'implanter dans la région. »

Margaret le transperça du regard.

« Vous êtes du New Jersey ? Vous n'avez pas l'accent du Nord. »

Un fracas se fit entendre derrière le mur, un bruit de verre brisé, des exclamations étouffées. Phelan se retourna, mais pas Margaret.

« Non, madame. Je suis de Beaumont.

— Je me disais aussi... C'est juste que beaucoup de grandes entreprises ont leur quartier général dans le Nord, et elles débarquent ici en donnant des ordres à tout le monde. M. Daughtry n'aurait jamais laissé personne lui dire comment gérer son affaire.

— Vous avez l'air triste que Daughtry ferme.

— Oh, ce n'est que le labo qui ferme. Pas les bureaux. On déménage sur Broadway. Une vieille maison restaurée... Mon Dieu, vous verriez les boiseries ! Oh, je voulais vous donner ça, ajouta Margaret en sortant une carte de visite d'un tiroir.

— Alors, vous diriez que... les affaires marchent ? »

Elle redressa le menton.

« Oui, on déménage. Je viens de vous l'expliquer.

— Non, je demandais si les affaires marchent, répéta Phelan, plus fort.

— Les affaires vont très bien, répondit Margaret avec raideur. On se concentre sur l'aspect financier, maintenant. C'est juste que tout va très vite. »

Phelan dut remiser sa médaille imaginaire. Daughtry n'était pas hors course, finalement. L'entreprise déménageait. Voyez-vous ça...

Les dossiers étaient rangés dans le carton maintenant. Phelan se leva.

« Je peux vous aider à faire autre chose ?

— Oh non, merci. Je vais bientôt aller à la réception. Laissez-moi votre carte de visite pour M. Daughtry. Je m'assurerai de la lui remettre en main propre. Et je lui dirai que vous avez été très aimable, déclara Margaret en souriant.

— Merci, mais je passerai plutôt le voir à votre nouvelle... adresse, répondit Phelan en glissant la carte dans la poche de sa veste.

— Non, je vous en prie. Ça me fera plaisir, insista Margaret, la main tendue.

— Ne vous embêtez pas, madame.

— Ça ne m'embête pas du tout. » D'un air faussement sévère, elle ajouta : « Donnez-moi votre carte, jeune homme. »

*De fausses cartes de visite. Et merde, il aurait dû y penser.*

La main de la femme était toujours tendue.

« C'est un beau tailleur que vous avez là. Élégant. »

Elle baissa les yeux, tapota un pan de jupe qui couvrait sa cuisse.

« Merci. Il y a une réception organisée cet après-midi. J'y vais avec Platon...

— Platon ?

— Platon Willis, notre aide-chimiste. Ce petit malin est quelque part dans le coin. » Parler de son tailleur noir avait assombri l'humeur guillerette de Margaret. « Vous savez, on dit que les malheurs arrivent toujours par trois... Notre chimiste principal, M. Robbins, s'en est allé il y a peu. Terrible. On s'y attendait depuis quelque temps. Ensuite, ma belle-fille a perdu son bébé comme ça, d'un coup, elle a pleuré toutes les larmes de son corps et moi aussi. Je vous jure... Ils n'ont que des garçons, et ils étaient persuadés que ce serait une fille. Ils l'auraient appelée Samantha.

— Je suis vraiment désolé. Il y a eu un troisième malheur ?

— Eh bien, oui. Ça faisait un moment que M. Daughtry avait des soucis de santé, et il nous a quittés brusquement, il y a quelques jours. Vous n'étiez pas au courant ? »

Non, clairement.

« Mes condoléances, madame. Qu'est-ce qui a... causé le décès de M. Daughtry ?

— Oh, il n'est pas mort, il est en Arizona. Avec sa fille. Je serais au courant s'il était mort, parce qu'on a travaillé ensemble pendant trente-quatre ans, John Daughtry et moi. Il a toujours eu du diabète, et quand il a attrapé cet affreux virus à l'estomac qui a fini par passer dans son sang, sa fille l'a forcé à s'installer chez elle. L'épouse de John est décédée, vous voyez. Son fils... » Margaret battit des cils. « Et pour couronner le tout, on est complètement dépendants du pétrole étranger. C'est la crise. Vous savez quelle est la part de pétrole importé dans notre pays maintenant ? Trente-six pour cent. Et M. Daughtry...

— M. Daughtry est malade, si j'ai bien compris. Ça doit être dur pour lui.

— Après quarante-deux ans dans cette entreprise, une entreprise qu'il a bâtie de ses propres mains, eh bien... Je ne devrais pas dire ça, mais il a mieux tenu le coup à la mort de Marjorie. C'était sa femme. Devoir abandonner son entreprise lui a brisé le cœur.

— Puisque l’entreprise déménage, comme vous le disiez... » Phelan ne voulait pas remettre le sujet de la carte de visite sur le tapis. « Qui prend la relève ? Je suis sûr que personne ne pourrait remplacer M. Daughtry, mais...

— Vous ne savez pas ? C’est Wallace, son fils. » La lèvre supérieure de Margaret se crispa. « Il a rénové cette maison sur Broadway pour y habiter et l’a remplie d’antiquités. Maintenant, il a décidé d’y installer son bureau. Quand je pense que le fauteuil de son père est encore chaud... » Margaret secoua la tête. « Excusez-moi, c’était une remarque déplacée. Voyons, j’allais faire quelque chose, mais quoi ? » demanda-t-elle en plissant les yeux.

Avant qu’elle puisse se souvenir de la carte, Phelan emprisonna la main de la secrétaire entre les siennes.

« Merci de votre aide. J’ai été ravi de vous rencontrer, Margaret. »

Elle était en train de répondre « moi de même » quand un crissement de freins retentit à l’extérieur, la faisant sursauter.

Un homme apparut dans le bureau, si brusquement qu’il aurait pu s’être téléporté, façon *Star Trek*. Un type dégingandé, la trentaine. Cravate ficelle attachée par une grosse agrafe en turquoise. Costume de style texan, serré aux fesses et évasé en bas. On aurait cru qu’on le lui avait cousu dessus.

« Je pensais t’avoir dit de ne pas ouvrir le bureau aujourd’hui. »

Margaret papillonna des cils, la bouche entrouverte. Elle remua les lèvres plusieurs fois avant de répondre :

« Je suis désolée, Wallace. J’ai oublié, l’espace d’un instant.

— Un instant. C’est tout ce qu’il faut pour verrouiller cette foutue porte. Il y a des infos sensibles dans ces dossiers.

— Je suis vraiment désolée. » Le visage dépité de Margaret s’éclaira brièvement. « Oh ! Oh, j’ai oublié... J’ai fait faire un double des clés de votre nouveau bureau, comme vous me l’aviez demandé. Je ne savais pas combien vous en vouliez, alors je suis allée chez Sears...

— Ça commence à faire beaucoup de “j’ai oublié”, Margaret.

— Seulement deux, dit Phelan à voix basse.

— Qui est ce clown ? demanda Wallace avec un geste du pouce vers Phelan, qui lui tendit la main en souriant, marmonnant un nom d'entreprise inintelligible.

— C'est un commercial qui passait par là... » Margaret s'interrompit.

« Et il est entré comme dans un moulin. Un commercial. » Les yeux de Wallace Daughtry ressemblaient à deux billes noires. « Taille la route, mon pote, dit-il en indiquant la sortie à Phelan d'un signe de tête. Platon est là ?

— Oui, il est au labo. Je suis vraiment désolée, monsieur Daughtry, d'avoir oublié de...

— Tu as toujours nos clés, non ?

— Bien sûr. Dans mon sac à main, comme d'habitude. Y compris les doubles pour le nouveau bureau, comme je le disais. Ou, attendez... je les ai peut-être mis dans le tiroir de mon bureau. Mais je ne crois pas. Oh, là là, je sais qu'ils sont quelque part. Laissez-moi regarder...

— Non. »

À cet ordre tranchant, Margaret se figea.

« Plus tard. Tu sais, Margaret, tu ferais bien de te ressaisir. Tu... » Wallace Daughtry lui jeta un regard noir. « Oh, peu importe. »

Il pivota sur un talon de santiag et sortit du bureau, passant devant la fenêtre. On entendit une porte s'ouvrir, des éclats de voix.

Après avoir tenté en vain de capter des bribes de la conversation, Phelan se retourna vers Margaret, qui était restée clouée sur place, livide ; la peau au-dessus de son nœud blanc commençait à se couvrir de plaques rouges.

« Merci encore, madame », dit-il doucement, effleurant son épaule.

Il sortit du bâtiment, s'en éloigna de quelques pas pour l'inspecter une dernière fois. L'enseigne de Daughtry Petrochemical gisait sur le parking – mais une maison de Broadway Avenue devait arborer une pancarte toute neuve.

Une porte était ouverte sur le côté ; moulé dans son costard texan, Wallace sermonnait quelqu'un d'une voix sourde en agitant l'index. Phelan monta dans sa Chevelle et mit le moteur en marche. Il tritura le pare-soleil, astiqua le pare-brise avec un chiffon jusqu'à ce que le jeune Daughtry s'installe en claquant la portière dans une Datsun 240Z étincelante, bleu métallisé, et fasse ce qu'il avait conseillé à Phelan : tailler la route.

Phelan descendit de sa voiture et s'approcha de la porte de service. Un petit homme en sortait à reculons, un carton dans les bras. Il se retourna, le vent ébouriffa ses cheveux clairs et frisottés, et Phelan vit un éclair de surprise apparaître derrière ses lunettes à large monture, avant que l'homme batte en retraite dans le bâtiment.

Un gardien, un déménageur, un aide-chimiste du nom de Platon ? Phelan mit la main en visière pour scruter l'homme, qui serrait le carton contre lui. Wallace devait l'avoir terrorisé au point que tout son sang s'était réfugié dans ses mocassins en cuir, parce qu'il avait le visage le plus pâle que Phelan avait jamais vu, en dehors d'une pochette d'album de Johnny Winter.

Phelan lui tendit la main.

« Bonjour, dit-il. Platon Willis ? L'aide-chimiste, c'est ça ?

— Et vous êtes ?

— Un commercial. On m'a appris que John Daughtry était malade, malheureusement, mais je n'aurai pas perdu mon temps si je peux me faire quelques contacts. C'est le fils de M. Daughtry qui vient de partir, c'est ça ? Il avait l'air pressé.

— Ouais, c'était le sorcier maléfique Moondark en personne... » L'homme observa la main de Phelan, le détailla de la tête aux pieds et ajouta : « Un commercial ? C'est ça, et moi, je suis John Carter, guerrier martien. »

Il dégagea la cale de la porte d'un coup de pied et referma le battant métallique.

Glissant sa main vouée au mépris dans sa poche, Phelan regagna sa Chevelle, qui accepterait sûrement de s'arrêter aux *sabrosos* Tacos

La Bamba, cette fois. Il arriverait peut-être même chez lui à temps pour regarder Hank frapper son six cent quatre-vingt-dixième home-run.

Delpha, douchée et habillée pour aller chez Mme Speir, croisa M. Rabey qui grimpait laborieusement l'escalier. Il voulut lui attraper le bras, mais comme la main droite du vieillard passait son temps à caresser la braguette de son pantalon, Delpha préféra l'esquiver.

« C'est l'anniversaire de Hettie aujourd'hui », déclara-t-il sombrement, haussant les sourcils d'un air entendu.

Une mise en garde, comprit-elle.

« Ah bon. D'accord.

— Delpha ! Delpha, venez voir ! » l'appela Mme Bibbo, assise sur le canapé à côté de la télé.

Delpha, qui se dirigeait vers la cuisine, fit un crochet pour la rejoindre.

« Bonsoir ! Qu'est-ce que ça donne, ces auditions ? »

Mme Bibbo était l'experte en Watergate du New Rosemont. À l'écran, des rangées de types en costard, un jeune homme au front plat penché sur un micro.

« Rien de neuf. Mais... trente-cinq fois, dit la vieille femme en secouant la tête d'un air sévère.

— Quoi ?

— C'est ce qu'il a répété toute la semaine dernière : ce jeune homme a parlé trente-cinq fois avec le Président d'étouffer l'affaire du cambriolage. Et Nixon soutient qu'il n'était au courant de rien. Même le gang d'Al Capone n'était pas aussi terrible que cette bande-là. Al Capone ne faisait que trafiquer

de la gnôle. On ne parle pas de whiskey, là. On parle de l'Amérique, terre des braves ! Ces types mentent, magouillent, et ils n'ont même pas honte. Tout ça pour s'approprier le pouvoir. Ils vous diraient tous qu'ils méritent ce qu'ils possèdent, mais quand ils sont seuls dans le noir... » Mme Bibbo tapota sa poitrine, qui descendait en pente douce vers sa taille. « Ils savent. »

La lèvre supérieure du jeune homme luisait devant la caméra.

« Oh, et c'est l'anniversaire de Hettie », ajouta Mme Bibbo en agitant l'index comme une maîtresse d'école.

Delpha acquiesça avec gravité.

Assis à la table de jeu, M. Finn et M. Nystrom avaient déjà mis leurs cartes de côté et attendaient, frétilants et courtois, qu'elle arrive à leur hauteur. Ils se raclèrent la gorge au même moment, échangèrent un regard agacé.

« Bonsoir, monsieur Finn, monsieur Nystrom.

— Bonsoir, mademoiselle Wade. Elle vous a dit ? Il faut qu'on vous mette au parfum.

— Il paraît que c'est l'anniversaire de quelqu'un aujourd'hui.

— Elle est au courant, Harry. Pas la peine de la bassiner avec ça, dit M. Finn – sans parvenir à décourager M. Nystrom.

— Vous avez faim ? demanda-t-il. Parce qu'on a du fromage et des crackers dans nos chambres. Simon et moi les partagerons avec vous. Du cheddar, pas ce truc suisse avec des trous.

— C'est gentil. Vous ne dînez pas ?

— Il n'y a pas de dîner. C'est l'anniversaire de Hettie. »

Il fallait qu'elle se renseigne, mais Delpha savait d'expérience que, avec ces deux-là, les questions entraînaient toujours une avalanche d'anecdotes égrillardes. Certaines valaient même la peine d'être écoutées. M. Finn avait été professeur de sciences au lycée, puis soldat dans l'Argonne. Mais M. Nystrom avait vendu des fournitures pour restaurants, serviettes, fourchettes, batteurs électriques et ainsi de suite. On ne savait jamais lequel

aurait la parole – et Delpha avait l'intention de boire un café avant de prendre le bus pour aller chez Mme Speir. Il n'y avait que du café soluble, là-bas. Elle remercia les deux hommes et se dirigea vers la cuisine.

Oscar en sortit à toute vitesse, encore en tenue de travail. À la pointe de l'élégance, avec un fan-club bien implanté parmi les dames de sa communauté, Oscar affectionnait les pantalons pattes d'éph, les cols pelle à tarte et l'eau de Cologne. Mais voilà qu'il détalait vers la sortie, tout mouillé, le tablier plein de savon.

« Il reste du café ? lui demanda Delpha.

— Chacun pour soi », répondit-il en dénouant les attaches dans son dos.

Mme Bibbo fit signe à Delpha de déguerpir, et elle faillit s'exécuter. Mais non – elle pouvait bien se servir une tasse. Elle ne traînerait pas. Pensant aux quatre heures qui l'attendaient dans le mausolée de Mme Speir, elle fit demi-tour et entra dans la cuisine.

Pas d'ampoules allumées, rien que la lumière oblique d'un soir d'été. La pièce était noir, gris et blanc-jaune, le gril et la cuisinière éteints. Un couteau à pain de vingt-cinq centimètres gisait sur le sol, non loin des chaussures de Delpha. Elle observa la porte, puis le couteau. Il devait avoir fendu l'air, rebondi sur le battant et atterri là.

Sur l'îlot de la cuisine, une bouteille presque à sec de Four Roses et une autre serrée contre elle, son amie de cœur.

Delpha renonça à son café.

Entre l'îlot et deux frigos, Mlle Blanchard grattait une guitare, jouant une mélodie sur les cordes graves et des accords sur les aiguës. Delpha avait entendu ce morceau – avant même d'écouter l'émission de radio Grand Ole Opry avec quelques autres femmes à Gatesville. Une voix grondait, et elle n'aurait jamais deviné que ce ton mélancolique appartenait à Calinda Blanchard si elle n'avait pas été dans sa cuisine et qu'elle ne l'avait pas vue assise sur un tabouret.

*I never will marry or be no man's wife  
I expect to live single all the days of my life  
My love's gone and left me, the one I adore  
She's gone where I never will see her anymore <sup>1</sup> .*

La ballade de Mother Maybelle. Mlle Blanchard la chantait encore plus bas, mais avec davantage de souffle que de timbre sur les notes aiguës. La guitare se tut lorsqu'elle se redressa pour avaler une gorgée de bourbon.

« Je peux vous apporter quelque chose à manger ? murmura Delpha, d'une voix prudemment réduite à une brise. Un sandwich ? Des restes ? N'importe quoi d'autre ? »

La vieille femme attrapa la bouteille, la teta un long moment et la reposa sur la table avec fracas, s'essuyant la bouche sur l'épaule de sa chemise.

« Ouais. 1942. 1943. Allez me chercher 1944, tant que vous y êtes. »

Lumière diffuse. Les ténèbres du garde-manger ouvert se prolongeaient à l'infini.

« Si je pouvais vous rendre des années perdues, mademoiselle Blanchard, je le ferais. J'en reprendrais quatorze pour moi. »

Mlle Blanchard regardait dans sa direction, sans paraître la voir. Elle termina la bouteille et la jeta droit au visage de Delpha. Un souffle d'air fit voler ses cheveux près de son oreille gauche. La bouteille s'écrasa sur la porte, et Delpha bondit en arrière pour éviter les éclats de verre. Elle dérapa sur les tessons en s'échappant de la cuisine.

À l'extérieur, M. Finn et M. Nystrom se tenaient épaule contre épaule, à bonne distance de la porte. L'un agrippait un paquet blanc de crackers et l'autre, un bloc de fromage orange.

« On vous avait prévenue, la réprimanda M. Nystrom.

— Hettie était sa compagne, c'est ça ? demanda Delpha.

— Le gars qui louait la 313 nous a dit qu'elle était pilote dans l'armée de l'air, ou en formation pour le devenir, à Ellington Field. Pendant la guerre.

Il y a eu un incendie, expliqua M. Finn, tête baissée. Allez, Harry. La petite ne savait pas. C'est son premier anniversaire ici. »

Tous les occupants du salon du New Rosemont fixaient Delpha d'un œil mauvais. Ma foi, elle boirait du café soluble ce soir. Elle appela Isaac sur le téléphone à pièces pour remettre leur rendez-vous au lendemain.

Ils avaient bu deux gobelets en plastique de bière chacun, Isaac et elle. Alors qu'Oscar s'apprêtait à aller acheter du beurre à l'épicerie, Delpha lui avait tendu deux dollars en lui demandant de lui prendre de la Pearl.

« Dis-moi si je me trompe, ma belle, mais tu es assez grande pour t'acheter de la bière », avait rétorqué le cuisinier.

Ainsi donc, Mlle Blanchard ne lui avait pas parlé de son casier judiciaire. Un détail intéressant à connaître sur sa propriétaire. Delpha avait continué à tendre les billets à Oscar.

Ils s'étaient dévisagés jusqu'à ce que le cuisinier redresse le menton, les yeux à demi clos, comme un chat. Il avait pris l'argent.

Delpha et Isaac avaient fait l'amour trois fois, la deuxième en s'empoignant et se poussant ; ils venaient de se relever de cette bataille quand ils étaient retombés une troisième fois. Isaac resta allongé sur le dos lorsqu'ils eurent terminé, respirant bruyamment. Delpha roula sur le côté. Des larmes jaillirent de ses yeux. Impossible de les éviter, comme on ne pouvait pas éviter de tomber dans un trou qu'on n'avait pas remarqué en s'en approchant, un trou plus vaste que vos bras battants, qui n'offrait aucune aspérité, aucun rebord pour ralentir votre chute. Delpha enfouit son visage dans l'oreiller plat, l'appuyant des deux mains contre ses tempes, impuissante face au raz de marée qui déferlait, l'inondait.

Agenouillé sur le lit, Isaac essayait de la tourner vers lui.

« J'ai fait quelque chose de mal ? Qu'est-ce que je peux faire ? »

Elle secoua la tête, frottant son visage contre l'oreiller.

« Si c'est ma faute, tu peux me le dire, et j'essaierai de réparer ça. Mais si c'est quelque chose d'autre, je peux t'aider, d'accord ? C'est ta famille ?

Tu n'en parles jamais. Quelqu'un est malade ou a des ennuis ? »

Elle remonta l'oreiller sur son front. Ça allait, maintenant. C'était passé.

« Ce n'est pas ta faute.

— Delpha... Delpha, regarde-moi. Je te jure, je ferais n'importe quoi pour toi. Ou pour n'importe qui de ta famille. J'ai de l'argent de côté. Il est à toi. Je ferais n'importe quoi. »

Delpha se retourna. Isaac était penché au-dessus d'elle, ses abondants cheveux noirs cascasant autour de son visage lisse et osseux, ses larges épaules voûtées.

« Merci.

— Explique-moi.

— Je ne sais pas, je ne peux pas vraiment. Aide-moi à me relever.

— Attends. Viens quelque part avec moi. On passe notre vie dans cette chambre. Je ne vais pas dire que ce n'est pas mon endroit préféré, mais... je veux t'emmener quelque part. Où tu veux. Pas maintenant, plus tard.

— Tu as faim ? »

Delpha se redressa, prit sa combinaison sur le dossier de la chaise et l'enfila, puis mit sa robe.

« Je ne suis pas un gamin de trois ans qu'on peut facilement distraire, j'en ai vingt. Et je suis capable de t'aider. Si c'est quelque chose qu'on peut arranger.

— On ne peut pas, Isaac. J'ai faim. Je reviens. »

Un quart d'heure plus tard, Isaac avait enfilé son jean, et ils étaient assis par terre dans la chambre, en train de plonger leurs fourchettes dans une casserole de spaghettis aux boulettes de viande que Delpha avait réchauffée dans la cuisine. Pas la peine de salir deux assiettes, avait-elle décidé. Isaac entortillait ses spaghettis, en avalait de grandes fourchetées. Il était affamé, évidemment. Il parla des endroits où ils pourraient aller. Il pourrait déposer sa mère au travail, garder la voiture pour le reste de la journée. Ou bien prendre la voiture de son père.

Deux heures du matin passées, dans une chambre du New Rosemont. Le chant des grillons derrière la moustiquaire. Des spaghettis un peu gluants. Delpha termina la délicieuse sauce à l'ail d'Oscar, lécha la cuillère, et sourit à la proposition d'Isaac.

« La voiture de ton père. »

L'obscurité régnait, mais elle voyait quand même, et lui aussi ; ils avaient l'habitude. Ils avaient échangé leurs corps, se les étaient donnés, se les étaient pris, elle avait exhumé un vieux chenal de douleur qui s'était ouvert, qui s'était déversé, et elle ne faisait pas semblant.

Timidement, Isaac l'interrogea à propos des cicatrices sur son cou. Delpha reposa sa cuillère et lui répondit qu'elle avait eu un accident quand elle était petite.

---

1. « Je ne me marierai jamais, ne serai la femme d'aucun homme/Je suis préparée à passer le reste de mes jours seule/Mon amour est partie et m'a quittée, celle que j'adore/Elle s'en est allée là où je ne la reverrai jamais. »

« Hé, Tom, comment va la vie de détective ?

— Pas trop mal, Miles. Et la vie d’avocat ?

— À part les semaines de quatre-vingts heures, je n’ai pas à me plaindre. Écoute, tu travailles toujours sur cette affaire à propos de Daughtry ?

— Non, mais elle me travaille toujours, si tu vois ce que je veux dire.

— Eh bien, j’ai entendu quelque chose hier soir qui m’a remis notre conversation en tête. C’était à un dîner de l’industrie des hydrocarbures. Mon beau-frère, le chercheur, devait recevoir une distinction honorifique pour avoir inventé une espèce de concept d’emballage.

— Comme du papier cadeau ?

— Pas loin. Deux types qui traînaient au bar ont évoqué ton affaire. Ils faisaient l’impasse sur les discours...

— Parce que tu n’en donnais pas.

— Arrête ton char. Ces gars avaient un ou deux coups dans le nez. Ils discutaient d’un accord entre Daughtry et Enroco, concernant une formule pour une nouvelle boue de forage à base d’huile. J’ai récupéré mon bourbon, et je suis resté dans le coin en leur tournant le dos. Ces types balançaient des tas de termes techniques, gazole, additifs, là je comprenais encore, mais je ne pourrais pas te renseigner sur les différents émulsifiants, polymères et tout le tintouin. Par contre, j’ai très bien saisi les détails juteux. Ça t’intéresse ?

— Dis-moi tout.

— Franchement, je me suis donné du mal. Pendant tout ce temps, je me disais : *Bon sang, qu'est-ce que ce truc a de si dingue, crachez le morceau !* Et puis le premier type a raconté que cette boue n'était pas fabriquée avec du gazole, mais de l'huile végétale toute bête.

— Du genre huile de tournesol ?

— Aucune idée. En tout cas, cette formule les faisait saliver. »

Phelan savait pourquoi. La contamination. De l'eau, des poissons, des zones humides. Et même de la terre ferme, d'ailleurs. Mais il laissa Miles le lui expliquer, parce que les gens aimaient étaler leur science. Et une partie de ce que Miles lui dit l'étonna, en fin de compte.

« Le gazole tue les poissons. S'il se répand dans les champs, il tue les cultures. Ça, ils s'en fichent un peu. Mais le truc avec cette formule végétale, c'est qu'elle fertilise la terre, figure-toi. »

Pendant un instant, ni Miles ni Phelan ne dirent quoi que ce soit.

« D'accord. » Phelan se racla la gorge. « Donc Daughtry a inventé cette formule. Enroco a mis la main dessus d'une manière ou d'une autre, et Daughtry les a attaqués en justice. Comment peuvent-ils prouver qu'ils avaient la formule en premier ?

— À part avec les témoignages des gens qui l'ont inventée ? Grâce à leurs notes. Leurs cahiers de laboratoire. Les chimistes tiennent un journal de leurs recherches. Tout est là. Jour après jour. Année après année.

— D'accord, et un journal de bord pourrait être recopié.

— À condition d'avoir l'original.

— Bon. Il y avait peut-être des cahiers de laboratoire concurrents. Ou un seul. En tout cas, les avocats d'Enroco ou Lloyd Elliott ont réussi à conclure un accord avec Daughtry. Obtenir une compensation financière. Un pourcentage sur un produit à venir. Ou les deux, qu'est-ce que j'en sais ? »

Phelan se reprit – il n'aurait pas dû dire ce genre de choses à voix haute. Les privés étaient censés tout savoir, ou avoir les moyens de se renseigner.

« Combien est-ce que Lloyd Elliott a empoché en récompense ?

— Tout est négociable. Et donc envisageable. »

L'adrénaline de Phelan avait monté en flèche – bêtement, vu qu'il n'avait pas un sou à gagner dans l'histoire. Le dossier était mort et enterré depuis longtemps, mais s'obstinait à jouer les revenants.

« Je me suis juste dit que ça t'intéresserait, reprit Miles. Et aussi, j'ai un petit boulot à te proposer.

— Je t'écoute.

— On a réglé une affaire à l'amiable pour un type il y a un moment, et maintenant il me bassine avec ses problèmes de famille. Il m'appelle tous les jours.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Une jambe. Je te donne ses coordonnées. »

Phelan les nota et attendit la suite.

« Qu'il n'essaie pas de resquiller sur les tarifs, il a largement les moyens de payer, dit Miles. Débrouille-toi pour qu'il oublie mon numéro, et on sera quittes.

— Marché conclu. Tu vas m'expliquer cette histoire de jambe ?

— Oh que non. Laisse-le faire, tu ne seras pas déçu du voyage. »

Phelan éclata de rire.

« C'est d'accord, Miles. Je te devrai un verre. Ou une bouteille. Qu'est-ce que ce sera ?

— Du lait. Ma femme est enceinte.

— Eh ben, dis donc, félicitations !

— Merci. On est assez excités, c'est le premier petit-enfant des deux côtés de la famille. Il faut que j'y aille. Si M. Fortram se fait piquer sa Jaguar par sa bourgeoise, il enfoncera ma porte avec un de ses gros 4×4. Mais j'imagine que, dans ton domaine, tu as l'habitude des divorces.

— Pas assez, apparemment. »

Phelan remercia Miles et raccrocha. Daughtry donnait l'impression d'avoir perdu, mais avait gagné. Enroco avait gagné aussi. Une bonne nouvelle. Qui avait perdu ? Phelan avait plusieurs idées sur la question.

Le chimiste. Imaginez qu'une de vos inventions rapporte des millions à votre patron, et que vous touchiez des clopinettes... Mais il était mort. Peut-être l'aide-chimiste, qui était vivant ? Il avait perdu, lui. Margaret, la secrétaire de toujours, Notre Dame des Clés ? Mais elle n'avait pas perdu son emploi, elle allait s'installer dans les nouveaux locaux. Ni l'un ni l'autre n'étaient susceptibles de faire chanter l'avocat de l'entreprise.

Il creuserait quand même cette piste, assurément. Pas sur-le-champ, mais très bientôt, et sans en parler à Delpha Wade. En attendant, il s'attellerait à l'affaire de la jambe. Une affaire que Thomas Phelan, détective privé, souhaitait résoudre de manière satisfaisante pour que Miles Blankenship, avocat au barreau, vive une existence un peu plus douce dans ce monde déglingué.

James T. Miller fils, alias ex-soldat de première classe J. T. Miller, alias Dingo, avait un frère et une sœur acariâtres et une jambe artificielle. La Rolls des prothèses, gracieusement payée par l'assurance haut de gamme du camionneur qui avait embouti sa voiture après avoir brûlé un feu rouge vif. On avait dû extraire M. Miller de son pick-up à la scie à métaux pour l'emmener au Baptist Hospital, tandis qu'il se vidait de son sang par la plupart de ses orifices naturels et une poignée d'autres récemment creusés. À l'entendre – et Phelan avait dû endurer l'histoire deux fois –, l'homme était mort sur la table d'opération ce soir-là à minuit, et s'était élevé au-dessus de son propre corps dans un filet de lumière dorée.

« Ce n'était pas une lumière blanche ? demanda Phelan, ne serait-ce que pour interrompre sa seconde logorrhée.

— Non, une lumière vingt-quatre carats. Scintillante », précisa Mme Miller d'un ton solennel.

James, qui reposait son moignon sur une table basse, jambe de pantalon retroussée, donna un coup de coude à son épouse et poursuivit son récit. Il était resté là un moment, à planer dans un hamac doré sous les dalles du plafond, pendant que des chirurgiens amputaient la jambe écrabouillée par le semi-remorque. Puis il avait été aspiré dans un canal rougeâtre de la taille d'un gros tuyau d'égout. À l'autre bout, il avait trouvé son grand-père, qui l'avait forcé à repartir vers la salle d'opération.

« Il ne voulait pas revenir. Même pas pour moi. »

Mme Miller avait dix ans de moins que son mari, une rangée de barrettes en forme d'oiseau perchées dans ses cheveux presque blonds.

« C'est moi qui raconte, Linda. Retourne donc à tes affaires. »

La femme regagna la cuisine, que James lui indiquait de sa béquille. C'était un homme naturellement mince et sec, d'environ trente-cinq ans, au front déjà ridé. Sans ses biceps et pectoraux gonflés à bloc, il aurait probablement pesé soixante kilos et ressemblé à James Dean, si celui-ci était sorti en boitillant de sa Porsche Spyder. Dans le salon, un set d'haltères et un banc de musculation trônaient devant un meuble télé monumental.

James était fier de sa jambe. Elle s'emboîtait confortablement autour de son moignon, se pliait facilement au niveau du genou et avait un pied de la bonne taille, ce qui lui permettait d'acheter des chaussures normales, comme tout un chacun. Du moins ce fut ce que Phelan retint de la description mélancolique de M. Miller, car celui-ci n'était plus en possession de sa prothèse.

« Vous êtes sûr que la police l'a rendue ? » lui demanda-t-il.

Ayant ses entrées auprès d'E. E., il lui suffirait d'aller négocier au commissariat, dans le cas contraire.

« Ouais. Ils m'ont montré le papier. C'est mon frère Byron qui l'a signé. Byron ! » Le front ridé de James se creusa de plus belle, sous le coup du chagrin et de l'indignation. « Mon grand frère. Je serais allé jusqu'en enfer pour lui, s'il me l'avait demandé. Byron a dit aux flics qu'il me rendrait ma

jambe. Ça leur suffisait ; le reste, ils s'en lavent les mains. Ils estiment qu'on doit régler ça en famille, dit-il avec un rire amer.

— Pourquoi votre frère et votre sœur voudraient-ils garder votre jambe artificielle ? »

James tourna le regard vers la fenêtre, qui ne donnait sur rien, à part une allée herbeuse et le flanc de la maison voisine. Son visage était crispé. Un muscle tressauta sur sa joue.

« Ils sont jaloux, peut-être. À cause des indemnités que j'ai reçues, dit-il en englobant la pièce d'un geste, comme si elle était remplie de sacs d'or fraîchement tissés avec de la paille. Mais je les ai payées au prix fort. Pas eux. »

Bon. Phelan n'insisterait pas pour le moment. Il ouvrit son petit carnet.

« Redites-moi comment votre jambe a atterri au commissariat. »

Il avait pris des notes à partir d'un article de journal déniché par Delpha, qu'il se souvenait avoir lu, à l'époque. Mais il voulait entendre la version de son client. Cette partie de l'histoire était passée à la trappe au profit de la lumière céleste, qu'un James Miller encore ébahi jugeait plus importante qu'un petit détail comme le fait qu'on lui avait tiré dessus.

« Donc j'étais en train de boire des bières chez Barney, et je me suis pris la tête avec un motard qui arrêtait pas de la ramener. Barbu, cheveux longs – on aurait dit une meule de foin tatouée. Il racontait que Cassius Clay, qui s'est rebaptisé Mohamed Ali, était meilleur que Joe Frazier. “Jamais de la vie”, j'ai dit. Attention, je ne nie pas qu'Ali est un bon boxeur. Mais moi, je parlais de leur caractère. Ali a refusé de servir dans l'armée. Frazier ne le lui a jamais reproché. Il a même témoigné en faveur d'Ali devant le Congrès, pour qu'on le laisse remonter sur le ring. Et puis, quand est venu le combat du siècle, Ali l'a nargué en l'appelant Oncle Tom, en le traitant de gorille.

— Ça fait partie du jeu, murmura Phelan. James, est-ce qu'on pourrait...

— Vous l’avez dit. Ça fait partie du jeu. Ali avait promis à Frazier que, s’il gagnait, il se prosternerait à ses pieds et reconnaîtrait qu’il était le meilleur. Eh ben, Frazier a gagné. Quinze foutus rounds. Décision unanime. Et Ali n’a rien reconnu du tout ! Écoutez : en 1964, Frazier a remporté l’or aux jeux Olympiques alors qu’il avait le pouce gauche cassé. Il n’en a parlé à personne, il a simplement continué à se battre pour l’Amérique. Ça, c’est quelqu’un qui a du courage. Qui a du cran. Vous comprenez ? Certains ne s’en rendent pas compte, déclara James Miller en redressant son menton mal rasé, les yeux étincelants.

— Absolument. Je comprends votre point de vue. Mais venons-en au fait, d’accord ? »

Miller dévisagea Phelan d’un air renfrogné.

« D’abord, dites-moi pour qui vous voteriez. »

Phelan était partagé sur le sujet ; mais il savait quelle réponse donner.

« Smokin’ Joe, sans hésitation. »

Son client sourit, leva une béquille.

« D’accord. Donc je me disputais avec le barbu, et ça a dégénéré. On s’est échauffés. Le barman nous a dit de la mettre en veilleuse. L’autre a commencé à l’insulter, alors il nous a ordonné de dégager. “Va falloir me forcer”, a grondé l’hirsute. Le barman lui a donné un coup de torchon mouillé en pleine figure, il ne l’a pas raté.

— Le barman, c’est-à-dire... » Phelan consulta ses notes. « M. Roy Breedlove.

— Peut-être, j’en sais rien. J’étais mort de rire. Et c’est là qu’il l’a fait.

— Qu’il a fait quoi ?

— Ce connard a sorti un revolver de poche et a tiré sur ma jambe. Il savait que c’était une prothèse, et il m’a flingué quand même ! »

James Miller afficha une grimace, qui devait assez bien refléter sa stupeur et sa colère initiales, estima Phelan.

« Les flics ont prétendu qu'ils étaient obligés d'emporter ma jambe, pour la balle. Ils l'ont gardée six semaines. C'est n'importe quoi – six semaines que je me coltine des béquilles. Et puis ils m'annoncent que je peux aller la chercher. Mon frère Byron propose de s'en occuper, tout ça pour me prendre en traître, quel enfoiré... J'aurais jamais cru ça de lui. Il faut que vous récupérez ma jambe. Je peux vous payer. Il me reste encore un peu d'argent du procès. »

James Miller fit craquer ses jointures et jeta un coup d'œil circulaire au salon, passant sur un vieux fauteuil à bascule au dossier bas et au siège tapissé de brocart décoloré – un héritage de la famille de sa femme, peut-être, puisque le reste des meubles paraissait flambant neuf. Tout étincelait : une table basse en verre et placage sur laquelle Mme Miller avait disposé trois magazines féminins en un joli éventail ; un meuble en placage de chêne contenant une TV de vingt et un pouces, une chaîne hi-fi et un tourne-disque au boîtier gris fumée ; la moquette jaune moutarde. L'homme regarda tout sauf Phelan. Il avait de l'argent, en effet.

« Mais votre frère est bien allé chercher la prothèse. Il n'a pas voulu vous la rendre ?

— Il m'a dit qu'il l'avait donnée à ma sœur Sherry. Cette garce... Depuis qu'on est petits, elle m'a toujours appelé Dingo, jamais James. C'est humiliant. C'est blessant. Même mes copains à l'école s'y étaient mis.

— Je vais avoir besoin de leurs noms et leurs adresses.

— Linda ! Apporte la feuille que tu as préparée ! »

Mme Miller surgit de la cuisine avec une feuille de bloc-notes et une canette de Schlitz, que son mari entama aussitôt.

« Vous voulez une bière, monsieur Phelan ? demanda-t-elle. Je vous en aurais apporté une, mais comme vous travaillez, je me suis dit...

— Tu aurais dû l'apporter de toute façon, mon chou. C'est la moindre des politesses. »

James Miller échangea un regard avec Phelan, d'un expert en bonnes manières à un autre, et secoua la tête comme pour dire : « On n'est pas aidés. »

« Non, merci, répondit Phelan. Vous avez bien fait. J'ai juste besoin de la liste.

— Excellent. Montrez-leur de quel bois on se chauffe ! » déclara James en s'extirpant du canapé. Il sautilla jusqu'au banc de musculation, s'allongea dessus en disant : « Allume la télé, chérie. »

Phelan empocha la liste et prit congé du couple. Mme Miller le raccompagna jusqu'à sa voiture. Peut-être une façon de s'excuser de ne pas lui avoir offert de bière tout de suite, pensa-t-il. Mais il se trompait.

« J'ai une question à vous poser, monsieur Phelan. »

Il réussit à ne pas répliquer : « Ça me fait une belle jambe. »

« Je vous écoute », dit-il simplement.

Le visage jeune et lisse de Mme Miller, dont les pommettes étaient marquées de deux traînées de blush très hautes, paraissait intimidé.

« Vous aimez cette teinte de rouge à lèvres ? Elle s'appelle "rose VIP".

— Très joli. »

Elle fronça les sourcils. « Ce n'est pas vraiment ce que je voulais vous demander. Voilà : le père de James est décédé l'année dernière. Sa maman n'a plus toute sa tête à cause de ses artères qui durcissent, et ils viennent de la mettre à Restful Ways... La maison de retraite, vous connaissez ? Ils pensent qu'elle n'en a plus pour longtemps. Et je me dis, puisque M. Miller est déjà là-haut, il doit être impatient que Mama Nettie le rejoigne. Mais James est jeune. Ce que je veux savoir, c'est : si vous étiez en train de mourir sur une table d'opération et que vous aviez la possibilité de retrouver votre femme, vous ne le feriez pas ? Vous l'abandonneriez sans hésiter ? »

James n'avait pas évoqué la maladie de sa mère. Phelan mit cette information de côté, pour essayer de répondre à l'épouse. Il ouvrit la portière

de sa voiture, cherchant quoi dire. Le moment s'éternisa.

Mme Miller le fixait d'un regard franc.

« Ne me jouez pas du pipeau, dit-elle. C'est une question sérieuse. »

« Du pipeau ! » criait souvent le grand-père de Phelan, à propos des politiciens, du gouvernement fédéral, de ses voisins. De plus en plus irascible avec le temps, il était bien plus âgé que sa femme. Le soir suivant sa mort, Phelan, qui avait à peu près quatorze ans à l'époque, s'était rendu chez sa grand-mère Lila sans éprouver le moindre chagrin. S'il avait réfléchi ne serait-ce qu'un instant à la question, il aurait imaginé qu'elle partagerait ses sentiments – c'était logique : son grand-père était sacrément vieux, et quand on était vieux, on mourait. Mais il avait trouvé Lila pliée en deux sur le lit conjugal, comme une primevère fauchée par un orage. Il avait eu honte quand il avait constaté à quel point il s'était trompé : d'un ton fervent, elle lui avait affirmé que si son grand-père était apparu sur le seuil et lui avait tendu les bras, elle serait partie avec lui sur-le-champ.

Il se racla la gorge.

« Difficile à dire, madame Miller. Je crois qu'il faut vivre cette situation soi-même pour prendre une décision. »

Elle acquiesça d'un air pensif, lèvres roses pincées. Les barrettes à cheveux en forme d'oiseau de Linda Miller représentaient des canards, nota Phelan.

Delpha descendit de la Ford Falcon pour regarder le pont tourner sur son pivot. Elle voulait avoir une vue dégagée et plus nette du bateau rouge battant pavillon du Texas qui remorquait une péniche chargée de marchandises. Isaac l'imita, luttant contre le vent pour ouvrir sa portière récalcitrante. Ils se postèrent au bord de la route, au milieu des graviers, des mauvaises herbes et des primevères. Leur voiture – celle du père d'Isaac, qui arborait une blessure rouillée sur une aile – était la troisième de la file, et ils n'étaient pas les seuls à être sortis. La route de la plage, un dimanche : tout le monde avait hâte d'arriver. Delpha avait la permission de Joe Ford pour effectuer le trajet de deux cents kilomètres aller-retour. Une journée ensoleillée, trente-trois degrés ; un vent constant soulevait leurs cheveux.

« Regarde ! »

Delpha fut obligée de crier, ravie, pour se faire entendre par-dessus les rafales.

L'homme aux cheveux blancs posté à la barre du remorqueur fumait. La péniche avait un pont rouge brique, où s'entassaient des containers jaunes, et un container bleu. Le vent entraînait des vagues dans le canal, aplatissait les grandes herbes vertes près des piles du pont.

Avec les vitres baissées, il y avait trop de bruit pour parler dans la voiture. Ils s'en moquaient. Isaac avait mis une cassette de Creedence Clearwater Revival et passait sans arrêt le bras autour du cou de Delpha. Elle se blottissait contre lui, embrassait le creux en dessous de sa mâchoire.

Il savait qu'elle était déjà allée au golfe du Mexique une fois – du moins la mère de Delpha lui avait dit qu'elle y était allée étant petite. Jamais depuis. Ils scrutèrent les dernières côtes avec attention, jusqu'à ce qu'elle tende le doigt en criant :

« Je la vois ! Elle est là ! Elle est là ! »

C'était ce que faisaient les enfants, jouer à qui apercevrait la mer en premier. Quand elle se retourna vers Isaac, il l'observait, ses longs cheveux ébouriffés autour de sa tête, un grand sourire aux lèvres.

La terre relâchait son emprise sur eux, s'évaporant en un liseré bleu qui se déployait de gauche à droite, à perte de vue et plus loin encore. Impossible de tout embrasser du regard à la fois, d'inspirer suffisamment profondément. Stupéfaite, Delpha se dilata, immense, incontrôlable, absorbant cet horizon et son vaste souffle salé. Il n'y avait pas si longtemps, elle avait voulu être la chambre 221 du New Rosemont. À présent qu'elle contemplait l'océan vivant, incommensurable, qu'elle l'entendait, qu'elle le sentait, elle savait qu'elle ne tiendrait plus dans cette chambre de la même manière.

Isaac gara la Falcon directement sur la plage. Ils enlevèrent leurs t-shirts et leurs jeans en se taquinant. Intimidée par le rayon bikini, Delpha avait acheté un maillot une pièce noir qu'elle devait tirer sur ses fesses. Isaac portait un long short à fleurs qu'il appelait « bermuda », trop grand pour lui. Il obligea Delpha à se laisser enduire de crème solaire, et elle lui en tartina à son tour sur le dos et le torse, en appliqua délicatement sur son visage tandis qu'il fermait les yeux. Il l'embrassa. Puis il voulut courir droit vers le golfe, qui tourbillonnait encore et encore devant eux.

Delpha secoua la tête et s'engagea lentement sur les dunes poudreuses, ses pieds nus s'enfonçant dans le sable qui s'infiltrait entre ses orteils, lui collait à la peau. Cheveux claquant derrière elle, elle traversa le sable tassé où gisaient des coquillages et des capsules de bouteille, du goudron, des méduses mortes et une pelle d'enfant en plastique rouge. Puis le sable détrempe et les vaguelettes transparentes et froides, en dentelle, qui vous

mordillaient les chevilles. Elle laissa l'eau fraîche monter sur ses jambes, Isaac lui enserrant la taille. Elle le repoussa doucement et leva les bras. Les vagues arrivèrent.

Elle flottait, sautait et était propulsée plus haut encore, crevait les vagues. Ou elle laissait la crête brunâtre la précipiter dans l'eau qui bouillonnait, l'aspirait, l'entraînait vers le rivage jusqu'à ce qu'elle s'échoue, le ventre sur le sable. Puis elle repartait en pataugeant vers les déferlantes, poussant l'eau tiède et lourde avec ses cuisses. Quel plaisir de perdre forme et poids, de devenir mouvement et sensation. Delpha plissait les yeux, éblouie par le soleil et le sel. Ses orteils ne touchaient pas le fond, sauf pour bondir à nouveau. Les rayons qu'elle ne pouvait pas regarder en face se croisaient en étincelant, se tordaient en losange. Elle perdit la notion du temps.

Enfin, elle permit à Isaac, qui arrivait en crawl, de l'arracher au ressac et de la ramener à leurs deux serviettes, une blanche empruntée au New Rosemont et une grande aux motifs d'hippocampes verts. Le vent glaça l'eau sur leur peau, mais le soleil chassa leurs frissons. Ils restèrent un moment à plat ventre sur le sable chaud, joues écrasées, cheveux dégoulinants, hors d'haleine, écoutant les cris d'enfants charriés par le vent et les jeeps qui passaient du rock and roll à plein volume. La main d'Isaac glissa vers celle de Delpha et la serra.

Il alla chercher la glacière pendant que Delpha récupérait un sac de courses, le chapeau de paille de Calinda Blanchard et d'autres serviettes. Une pour ses épaules, une pour servir de nappe. Elle prépara le pique-nique : des Tupperware de thon, œufs et cornichons à l'aneth, et de salade de poulet aux cornichons aigres-doux. Quelques petits pains briochés d'Oscar. Il avait préparé de la pâte en plus pour que Delpha puisse les cuire tôt ce matin-là. Des tranches de tomate et de concombre, salées et poivrées, un petit bocal d'olives espagnoles. Un bocal de tranches de pastèque et de quartiers de pêche, jus mélangés. La moitié d'un crumble aux mûres sauvages, également fourni par Oscar, qui n'y allait pas de main morte avec la matière

grasse. La croûte dorée craquait sous la dent et fondait sur la langue. Ils étaient poisseux de crème solaire, collants de sel, affamés, mangèrent du sable avec chaque plat. Le golfe rugissait, enflait et se brisait, déferlait vers eux et repartait en catimini.

Sur l'insistance d'Isaac, ils prirent le ferry pour Galveston. Monter sur un bateau en voiture était toute une histoire, ils durent faire la queue, se garer en suivant les instructions d'un homme armé d'un petit drapeau. Les gens sortirent de leurs véhicules, les enfants se précipitèrent dans l'escalier en piaillant. Isaac emporta le sac avec les derniers petits pains, et Delpha et lui se postèrent à l'arrière du ferry, jambes écartées pour garder l'équilibre. De l'écume blanche et mousseuse se refermait sur elle-même.

Les mouettes ! Ailes sombres suspendues dans l'air, les mouettes au ventre blanc planaient en criant. Il y en avait des couches et des couches. Il suffisait qu'Isaac ou Delpha brandissent un bout de pain pour que l'une d'elles fonde dessus. Une autre la remplaçait avant que la première leur ait arraché le morceau des doigts. Leur rire jaillissait sans interruption, comme l'écume derrière le ferry. Ils ne parvinrent à se calmer que lorsque tous les petits pains eurent été offerts, le mur de mouettes demeurant en l'air, quémandant toujours. Des pélicans au long bec se suivaient sur l'eau, flottant d'un air distingué comme des chats couchés sur leurs pattes repliées.

Ils se promenèrent à Galveston, où Isaac montra à Delpha les grandes demeures majestueuses – tourelles, balcons en filigrane blanc, palmiers et lauriers-roses. La circulation du dimanche étouffait Delpha, et ils regagnèrent bientôt la longue queue du ferry. Pendant le trajet du retour, elle saisit le bras d'Isaac, tendant le sien.

« Des requins ! Regarde !

— Mais non, mais non ! Ce sont des dauphins ! » cria Isaac dans le vrombissement du moteur, et ils se penchèrent par-dessus le bastingage de la proue pour regarder les sauts arqués des deux dauphins jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans l'eau scintillante.

Ils s'arrêtèrent à la douche extérieure de la supérette Swede, rincèrent leurs cheveux ensablés, leur visage, leurs épaules et leur cou rougis par le soleil, et achetèrent des hot-dogs et des Coca à déguster pendant qu'ils séchaient.

De nouveau garés sur la plage, ils se blottirent l'un contre l'autre et suivirent la course du soleil jaune qui descendait sur l'horizon, illuminait les vagues puis empourrait les nuages tandis que l'eau le submergeait.

Il était minuit quand ils rejoignirent le pont pivotant ; aucun bateau de fret n'attendait. Le canal était sombre et vide, occupé à ses propres affaires, non assujetti à celles de l'homme. Ils traversèrent la structure en métal festonné, gagnèrent la route à deux voies plongée dans le noir.

Isaac voulait rester, mais il n'insista pas. Il déposa Delpha devant la porte du New Rosemont, l'embrassa, pressant les mains sur les oreilles de Delpha pour attirer son visage vers le sien. Elle pénétra dans le salon, faiblement éclairé par deux lampes, et alla boire un verre d'eau à la cuisine. Elle s'essuya la bouche sur le dos de sa main brûlée par le soleil, rinça le verre.

Quelle journée.

L'aumônier au bec-de-lièvre s'adressa à elle depuis le tabouret le plus proche du fourneau, à l'écart du faisceau de lumière jaune émanant de la porte du fond. Il répéta les paroles qu'il avait l'habitude de prononcer avant de s'en aller. Toujours les mêmes, lorsqu'il se levait pour partir, parce qu'il pouvait partir, parce que la grille s'ouvrirait devant lui. Il lui disait à bientôt, avec un sourire doux, accidenté. Et avant de refermer les mains sur les siennes, il les écartait comme si le monde tenait entre elles.

*Ce jour est un jour de bonnes nouvelles.*

*Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous ne disons mot.*

Réciter ce passage à une prisonnière – le coup au cœur que cela portait à Delpha était atténué par le fait que l'homme semblait avoir conscience

de son culot. Un jour, elle avait fini par demander : « Quel ange a dit ça, alors ? »

« Ce n'était pas un ange, avait répondu l'aumônier d'un air serein. C'étaient des lépreux. »

Byron Miller vivait dans un quartier aux maisons serrées les unes contre les autres, à l'est de la ville, dans une minuscule bicoque en bardeaux avec deux bandes de béton en guise d'allée et des herbes folles qui poussaient au milieu. Il venait de rentrer chez lui, ayant profité de la fête nationale pour aller pêcher. Phelan le trouva dans l'allée après l'heure du dîner, en train de bricoler son pick-up. Il était plus grand que son frère James, plus solidement bâti, avec des rides plus nombreuses sur le front, et plus profondes. Sûrement pas beaucoup de cheveux sous sa casquette de baseball. L'homme reposa une lampe stroboscopique et s'essuya les mains avec un chiffon rouge, un doigt après l'autre, pendant que Phelan se présentait.

Ses yeux brun cannelle perdirent leur expression affable.

« Mon frère a envoyé un privé chercher sa jambe. On touche le fond.

— Le fond de quoi, monsieur Miller ? »

Byron s'accroupit, rangea la lampe stroboscopique dans une boîte à outils verte. Il s'adressa à la boîte :

« Vous savez, ma femme a quatre frères, et ils se sacrifieraient sans hésiter les uns pour les autres. Ils se filent des coups de main pour la plomberie, repeindre leur maison, tout ça. Ils forment une équipe, quoi. J'aime bien passer du temps avec eux. Mais il faut dire qu'ils sont assez proches en âge. » Il referma la boîte à outils et se leva. « James, c'était un bébé surprise, très tardif. Je me rappelle que mes parents ne s'entendaient plus trop, et mon père a piqué une crise quand il a appris la nouvelle. Sherry

et moi, on était à un âge où on trouvait ça gênant que tous nos copains voient notre mère enceinte. Des gosses. Mais quand ils l'ont ramené à la maison, c'était comme si on avait un jouet tout neuf, et il a eu quatre parents, avec Sherry et moi. Aujourd'hui, il lèverait pas le petit doigt pour nous.

— C'est dommage.

— Vous l'avez dit. Je suis l'aîné. Quand vous vieillissez, que vos vieux passent l'arme à gauche ou perdent la tête, vous pensez à tout ça. »

Byron arrêta de s'essuyer les mains et fixa Phelan d'un regard direct et ferme.

« Vous avez des frères ? »

— Oui.

— Je parie que vous vous voyez souvent, que vous vous entraidez, ce genre de trucs, non ? »

Phelan fit mine d'y réfléchir.

« Pas vraiment, malheureusement. »

Au vu de la grimace affligée de Byron, il estima plus sage de tourner encore un peu autour du pot.

« James est le benjamin, alors. Il m'a dit que vous le surnommiez Dingo. D'où ça vient ? »

Le sourire poids plume de Miller alléga à peine son expression funèbre.

« Oh, ça a aucun rapport avec le fait d'être cinglé. Vous voyez ces fausses boîtes de cacahuètes de la marque Dingo, avec un serpent à ressort qui vous saute à la figure quand vous les ouvrez ? Papa a joué ce tour à James, quand il avait cinq ans à peu près. Il a cru que c'était un vrai serpent. Il a détalé à toute berzingue, en hurlant. À la nuit tombée, ma mère a dû aller le chercher et le ramener de force à la maison. Après ça, mon père et Sherry l'ont surnommé Dingo. Un truc de famille.

— Mais il n'aimait pas ça, si ?

— Il tirait souvent la tronche. J'ai toujours pensé que c'était parce qu'il était minus. Pas seulement quand il était gamin. Sherry est aussi grande

que moi, et je mesure un mètre quatre-vingts. Un de ses fils joue au basket pour Forest Park, il est pivot. Il a emmené son équipe jusqu'aux championnats nationaux. James, enfin Dingo, il tient de notre mère. Fragile comme un moineau.

— Il n'a jamais fait de sport ?

— L'équipe de football du lycée a fini par l'accepter, pendant sa dernière année. Un sacré spectacle : on ne le voyait même pas derrière ses épaulières. Il est entré sur le terrain au dernier match de la saison, quand ses coéquipiers perdaient 45-7 et qu'il ne pouvait pas faire de mal. Ils jouaient contre Charlton Pollard. Et là, James attrape le ballon au vol et se met à courir vers la ligne des dix mètres ! » Le sourire de Byron Miller paraissait un peu plus sincère, cette fois. « Et puis ces gars noirs se sont jetés sur lui et l'ont aplati. Ils n'ont même pas de certificats de naissance, vous savez. Il devait y avoir des types de trente-cinq ans dans le tas. »

Phelan se rappelait avoir entendu cette rumeur à chaque match contre Charlton Pollard, le lycée fréquenté par les Noirs. Et seulement à ce moment-là. Il se souvenait aussi du regard étincelant de James, quand il avait décrit la façon dont Joe Frazier s'était battu malgré son pouce cassé.

« Mais James a continué à jouer. »

Byron Miller l'observa, étonné.

« Ouais, le *quarterback* lui a passé le ballon. Il le lui a littéralement posé dans les mains. Et James l'a lâché. Mon père s'est foutu de lui pendant tout le chemin du retour. Il n'a arrêté que quand il a vu l'état de sa main, le lendemain, et il l'a emmené faire une radio à l'Hôtel-Dieu. Poignet cassé.

— Ça a dû être un peu dur pour votre frère.

— Mon père pouvait être dur. Quand on avait déconné, il nous asseyait sur le fauteuil à bascule de maman et nous fouettait la nuque avec sa ceinture. C'était le fauteuil du Jugement dernier. Si on s'en échappait, il nous y rasseyait de force. Une vraie torture, mais il fallait encaisser. Moi, j'encaissais. Dingo poussait des hurlements à faire trembler les murs. » Byron

Miller haussa les sourcils. « Papa plaisantait, à propos de cette passe. Il taquinait tout le monde, pas seulement mon petit frère. Et quand il a eu ses problèmes au cœur, il en a remis une couche. On lui avait interdit le tabac et le sel, ça le rendait dingue. La seule chose qui le calmait, c'était de jouer aux cartes avec les quelques copains qui lui restaient. Un sacré joueur de poker. Il est mort l'année dernière. Maman a perdu la tête, après.

— Navré de l'apprendre. »

Byron Miller baissa les yeux vers les mauvaises herbes entre les bandes de béton de l'allée. Puis il serra le poing, se mit à dégraisser les plis de peau au niveau de ses jointures.

« Vous êtes méticuleux », remarqua Phelan en souriant.

Miller le dévisagea, fit un signe du menton vers la porte d'entrée.

« Une vieille habitude. J'essaie de laisser la saleté dehors, dit-il sans le quitter du regard.

— Une pratique admirable. C'est vous qui avez la jambe, Byron ? »

L'homme fourra le torchon dans sa poche arrière.

« Même si je l'avais, je pourrais pas vous le dire. »

Phelan posa un pied sur le pare-chocs de la voiture, se pencha en avant.

« Quel est le problème, avec votre frère ? Il ne m'a rien dit, mais il doit y avoir quelque chose. Vous ne m'avez pas l'air de quelqu'un qui ferait un coup tordu pour le plaisir. »

Byron scruta Phelan, puis croisa les bras.

« J'ai aucun problème avec mon frère. Sherry, si, et je suis de son côté. Il vous en a même pas parlé, hein ? »

Phelan secoua la tête.

« Il m'a dit que sa sœur et vous étiez jaloux des indemnités qu'il a touchées après l'accident. Voyons voir : il vous devait de l'argent, il a reçu son gros chèque et ne vous a pas payé, alors vous avez pris sa jambe en otage ? »

Le frère se racla la gorge, envoya un mollard à côté de la chaussure de Phelan.

« L'accident remonte à trois ans. L'argent... Il faut toujours que ce soit l'argent, hein ? C'est ce que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens recherchent. Vous venez de rencontrer le un pour cent restant, l'ami. »

Byron Miller referma le capot de son pick-up, ramassa sa boîte à outils et rentra chez lui.

Phelan léchait le glaçage au chocolat d'un donut en parcourant le journal. Le chocolat était plus facile à avaler que la nouvelle selon laquelle Nixon avait refusé de témoigner devant la commission d'enquête sénatoriale ou de lui remettre ne serait-ce qu'un bulletin météo, faisant valoir ses « privilèges de chef d'État ». Ce qui, selon l'interprétation de Phelan, revenait à dire : « Nananère, je suis président et pas vous. »

Captivé par ce message politique, il buta sur deux noms dans la rubrique « Divorces » du *Beaumont Enterprise* : « Neva McCracken Elliott et Lloyd T. Elliott. » Il se dépêcha d'aller montrer ça à Delpha, qui regarda le journal, leva les yeux vers lui sans bouger la tête et haussa les épaules.

« Vous êtes moins curieuse que moi, se sentit-il obligé de remarquer.

— On peut apprendre à se passer de curiosité.

— J'aimerais quand même bien connaître la clé de l'affaire. »

Trop tard, il s'interrompit et réfléchit à ce que sa secrétaire venait de dire.

« On a été payés. C'est ça, la clé de l'affaire, monsieur Phelan. »

Il rapprocha une chaise en bois de son bureau. Les cheveux brun clair de Delpha se soulevaient par intermittence dans la brise artificielle du ventilateur, encadrant son visage. Un visage un peu tiré, un peu orageux.

« Le truc, c'est qu'un des membres de ce couple s'apprête à perdre quelques milliers de dollars, mais qu'aucun des deux ne se retrouvera jamais sur la paille, dit Phelan.

— Si on en croit vos photos, le mari sera plus heureux comme ça.

— Donc la femme de Lloyd nous a payés pour lui rendre service en douce ?

— C'était peut-être sa petite copine, en fait.

— Impossible. »

Delpha appuya sur le bouton-poussoir de son stylo. Un clic. Deux.

« Vous êtes sûr ?

— J'ai vu la petite copine, vous vous souvenez ? Je l'ai prise en photo une dizaine de fois. »

Phelan alla se poster devant le ventilateur, savourant le courant d'air, mains derrière le dos.

« En plus, j'ai vérifié sa plaque d'immatriculation au service des cartes grises. J'ai un ami là-bas.

— Vous avez un tas d'amis. Et... ?

— Annie McNeill, enseignante à l'école primaire Eugene Field. Je l'ai observée à la sortie des classes à 15 heures, j'ai vu son compagnon. Discuté avec quelques mères d'élèves. Je leur ai dit que j'étais papa, imaginez un peu, et que je venais me renseigner sur la meilleure maîtresse pour ma petite fille. D'après le portrait qu'elles m'ont brossé, Annie McNeill n'est pas du genre à faire du chantage.

— Elle est du genre à tromper son mari. J'imagine que vous n'avez pas appris tout ça en un après-midi, si ? »

Phelan enfonça les mains dans ses poches, baissa la tête.

« Notre cliente n'était pas Annie McNeill avec une perruque », insista-t-il.

Il s'écarta du ventilateur. Le courant d'air libéré se dispersa dans le bureau, et les cheveux de Delpha se remirent à danser. Elle avait les yeux plissés.

« Je sais, j'ai compris, dit Phelan. L'agence doit se nourrir, comme moi. Mais, je me répète, ce n'est pas Annie O'Neill qui nous a embauchés. Elle ne

ressemble pas à la femme que j'ai rencontrée. Notre cliente voulait entuber Lloyd Elliott. Salement.

— Par “entuber”, vous voulez dire lui faire une crasse.

— Dans cette situation, oui. L'expression peut avoir plusieurs sens, c'est vrai. »

Ils écoutèrent le ventilateur un moment. Puis Delpha reprit la parole, sans regarder Phelan :

« J'ai connu une femme qui avait été envoyée en prison pour avoir tué son frère. Il la tripotait, la battait et un tas d'autres choses, à ce qu'elle disait. Elle s'appelait Sue Jones, on la surnommait Sue la moche. Elle n'aimait pas les hommes. À peine une semaine après son arrivée, elle est tombée raide dingue d'une femme appelée Forever. Je vous jure que c'était son vrai nom. Une femme de couleur aux yeux verts. »

Un petit sourire se dessina sur les lèvres de Delpha. Elle ne le regardait toujours pas, mais Phelan sentit son ventre se serrer.

« Sue était une godiche amoureuse. On voyait bien qu'elle avait été comme morte, les vingt dernières années de sa vie. Et tout d'un coup elle sortait de sa tombe, par une belle soirée de printemps. Elle aurait fait n'importe quoi pour s'asseoir à côté de Forever, lui toucher la main. Un gardien du nom de J. W. a eu vent de l'histoire et décidé de mettre le holà aux tripotages. Il a transféré Sue la moche dans l'équipe qui nettoyait les chiottes et menacé Forever de lui enlever la radio dans sa cellule. Juste parce qu'il avait le pouvoir de le faire. »

Alors Sue la moche avait coincé le gardien dans une réserve, s'était débarrassée de son pantalon et de ses sous-vêtements, dressée sur la pointe des pieds et arc-boutée contre un mur. Delpha relata cette partie de l'histoire avec un sourire de Joconde.

« Conclusion ? demanda Phelan.

— Un peu de syphilis, pour commencer. Après, Sue a fait une mauvaise chute, elle s'est retrouvée à l'infirmerie avec deux yeux au beurre noir et un

grand sourire. On lui a donné de la glace pilée, de la pénicilline. »

Phelan médita l'information.

« D'accord, et alors ? Elle avait gagné au loto des emmerdes.

— Oui, c'était du Sue tout craché. La reine de ce genre de concours.

— Je ne comprends pas. Quel est le rapport avec l'affaire Elliott ?

— Il n'y en a peut-être pas. Mais ce qu'on a entendu dire, c'est que J. W. était fiancé. Et en découvrant le résultat de ses tests sanguins, sa future épouse l'a plaqué. Mais elle avait donc la syphilis elle aussi, malgré la robe en dentelle dans sa penderie, et elle avait bien l'intention d'emporter cette information dans la tombe. J. W. a expliqué à sa famille qu'elle lui avait refilé une maladie vénérienne, alors, forcément, il avait annulé le mariage. Ses parents ont ébruité le secret aux quatre vents. Il avait remporté la partie.

— Alors ce que vous voulez dire...

— Ce que je veux dire, c'est qu'on a beau tirer des plans sur la comète, rien ne garantit qu'ils fonctionneront. Sue la moche avait piégé ce gardien, mais il est ressorti de l'affaire dans la peau du martyr.

— Donc, la morale de l'histoire, c'est que la vengeance est une arme à double tranchant.

— Ces histoires n'ont pas de morale, monsieur Phelan. Les choses sont arrivées comme ça, c'est tout.

— J. W. a continué de se mêler des affaires de cœur de Sue, après ça ?

— Non. Plus jamais. »

Delpha recopia mot pour mot la notice nécrologique de James T. Miller père, tira un trait en dessous. Elle retraça l'évolution de son entreprise de peinture en feuilletant plusieurs années de bottin, prit des notes sur une grande feuille jaune.

Puis elle attrapa son sac et alla passer un coup de fil dans une cabine téléphonique, s'exprimant d'un ton sincère dans le combiné poussiéreux pendant que le soleil lui tapait sur le crâne. Elle marcha jusqu'à la State National Bank, le chemisier trempé de sueur, l'humidité imprégnant la racine

de ses cheveux, qui s'aggloméraient en mèches folles et lui chatouillaient les joues. Elle fit la queue au guichet de Debbie, remarqua ses boucles d'oreilles : de jolis triangles rouges qui se balançaient tandis qu'elle parlait avec les clients et tapait des chiffres sur sa calculatrice.

« Salut ! s'exclama Debbie quand Delpha arriva devant elle. Comment va mon vieil amoureux Tom ?

— Bien. M. Phelan est occupé sur une enquête.

— C'est lui qui t'a demandé de l'appeler comme ça ?

— Non, répondit Delpha d'un ton égal, c'était mon choix. C'est plus professionnel.

— Tant mieux, alors. En quoi puis-je t'aider ? »

Elle le lui expliqua. Debbie la redirigea vers une responsable des prêts assise à un beau bureau de l'autre côté de la pièce, derrière une pile de dossiers. Son regard vif laissa entendre à Delpha qu'elle lui aurait bien posé quelques questions, mais qu'elle s'abstiendrait.

Delpha s'en alla poser ses propres questions à la femme au bureau, qui avait une bonne cinquantaine d'années et un maquillage minimaliste, pour ne pas effrayer les présidents de la banque. Après lui avoir indiqué qu'elle avait un compte d'entreprise et livré une description abrégée et édulcorée de l'affaire sur laquelle l'agence Phelan enquêtait, elle afficha un sourire modeste et amical. L'élargit quand elle constata qu'il ne débloquent pas la situation. Devint un peu plus bavarde. La responsable des prêts se détendit juste assez pour lui fournir quelques détails, une ou deux anecdotes, et Delpha, satisfaite, la remercia et se leva.

Elle céda la place à un homme noir portant un costume à veston croisé et une élégante serviette. Une expression déterminée sur le visage, des chaussures bien cirées. Un jeune couple attendait derrière lui, des clients ou des parents, qui se tenaient la main. Ils s'assirent tous les trois pour s'entretenir avec la femme, qui les écouta, la tête penchée. Son regard d'une neutralité délibérée, ses sourcils exagérément haussés firent comprendre

à Delpha qu'ils n'obtiendraient peut-être pas le prêt qu'ils étaient venus demander.

Après avoir consulté la feuille fournie par l'épouse de James Miller, Phelan se rendit chez sa sœur, Sherry Boatwright. Il s'arrêta dans un quartier construit en brique proche du collège Stephen F. Austin. Jolies maisons, grands arbres, garages à deux places, allées pentues en béton lisse. Au-dessus de la porte du garage de Sherry, un panier de basket semblait fixé à la hauteur réglementaire. Le jardin était entouré d'une clôture, derrière laquelle deux collies patrouillaient, museau contre le grillage. Près de la porte de service, une terrasse en béton et un barbecue, des chaises de jardin et un transat. À l'évidence, les Boatwright s'en sortaient mieux que Byron. Et peut-être mieux que James, même avec ses indemnités.

Sherry l'attendait. Elle savait qu'il lui rendrait visite, car son frère avait dû sonner l'alerte sitôt rentré chez lui. Même s'il était dix heures du matin, Phelan s'était imaginé qu'elle serait flanquée d'un mari. Mais non. C'était autre chose. La femme à queue-de-cheval vêtue d'un short, assise comme sur un trône, jambes écartées et solides, bras pliés et grandes mains pendant sur le côté, semblait planer dans l'air. Elle laissa Phelan traverser le jardin, l'étudiant tandis qu'il s'approchait. Lorsqu'il arriva à quelques pas d'elle, Sherry Boatwright se leva, révélant une chaise suppliciée. Une main sur la hanche, la sœur de James et Byron Miller faisait la taille de Phelan et dix bons kilos de plus que les quatre-vingts dont il pouvait se targuer, sans beaucoup de graisse superflue. Elle avait des cuisses épaisses comme des poteaux, des mollets comme des melons. Son bonnet E ne servait

qu'à attirer l'attention sur la largeur de ses épaules. S'il n'avait pas su de qui elle était la sœur, Phelan aurait misé sur le gigantesque boxeur Primo Carnera – les Alpes ambulantes, soixante-douze K-O au compteur, dont un qui avait duré pour toujours.

« Je sais qui vous êtes », déclara Sherry, coupant court aux présentations.

Elle l'avait déjà détaillé de la tête aux pieds. Phelan était sur *son* allée de jardin, devant *sa* porte, mais cette femme aurait pris possession de n'importe quel lieu. Avec grand plaisir. Phelan avait du mal à l'imaginer pailler tendrement les fleurs de son jardin, mais la voyait très bien arroser un séquoia géant à la lance à incendie.

« Je ne vous importunerai pas plus longtemps que nécessaire, commençait-il – ce qui ne voulait pas forcément dire qu'il allait faire court, mais en donnait l'impression. Votre frère James m'a engagé pour récupérer sa jambe artificielle, et j'espère que nous pourrons parvenir à un accord à ce sujet.

— Peut-être », répondit-elle.

Elle ne l'invita pas à entrer, sans pour autant recommencer à martyriser sa chaise. Elle le fixait droit dans les yeux.

« Je veux qu'il me rende mon fauteuil à bascule. »

*L'affaire bascule*, fut la première chose qui vint à l'esprit de Phelan. La seconde fut une réévaluation à la hausse du courage de Dingo, qui osait tenir tête à une sœur pareille.

« Un fauteuil ?

— C'est ça. Ne faites pas l'innocent. »

*J'aimerais bien*, pensa Phelan, indigné. Regardant Sherry parfaitement en face, il demanda :

« Et c'est votre frère qui a ce fauteuil ? »

Il dressa un inventaire mental du salon de James Miller, se rappelant avoir vu, parmi les meubles neufs, ce vieux fauteuil au siège tapissé de brocart. Un dossier bas, probablement en pin, décoré à la chaîne à l'époque du Dust Bowl.

« James l’a piqué chez notre père pendant la veillée, quand j’étais au funérarium avec Byron, dit Sherry en redressant le menton. Il savait que j’y tenais particulièrement. J’ai un fils au lycée, et trois filles. Deux sont fiancées. La troisième est mariée et doit accoucher en octobre. Je lui ai promis le fauteuil à bascule de sa grand-mère pour le bébé. James n’a même pas d’enfants.

— Pas encore, contra Phelan en glissant les mains dans ses poches. Il a une femme qui l’aime beaucoup. »

Sherry Boatwright relâcha légèrement sa pose de gardienne de prison.

« On n’a rien contre Linda. C’est un problème entre Dingo et nous. Ils peuvent s’acheter un fauteuil neuf quand ils auront un bébé en route. J’accepterai même de leur prêter le nôtre. Mais je veux garder ce souvenir de famille pour le bébé de ma fille.

— Ma foi, ça ne me paraît pas insensé. Pourquoi James refuse-t-il de vous le rendre ? »

La grande femme fit la moue. Elle se tourna vers la rue, où une Chrysler dernier modèle ornée d’un autocollant d’apprenti conducteur approchait à la vitesse d’un escargot, le garçon au volant s’arrêtant cinq mètres avant le panneau stop.

« Je ne sais pas. Je l’ai bercé dessus moi-même quand il était petit.

— C’est peut-être pour ça qu’il l’a pris.

— Aucune chance ! répliqua Sherry avec un rire rocailleux. Apparemment, il a une dent contre moi depuis la mort de papa. »

Phelan secoua la tête, examinant une haie de lauriers-roses qui marquait la frontière avec le jardin des voisins. Fleurs blanches et roses. Bon parfum, jolies feuilles, d’un vert brillant. Une poignée aurait empoisonné un cheval.

« Désolé de l’apprendre, dit-il. J’ai deux frères. On se dit à peine bonjour. J’aimerais que la situation soit différente, madame Boatwright. » Ça ne faisait pas de mal à son jeu d’acteur, cette petite pointe d’indifférence. « À mon avis, votre frère Byron pense la même chose. »

Les yeux de Sherry avaient beau être tirés sur les côtés par sa queue-de-cheval brune serrée, striée de gris aux tempes, elle parvint tout de même à les écarquiller un peu.

« Alors vous êtes au courant. James était le petit dernier, et il faut croire qu'on l'a trop gâté. »

Elle lui raconta l'histoire du surnom, que Phelan avait déjà entendue. Elle ajouta d'autres anecdotes. Lui expliqua que Byron et elle n'avaient jamais mis leur petit frère à l'écart, malgré leur grande différence d'âge. Ils jouaient avec lui. Se passaient son vieux doudou rapiécé, Nannit, pendant qu'il essayait de l'attraper. Le laissaient prendre la batte quand Byron s'entraînait à faire des lancers au baseball. Se moquaient de lui lorsqu'il ratait la balle ; ils s'amusaient bien. Elle lui expliqua qu'elle était restée postée devant la porte de la pièce obscure où James, âgé de deux ou trois ans, sanglotait roulé en boule sur ce fauteuil à bascule qu'il refusait de lui rendre à présent. Leur père avait décrété qu'il n'élèverait pas une mauviette qui avait peur du noir et enfermé James à clé. James pleurait à chaudes larmes. Quelques heures plus tard, une fois leur père couché, leur mère avait extirpé la clé de sa poche et mis son petit garçon à l'abri dans la cuisine éclairée.

« James se cramponnait à maman comme un bébé singe, je vous jure. Et elle le laissait toujours faire. »

Il y avait quelque chose de bancal dans le sourire de Sherry.

Phelan hocha la tête, jeta un œil au garage des Boatwright.

« Il paraît que votre fils est basketteur. »

L'expression mélancolique de la femme s'éclaira.

« Un mètre quatre-vingt-quatorze et des poussières, et il n'a pas fini sa croissance. Farley n'est qu'en deuxième année de lycée, mais il arrive déjà à dunker. Neuf rebonds à son dernier match. »

Phelan émit un sifflement impressionné. Puis il sourit à Sherry. Elle lui rendit son sourire, se redressant de toute sa taille, une montagne surplombant

fièrement sa couvée de contreforts naissants. Puisqu'elle semblait à deux doigts de devenir aimable, il tenta sa chance :

« Si j'arrive à convaincre James de se séparer de ce fauteuil à bascule, vous lui rendrez sa jambe ? »

Elle hocha lentement la tête. Estimant que le genre de poignée de main mesurée que les hommes réservaient aux femmes ne conviendrait pas à Sherry Boatwright, Phelan y alla franco. Quand il reprit le chemin de l'agence, sa main droite palpait de douleur sur le volant. Heureusement qu'on ne se servait pas de la main gauche, parce que Sherry aurait réduit son moignon en bouillie. Mais surtout, Phelan repensait aux paroles de Byron Miller à propos de ses beaux-frères. Et du rare pourcentage de la population qu'on ne pouvait pas acheter.

Il résuma l'entretien à Delpha, lui décrivit le physique et l'attitude de la sœur de James Miller, l'endroit où elle vivait. Il ajouta un détail. Le rictus révélateur qui s'était profilé derrière le sourire maternel de Sherry.

Delpha croisa les bras.

« C'est un fauteuil à bascule tout bête ?

— Non, avec un dossier bas et un siège rembourré. Couvert d'un tissu décoloré, assez épais, à motif.

— Alors je me demande pourquoi vous êtes revenu ici au lieu d'aller interroger le fauteuil, déclara-t-elle d'un ton sec. Une femme pleine aux as qui pique la jambe de bois de son frère pour récupérer un fauteuil à bascule – et qui sourit de travers lorsque vous faites mine de l'aider... »

Depuis quand était-ce un crime de consulter une collègue ? Phelan nota une certaine irritation dans l'expression circonspecte de Delpha, comme si elle se demandait s'il mettait son intelligence à l'épreuve. Pourquoi s'était-il arrêté au bureau ? Eh bien, il avait besoin de l'information qu'il l'avait envoyée chercher à la bibliothèque : la notice nécrologique de James Miller père. Elle aurait dû le savoir.

Delpha le savait parfaitement. Elle avait tapoté la gomme de son crayon sur ses notes. Sherry Boatwright voulait ce fauteuil pour d'autres raisons que bercer ses petits-enfants, et sa secrétaire l'avait compris aussi bien que lui, quand il avait décrit l'expression qui lui avait mis la puce à l'oreille.

Phelan traversa la petite pièce pour s'asseoir sur le canapé d'occasion placé sous la fenêtre, alluma une cigarette, étendit les jambes. Le jour se fit lentement dans son esprit : il voulait juste discuter un peu avec Delpha. Voilà pourquoi il lui avait raconté sa visite chez Sherry. Il aimait savoir ce qu'elle pensait.

« Je vous demandais simplement votre avis. »

Elle l'observait en plissant les yeux, un éclair anthracite dans les pupilles.

« Ou vous vouliez que je vous raconte une petite histoire de prison ? »

— Bon sang, Delpha, vous ne pourriez pas être plus à côté de la plaque ! protesta-t-il en se redressant. Ça vous dérangerait de baisser la garde cinq minutes ? »

En entendant son prénom, Mlle Wade allongea son cou gracieux et rentra le menton, comme un cygne. Tout ce que Phelan savait des cygnes lui venait d'un souvenir d'enfance, près d'une mare pleine de scories à Houston. De jolis animaux blancs, quand ils flottaient sur l'eau, mais ils pouvaient se déplacer à la vitesse d'un bateau à vapeur, ils aimaient le pain, et ils mordaient.

Phelan fit tomber des cendres dans sa paume.

« Vous avez eu droit à une expérience de premier plan de la nature féminine, et vous m'avez dit que je pouvais vous interroger à ce sujet, tant que je ne tournais pas autour du pot. Je vous pose la question franchement. Quelle règle j'ai enfreinte, cette fois ? »

Delpha réfléchit à ces paroles, les yeux toujours plissés. Puis elle sortit un cendrier en plastique noir d'un tiroir, le tendit à Phelan, retourna s'asseoir à son bureau, coinça une mèche de cheveux bruns derrière son oreille et leva la tête.

« D'accord. Mais il n'est pas nécessaire d'être une lumière pour résoudre cette énigme, et on le sait tous les deux. »

Phelan étudia un petit bout de peau rétif près de son ongle.

« Je n'ai jamais prétendu le contraire. »

Un léger hochement de tête de Delpha marqua son assentiment, et la reprise de relations cordiales.

« Alors », dit-elle en joignant le bout des doigts, comme un banquier s'apprêtant à sortir de mauvaises nouvelles de son chapeau.

Phelan ne bougea pas.

« Il y avait une fille qui s'appelait Sandra Ann, et qui s'était fait pincer pour avoir monté une arnaque avec de fausses annonces de rencontres. Mais on n'avait pas démantelé son affaire en dehors du Texas, et elle avait encore quelques amoureux dans d'autres États qui lui envoyaient de l'argent tous les mois. Elle avait des paquets de Lucky Strike sous son lit, une boîte à chaussures bourrée de flacons de vernis à ongles. Bien plus que la quantité autorisée. Une bouteille maxi-format de crème de jour Olaz, de la lotion nettoyante, des culottes en nylon. Un soir, pour rire, la cuisinière ne lui a pas servi de tarte. Je ne vous parle pas de pâtisserie fine, mais de pommes en conserve préparées par une pyromane en taule. Sandra a piqué une telle crise qu'il a fallu deux gardiens pour la maîtriser.

— Et d'après vous, Sherry Boatwright ressemble à Sandra Ann.

— D'après moi, les personnes déjà gâtées en veulent toujours plus. »

Phelan médita l'idée.

« On peut s'occuper de ça, maintenant ? demanda Delpha en brandissant son bloc-notes.

— Oui.

— James T. Miller, premier du nom, est décédé il y a environ un an, des suites d'un emphysème. Il avait soixante-quatorze ans. Il a laissé derrière lui sa femme Nettie, ex-employée de la State National Bank, et trois enfants. Vous connaissez leurs noms. C'était un vétéran de l'armée américaine.

Il travaillait comme peintre en bâtiment pour sa propre entreprise, H&M Painting. Et... »

Elle leva les yeux du bloc-notes avec une moitié de sourire.

Enfin. *C'est tout ce que je voulais*, pensa Phelan. *Une petite discussion, un sourire, et on s'y remet. Je ne suis pas quelqu'un de compliqué, bon Dieu.*

« Et quoi ?

— J'ai mené ma petite enquête sur H&M Painting, en consultant les anciens annuaires à la bibliothèque. L'entreprise cesse d'apparaître en 1958. Si Miller père a travaillé ailleurs au cours de sa vie, sa notice nécrologique ne le précise pas. » Delpha tourna une page. « J'ai appelé la maison de retraite Restful Ways, où vous m'aviez dit que Nettie Miller avait été placée. J'ai expliqué que j'étais une de ses nièces, que je vivais loin, et que je me demandais quoi apporter quand je viendrais la voir, parce qu'on m'avait prévenue qu'elle ne tournait plus rond. J'ai posé quelques questions d'un ton préoccupé. J'ai demandé ce qu'elle arrivait encore à faire par rapport à avant, tout ça. »

Mme Nettie Miller avait tendance à porter son soutien-gorge par-dessus ses vêtements. Elle recrachait ses légumes par terre. Ses enfants avaient déclaré qu'elle était membre de l'Église baptiste Rosebud, mais la réceptionniste n'en aurait pas mis sa main à couper, parce que le pasteur ne lui avait pas encore rendu visite. Une amie de la banque était passée, en revanche.

« De la banque ? dit Phelan.

— Où elle travaillait. Notre banque, où votre copine Debbie est employée. »

Phelan joignit les mains. Par solidarité envers son moignon, son auriculaire gauche refusa de se plier.

« Vous êtes allée voir Debbie ?

— Oui. Nettie Miller était déjà partie quand on l'a embauchée. Mais la responsable des prêts l'avait connue, c'est une femme plus âgée. Nettie a

travaillé vingt-neuf ans pour cette banque. Elle était notamment chargée de gérer les coffres-forts des clients, d'établir l'inventaire de leur contenu et ainsi de suite. Vous savez quelle était sa spécialité ?

— Mettre une partie de ce contenu de côté.

— Sûrement. Et s'occuper des personnes endeuillées qui venaient fermer le coffre de leurs chers disparus. Ils appréciaient tous Nettie. Certains ouvraient même un compte dans son agence, après. Grâce à elle, les affaires marchaient. Jusqu'à ce qu'elle commence à oublier des choses, et en répéter d'autres. Et puis, un jour, elle a fait pipi assise à son bureau. »

Phelan grimaça. Il mit les mains sur les hanches, et dévisagea Delpha.

« C'est du travail de premier ordre, vous savez. Merci. »

Mlle Wade le gratifia d'un nouveau sourire, et celui-ci était entier.

Linda Miller ouvrit la porte à Phelan dans une odeur de vaseline, avec une serviette tachée autour des épaules, des gants en plastique transparents et une tête de porc-épic : des mèches enduites d'une substance blanche gluante pointaient par les trous de son bonnet. Elle n'avait pas l'air perturbée de recevoir du monde dans cet état, même si, sur l'autoroute de la laideur, elle se trouvait à des années-lumière des femmes qui sortaient faire leurs courses en bigoudis. Elle escorta Phelan jusqu'au salon, où James regardait un feuilleton, une jambe posée sur la table basse, puis disparut dans la salle de bains. James fixa les mains vides de Phelan.

« Sherry n'a pas voulu vous la donner.

— Non. Elle le fera si vous lui rendez cet objet », dit Phelan en indiquant le fauteuil du Jugement dernier.

Le dossier était assez bas pour que la tête de l'occupant dépasse du barreau supérieur, et la peinture noire s'écaillait à plusieurs endroits, en particulier sur ce dernier barreau.

« Elle m'a dit que vous saviez qu'elle le voulait. Elle compte le donner à sa fille quand son bébé sera né. Je n'ai qu'à le déposer chez elle, récupérer la jambe et vous la rapporter. »

Une plaque rouge avait envahi le cou de James Miller et montait vers ses joues.

« Sherry peut acheter tous les fauteuils du monde à Missy avec sa carte de crédit. Moi, je ne veux que celui-là. » Il se redressa, béquille coincée sous

l'aisselle. « Linda ! »

Linda Miller sortit de la salle de bains, un gant en plastique en moins, soufflant sur ses ongles peints en orange nacré.

« Va m'ouvrir la porte du jardin. J'attendais d'avoir ma jambe, mais merde, il faut ce qu'il faut ! » déclara James en plantant sa béquille sur le sol.

Il empoigna le fauteuil à bascule par le barreau supérieur et l'entraîna clopin-clopant vers la cuisine.

« James ! dit Phelan en lui emboîtant le pas. Où est le problème ? Je pourrais vous rapporter votre jambe en vingt minutes.

— Oh, vous pourrez lui rendre le fauteuil. Un peu de patience. » Le rouge qui montait au visage de l'homme se propagea vers la racine de ses cheveux comme un raz de marée. « Je m'étais promis de faire ça quoi qu'il m'en coûte. Merde ! »

Le fauteuil avait glissé sans peine sur le lino de la cuisine, mais ses pieds venaient de se prendre dans ceux d'un tabouret placé près du comptoir qui marquait la séparation avec le salon. James tira dessus. Le tabouret percuta son voisin, qui renversa le suivant, lequel s'abattit contre le mur et ne bougea plus.

« Ne touche pas à mes meubles ! protesta Linda depuis la porte du jardin. Tu vas les abîmer ! »

Phelan redressa les trois tabourets de bar, prit le fauteuil et alla le poser dehors, non loin de la porte, à l'entrée d'un petit jardin gazonné. On y apercevait une clôture en bois et un barbecue qui paraissait tout neuf, une table de pique-nique en séquoia et quelques vieilles chaises de jardin métalliques aux dossiers incurvés. Refusant de se cantonner à son emplacement exigü entre la maison et un cabanon en tôle, un arbre grêle se contorsionnait, branches tendues vers le jardin tel un homme aux pieds pris dans le ciment.

James se dirigea vers le cabanon à coups de béquille, en ressortit avec une tronçonneuse.

« Ne t'approche pas, mon chou.

— Chéri... Ça ne changera rien. »

James Miller serra les dents. Sa femme le rejoignit, posa la main sur son épaule.

« Je veux juste que tu le saches. »

Elle se pencha pour l'embrasser sur la joue, mais James rencontra ses lèvres. Un éclopé cramoisi brandissant une tronçonneuse et une femme à la tête hérissée d'autant de pointes qu'une masse d'armes – et c'était un tendre baiser, comme une permission, ou un adieu.

Linda Miller repassa devant Phelan en secouant la tête.

« Quinze minutes ! déclara-t-il. Laissez-moi rapporter le fauteuil à votre sœur. Quelque chose me dit qu'elle n'acceptera pas de pièces détachées, James. »

Mais son client fixait l'horizon d'un air de défi, comme si une rangée de canons de fusil le visait depuis sa clôture, et qu'il s'apprêtait à leur lancer une dernière insulte bien sentie.

« Récupérer votre jambe est plus important que vous venger de Sherry, non ? retenta Phelan.

— Il ne se venge pas de Sherry », dit Linda, près de la porte.

James cala sa béquille sous son aisselle.

Phelan comprenait. D'accord, rien de bien compliqué dans l'affaire. On ne parlait pas d'un cambriolage au siège du Parti démocrate pour dénicher des dossiers secrets – juste de la revanche d'un homme contre le père qui l'humiliait sans arrêt. James Miller détruisait une scène de crime.

La machine démarra dans un crachotement. James la fit vrombir plusieurs fois. Il y avait très peu de personnes pour lesquelles Phelan aurait affronté une tronçonneuse. Il était tenté de s'installer sur la chaise de jardin bleue métallique, histoire de profiter du spectacle, mais mieux valait se tenir sur le qui-vive.

La tronçonneuse de James Miller fils trancha les premiers barreaux du fauteuil, puis entama le suivant. Environ vingt secondes plus tard, la chaîne s'attaqua au siège rembourré. Le menton dressé de James tremblait – à cause des vibrations de la machine, ou peut-être pas ; ses yeux larmoyaient. L'homme était investi corps et âme dans sa mission.

La lame s'enfonçait dans le coussin du siège quand Phelan se précipita vers James en lui faisant signe de couper le moteur : un liseré vert avait émergé sous le tissu élimé. Mais on ne pouvait plus l'arrêter. La tronçonneuse cracha et éructa, traversant le brocart, le rembourrage en coton et deux minces liasses de billets verts. Une partie des demi-coupures jaillit en l'air, une pluie d'argent inversée. La machine ne se tut que lorsque les barreaux inférieurs se scindèrent, et que l'absence soudaine de résistance fit basculer James en avant.

Les deux moitiés du fauteuil bâillèrent, puis s'effondrèrent chacune de leur côté. Constatant que ni James – chancelant – ni Linda – main plastifiée sur la bouche – ne s'approchaient du cadavre, Phelan s'accroupit pour inspecter ses entrailles. Il en extirpa trois liasses de billets, qui avaient enserré les coupures de cent éparpillées sur le gazon.

« Un souvenir de famille, mon cul ! »

Prenant appui sur sa béquille, James s'assit par terre. Il secouait la tête, mais ne semblait pas pouvoir en chasser le nom de sa sœur.

Linda resta immobile encore un instant, les yeux écarquillés. Puis elle fit volte-face et s'engouffra dans la maison.

« Bébé ! appela James.

— Je vais chercher du scotch ! cria-t-elle. Et ce produit est en train de m'attaquer le crâne ! »

Assis à la table en placage chêne lustré de la salle à manger, Phelan et James buvaient une bière, pendant que Linda scotchait les billets. Ses cheveux mouillés aux mèches platine étaient lâchés, mais les ongles de sa main droite attendaient encore leur vernis orange nacré. 47 800 dollars. Elle

babillait à propos de la maison de quatre chambres qu'ils pourraient acheter comptant du côté ouest de la ville. Le genre de maison avec un îlot au milieu de la cuisine, des rideaux à festons dans le salon et aucun emprunt à la clé.

De temps à autre, elle jetait un coup d'œil à James, qui semblait héberger une conférence dans son cerveau. Spectateur, il laissait voir un froncement de sourcils par-ci, un tressaillement par-là, tandis que plusieurs intervenants se disputaient le micro. Il siffla sa première bière et prit huit cents dollars sur la liasse de billets intacts. Il les glissa à Phelan, qui le remercia et lui rappela qu'il y aurait des frais à ajouter à ces généreux honoraires, et que sa secrétaire lui enverrait la facture. James ne broncha pas.

Linda décrivait avec enthousiasme un article qu'elle avait lu dans le magazine *Southern Living*, jusqu'à ce que Phelan pose une question. Sachant parfaitement que certaines choses étaient trop belles pour être vraies, l'épouse de James Miller oublia *Southern Living* et sortit un soda light du frigo, tira sur le levier éjecteur d'un bac à glaçons pour en prendre quelques-uns. Elle attrapa une bouteille de Jim Beam sur une étagère, compléta son soda avec juste assez de bourbon pour soûler un cafard.

Elle rapporta deux bières à la table, tendit l'ouvre-bouteille à Phelan. Ils attendirent la réaction de son mari. Les participants à la conférence de James devenaient si bruyants qu'il appuya sur ses tempes. Mais enfin, ils durent refermer leurs porte-documents et plier bagage. James répondit à la question, et les deux hommes burent leurs bières tout en discutant des détails.

« Vous vous foutez de moi, c'est ça ? demanda l'ébéniste en remontant ses lunettes de protection sur son front. Ou alors vous êtes complètement marteau. On ne peut pas recoller un fauteuil coupé en deux. La première personne qui va s'asseoir dessus terminera les fesses par terre. »

Phelan assura à l'homme en tablier que les conséquences lui importaient peu. Le fauteuil ne devait être réparé que pour des raisons légales.

« Je ne... Quoi ? »

— Recollez-le, y compris le tissu, et serrez-le bien. Voilà vingt dollars. »

Le cerveau d'artisan de l'homme se rebiffait, mais sa main se referma sur le billet.

Quelques jours plus tard, Phelan alla chercher le fauteuil à bascule des Miller – recollé, repeint, retouché.

« Vous avez fait du trop beau travail.

— Qu'est-ce que... ? Écoutez, espèce de...

— Non, vraiment. Vous êtes un as, mon vieux. »

Phelan cala soigneusement le fauteuil dans son coffre, qu'il referma avec un tendeur pour ne pas l'écraser. Il se rendit chez Sherry Boatwright, jetant de fréquents coups d'œil inutiles dans son rétroviseur.

La question qu'il avait posée à James était : « Vous voulez continuer à vous bagarrer à propos de votre jambe ? »

*Non.*

Phelan et James avaient attendu, silencieusement et respectueusement, bien qu'échangeant un regard de temps en temps, que Linda réduise mentalement la taille de la demeure de ses rêves. Encore, et encore, et encore, jusqu'à un tiers de 47 000 dollars – 15 666 – et le salon grand luxe qu'elle pourrait ajouter à la maison avec cette somme. Un billard, un bar, une cheminée. Peut-être une piscine dans le jardin.

Son vaste postérieur contenu dans un bermuda à carreaux, Sherry Boatwright tint la porte à Phelan pour qu'il dépose le fauteuil dans son vestibule carrelé. Alors qu'elle faisait mine de s'en approcher, il secoua la tête. La grande femme fronça les sourcils, quitta la pièce et revint avec la jambe couleur chair de son frère. Phelan reprit le fauteuil pour l'installer plus loin dans la maison, sur le tapis pâle de la salle de séjour. Le large visage de Sherry s'empourpra, comme si le meuble venait de réchapper à un dangereux passage de frontière. Elle plaça la prothèse dans les bras tendus de Phelan.

« Merci d'avoir ramené mon frère à la raison. Ma fille pourra bercer son bébé ici, poursuivre la tradition familiale. »

Un demi-rictus. Sherry se dirigea vers le fauteuil, décidée à profiter de sa récompense, et s'apprêta à y déposer son gigantesque arrière-train.

« James m'a donné ça pour vous, aussi », ajouta Phelan à toute vitesse, en posant sur le carrelage de l'entrée une enveloppe en papier kraft contenant la part de Sherry. « Merci, madame Boatwright. »

Il referma la porte, piqua un sprint, sauta dans sa voiture et démarra avant même d'avoir claqué la portière. Imaginant le charmant craquement de la colle lâchant prise et le derrière à carreaux de Sherry heurtant le sol, il quitta le quartier pied au plancher, emportant la prothèse.

Douze minutes plus tard, James Miller s'approcha de Linda Miller sur ses deux jambes, la renversa en arrière et glissa la langue entre ses lèvres rose VIP.

C'était un spectacle émoustillant ; mais l'agence Phelan se retrouvait officiellement à court d'enquêtes.

À la télévision, un homme blanc accablé avec des poches grises sous les yeux humectait ses lèvres sèches. Un ancien conseiller du président Nixon venait d'avouer à la commission du Watergate que le Bureau ovale était équipé d'un système d'écoutes clandestin. Dans le salon du New Rosemont, Mme Bibbo se décala sur le canapé pour laisser de la place à M. Finn et M. Nystrom. Oscar, le cuisinier, qui attendait que Calinda calcule sa paie, les rejoignit avec une chaise. Il était en congé ce soir-là et le jour suivant, et s'était fait une beauté dans les toilettes des employés, costume trois-pièces marron, chemise lavande et eau de Cologne de tombeur.

« Vous voyez ! Vous voyez ! s'exclama Mme Bibbo en pointant le doigt vers la scène qui repassait au journal de la 4. Tout a été enregistré. Vous avez vu comme ce conseiller était nerveux ! Ils savent qu'ils ont mal agi. »

M. Nystrom s'esclaffa.

« Tu crois que parce que tu as une conscience, tout le monde en a une. Aucune Italienne de ton âge ne devrait être aussi naïve, Roberta. »

Delpha observa Mme Bibbo et la télévision. La pièce reflua comme une marée, se brouilla, puis réintégra soudain son emplacement initial. Elle vérifia qu'elle se tenait bien perchée sur l'accoudoir élimé d'un canapé en velours, en train de discuter avec quatre personnes qui n'étaient pas en prison. Plus tard, dans une chambre à l'étage, un garçon lui ferait l'amour. Elle reporta son attention sur le chemisier à pois de Mme Bibbo, ses sandales à larges brides.

« Ce John Ehrlichman a les sourcils de Satan, disait M. Nystrom.

— J’imagine que tu en connais un rayon sur la question, rétorqua M. Finn.

— Absolument. Quand j’étais fournisseur, j’ai croisé Satan au moins vingt fois. Je lui ai vendu une friteuse. Mais celle que j’aimerais vraiment croiser, c’est cette petite caille, la femme de John Dean. Avec ses cheveux blonds et son petit nez retroussé.

— Toutes les femmes sont comme ça là d’où vous venez, hein, monsieur Nystrom ? Blanches comme le lait.

— On dit ça, Oscar, mais il y a autant de mochetés en Suède que partout ailleurs. »

M. Finn fit un geste de la tête vers le téléviseur.

« Le système fonctionne.

— C’est ce qu’ils veulent nous faire croire, répliqua Oscar. Dès qu’ils ne sont plus filmés, ils se tapent dans le dos.

— Pas cette fois, répondit Mme Bibbo. Ils sont dans la panade. Le magnétophone les a enregistrés – et il n’y a aucun moyen de rattraper ça. »

M. Finn acquiesça. M. Nystrom commença à prendre le parti d’Oscar, mais le jeune homme bondit de sa chaise et trottina vers la porte d’entrée de l’hôtel ; une jeune femme se tenait derrière, en train de scruter la vitre. Tous les regards suivirent les foulées tranquilles du cuisinier.

« Comment va, Shayla ? Tu es resplendissante ce soir », déclara-t-il en se penchant dans l’encadrement de la porte.

M. Nystrom soupira bruyamment.

« Ne déprime pas, Harry, dit M. Finn.

— Parle pour toi, monsieur Joie-de-vivre. Ce système-là ne fonctionne pas », rétorqua M. Nystrom en se montrant du doigt.

Oscar revint dans le salon et chuchota à l’oreille de Delpha que Mlle Doris voulait lui parler. Les commères du New Rosemont étaient reparties pour un tour.

Calinda se trouvait dans le petit bureau attenant à la cuisine, lunettes à double foyer sur le nez, en train de remplir son grand chéquier à spirale. Delpha se servit un gobelet de café, laissa dix cents sur le comptoir et sortit.

Mlle Doris, installée sur une des chaises à l'extérieur du New Rosemont, accepta le gobelet avec reconnaissance.

« Le café chaud vous rafraîchit les soirs d'été, même si personne ne veut le croire... Mais regardez-moi un peu ça : c'est un artiste qui me l'a donné. »

Elle leva son bras moucheté pour montrer à Delpha un bracelet fait de bric et de broc – joints, boutons, roues dentées de montre, clés en laiton.

« Ingénieux. C'est une douille, ça ?

— Tu as entendu comme il tinte ? »

Mlle Doris secoua son poignet gracile, provoquant un concert de tintements et de cliquètements. Les deux femmes échangèrent un sourire. Delpha devait prendre le bus, mais elle n'avait pas envie de se presser. Il faisait encore aussi chaud que dans un four. Elle se posa sur une chaise à côté de Mlle Doris, étendit les jambes.

« Comment va la vie ? » La vieille femme tournait son poignet d'un côté puis de l'autre, l'admirant sous tous les angles.

« Bien mieux que le jour de notre rencontre. J'ai un travail. Un logement.

— Et un petit ami aussi, hein ? »

Delpha la regarda.

« Quelqu'un vous guettait l'autre soir. Une personne en pantalon et chapeau, de taille moyenne, maigre, postée dans la ruelle en face de l'hôtel. Un homme ou une femme, je ne sais pas. La question n'est pas si facile à trancher qu'on le croit, dit Mlle Doris d'un air espiègle. Tu es sortie avec ton ami par la porte de service, et cette personne s'est rapprochée et vous a observés. Elle est partie quand tu es rentrée dans l'hôtel. »

Delpha encaissa l'information, mal à l'aise.

« Écoute encore, dit Mlle Doris en agitant ses breloques de métal. Je n'en reviens pas comme c'est joli.

— Mademoiselle Doris, comment ça se fait que vous restiez dehors si tard ?

— Oh, mon chou. La lune. Elle me donne l'impression d'être une reine que personne ne connaît. »

Elle posa le poignet sur son genou et étala les colifichets sur le tissu de son pantalon, les étudiant l'un après l'autre d'un air émerveillé.

« Tu te sens de retour pour de bon maintenant ?

— J'ai encore des absences, parfois. »

Mlle Doris sourit, les yeux fixés sur une minuscule clé.

« Ça fait du bien d'être ici, au grand air, de tout voir, d'aller partout. J'aime pas trop m'enfermer entre quatre murs.

— Je comprends. Vous avez un endroit où dormir ?

— Bah, je dors par-ci par-là. Je touche une petite pension – ne va pas croire que je suis une bonne à rien, dit Mlle Doris avec un regard farouche, la lèvre inférieure crispée.

— Oh, allons, répondit Delpha en souriant. Je n'ai jamais pensé ça. Merci de m'avoir mise au courant. Il faut que je récupère mon sac et que j'aille travailler, maintenant. Ce bracelet est superbe. »

Delpha repassa devant le groupe de téléspectateurs. Oscar était debout, en train de glisser l'enveloppe contenant son chèque dans la poche intérieure de sa veste. Le coup d'œil qu'il jeta à Delpha s'attarda à peine plus longtemps que d'habitude. Il signifiait qu'on l'avait mis au courant de ses antécédents judiciaires dans les grandes lignes, mais qu'il n'était pas assez curieux pour réclamer des explications, au risque d'empiéter sur la soirée prometteuse qui se profilait devant lui.

« Eh ben, mon minet ! ricana M. Nystrom depuis le canapé. Lavé, rasé et frais comme un gardon ! »

Le ton aigri du vieil homme n'atteignit pas Oscar.

« Bien observé, déclara-t-il. Je suis paré pour sortir. Bonsoir, tout le monde.

— Bonsoir, Oscar », le salua M. Finn avec un sourire.

Delpha se dépêcha d'aller chercher son sac à main. Elle était en retard. Mme Speir marinait peut-être dans son jus en cet instant, pauvre carcasse. Il n'y avait plus trace d'Oscar quand elle arriva à l'arrêt de bus. Ni de Shayla.

Ce que lui avait dit Mlle Doris l'avait troublée, mais la vieille femme avait aussi des visions de temps en temps. Notamment un joueur de billard en chemise rayée qui s'aventurait parfois à pas de loup dans la ruelle. Et il n'empruntait pas la porte de service pour s'y rendre.

Phelan s'était déjà fait rembarrer.

Et pourtant, armé d'une enveloppe en papier kraft contenant une carte routière de la Louisiane, il sonna à la porte de l'ancienne maison de Lloyd Elliott, une bâtisse en briques rouges dotée d'un étage et d'une entrée à colonnade blanche. Des azalées bordaient l'allée incurvée. Elle devait avoir eu fière allure en avril, quand les fleurs embrasaient les buissons comme un millier de papillons rose foncé.

Une jeune femme avec une peau caramel sans défauts, une afro de taille modeste et une robe portefeuille verte ouvrit la porte. Phelan lui annonça qu'il avait un colis pour Mme Elliott. La femme tendit la main.

« Je ne peux pas le donner à... l'intendante. C'est vous, n'est-ce pas ? Je dois le remettre en main propre.

— Je remplace ma mère aujourd'hui, répondit la femme en rentrant le menton. Vous n'êtes pas un coursier du cabinet.

— Non.

— Ni de la pharmacie. »

Phelan secoua la tête.

« On n'accepte pas de démarcheurs », dit-elle en croisant les bras.

Phelan lui expliqua qu'il n'était qu'un homme d'affaires, qui devait livrer une commande. Il venait d'appeler, si elle se souvenait bien. Il ne resterait pas plus de cinq minutes.

« Trois », corrigea-t-il quand elle refusa de bouger. Il agita l'enveloppe.  
« Elle a besoin de ça aujourd'hui. »

La jeune femme fronça les sourcils, mais tourna les talons. Le dos bien droit, elle guida Phelan à travers un salon princier puis une cuisine grande comme un stade, jusqu'à une porte fermée à laquelle elle frappa en appelant :

« Madame Elliott ? Quelqu'un me dit qu'il a un colis important pour vous. »

Puis elle battit en retraite dans la cuisine, où elle adopta une posture méfiante, dos tourné à l'îlot central, des casseroles en cuivre étincelantes au-dessus de la tête.

Phelan grimaça en pénétrant dans l'immense véranda, dotée d'une enfilade de fenêtres d'un côté, des rideaux bleus encadrant un mur de lumière estivale éclatante, une clim magistrale annihilant toute trace de chaleur naturelle. Il avait déjà vu des photos de gens aux sports d'hiver. C'était comme ça qu'il imaginait l'air de la montagne : glacial, mais éblouissant.

Des meubles à tiroirs et des bibliothèques de couleur blanche étaient encastrés dans le mur d'en face. Un tapis d'environ cinq mètres sur sept se déployait devant, émeraude, parsemé de feuilles vert menthe et de petites formes roses et crème évoquant des pétales répandus sur un gazon printanier. Phelan n'aurait jamais osé y mettre un pied. Le reste du mobilier était blanc, un bureau au plateau en verre glacé où s'entassaient des journaux et trois téléphones, un autre téléphone à cadran posé à portée de la méridienne sur laquelle la femme était installée. Le tapis luxueux contrastait avec les journaux éparpillés, ses cheveux bruns relevés en torsade, son visage large, blafard – et le marron fade de ses yeux.

Des yeux marron banals, un peu petits. Pas rougis, pas larmoyants. Et qui n'avaient pas la moindre idée de qui était Phelan.

Mme Elliott posa son verre à côté de la lampe dans un tintement de glaçons.

« Vous ne pouvez pas être l'homme qui vient de m'appeler. Parce que je lui ai raccroché au nez, ce qui signifie que je n'avais aucune intention de lui parler, et encore moins de le recevoir chez moi. »

La voix était celle d'une enfant tyrannique, l'accent purement texan.

*Oui, m'dame, vous avez bien raccroché, mais voyons ce que vous allez me raconter.* Phelan rentra la tête dans les épaules, un geste qui pouvait s'interpréter comme un oui ou un non, mais qui respirait en tout cas l'humilité.

« C'est Merrill Lynch ou une de ces boîtes au rabais qui vous a envoyé, c'est ça ? Ils sont incorrigibles. Je gère mon propre portefeuille depuis... Vous n'avez vraiment pas la moindre idée de qui je suis, n'est-ce pas ? »

*Maintenant si, en fait.*

« Vous avez un sacré culot, de vous inviter chez moi. Je n'ai aucune intention de confier la gestion de mes comptes à quelqu'un d'autre. Et sûrement pas à du menu fretin comme vous. Fichez-moi le camp. Un mot de plus et j'appelle la police. »

*Très bien, pas un mot de plus, surtout pas à propos des photos qui doivent avoir suscité des débats fascinants chez vous.* Phelan s'était préparé à expliquer qu'il y avait eu une erreur dans la commande, pas la bonne Elliott, pas la bonne adresse, peu importe, mais c'était son jour de chance. Il se composa une expression dépitée et mortifiée, et quitta la pièce étincelante.

La jeune femme l'escorta vers la sortie, regard fauve en berne.

« Vous êtes un genre d'arnaqueur, hein ? Ma mère ne vous aurait jamais laissé entrer. »

Il la croyait sans problème.

« Je parie que vous êtes étudiante. À Lamar ? »

— Je fais une licence de commerce, répondit-elle d'un air dédaigneux.

— Vous avez failli me refouler aussi. Mais vous n'aurez pas à jouer les cerbères très longtemps. Une fois diplômée, je vous vois, attendez une

minute... »

Il posa deux doigts sur son front, prit un air concentré. Ils avaient presque atteint la sortie.

« Je vois des murs en brique et des tapis, des fauteuils en cuir...

— La fac de droit. »

L'expression de supériorité disparut du visage lisse de la jeune femme. La méfiance refit surface.

« Ça alors ! dit Phelan, très content de lui. Je ne suis pas toujours aussi bon. »

Elle lui claqua la porte au nez. Il lui avait arraché un semblant de sourire, mais il avait perdu le sien.

Les passagers du bus étaient guillerets, ce soir-là. Les conversations fusaient, atteignaient d'autres personnes plus loin. Des bonsoirs, une anecdote ici ou là, quelques mimiques pour accompagner l'anecdote, des rires à gorge déployée. Delpha salua les visages familiers d'un hochement de tête, laissa même échapper un sourire.

Elle se lava les mains, réchauffa une soupe de vermicelles au poulet et emporta le plateau à l'étage. La tête de Mme Speir bougeait à peine, mais le visage blême sur l'oreiller se concentra sur Delpha. Les rides verticales s'étirèrent pour faire de la place à une bouche béante. Elle haletait.

Delpha abandonna le plateau sur la coiffeuse, repoussant le vaporisateur à parfum contre le miroir. Elle s'assit au bord du matelas, qui se creusa sous son poids, posa la main sur le front de Mme Speir, lui prit la main. Froide. Ses yeux vagabondaient. Ils semblaient encore voir, mais ce n'était pas certain. Delpha devait appeler Calinda. Quand elle se leva, les doigts de la vieille femme se cramponnèrent aux siens.

« Madame Speir, je vais appeler votre nièce et je reviens. Je ne vous quitte pas, vous comprenez ? Vous comprenez ? » dit-elle en lui serrant la main.

Elle avait vu une femme, pas très vieille, haleter de cette façon pendant cinq heures, les yeux écarquillés et assombris par la certitude, puis immobiles et réduits à des fentes, mais haletant toujours. Elle avait entendu parler

d'autres personnes qui s'étaient éteintes dans un hoquet. Elle courut vers l'escalier, puis fit volte-face et s'engouffra dans le couloir.

« Mademoiselle Pittman, vous êtes là ? Mademoiselle Pittman ? Ida ! Ida Rae ! Vous êtes là ? »

Le lit au cadre en laiton était défait, vide. Des bottes blanches, des bas, un soutien-gorge noir par terre.

Delpha évita la chambre de Mme Speir, avec son téléphone noir posé sur la table à côté du fauteuil en cuir, pour aller se servir du téléphone de la cuisine. Calinda répondit à la quatrième sonnerie, dans la cuisine du Rosemont.

« Mademoiselle Blanchard, Mme Speir va nous quitter, et probablement ce soir. Si vous voulez la voir, mieux vaut venir tout de suite. À moins que vous ne préféreriez que j'appelle une ambulance.

— Non ! Pas d'ambulance. Ils la brancheraient à une machine et la garderaient comme ça. Cent ans, c'est bien assez. J'arrive tout de suite. Attendez ! Attendez une minute. Ida Rae est là ?

— Je l'ai appelée, pas de réponse. Elle n'est pas dans sa chambre non plus.

— Bien. »

Calinda raccrocha.

Delpha retourna auprès de Mme Speir. Elle défripa le drap entortillé, étendit une couverture propre et légère dessus, retapa l'oreiller, tamponna les commissures blanc sel de la bouche de la vieille femme avec un torchon humide. Elle approcha une chaise du lit. Après réflexion, elle remonta la fenêtre à guillotine pour aérer. Puis elle s'assit. Les yeux fous de Mme Speir se tournèrent vers elle, lancèrent un éclair noir. Une haleine âcre s'échappait à intervalles réguliers de sa bouche ouverte, et sa poitrine plate se soulevait. Ses doigts griffaient l'air.

Delpha lui attrapa la main.

« Calinda arrive, madame Speir. »

La vieille femme ne cilla pas.

Les halètements rauques se poursuivirent. C'était du travail, aucun doute. Le chemin était peut-être court, mais il était semé d'embûches, et on était obligé de l'emprunter. Quoi qu'en dise Isaac, il n'y avait qu'un seul chemin dans ce cas-là.

Delpha appela doucement Mme Speir :

« Jessie. »

Cette fois, Mme Speir tourna la tête ; son regard harponna celui de Delpha, et elle la vit.

« Ça va aller, Jessie », dit Delpha avec toute la tendresse dont elle se souvenait, serrant la main à la peau lâche.

Malgré les efforts du climatiseur, malgré la main glacée qu'elle tenait, elle avait le visage et la paume en sueur. La bouche sèche.

Il était vingt heures passées quand la porte d'entrée s'ouvrit au rez-de-chaussée. Calinda Blanchard pénétra dans la chambre, vêtue d'un tailleur-pantalon que Delpha ne lui connaissait pas, bleu foncé avec des poches, un veston croisé, une coupe d'uniforme de la marine. Ses cheveux gris courts étaient coiffés ; elle portait du rouge sur ses lèvres fines, des perles aux oreilles. Un grand sac en toile qu'elle posa sur le canapé en crin de cheval, sans quitter la vieille femme du regard.

« Je sais que je suis en retard, dit-elle doucement. Mais je n'allais pas dire au revoir à tante Jessie en empestant le cochon et la sauce à la viande. »

Delpha lui céda la chaise au chevet du lit. En se détournant, elle vit Mlle Blanchard repousser la touffe de cheveux blancs de sa tante pour déposer un baiser sur son front.

Elle descendit au rez-de-chaussée, but à même le robinet. Elle prépara un grand verre d'eau avec des glaçons, alla le poser sur la table de chevet ; Calinda la remercia d'un signe de tête. Elle se retira vers le grand fauteuil en cuir dans un coin de la pièce et attendit, au cas où on aurait besoin d'elle. Ce que Calinda dit, elle le dit en privé. Personne n'avait allumé de lampe.

La nuit n'était pas encore vraiment tombée. Delpha ferma les yeux. Relevée de sa mission, elle se cala dans le large fauteuil, ce meuble solide, de bonne facture, et se concentra sur elle-même, prête à faire le nécessaire. Oui, elle servait les autres, mais sans le sentiment de futilité, de mascarade, le repos dénué de joie qu'elle avait connus en prison, où on faisait ce qu'on faisait parce qu'on n'avait pas le choix. On ne travaillait pas pour soi, là-bas, on ne gagnait pas de pain à la sueur de son front. On ne travaillait pas pour autrui, pas dans le bon sens du terme, le sens où votre travail laissait les autres en meilleure forme, plus forts, plus propres ou apaisés. On travaillait pour que les murs de la prison restent debout, pour que les gardiens continuent à pointer, que le bureau du directeur soit nettoyé et que vous et toutes les autres femmes soyez séparées et punies.

Elle leva les yeux quand le chuchotis devint rythmé. Mlle Blanchard penchait sa tête grise vers celle de sa tante, touchant son front. Elle se balançait très légèrement et chantait dans un souffle : « Amazing Grace », jusqu'au dernier couplet. « You Are My Sunshine », l'hymne des cœurs brisés. Elle buvait une gorgée d'eau et reprenait une chanson, buvait et entamait une nouvelle. Une heure s'écoula, puis d'autres. Les halètements ralentirent.

*From this valley they say you are leaving  
I will miss your bright eyes and sweet smile  
They say you are taking the sunshine  
That has brightened our pathways a while <sup>1</sup>.*

À la troisième ou peut-être cinquième reprise de « Red River Valley », une plage de silence incita Delpha à lever les yeux. Mme Speir inspira, puis retint son souffle. Au bout d'un long moment, une autre inspiration, puis l'attente. Une minute, deux. Trois. Elle respirait puis s'arrêtait, comme si elle était campée au bout du chemin, en train de remuer les pierres pour trouver

un endroit où planter son bâton, empoigner la corde ou le premier barreau, en attendant d'avoir assez de force pour se hisser. Ses paupières vacillaient, à demi closes. Elle ne voyait plus, à présent.

Delpha sortit de la pièce, descendit l'escalier jusqu'à la dernière marche, pour laisser les deux vieilles femmes seules. Mlle Blanchard qui chantait, épuisée, Mme Speir qui luttait pour quitter la vallée.

L'ordre vola en éclats quand Calinda eut fermé les paupières de Jessie. Pendant un temps, elle garda la tête posée sur la poitrine osseuse de sa tante. Puis elle se redressa et s'essuya les yeux. À la question murmurée de Delpha, Mlle Blanchard répondit que non, elle ne devait surtout pas appeler les pompes funèbres. On alluma les lampes, et une ultime fouille commença. L'objet se trouvait forcément dans cette pièce, à moins qu'Ida s'en soit déjà emparée.

« Mme Speir a peut-être laissé des instructions au notaire qui a rédigé son testament », suggéra Delpha.

Avec un reniflement de dédain, Calinda regarda sa montre et se leva.

« Ma cousine a réglé ce problème. Elle remonte régulièrement la pendule du vieux Dinwiddie. Ah ! Je vous parie un an de taxe foncière qu'elle ne se souvient pas de m'avoir dit ça.

— Mme Speir ne vous a pas donné la moindre indication sur l'emplacement de cet objet ?

— Peut-être, mais vous l'avez entendue parler ? Elle me regardait dans les yeux, et j'ai compris "Tiffany" et "là-dedans". Ça a vexé Ida, je peux vous le dire. Elle croyait qu'elle avait hérité de la totalité des biens, et moi aussi. Mais Moselle a dit : "Calinda, vous entendez ça ? Mlle Jessie veut vous donner quelque chose", et Ida a été obligée de la boucler. »

Mlle Blanchard farfouilla dans les tiroirs de la coiffeuse sans prendre la peine d'en refermer aucun. Elle jeta les quatre boîtes à bijoux vides sur le plancher, en pestant contre Ida. Delpha, qui se réjouissait secrètement d'avoir volé la poudre *Trois Fleurs*, descendit au rez-de-chaussée pour

récupérer une bassine en porcelaine remplie d'eau tiède et un flacon de liquide vaisselle. Elle fit glisser la dernière couche de Jessie sur ses jambes rabougries, ses os et sa peau pendouillante, essuya et nettoya ses fesses.

Elle enleva la couverture et le drap de dessus, défit les coins du drap-housse. Elle souleva les épaules de Mme Speir, tira sur le tissu. Répéta l'opération avec ses jambes, ôta le drap du lit. Elle rassembla le linge souillé et la couverture, les déposa près de la porte. Revenant vers le lit, sans croiser le regard de Mlle Blanchard, qui passait des cintres en revue dans la penderie, elle dit laconiquement :

« Vous savez peut-être que Tiffany fabriquait tout un tas de choses. »

Elle débarrassa Mme Speir de sa chemise de nuit. Pauvre chose nue, étendue sur une alèse.

Calinda palpa les robes, écarta les cintres et se contorsionna pour inspecter le fond du placard, s'accroupit et retourna des chaussures qui n'avaient pas foulé de trottoir depuis des années. Puis elle se rapprocha du lit où Delpha lavait les pieds de la vieille femme.

« Un tas de choses... Un tas de bijoux, vous voulez dire.

— Oui, mais pas seulement. »

Les ongles de pied de Mme Speir étaient de la corne jaune nacrée. Delpha ouvrit le tiroir de la table de nuit et promena la main à l'intérieur, renversant des flacons de médicaments. Elle en sortit un coupe-ongles de compétition, positionna les pinces autour de l'ongle de l'orteil, trop long.

« Tiffany faisait de la vaisselle, de jolis objets en argent et des lampes en vitrail. Des petites statues en verre et des vases, même du parfum. »

Le tailleur bleu marine était maculé de poussière.

« Vous avez fouiné. Je vous l'avais défendu.

— Si vous voulez un aveu, mademoiselle Blanchard, je mettais souvent le parfum de votre tante. Mais pour Tiffany, je me suis renseignée à la bibliothèque. C'est une entreprise ancienne. »

Quand Delpha eut fini de couper les ongles de pied de la vieille femme, elle jeta les rognures dans la corbeille à côté de la table de nuit. Puis elle recommença à la laver. Les pieds, les jambes flétries – chasser l’odeur rance, la remplacer par le parfum fleuri du savon. *Et voilà, Jessie Speir.*

« Je ne suis pas tombée de la dernière pluie. » Mlle Blanchard s’assit sur le canapé en crin de cheval et reprit en comptant sur ses doigts : « Jessie avait un abat-jour Tiffany au-dessus de la table de la salle à manger, avant. Du plus joli bleu qu’on puisse imaginer. La vaisselle au rez-de-chaussée est de la porcelaine de cendre d’os Wedgwood. Elle est encore là, mais l’argenterie s’est volatilisée. En même temps que quelques paysages qui étaient accrochés dans le salon, peints par un artiste du nom de Durand. De grands arbres et de tout petits personnages. Il y avait un grand et vieux tapis d’Orient. Un chandelier dans le vestibule. Ils ont disparu. Mais il restait quelque chose dans cette maison qui n’avait pas été escamoté, sinon elle ne me l’aurait pas promis. Jessie avait l’air très décidé ce jour-là et, avant qu’elle fasse ces attaques, elle était faible de corps mais pas d’esprit. Elle avait encore un objet qu’Ida n’avait pas bradé. »

Calinda se retourna, puis revint à Delpha.

« C’est la seule raison pour laquelle je me fatigue. Et puis je suis là, pas Ida, et vous savez ce qu’on dit...

— Possession vaut titre ?

— Je pensais plutôt à : “Qui va à la chasse perd sa place.” »

La fouille reprit.

Delpha continua à éponger le ventre flasque, remontant vers les outres vides couronnées de tétons durs étonnamment roses, la poitrine osseuse et creusée. Les aisselles sèches. Elle essuya les plis du cou de Mme Speir, ses joues, son front, essora son torchon, humecta ses sourcils clairsemés. Bizarrement, elle se sentait plus propre, elle aussi. Elle passa ses mains mouillées dans les cheveux emmêlés de la vieille femme.

Calinda avait retourné toute la pièce. Puis elle s'était pris la tête entre les mains et était brusquement descendue au rez-de-chaussée, où elle était restée. Quand elle remonta enfin l'escalier, Delpha avait terminé la toilette de Mme Speir depuis longtemps. Elle était en train de s'assoupir dans le fauteuil en cuir, tandis que Jessie refroidissait, allongée bien droite dans une robe bleu pâle.

Mlle Blanchard s'assit sur le canapé en crin de cheval avec un grognement, posa les coudes sur ses jambes écartées. L'abattement marquait son visage.

« Il faut croire qu'elle divaguait quand elle a dit qu'elle avait quelque chose de chez Tiffany pour moi. Je n'aurais pas dû la prendre au sérieux, soupira-t-elle d'un ton à la fois résigné et blessé, qui faisait peine à entendre de la part d'une personne âgée. Mon oncle Hardin avait de l'affection pour moi, et c'était réciproque. Je n'en ai jamais douté. Ce qui est assez étonnant, parce qu'il n'acceptait pas ma façon d'être. Il a essayé de me caser avec le fils d'un de ses amis. On a eu une dispute d'anthologie, vous pouvez me croire. Je m'attendais à ce que tante Jessie prenne ma défense, mais elle ne s'en est pas mêlée. » Mlle Blanchard ôta ses lunettes pour essuyer un coin de ses yeux, les remit. « Bon. Encore un quart d'heure, et vous appelez les pompes funèbres. »

Delpha se leva du fauteuil en cuir, observa la pendule sur le dessus de la cheminée.

« Il n'est que quatre heures et quart, mademoiselle Blanchard.

— Le croque-mort n'a pas d'horaires de bureau, ma fille. Thibodeaux paie des gamins cinquante cents de l'heure pour dormir dans la réserve et répondre au téléphone. De toute façon, il faut qu'on range, dit-elle en indiquant les tiroirs de la commode, toujours ouverts. Sortez-moi les médicaments de la table de nuit, si vous voulez bien. Je n'ai aucune envie qu'Ida mette la main dessus. C'est pour ça que j'ai apporté ce sac. »

Delpha prit le sac en toile posé sur le canapé. Elle ouvrit l'étroit tiroir de la table de nuit en acajou, s'accroupit pour regarder à l'intérieur. Elle aperçut les cotons-tiges, la pommade au camphre. Une armée de flacons en plastique qui auraient pu rapporter une petite somme sur le marché noir. Elle les jeta par poignées dans le sac. Terminé. Il ne restait plus que quelques papiers, qu'elle récupéra, et une grande enveloppe. Vieille, tachée, brunie par le temps. Delpha tâtonna au fond du tiroir. Au lieu de bois, ses doigts rencontrèrent du tissu. Elle s'agenouilla pour mieux voir, sortit un objet. Écarta un mouchoir jauni d'un paquet d'enveloppes attachées avec de la ficelle.

« Regardez ça, chuchota-t-elle à Mlle Blanchard. Et ça aussi. »

Elle se pencha au-dessus du lit pour lui donner les enveloppes. Calinda souleva le rabat de la plus grande.

« Vide », dit-elle en la jetant sur l'alèse.

Elle déplaça les lettres du paquet pour pouvoir ouvrir la première. Une feuille se déchira quand elle la déplia ; elle poussa un juron et la parcourut en marmonnant : « Du blabla d'homme d'affaires », la retourna, et se figea.

Un bruit de moteur dehors.

Calinda l'avait-elle entendu ? Elle avait la bouche entrouverte, les sourcils haussés. Sans cesser de lire, elle se dirigea vers la coiffeuse et s'assit sur la banquette dorée. Elle posa la lettre, en sortit une autre de son enveloppe, l'aplatit avec précaution. Elle appuya son front sur sa main. Et continua à lire.

Delpha demeura immobile, mais il n'y eut pas d'autre bruit. La nuit, un grillon quelque part dans la pièce, la femme silencieuse sur le lit.

Une portière de voiture s'ouvrit en grinçant.

Delpha jeta un rapide coup d'œil à la fenêtre. Elle était parfaitement réveillée, maintenant. Le cirque allait bientôt ouvrir ses portes, et elle ne

voulait pas assister au spectacle – qu’il mette en scène des lions ou des clowns. Mlle Blanchard semblait n’avoir rien entendu.

La portière claqua.

Calinda lâcha un rire et dit :

« Venez voir. »

Delpha la rejoignit de l’autre côté du lit. Mlle Blanchard lui indiqua un paragraphe. D’une écriture penchée, M. Speir informait Mme Speir de ce qu’il souhaitait faire à plusieurs parties adorées de son corps dès que le train l’aurait ramené chez lui. Il proposait qu’ils exaucent ses souhaits dans l’automobile et lui demandait de mettre ses chaussures à talons françaises, ses bas blancs et pas de sous-vêtements. Delpha se détourna pour observer la femme sur le lit.

Un grand sourire éclaira le visage de Mlle Blanchard.

Il y eut un léger cliquetis au rez-de-chaussée.

Un raclement métallique. Calinda fit signe à Delpha d’aller chercher le sac en toile.

Un croassement, puis deux, émanant de l’entrée, comme si un corbeau mélancolique venait de pénétrer dans la maison.

Des bruits de pas, quelque chose qui traînait.

Mlle Blanchard déposa prudemment le paquet de lettres dans le sac que Delpha tenait ouvert.

« Prévenez les pompes funèbres. Et si je suis occupée à cinq heures et demie, appelez Moselle. Elle sera debout. »

Un pas, un bruit traînant, un coup sourd. Un pas, des bruissements. Une conversation à voix basse, pleine d’interrogations plaintives, puis des pleurs, *bou-hou-hou*, puis des pas.

Debout à côté du guéridon accolé au fauteuil, Delpha fit tourner le cadran du téléphone noir aussi vite que possible. Mlle Blanchard avait vu juste. Un homme décrocha à la première sonnerie et ne lui demanda que son adresse. Delpha battit en retraite lorsque Ida apparut sur le seuil.

Courte robe trapèze rose à l'ourlet bordé de vert, sandales, mèches blondes frisottant dans l'air humide de la nuit. Ida agrippait la sangle déchirée d'un sac à main humilié qui traînait derrière elle.

« J'étais au casino flottant, et j'ai réfléchi pendant tout le trajet du retour, dit-elle. J'ai réfléchi jusqu'à ce que la vérité apparaisse très clairement devant moi, comme un kaléidoscope. Pendant tout ce temps, j'avais refusé de la voir. »

Ida abandonna son sac près de la porte et s'approcha en titubant du fauteuil en cuir, s'y installa en posant les jambes sur un pouf, sandales blanches alignées avec ses minces chevilles. Le parfum résineux du gin l'accompagnait comme un thème musical.

Delpha se déplaça en crabe vers la coiffeuse.

« Calinda. Ça fait un moment qu'on se bat comme des chiffonnières, et il est temps que ça cesse. Pour de bon. Vraiment. On devrait se serrer les coudes quand on en a besoin. À part ma grand-mère, on n'a personne au monde, et elle pourrait mourir d'un jour à l'autre. Elle nous unit encore, mais quand elle sera partie, qui se souciera de nous ? »

Inclinant la tête, Calinda adressa un regard éloquent à Delpha. Celle-ci ramassa les boîtes à bijoux vides, les rangea sans bruit dans le dernier tiroir de la coiffeuse.

« Tu sais ce dont je me suis souvenue ? Tu me prenais sur tes genoux, tu te rappelles ? Tu as été une mère pour moi, plus que n'importe qui. C'est ce que j'ai compris en rentrant. J'ai passé toutes ces années à regretter la mère qui m'avait abandonnée, alors que c'était toi, ma mère. Je t'aimais. Est-ce que... je te l'ai déjà dit ?

— Non, Ida.

— Viens là, embrasse-moi », déclara la femme, bras nus écartés.

Delpha ne voyait que l'arrière de son crâne. Les muscles du front buriné et de la mâchoire de Calinda se détendirent ; son visage s'affaissa, et ses yeux aux paupières tombantes se mirent à briller. Discrètement, Delpha referma

les tiroirs que Mlle Blanchard avait ouverts sans ménagement. Puis – Calinda ne voudrait sûrement pas que sa cousine empoche la marijuana, même si elle n’avait aucune chance de la trouver – elle rouvrit le tiroir du haut et débloqua le double fond, attrapa le sachet en tissu et le paquet de feuilles à rouler. Elle les glissa dans le sac en toile bourré de flacons de médicaments, avant de jeter un coup d’œil par-dessus son épaule.

Les têtes des deux femmes étaient juxtaposées, l’une grise et baissée, l’autre blonde et levée.

« Calinda, est-ce que tu crois que c’est trop... » Un sanglot. « ... trop tard pour moi ? »

Vacillant dans l’étreinte de sa cousine, Calinda se laissa tomber sur le pouf en cuir. Elle tendit machinalement la main vers les longs cheveux d’Ida, les écarta de son front comme elle devait l’avoir fait bien des fois auparavant.

« Non, ma chérie, je ne pense pas qu’il soit trop tard.

— Vraiment ? On, mon Dieu, par pitié... Tu le penses vraiment ?

— Tu n’as que quarante-deux ans. Mais il faut que tu changes de fréquentations.

— Oh, je le ferai ! Je verrai d’autres gens, je te le promets !

— Et il faut que tu arrêtes de boire, Ida. »

Les sanglots s’interrompirent. Ida redressa la tête.

« Promis, dit-elle. Je... J’arrêterai demain. »

Calinda s’extirpa des bras de sa cousine, mais garda une de ses petites mains dans la sienne, la caressant affectueusement.

« Marché conclu, ma chérie. Marché conclu. »

Delpha lâcha un soupir inaudible, ramassa la pile de draps et s’éclipça. Elle descendait furtivement l’escalier recouvert d’un tapis élimé quand le heurtoir de la porte d’entrée résonna. Quatre coups sourds.

Deux hommes en costume froissé, cheveux coiffés à l’eau, poussèrent un brancard sur le seuil.

Un cri venu de l'étage glaça le sang de Delpha, mais seul le plus jeune des deux employés des pompes funèbres réagit, levant la tête d'un air sombre. L'homme joufflu qui le précédait scruta l'escalier, marmonna : « Replie les pieds, Jake » et actionna une manette sous le brancard.

« Oh, punaise, fit le plus jeune. Le mort est gros ?

— Tais-toi ! dit l'autre. Je vous prie d'excuser Jake, madame. »

Delpha leur tint la porte pendant qu'ils emmenaient Mme Speir sur le brancard à roulettes. Six heures moins le quart, les oiseaux se passaient le mot en pépiançant dans les buissons, aucun signe de Mlle Blanchard et Ida à l'étage. Delpha décrocha le téléphone de la cuisine pour prévenir Moselle, qui la surprit en éclatant en sanglots. Il commençait à faire jour dehors, le soleil dardait ses premiers rayons. Delpha était trempée de sueur, épuisée.

Dans un reniflement, Moselle lui demanda de dire à Calinda qu'elle avait les papiers que Mme Speir voulait lui donner. Elle les apporterait à l'hôtel à neuf heures.

« Les papiers ?

— Les papiers qui étaient dans une vieille enveloppe dans le tiroir, avec ses comprimés. Je les ai pris chez moi, parce que Mme Speir m'a expliqué qu'ils appartenaient à la personne qui les avait. Elle voulait les donner à Calinda, et j'avais peur qu'Ida ne les trouve.

— Mlle Blanchard cherchait des bijoux hier soir.

— C'est ce que Mme Speir m'a dit qu'elle voulait aussi, il y a plus de soixante ans. Des bijoux pour son premier anniversaire de mariage. Mais M. Speir lui a offert du papier, pour suivre la règle.

— Quelle règle ?

— Allez savoir, une règle inventée. De l'or pour cinquante ans de mariage, de l'argent pour vingt-cinq, je ne sais pas quoi encore. Mais pour la première année, c'est du papier. Dites-le à Calinda. »

---

1. « On m'a dit que tu allais quitter cette vallée/Tes yeux vifs et ton doux sourire me  
manqueront/On m'a dit que tu emporterais le soleil/Qui a éclairé notre route un moment. »

Le lundi matin, Phelan n'avait qu'une hâte : parler à sa secrétaire de la véritable Mme Elliott. Mais il fut stoppé dans son élan par le spectacle de Delpha vêtue d'une chemise western à boutons-pression qui avait bien vécu, rentrée dans un blue-jean, des claquettes roses aux pieds. Ses cheveux bruns étaient ébouriffés. Elle avait l'air plus jeune. Il sourit, et elle se leva.

« Bonjour, monsieur Phelan. J'ai récupéré un peu d'argent pour la caisse. »

Elle lui expliqua que Mme Speir était décédée le vendredi, et que l'enterrement avait lieu ce jour-là. Mlle Blanchard organisait une réception au New Rosemont et lui avait demandé son aide pour le buffet, et probablement pour chaperonner sa cousine Ida.

« C'est ma tenue de cuisinière, dit-elle en baissant les yeux.

— Vous avez fière allure quand même. »

Elle lui tendit une enveloppe à l'aspect antique.

« Voilà l'affaire. J'ai dit à Mlle Blanchard que je verrais si vous aviez le temps de vous en charger. Mme Speir lui a laissé des papiers, et elle veut savoir si vous pourriez trouver quelqu'un qui lui dirait ce qu'ils valent. Elle ne fait pas confiance à son notaire. La bibliothèque est fermée le dimanche, sinon je me serais renseignée moi-même. Oh, et j'ai écrit un mot pour expliquer la mission qu'on vous a confiée, et Mlle Blanchard l'a signé.

— Mademoiselle Wade, vous êtes une excellente recrue », déclara Phelan en prenant l'enveloppe.

Son visage s'éclaira.

« Merci du compliment. »

Elle lui remit deux cents dollars de la part de Mlle Blanchard et enfreignit sa propre prescription de donner la priorité aux finances de l'agence en proposant :

« Je ne les noterai pas dans vos revenus, si vous voulez. »

Puis elle redescendit l'escalier d'un pas rapide et léger.

Phelan rangea les billets pliés dans son portefeuille. Sans surprise, la vieille Mme Speir avait vécu trente-cinq ans de plus qu'on ne l'aurait pensé. Il s'approcha de la fenêtre. Effectivement, un grand nœud en tissu noir pendouillait à la porte du Rosemont.

Il ouvrit l'enveloppe. Deux feuilles de papier épais, jauni. Une fois qu'il eut étudié les effigies aux allures de déesse, façon statue de la Liberté, déchiffré les nombres de tailles variées, les grandes lignes et les petites, il sut exactement à qui il allait s'adresser. Il ignorait comment il se débrouillerait pour qu'elle le reçoive, en revanche. Il s'assit, posa les pieds sur son bureau en métal. Voilà – s'il avait choisi un modèle classieux, en chêne verni, il aurait eu peur de le rayer. Phelan observa le ciel, la course des nuages, réfléchit, puis décrocha son téléphone et laissa un message à Miles. Deux heures plus tard, Miles le rappela pour répondre à sa question : oui, son cabinet embauchait des étudiants pour l'été, mais tous les postes étaient pourvus.

« Des postes ? Moi qui croyais qu'ils bossaient pour l'amour du Code civil. »

Miles lui expliqua que leurs stagiaires acceptaient de se rendre corvéables à merci en échange du salaire minimum, d'expérience et de contacts. La plupart étaient les enfants d'associés du cabinet ou de leurs amis.

« Et l'été prochain ? »

— On ne prévoit pas si loin. Tu veux déjà changer de carrière ?

— Non, mais je me demandais si ton cabinet ou un autre que tu connais pourrait faire un petit effort, et proposer un stage à quelqu'un dont le nom de famille ne figure pas sur votre papier à en-tête. »

Lorsque Phelan précisa son idée, il y eut un silence au bout de la ligne.

« Puisque l'Amérique est une terre d'opportunités... » Le combiné restant muet, il joua son va-tout : « On a hérité d'un monde déglingué, Miles. Comment va-t-on le réparer, si chacun n'y met pas du sien ? »

Trente secondes après le coup de sonnette de Phelan, et probablement dix après que le détective et son costard eurent subi une inspection en règle à travers le judas, une femme ouvrit la porte avec une lenteur calculée, positionnée de façon à pouvoir refermer le lourd battant en chêne sans grand effort. Phelan se retrouva face à une fraction de visage qui ne souriait pas.

« Bonjour, madame. Je m'appelle Thomas Phelan, et j'aimerais voir Mme Elliott, s'il vous plaît.

— Elle ne reçoit personne le lundi. Au revoir.

— Attendez, j'ai apporté quelque chose qui l'intéressera beaucoup. »

Qui l'intéresserait sûrement. Qui l'intéresserait peut-être. Ou pas. Il espérait que si.

La porte se referma.

Phelan frappa sur le battant. Deux fois. Il éleva la voix :

« Madame, votre fille est étudiante en commerce, non ? C'est bien ça ? »

La porte s'entrouvrit de nouveau ; la femme noire ne souriait toujours pas, mais le dévisageait.

« Elle m'avait prévenu que vous ne me laisseriez jamais entrer, alors je ne suis pas venu les mains vides. »

La femme regarda ses mains, puis de nouveau son visage.

« J'ai un travail pour votre fille l'été prochain. Dans un cabinet d'avocats. »

Elle redressa la tête.

« Enfin, je peux lui décrocher un entretien, en tout cas. Un ami me l'a promis, et c'est quelqu'un de bien.

— Qu'avez-vous qui pourrait intéresser Mme Elliott, monsieur Phelan ? Je ne vous laisserai pas entrer si vous essayez de lui vendre quelque chose. »

Phelan sortit les feuilles jaunies.

« Je ne vends rien, parole de scout, dit-il en faisant le salut louveteau. J'aimerais juste que Mme Elliott examine ces papiers, parce que c'est la seule spécialiste du sujet que je connaisse. Ou dont j'aie connaissance. Ce n'est pas pour moi, madame. Dites à Mme Elliott que je suis un détective privé, qui vient de la part d'une amie. Une dame qui est décédée vendredi soir a légué ces papiers à sa nièce. La nièce est une dame âgée, elle aussi. Elle n'est pas riche, et plutôt du genre méfiant. »

Une paume se tendit vers lui. Phelan y déposa les papiers. Le battant se referma.

Peu après, la porte de Mme Elliott se rouvrit, et Phelan franchit le seuil.

Deux ventilateurs turbinaient en renfort d'une clim patraque et de fourneaux surmenés. Delpha aimait les œufs mimosa, mais pas les préparer. On déchirait si facilement les coques blanches caoutchouteuses où les jaunes cuits – écrasés avec de la moutarde, de la mayonnaise, du piment de Cayenne, des cornichons et du sel – devaient être fourrés. C'était la tâche que lui avait assignée Oscar, qui régénait la cuisine désertée par Calinda tel un père Noël inflexible supervisant deux elfes empotés : faire cuire quatre douzaines d'œufs durs, les écaler, les couper en deux, les garnir sans les éclater. Son amie Shayla, qui avait déjà pelé trois dizaines de pommes, avait reçu l'ordre d'émincer du céleri pour la salade Waldorf, sachets d'amandes Diamond à portée de main. Delpha remarqua que le regard brillant dont la jeune femme couvait le cuisinier s'était un peu assombri. Un jambon cuisait dans le four. Oscar, embaumant la cannelle et la muscade, pinçait le bord de ses tartes en fredonnant « Ain't Too Proud to Beg<sup>1</sup> ». Il enfournerait les tartes sitôt le jambon cuit.

« Personne ne supplie personne ici, marmonna Shayla à Delpha. On nous mène à la baguette ! Vous saviez qu'il était aussi autoritaire ?

— Il est sympa avec moi. »

Delpha éclata un blanc d'œuf. Elle le goba pendant qu'Oscar regardait ailleurs, et Shayla lui donna un coup de coude en gloussant. L'ambiance dans la cuisine s'allégera. Ils continuèrent à trimer pour terminer les œufs mimosa et la salade Waldorf, sortirent le jambon du four, puis les tartes cuites

qu'Oscar goûta en souriant jusqu'aux oreilles. Il aligna ensuite sur la table des boîtes de noix de cajou et des bocaux grand format de cornichons à la russe et de petits oignons au vinaigre, qui devaient être disposés sur des plats et servis avant dix-sept heures.

Le gérant de la salle de billard d'en face leur avait fait livrer plus de cinq kilos de poitrine de bœuf et de saucisses. M. Dinwiddie, le notaire, s'était chargé du centre de table, des lis. La banque avait envoyé trois boîtes de caramels aux noix de pécan, et la femme du comptable avait débarqué à l'hôtel en titubant sous le poids d'un grand gâteau rectangulaire préparé par ses soins.

Deux rallonges avaient déjà été ajoutées à la grande table du salon. Delpha la recouvrit d'une nappe en lin qu'elle avait repassée – une corvée de première : il fallait humecter le tissu et appuyer de toutes ses forces sur le fer pour effacer les plis. Elle avertit les résidents de l'hôtel qu'ils n'avaient pas intérêt à s'installer là pour boire leur café, et laisser des auréoles marron sur la jolie nappe.

Les locataires la regardèrent s'affairer. Mme Bibbo égalisa les coins de la nappe, recula d'un pas puis les rajusta légèrement, accepta les remerciements de Delpha dans un silence grave. L'ambiance n'était pas lugubre, avec un tel festin en perspective, mais elle était résolument solennelle. Pas de jeux de dames en vue, pas de cartes à jouer. C'était une parente de Calinda qu'on enterrait ce jour-là. Et son aînée, ce qui faisait d'elle la génération suivante sur la liste, un membre de leur club.

À quinze heures, une voiture des pompes funèbres vint chercher Calinda. Delpha frappa à la porte de l'appartement attenant à la cuisine.

« La voiture est là, mademoiselle Blanchard.

— Entrez. »

Delpha ouvrit la porte prudemment. Elle n'avait encore jamais pénétré dans cet appartement. Une pièce spacieuse au papier peint ancien et chargé – plantes grimpantes, feuillage et baies –, un plancher aux larges lattes, un coin

salon meublé d'un canapé et de fauteuils rembourrés, un lit double avec deux tables de chevet et une lampe à abat-jour blanc. Mlle Blanchard fumait, se balançant doucement dans un fauteuil au dossier haut, jambes croisées. Elle portait une robe noire et un collant qui faisait briller ses tibias. Son visage brillait aussi, et un relent âcre flottait dans la pièce.

La blague à tabac était posée sur une table ronde à côté du fauteuil à bascule, le paquet de feuilles à rouler ouvert comme un minuscule placard aux portes orange. L'odeur était celle d'un joint ; Delpha la reconnaissait.

« La voiture des pompes funèbres est arrivée.

— J'ai entendu. Où avez-vous trouvé ça ? demanda Calinda en indiquant le sachet.

— Au fond d'un tiroir, un peu caché.

— Caché. » Elle se balança un moment. « Il y avait quelque chose d'écrit sur une des feuilles. »

Delpha acquiesça.

« J'ai eu l'impression de recevoir une lettre en retard de trente ans. C'est l'écriture de Hettie.

— Vous gardiez le sachet dans ce tiroir ?

— Non, pas du tout. On le rangeait dans cette pièce. Il a disparu. Avant elle. Ida devait avoir douze ou treize ans, et c'était une petite fouineuse. Toujours à la recherche de quelque chose qui aurait pu appartenir à sa mère. Pauvre petite ivrogne. »

Cigarette pincée entre l'index et le pouce, Mlle Blanchard tira une bouffée, retint la fumée, ferma les yeux, se balança. Elle rejeta la fumée lentement, puis moucha le mégot avec sa salive.

« Passez-moi cette veste, vous voulez bien ? »

Delpha lui donna la veste noire posée sur le lit. Mlle Blanchard se leva et l'enfila par-dessus sa robe noire informe.

« Mes chaussures me font déjà un mal de chien. Vous avez préparé le buffet avec Oscar ?

— Tout est prêt.

— Bien. Merci. Je vous suis reconnaissante. »

Delpha comprit qu'elle ne parlait pas du repas. Elle s'écarta de la porte. La vieille femme se mit en route à une allure décontractée, comme si elle avait tout son temps devant elle.

*Ne fume pas tout sans moi, trésor.*

*Jamais, chérie, je t'aurais attendue. Pourquoi es-tu partie ?*

*J'étais obligée. Pas le choix, trésor, pas le choix du tout.*

L'hôtel au complet, dix-huit personnes retraitées, était rassemblé dans le vestibule. Les locataires présentèrent leurs condoléances à Mlle Blanchard tandis qu'elle passait devant eux, chacun s'avançant d'un pas, comme s'ils se tenaient le long d'un boulevard. Ils étaient membres d'un cortège funèbre aujourd'hui, importants, assurés dans ce rôle, à défaut d'autres. Près de la porte, qu'un chauffeur au costume noir et au visage humide tenait ouverte sur la fournaise estivale, M. Rabey se leva. Il ne parla pas à Calinda, mais ôta sa casquette, découvrant un crâne hérissé de cheveux gris fer, et lui adressa un signe de tête.

La voiture noire rutilante emmena Mlle Blanchard loin du Rosemont.

« Elle avait l'air en paix, non ? remarqua M. Finn.

— On dit ça à propos des morts, le réprimanda M. Nystrom.

— Je peux le dire à propos de tous ceux qui ont l'air en paix, Harry. »

---

1. « Je n'ai pas honte de te supplier. »

Phelan ne fut pas invité à s'asseoir. Il resta debout près de la porte de la pièce blanche comme un soldat sans armée, pendant que la femme scrutait son visage et sa tenue. Il ne pensait pas avoir l'air d'un hippie ni d'un clochard, portait un costard, et avait fait raccommoquer son pantalon déchiré. Son costume s'était peut-être usé sans qu'il l'ait remarqué, ou il avait une tache de beurre sur sa cravate. De son côté, son hôtesse n'était pas franchement sur son trente-et-un : pas un brin de maquillage, des lunettes en demi-lune au bout du nez, les cheveux décoiffés relevés en crête de coq. Quand elle se pencha en avant, son kimono à pétales de cerisier s'entrouvrit sur un opulent décolleté.

« Mon intendante me dit que vous cherchez à vous renseigner sur ces documents, pour le compte de la légataire, dit-elle en levant les papiers qu'elle tenait dans sa main gauche. Vous voulez savoir s'ils ont de la valeur, je suppose. Avez-vous la moindre idée de ce que sont les certificats d'actions ? »

L'agence Phelan ne savait peut-être pas grand-chose, apprenant encore sur le tas, mais manquer d'informations contrevenait à l'image qu'elle souhaitait donner d'elle-même.

« Je sais juste qu'ils prouvent que vous possédez des parts d'une entreprise, répondit Phelan. J'imagine que le nombre en haut à droite indique combien.

— À qui ces certificats appartiennent-ils ? Montrez-moi votre autorisation. »

Phelan sortit de la poche intérieure de sa veste le mot signé par Mlle Blanchard et le remit à Mme Elliott.

« Ce n'est pas un contrat en bonne et due forme, mais vous pourrez constater qu'elle me demande de me renseigner à sa place. On enterre sa tante aujourd'hui. »

Neva Elliott chaussa ses lunettes pour lire le mot.

« Aujourd'hui... Votre héritière ne perd pas de temps.

— Comme la tante de Mlle Blanchard avait cent ans, sa mort n'a surpris personne. Et les seuls revenus de Mlle Blanchard proviennent d'un hôtel au centre-ville. Je parie que sa valeur baisse tous les ans, en même temps que ses frais d'entretien augmentent.

— Bon. Comment s'appelait la tante ?

— Jessie Speir.

— Speir. »

Mme Elliott laissa ses lunettes retomber au bout de leur cordon. Les rides entre ses sourcils se creusèrent.

« Speir, Speir... Hardin Speir. Je n'ai pas entendu ce nom depuis des lustres, et il avait un associé dans sa maison de courtage. Un certain Wexler, je crois. Saul. Pourquoi ces certificats n'ont-ils pas été déposés chez le notaire ?

— C'est un... legs spécial de la défunte à sa nièce. Fait oralement, devant témoins. Sa petite-fille a hérité du reste de ses biens et, à ce que j'ai compris, elle en a liquidé une bonne partie, euh... pré-mortem.

— Je vois. »

Neva Elliott glissa ses petits pieds dans des pantoufles à talons plats, se leva et se dirigea tranquillement vers ses meubles à tiroirs blancs. Si elle avait été debout lors de leur première rencontre, Phelan aurait su immédiatement qu'il ne s'agissait pas de sa cliente – cette femme mesurait un mètre

cinquante. Elle sortit un mince dossier, le feuilleta. Son ongle se ficha sur une ligne. Elle posa les certificats d'actions et prit un stylo sur son bureau, griffonna un moment sur un bloc-notes.

« Bon, dit-elle en se retournant. Chez Tiffany, vous avez cent parts achetées en 1910. Cela donne environ vingt mille dollars, plus soixante ans de dividendes, qui seront considérables. La nièce devrait apporter les papiers à son courtier, qui lui indiquera leur valeur exacte. »

Elle écarta le certificat de Tiffany et s'empara de l'autre document.

« Pour celui-ci, je n'ai pas besoin de vérifier. Même vous, à condition que vous vous brossez les dents et vous laviez les mains, dit-elle en haussant un sourcil, vous devez avoir entendu parler de Colgate-Palmolive.

— Même moi.

— Vous pouvez dire à la nièce que ce certificat vaut une belle somme. Mais il ne s'agit que de dix parts. Dix. Son oncle aurait été bien mieux avisé d'acheter cent actions chez Colgate-Palmolive et dix chez Tiffany. Ça m'étonnera toujours, les décisions idiotes que des gens intelligents peuvent prendre. Hardin Speir avait sa propre maison de courtage. Il devait connaître le marché et les valeurs. Il était en exercice à l'ère des titans – bon sang, J. P. Morgan, Astor, Carnegie... Et le voilà qui se rend à New York, dédaigne Standard Oil et US Steel, accorde quelques miettes à Colgate-Palmolive, et investit tout son argent dans des babioles prétendument artistiques.

— Il me semble que les actions étaient un cadeau d'anniversaire de mariage pour son épouse.

— Cent parts de savon et de dentifrice : voilà qui aurait respiré l'amour éternel ! » rétorqua Mme Elliott avec un rire sans joie.

Il devait y avoir trente personnes dans le salon, dont le cœur battant était une table croulant sous les plateaux, la vaisselle en verre taillé, les saladiers et les cafetières. L'odeur entêtante des lis se mêlait à celles du café et du jambon. Les invités d'âge moyen discutaient entre eux, debout,

à l'exception d'une femme blonde à l'air hébété, affalée dans un fauteuil bleu, les deux mains refermées sur un verre. Les personnes âgées se servaient au buffet ou mangeaient, une assiette en équilibre précaire sur les genoux.

Phelan passa devant un vieil homme coiffé d'une casquette qui attaquait une assiette à moitié remplie de petits oignons et une grosse part carrée de gâteau. Le dos mince de Delpha disparut dans la cuisine. Sentant un regard intense peser sur lui, Phelan scruta la pièce jusqu'à apercevoir la propriétaire grisonnante de l'hôtel, dont les yeux étaient braqués sur lui comme des projecteurs.

Elle lui serra la main et le guida vers deux fauteuils dans un coin du salon, posa son café sur une table au milieu, et l'écouta avec une expression affable. Phelan lui présenta ses condoléances et l'informa du résultat de son premier entretien. Pour une estimation plus précise de ses actions chez Tiffany et Colgate-Palmolive, elle aurait besoin de consulter un expert financier – il lui remit une liste en caractères d'imprimerie de courtiers professionnels de la ville, dont il avait vérifié les qualifications (il leur avait téléphoné), et qui étaient favorables (salivaient d'avance) à l'idée d'examiner les certificats et d'en discuter avec Mlle Blanchard, à sa convenance.

« Vingt mille pour Tiffany ?

— Oui, madame, plus dividendes. Sur soixante-trois ans.

— À ma convenance, vous avez dit.

— Tous ces messieurs seraient ravis que vous les appeliez. »

Mlle Blanchard se leva avec la souplesse d'une jeune femme, rapprocha un repose-pieds rose chou de son fauteuil de même couleur et se rassit, jambes tendues. Les projecteurs s'étaient éteints. Elle s'installa confortablement, croisa les chevilles, attrapa son café et but une gorgée.

« Une affaire rondement menée, Tom Phelan. Demandez aux filles de vous couper du jambon et de vous remplir une assiette. Il y a de quoi faire. »

Phelan récupéra une tasse de café servie par Delpha, vêtue de son chemisier blanc et de sa jupe bleu marine. Elle avait relevé ses cheveux en une sorte de torsade, la cicatrice sur sa nuque couverte par des boucles folles. Il approcha la main d'une de ses mèches brun clair, mais se reprit à l'instant où Delpha se retournait. Elle s'était versé une tasse, et ils trinquèrent.

Deux semaines entières. Ils subissaient une pénurie d'appels téléphoniques, à l'exception de quelques personnes qui les avaient contactés pour se renseigner sur les tarifs de M. Phelan, et qui n'avaient pas rappelé malgré leurs promesses. Le compte en banque de l'agence se déplumait.

La formation en commerce que Delpha avait suivie à Gatesville comprenait un chapitre sur la prospection. La secrétaire se fixa la tâche de rédiger une lettre vantant les services de l'agence et se rendit à la bibliothèque, où elle compila une longue liste d'entreprises susceptibles d'être intéressées. Dans son bureau, l'activité ne cessait pas. Elle fredonnait, parfois. Elle passait des coups de fil pour obtenir le nom du directeur du personnel ou d'un autre responsable des entreprises de sa liste, tapait une lettre, y joignait la carte de visite de Phelan, léchait une enveloppe et un timbre. Phelan signait les lettres. Il s'inquiétait.

Il sortit déjeuner, laissant sa secrétaire à sa campagne. Midi, des cloches lointaines annonçant la messe, un soleil semblable à un fer à repasser qui lui crachait de la vapeur sur la tête. Il acheta un sandwich aux crevettes et un Coca à emporter dans un camion-restaurant et se gara près du port. Veste dans la voiture, manches retroussées, casquette de baseball baissée, il s'assit sur un banc neuf, idéalement situé pour les badauds qui, comme lui, aimaient contempler la rivière.

Des pétroliers à la coque noire étaient amarrés dans le port, pont blanc, pavillon rayé ondulant face aux nuages d'été qui dérivait. Les immenses

bateaux se dressaient comme des palais de justice sur la rivière, pas un marin en vue. Le seul mouvement provenait des drapeaux et des flots illuminés de la Neches, dont les eaux scintillaient à l'infini.

Il attaqua son déjeuner. *Mmm*, ils avaient beurré et grillé le pain avant de le garnir de crevettes en sauce. De vrais chefs. Il engloutit bruyamment le sandwich, récupéra la sauce mayonnaise et se lécha les doigts. Alerté par le lien nourriture-oiseau, un pigeon apparut, l'air impatient. Phelan sacrifia ses dernières miettes de pain et les jeta à son invité. Le reste de l'escadrille débarqua bientôt, un second pigeon au derrière dépenaillé et une bestiole sans intérêt, peut-être un moineau, qui se propulsa vers les chaussures de Phelan à petits bonds saccadés, type marteau piqueur.

Allez, un dernier tour d'horizon et il classerait l'affaire. Phelan se cala contre le dossier du banc, jambes croisées, et remplit les colonnes d'une feuille de score imaginaire. Daughtry. La formule développée dans les labos de l'entreprise lui appartenait. Le fait qu'Enroco ait mis la main dessus relevait de l'espionnage industriel. John Daughtry devait avoir eu envie d'étriper les voleurs. Au lieu de quoi, pour coller au progressisme de l'époque, il avait lâché Lloyd Elliott à leurs trousses.

Phelan passa à la colonne Enroco. La formule en question était exceptionnelle. Quelqu'un l'avait offerte sur un plateau au géant, qui l'avait gobée et recrachée. Alors Daughtry et Enroco s'étaient disputé la paternité de l'invention. Dont Daughtry était le propriétaire légitime. D'aucuns auraient pensé qu'un employeur honnête accorderait une prime, un bonus au créateur d'une formule pareille. Surtout que, à en croire Margaret au tailleur noir distingué, le chimiste principal de Daughtry, Roberts ou Robertson... non, Robbins, avait passé l'arme à gauche.

Phelan repensa aux patrons qui quittaient parfois le siège de l'entreprise pour visiter les plates-formes pétrolières, chemise blanche amidonnée retroussée jusqu'aux coudes, casque emprunté à peine enfoncé sur le crâne. Ces grosses légumes auraient prononcé la phrase sur un tout autre ton : « Hé,

le chimiste a passé l'arme à gauche ! » Haussement d'épaules contrit, rides ironiques aux coins des yeux. C'étaient les nababs qui avaient payé des experts en géologie marine pour localiser le site adéquat, avaient fait remorquer la plate-forme jusque-là, embauché les ouvriers qui y travaillaient, financé ce gouffre à dollars à hauteur de six zéros et plus. Droits dans leurs bottes, le regard fixé sur les bateaux chargés qui rentraient à bon port – et qui n'appartenaient qu'à eux, à eux seuls.

Le pigeon fringant atteignit la plus grosse miette de pain avant son congénère hirsute. Phelan trouva un bout de salade dans le sachet et le jeta au perdant.

D'accord. Retour à la colonne Daughtry. En admettant que Daughtry ait divulgué la formule lui-même... Pourquoi ne l'avait-il pas simplement vendue ? Phelan ne comprenait pas ce détail. Et puis si. Si, bien sûr. Margaret – Margaret avait affirmé que John Daughtry regrettait son entreprise plus que sa femme. Un type de cette espèce ne se serait jamais séparé d'une formule qui pouvait faire parler de sa société, causer l'envie de tous. Il se serait débrouillé pour la garder bien au chaud avec lui dans le monde de la pétrochimie. Mais il aurait eu du mal à la développer, alors qu'Enroco pouvait aisément la fabriquer et la distribuer à l'échelle nationale, l'exporter.

Passons à la colonne Lloyd Elliott. Comme Miles l'avait dit, l'avocat avait probablement suivi les négociations de bout en bout.

Dernière colonne : Wallace Daughtry. Tombé malade, John Daughtry avait pris sa retraite sans avoir pu préparer la fameuse formule, ce qui arrangeait bien Wallace. Wallace et ses locaux flambant neufs doublés d'une antique demeure remise au goût du jour, conçus pour qu'il reste assis à son bureau grand comme un court de tennis, à recevoir des coups de fil de son conseiller en investissements financiers. Pas de taches de pétrole sur ses manchettes, pas de boue sur ses chaussures.

Ce genre de choses arrivait tout le temps. L'affaire était close. Ça n'avait plus d'importance.

N'ayant plus rien à tirer de Phelan, les pigeons et le moineau s'envolèrent. La brise venue de l'eau ensoleillée dansait sur son visage humide de sueur. Enfin, il fourra l'emballage de son sandwich et la canette de Coca dans le sac en papier. Il devait retourner végéter à l'agence.

Curieux. Il avait toujours cru être attiré par les bateaux, mais, depuis le début, c'était la rivière qui le fascinait. Elle l'étirait jusqu'à ce que son sang se mélange avec elle. La rivière restait elle-même, son intégrité représentant une puissance qui dominait de loin les piètres forces quotidiennes qui régissaient la petite vie de Tom Phelan. Il pouvait s'installer là et la contempler, grise le jour, noire la nuit, charriant des reflets de lune blancs et les lumières du port sur la peau ondulante de son large dos. Au bout d'un moment, il ne chercherait plus à comprendre quoi que ce soit.

« Agence Phelan, en quoi puis-je vous aider ? »

Un temps, puis Delpha couvrit le combiné et chuchota :

« Un homme de couleur. Il a l'air nerveux. »

Elle transféra l'appel à Phelan.

Son interlocuteur l'informa que Dennis Deeterman était de retour. Phelan n'avait jamais entendu sa voix avec autant de clarté, mais il ne pouvait s'agir que d'une seule personne.

« Comment tu le sais, Marvin ? Tu l'as vu ? »

Un silence. Puis :

« Ouais.

— D'accord. Où et quand ?

— Samedi dernier. Il sortait d'une épicerie sur Pine Street. J'allais descendre de la voiture, mais quand je l'ai aperçu, j'ai pas bougé.

— Tu es sûr que c'était lui ?

— Ouais, c'est un géant. Et il marche d'une façon bizarre, le croupion de travers. C'est lui. Il a une moustache maintenant.

— Tu n'as pas vu sa voiture ?

— Un vieux pick-up bordeaux.

- Plaque d'immatriculation ?
- Y avait de la boue dessus.
- Tu as prévenu la police ?
- Vous pouvez le faire. Salut.
- Une minute ! Vous vivez toujours au même endroit, ta mère et toi ?
- Nan, on a déménagé.
- Bien. Tu as parlé à Ricky Toups ?
- Ce crétin ? Pas moyen.
- Ce crétin ? Attends, pourquoi c'est un crétin ? »

*Clic.* Retour à la tonalité.

Phelan appela E. E. pour lui transmettre l'info.

« Je passe devant chez Deeterman de temps en temps, histoire de voir, dit-il. Je n'avais rien remarqué. Vous avez eu de ses nouvelles ? »

E. E. esquiva la question. Il marmonna qu'on les avait appelés à propos d'un ado, il y avait un moment. Le gamin avait quinze ans. Au téléphone, la mère avait affirmé qu'il avait disparu, mais le beau-père était intervenu sur l'autre poste pour suggérer qu'il avait peut-être fait une fugue.

« Appelle-nous si tu vois le moindre signe qui pourrait te faire croire que Deeterman rôde près de la maison de Concord, déclara E. E. Ne t'avise pas d'aller le chercher tout seul. »

*Clic.*

Phelan entra dans le bureau de Delpha, lui rapporta ce qu'on venait de lui dire sur le garçon.

« Disparu. Hmm... »

Delpha baissa l'enveloppe qu'elle était en train de lécher. Elle rentra les épaules, sourcils froncés.

« Je n'aime pas ça. Du tout.

— Les types comme Deeterman naissent avec le cerveau en vrac. Ou bien quelqu'un le leur met en vrac quand ils sont trop jeunes pour comprendre. »

Mlle Wade posa l'enveloppe sur le bureau, la scella d'un geste du poing.

« Et ils font ce qu'ils veulent faire.

— Un point de vue assez simpliste, mademoiselle la bibliothécaire.

— Oui. Je ne dis pas le contraire. »

Elle plaça l'enveloppe dans la boîte en carton où ses sœurs l'attendaient, remit du papier à en-tête dans la machine à écrire. Quatre heures plus tard, Phelan passait devant chez les Toups, prenant note de la lampe solitaire allumée dans le salon.

Il poursuivit sa route jusqu'à la bicoque blanche. L'endroit était un amas de nuit. La lune brillait juste assez pour qu'il distingue le jardin envahi par les mauvaises herbes, une allée cimentée, pas de pick-up garé dessus. La piste menant à l'arrière de la maison demeurait invisible.

Un instant plus tard, le cœur de Phelan s'arrêta de battre.

Le réverbère le plus proche du vieux bâtiment était éteint. Grillé. Mais on avait aussi pu briser l'ampoule.

La lettre de prospection avait demandé beaucoup de réflexion à Delpha. Dans quels cas l'agence Phelan pourrait-elle aider ces entreprises ? Vols. Tricheries. Mensonges. Coups fourrés. Autrement dit tout ce qui impliquait les fraudeurs, les détourneurs de fonds, les employés usant d'une fausse identité, les associés véreux, les saboteurs et ainsi de suite. Mais elle ne pouvait pas employer ces mots, ils n'étaient pas assez professionnels. Pas élégants. Les gens n'avaient pas envie de clamer sur tous les toits qu'ils s'étaient fait rouler par des escrocs. La lettre atterrirait tout droit à la poubelle.

À Gatesville, M. Wally avait appris à ses élèves à utiliser des termes ampoulés qui n'étaient pas transparents dès le départ, des euphémismes qui vous laissaient terminer votre lecture avant d'y réfléchir un moment et faire peu à peu le lien avec votre situation, au lieu de vous transpercer comme une flèche dans l'œil. Delpha avait donc rédigé une lettre fade et vague, reprenant une partie de ce que M. Wally appelait les « passe-partout ». L'agence Phelan pouvait vous aider à résoudre des *difficultés* concernant vos *affaires* ou les *activités de votre personnel*, ces problèmes qui détournaient une entreprise *florissante* de ses *objectifs*.

Elle avait écrit une phrase d'entame plutôt accrocheuse. Puis quelques lignes sur leurs services et leurs principes : l'agence Phelan visait à aider les entreprises à reprendre une marche fructueuse. Ses employés étaient rapides et s'acquittaient de leurs tâches en toute discrétion. Delpha avait dû

vérifier « tâche » dans le dictionnaire, pour être sûre de ne pas confondre avec « tache ». M. Wally les mettait constamment en garde contre les fautes d'orthographe ou les mots qui se ressemblaient sans avoir le même sens, comme *ou* et *où*. Que vous soyez intelligent ou pas, ces erreurs vous collaient automatiquement un bonnet d'âne sur la tête. Le dernier paragraphe de Delpha récapitulait les coordonnées de l'agence. *N'hésitez pas à nous appeler ou à nous rendre visite si votre société peut bénéficier de...* etc., adresse et numéro de téléphone.

Elle avait un point douloureux entre les omoplates, à force de se ronger les sangs à propos de la lettre et de matraquer sa machine à écrire. Elle avait été soulagée quand M. Phelan avait jugé le résultat satisfaisant. Il lui restait encore quelques enveloppes à envoyer.

On était jeudi soir, et Delpha buvait un café dans le salon du New Rosemont après le dîner, sans prêter grande attention aux conversations, à moins que celles-ci n'y tiennent expressément.

Le procureur spécial avait exigé que Nixon lui remette les enregistrements secrets, Nixon avait fait la sourde oreille, et le Sénat avait envoyé une assignation à comparaître à la Maison-Blanche. Le débat sur ces coups de théâtre s'était prolongé par une discussion enflammée pour savoir si Henry Louis Aaron battrait le record de sept cent quatorze home-runs détenu par George Herman Ruth.

M. Nystrom avait fini par écarter les bras, à la manière d'un arbitre signalant qu'un joueur était à l'abri sur sa base, et décrété qu'il n'y arriverait pas. Hank Aaron avait trente-neuf ans et, aussi juvénile qu'il paraisse, c'était un âge avancé pour un sportif professionnel. Il atteindrait peut-être les sept cents, mais jamais sept cent quatorze. Il n'aurait pas la force de rempiler pour une nouvelle saison.

« Atteindre les sept cents ! s'indigna M. Finn. Et comment qu'il y arrivera ! Tu n'as pas envie qu'il batte Babe Ruth, c'est tout.

— Et alors ? rétorqua M. Nystrom.

— La presse dit que Hank Aaron a reçu des menaces de mort. Pour avoir frappé des home-runs, Harry ! Quel genre de personne voudrait tuer un joueur de baseball pour ça ? »

M. Nystrom s'empourpra.

« Le record tiendra.

— J'aimerais bien. 1935... Ma femme était en pleine forme, et encore jolie comme un cœur. Les gamins couraient dans la cuisine. Cette époque me manque. Elle nous manque à tous.

— Oh, arrête ton char », ronchonna M. Nystrom.

Mme Bibbo, régente de la télévision, leva les yeux au ciel et fit signe à Delpha de la rejoindre. Ne travaillant plus le soir, Delpha avait pris l'habitude d'aller se promener ou de lire un livre dans sa chambre. Isaac aurait voulu lui rendre visite plus tôt, mais elle ne l'imaginait pas passer nonchalamment devant tous les occupants du salon, comme s'il venait chercher sa tante pour l'emmener dîner, ni monter l'escalier avec elle, objet de tous les regards. Elle n'avait pas envie que des critiques, des œillades ou des conseils chuchotés gâchent leurs moments intimes. Ils lui allaient très bien comme ça.

Une publicité interrompit l'émission de Mme Bibbo : « Socialites, le choix des femmes exigeantes ». Une grande perche en robe beige courte murmurait : « Oui, oui », face à une paire de chaussures vernies à talons carrés. Delpha détourna la tête, aperçut Calinda qui se dirigeait vers le canapé.

« Vous avez du courrier. »

Son cœur se serra. Elle attendit que Mlle Blanchard arrive à sa hauteur pour prendre l'enveloppe, qui ne portait pas d'adresse d'expéditeur, et n'avait donc pas été envoyée par l'administration pénitentiaire du Texas. Ce qui signifiait qu'on ne la renverrait pas en prison ; pas ce jour-là. Elle pouvait respirer. Elle abandonna la télévision et monta à toute vitesse dans sa chambre, ferma la porte à clé.

Du papier de lin, couleur crème, comme l'enveloppe. La lettre avait été tapée à la machine.

*Chère Delpha Wade,*

*Je vous écris en tant que mère, pour vous demander d'arrêter de fréquenter Isaac. Vous ne me croirez peut-être pas, mais ce n'est pas votre casier judiciaire qui m'inquiète. Ni votre grande différence d'âge. Je veux que vous rompiez avec mon fils pour qu'il accepte de terminer ses études sur la côte Est. Sa place est là-bas. Il a un avenir dans les sciences. Il a des amis issus de familles qui peuvent l'aider à démarrer d'un très bon pied dans la vie, même s'il n'est pas en contact avec eux en ce moment. Isaac a terminé sa troisième année. Il ne lui en reste qu'une. Mais il ne parle plus que de s'installer à Beaumont.*

*Bien que cela puisse paraître scabreux, je ne regrette pas qu'il vous ait rencontrée, car je pense que les jeunes hommes ont besoin de premières liaisons comme celle qu'il a eue avec vous. Isaac a changé. J'irais jusqu'à dire qu'il se montre capable de plus de gentillesse. Je peux le persuader de ne plus s'inquiéter pour sa mère, et je peux le persuader de retourner à Princeton, tant que vous rompez avec lui.*

*Une femme ayant votre expérience comprendra assurément que certaines situations nous entraînent parfois à prendre des mesures nécessaires, bien que regrettables.*

*Je vous souhaite le meilleur. Vraiment.*

La lettre n'était pas signée, mais son auteure avait annoncé son identité dès la première ligne. Delpha la relut. Le troisième paragraphe faisait toute la différence.

*Comprendra assurément.*

*Des mesures nécessaires, bien que regrettables.*

Oui. Elle voyait très bien.

Delpha glissa son stylo-plume dans une poche de sa jupe, pointe sèche vers le haut, et un billet de cinq dollars dans l'autre. Elle traversa le salon tête baissée et sortit à l'air libre, s'engagea dans Main Street puis Liberty Avenue, passant près du Jefferson Theatre ; *Chacal* était à l'affiche, un film dont elle ne connaissait aucune vedette. Elle avançait à grandes enjambées, les mains dans les poches, sentant le stylo, le billet plié et ses hanches se balancer au rythme de ses pas. Elle évita Crockett Street pour longer Forsythe, Bowie et Fannin, Neches et Archie. Le vieux centre-ville ne s'étendait pas loin, avant de buter et s'ouvrir sur le port et les eaux huileuses de la rade. Delpha s'arrêta devant la cathédrale St. Anthony, leva les yeux vers ses tours en brique à colonnes blanches, les croix blanches à leurs sommets.

« Vous avez perdu quelque chose, madame », fit une voix.

Un vieil homme, assis à un arrêt de bus de l'autre côté de Jefferson Street.

Delpha laissa passer une voiture avant de traverser la rue, ralentissant l'allure quand elle s'aperçut que l'homme était moins âgé qu'elle ne l'avait cru. Avoisinant la cinquantaine, il était robuste, métis, vêtu d'un costume à revers fins qui devait dater de l'année où on l'avait envoyée à Gatesville. Une canne reposait contre son genou.

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? » demanda Delpha.

L'homme pointa du doigt l'église en briques rouges.

« Saint Antoine. Le saint des objets perdus. Je suis diacre à la cathédrale, déclara-t-il avec un sourire aux dents du bonheur, alors je suis bien placé pour vous dire que si vous adressez vos prières à saint Antoine, il vous aidera à trouver ce que vous avez perdu. Ou je pourrais prier pour vous, si vous voulez. Qu'en pensez-vous ? »

L'aumônier de Gatesville lui demandait souvent la même chose. « Si vous ne me le défendez pas, mademoiselle Wade, je prierai pour vous

de toute façon », ajoutait-il. L'aumônier rendait aussi visite aux détenus de Huntsville, même à ceux du couloir de la mort, et il affirmait les aimer et prier pour eux. Cette information avait impressionné Delpha et lui avait donné à réfléchir. Elle en avait notamment conclu que l'aumônier aimait les hommes humiliés, pas les hommes libres décidés à nuire aux autres. En aurait-il été capable ?

« J'ai une question pour vous, puisque vous êtes diacre. »

L'homme se redressa et l'observa d'un air cordial, comme si elle venait d'arriver dans son bureau.

« Un aumônier m'a dit un jour que si on gardait de la haine dans son cœur, si on ne laissait pas de place au pardon, elle nous empoisonnerait. Vous êtes d'accord ?

— Parfaitement d'accord.

— L'aumônier disait que si on gardait de la haine, on avait de la haine. Et que si on parvenait à trouver de l'amour dans son cœur, c'était ce qu'on obtenait. De l'amour. Vous le pensez aussi ?

— Oh, oui.

— Alors comment fait-on pour passer de la haine à l'amour ? »

Une voiture approcha, les éclairant tous les deux. Elle ralentit pour s'arrêter le long du trottoir. Au volant, une femme noire coiffée d'un foulard blanc, une cigarette à la bouche. L'homme leva la main, et elle éteignit ses phares.

« On n'y passe pas d'un coup, mademoiselle. On passe de l'un à l'autre, sans arrêt. On trouve l'amour, on le perd, on le retrouve. C'est pour ça que saint Antoine est si puissant. On a toujours quelque chose à trouver. »

L'homme se leva en s'appuyant sur sa canne, veste à la main.

« Je connais une longue prière à saint Antoine, et une courte. Laquelle voulez-vous ?

— La courte.

— “Saint Antoine, saint Antoine, écoute-moi. J’ai perdu quelque chose et j’ai besoin de toi.” »

Delpha sourit à cette comptine.

Le diacre aussi.

« Comment ça va, chérie ? » demanda-t-il en s’installant pesamment sur le siège passager de la voiture, avant de ranger sa canne. Il ajouta à l’intention de Delpha : « Vous allez trouver ce que vous cherchez, maintenant. »

Il avait raison. C’était déjà le cas. Delpha voulait seulement un autre point de vue, plus de temps pour que sa décision se précise. Car les décisions prenaient du temps : il fallait examiner, trier, mesurer et peser chaque chose. Une décision n’était pas définitive tant qu’on ne la sentait pas dans sa chair.

Et puis Delpha aimait découvrir des choses – elle le savait déjà. Elle le savait encore plus maintenant.

La question du soir – une information, une prise de conscience – n’était pas perdue. Juste remise à plus tard. Delpha avait décidé d’elle-même de ne pas y réfléchir tout de suite.

Elle reprit le chemin du New Rosemont. Son chemisier était trempé sous les bras. Elle devrait le rincer dans l’évier avec un peu de savon, le mettre à sécher sur le dossier de sa chaise.

Elle avait été obligée de sortir marcher pour surmonter la réapparition des sentiments contradictoires qu’elle éprouvait en recevant du courrier. Elle avait été heureuse de recevoir une carte d’anniversaire de son amie Barbara Jean. Heureuse que son grand-oncle Lafayette lui écrive tous les mois, même s’il parlait surtout du temps qu’il faisait. Ces lettres ne servaient qu’à mesurer la distance qui la séparait du monde libre, mais elle préférait tout de même en recevoir. Elle s’était sentie vide quand aucune carte de Noël ne lui était parvenue en 1971, bien qu’on l’ait avertie du décès de Lafayette. Plus rien après.

Elle monta l’escalier, déverrouilla la porte, la referma et ôta ses chaussures plates. Assise sur le lit, elle relut la lettre de la mère d’Isaac à voix

haute. *Cela*, un mot banal que n'importe qui aurait pu employer, sauf que tous les gens qu'elle connaissait auraient dit *Ça*. Pas une preuve en soi. *Scabreux*, en revanche, était un mot que Delpha avait dû chercher dans le dictionnaire. Un mot que leur deuxième cliente, qui n'était pas Mme Elliott, avait prononcé au téléphone – se justifiant sans avoir besoin de le faire.

« Cela peut vous paraître scabreux que je fasse photographier mon mari et sa maîtresse dans une chambre de motel. Mais je n'ai pas le choix. Il y a des choses qu'on ne peut pas accepter.

— C'est bien vrai », avait répondu Delpha, avant de lui indiquer le montant qui lui restait à régler.

Au lieu de proposer d'envoyer un chèque, la femme avait choisi d'effectuer l'échange au musée du restaurant.

Le dictionnaire de poche rouge de Delpha affirmait que « scabreux » signifiait : « qui risque de choquer ».

*Cela. Scabreux.* Deux mots employés sur la même feuille de papier à lettres.

Une coïncidence ? Cela se pouvait.

Delpha entra dans la bibliothèque le vendredi midi, un sandwich dans son sac à main. Joyaux de vitrail inondés de soleil, vieux plancher grinçant. Elle s'installa au rayon des périodiques et parcourut les journaux de l'année en remontant le temps, jusqu'à tomber sur un Isaac de quelques centimètres carrés, beau et âgé, qui l'observait depuis la rubrique nécrologique. Un visage à l'ossature marquée, sûr de lui, détendu, souriant avec les yeux plutôt qu'avec les lèvres.

Charles Robbins, quarante-sept ans, avait perdu sa vaillante lutte contre le cancer le 2 juin 1973. Il laissait derrière lui l'épouse qui partageait sa vie depuis vingt-deux ans, Lucinda, et un fils, Isaac. M. Robbins était employé depuis 1961 au département Recherche et Développement de Daughtry Petrochemical, à Beaumont. Au lieu d'envoyer des fleurs, la famille préférait

que l'on fasse une contribution à la bourse créée en mémoire de Charles Robbins à l'université Lamar.

Le père d'Isaac, Charles Robbins, était le chimiste de Daughtry.

Il avait conçu la formule que Lloyd Elliott, l'avocat, avait été chargé de défendre face à Enroco Oil. Il était marié à une femme au vocabulaire châtié et à l'esprit tourné vers l'aspect intime de la vie de couple. Peut-être parce qu'elle ne ferait plus jamais l'amour à son mari. Quarante-sept ans, ce n'était pas vieux. Peut-être que, la dernière fois, ils n'avaient pas su que ce serait la dernière. Ou peut-être que si.

Son véritable numéro de téléphone, pas celui d'une cabine à l'extérieur d'une supérette, figurerait dans l'annuaire. Voilà qui satisferait au moins une partie de la curiosité dévorante de M. Phelan. Delpha transmettrait l'information à son patron, si elle avait vu juste. Et si Mme Robbins et elle se mettaient d'accord concernant sa rupture avec Isaac.

*Il fallait régler ça d'abord.*

Angela surgit de derrière une étagère et s'arrêta près de la table isolée de Delpha pour papoter en chuchotant. C'était une des bibliothécaires adjointes, une gentille fille qui se maquillait à la truelle. Elle avait surpris Delpha en train de mordre discrètement dans son sandwich un jour et lui avait indiqué un coin plus tranquille pour déjeuner, à l'écart du chemin de ronde de la responsable.

Elles discutaient de temps en temps, ce qui faisait plaisir à Delpha. Elle avait l'impression d'avoir enfin une amie qu'on ne lui avait pas imposée. Angela voulait savoir si elle irait au festival de Crockett Street ce week-end-là. Le groupe de son oncle s'y produirait.

« J'essaie de leur amener des spectateurs, il faut que tu viennes. Ils sont plutôt bons, je t'assure. Ils savent jouer tout ce qui passe à la radio. Ils laissent mon cousin chanter, des fois. Il n'a que douze ans, mais il peut vraiment te donner la chair de poule.

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Tu trouves tout ce que tu veux ? »

Angela avait des cils noirs tracés un par un sous les yeux, un panorama vert sirène au-dessus. Son sourire plein de sollicitude était encadré d'une épaisse couche de fond de teint.

« Oui, merci, j'ai presque fini. »

Temporisant, Delpha alla se promener. Un nuage tentait maladroitement de déverser le reste de son eau sur le centre-ville. Quelques gouttes tombèrent, mais elles n'insistèrent pas. Les cloches de St. Anthony somnolaient. Delpha chassa les gouttelettes sur ses cheveux et guetta le diacre, mais elle ne le vit pas. Elle continua d'avancer. Un homme transportant une brassée de roses s'engouffra dans une boutique de fleurs, tenue par une femme affublée d'un masque noir. Delpha aimait les fleurs. Attirée par la boutique, elle y était entrée une fois et avait discuté avec la gérante, lui avait demandé comment elle avait appris à arranger des fleurs dans un vase. Le bord du masque recouvrant ce qui avait été le nez de la femme s'était fripé quand elle avait parlé d'arrangements floraux horizontaux et verticaux, ovales et en forme de S.

À présent, Delpha lui adressait un signe de tête à travers la vitrine, tandis que la femme portait une rose à son masque.

Quelques minutes plus tard, elle retourna à la cabine téléphonique près de la bibliothèque. Son sourire s'effaça, elle prit une inspiration et glissa une pièce dans la fente. Une femme lui répondit.

« Madame Robbins ?

— Oui. Qui est-ce ? »

C'était elle. La voix qu'elle avait déjà entendue.

« Je m'appelle Delpha Wade. »

Un calme feutré en toile de fond chez Mme Robbins, pas de musique, ni de télé. Peu de bruit du côté de Delpha, une voiture de temps en temps. Midi quarante-cinq un jour de canicule, air étouffant, rues mouillées.

Un silence tendu se prolongea. Delpha s'épongea le cou.

Enfin, la femme dit :

« Qu’auriez-vous fait si Isaac avait répondu ?

— J’aurais raccroché.

— Bon, c’est déjà ça. Vous avez reçu ma lettre.

— Oui.

— Vous allez le faire ? Laisser mon fils... continuer à vivre sa vie ?

— Il y a un banc devant la mairie et l’auditorium. Sur Pearl Street.

En face de la bibliothèque. Vous pouvez me retrouver là-bas demain soir ?

Il n’y aura pas beaucoup de circulation le samedi.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Parce que je réfléchis encore.

— Vous voulez de l’argent.

— Je veux un peu de votre temps.

— Mais vous ferez ce que je vous ai demandé ?

— D’abord, dites-moi ce que vous entendez par “nécessaire mais regrettable”. »

Une inspiration, puis la femme relâcha son souffle au bout du fil.

« Quelle heure ?

— Huit heures, huit heures et demie. Ça vous va ?

— J’y serai. »

Delpha raccrocha et prit la direction du bureau. De nouveaux clients appelaient peut-être à l’instant même, et elle n’était pas là pour répondre :

« Agence Phelan, en quoi puis-je vous aider ? »

Phelan goba une pastille antiacide, s'arrêta à une station essence Texaco. Il jeta sa veste sur son siège et fit le plein. Seize gallons, *bon Dieu*, presque sept dollars. Il récupéra sa maigre monnaie et ravitailla le téléphone public avec.

Une demi-sonnerie et un cri étouffé.

« Ricky ? »

Rien.

« Madame Toups, c'est vous ? »

Des sanglots.

Posant le combiné contre son cou, Phelan s'éloigna de la cabine autant que le cordon du téléphone le lui permettait, puis reprit l'appareil.

« Madame Toups, c'est Tom Phelan.

— Je sais. » Un reniflement. « On a besoin de votre aide, monsieur Phelan, mais j'avais peur de vous appeler. Ricky a encore des ennuis.

— Deeterman ?

— Oui. Au début, Ricky le défendait, disait qu'il soignait des animaux malades, qu'il avait guéri un raton laveur blessé. Il disait qu'il s'était juste énervé, la dernière fois. Mais maintenant, il ne l'aime plus. Il ne va le voir que parce qu'il lui donne de l'argent. Ricky n'est plus le même. Ce n'est plus mon garçon... »

Mme Toups se remit à pleurer.

« Appelez la police et répétez-leur ce que vous venez de me dire. Ils recherchent Deeterman. Activement. Si vous voulez mettre Ricky à l'abri, il faut que vous les préveniez. Il n'est pas chez vous en ce moment ?

— Non.

— Où habite Georgia Watson ? » Phelan nota l'adresse. « Je ne serai pas au bureau pendant un moment. Mais je vous rappellerai. Il faut que je parle à Ricky.

— Vous lui flanquerez la trouille, dites ? »

*Madame Toups. Caroleen.*

*Il est bien trop tard pour ça.*

Peut-être que flanquer la trouille à Georgia Watson, en revanche, donnerait des résultats.

Dans l'allée du garage, une camionnette faisait de la réclame pour P&C, Nettoyeurs de moquettes et tapis. Ayant renfilé sa veste, Phelan sonna à la porte de la petite maison, tomba sur un homme bedonnant en t-shirt marron clair qui resta derrière la moustiquaire de l'entrée, sans rien dire.

« Je pourrais parler à Georgia, monsieur ? » demanda Phelan en tendant sa carte.

L'homme l'étudia à travers la moustiquaire.

« Non. Ma femme est en train de préparer le dîner, répondit-il, vaguement réticent.

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur Watson, mais j'ai des raisons de croire que votre fille...

— Je m'appelle Prewitt. C'est ma belle-fille.

— D'accord, monsieur Prewitt. Je dois vous avertir que votre belle-fille et son ami Ricky Toups fréquentent des gens dangereux...

— Attendez un peu. Qui vous a raconté ça ?

— La mère de Ricky Toups. »

M. Prewitt fronça les sourcils. Il entrebâilla la moustiquaire pour prendre la carte de Phelan.

« Georgia ! cria-t-il. Ramène-toi ! » Baissant d'un ton, il ajouta : « Un détective privé... Vous filez des gens, vous les prenez en flagrant délit de fricotage, c'est ça ?

— C'est un type d'enquête. Il y en a d'autres.

— Ah ouais ? Comme quoi ? »

Phelan étouffait quasiment d'impatience. Il toussa, se calma.

« Des affaires d'espionnage industriel. »

La résistance du beau-père faiblit. Il indiqua la cravate de Phelan.

« J'aimerais pas devoir m'habiller chic tous les jours. Ça vous dérange pas ?

— Ça aide. Pour certaines personnes... » Phelan jeta un regard aux alentours, comme si les personnes en question se bouscuaient devant la maison de M. Prewitt. « Le costard les met à l'aise, vous voyez. Ils ont besoin de ce genre d'accoutrement.

— Un accoutrement. » L'homme était sur la même longueur d'onde que lui, à présent. « Vous bossez avec des patrons.

— C'est eux qui ont l'argent. Vous savez comment ça marche. Écoutez...

— Et comment ! Je vais vous dire, j'ai un chef de bureau qui...

— Qu'esse tu veux, Glen ? J'ai faim. »

Georgia Watson débarqua d'une démarche théâtrale, un poing sur la hanche. Elle ouvrit de grands yeux en apercevant Phelan. Son aplomb se racornit comme des bijoux de famille par temps frais.

« Je vois que tu te souviens de moi. Je suis venu t'avertir de laisser tomber les combines que tu as encore avec Dennis Deeterman.

— Si vous voulez, m'sieur.

— Pas de ça avec moi, Georgia.

— Bah, c'est juste un vieux type bizarre qui aime les animaux, et je traîne pas chez lui. Je pars quasiment tout de suite. Il aime pas voir de filles dans les parages.

— Un vieux type bizarre. C'est ça. Tu pars tout de suite après quoi ? »

Une nonchalance étudiée se peignit sur le visage lunaire de Georgia. Phelan continua à la transpercer du regard.

« Je m'en vais après avoir emmené les garçons chez lui, d'accord ?

— Il a fait du mal à Ricky une fois. Tu te rappelles. »

Elle haussa les sourcils, bouche entrouverte.

*Tiens, tiens, elle n'est peut-être pas au courant. Ricky a peut-être omis de lui raconter cette partie de son affreuse journée.*

« Si Deeterman t'a donné une nouvelle adresse, un numéro ou un moyen de le contacter, il faut que tu me le dises. »

Une lueur entendue s'alluma dans les yeux brun foncé de l'adolescente. Elle était en position de force, à présent.

Prewitt l'attrapa par un de ses bras dodus, constellé de taches de son.

« De qui il parle ?

— La ferme, Glen. »

Georgia se dégagea et adressa un doigt d'honneur à Phelan. La porte se referma en claquant.

Pestant contre cette petite gourde qui n'avait pas voulu se laisser intimider, Phelan retourna à l'agence, appela Mme Touns. Toujours pas de Ricky.

Vendredi soir, près de 20 heures ; ses obligations professionnelles étaient achevées, mais son cerveau était encore en ébullition. Il essaya de se tenir à l'écart du téléphone. Deuxième échec de la soirée. Il appela E. E. chez lui, pour lui rapporter que le dicton « Chat échaudé craint l'eau froide » ne s'appliquait pas à son ancien client. Les ados avaient repris leurs magouilles. Le bureau était vide sans Delpha ; ses pas y résonnaient. Imprudemment, Phelan demanda à son oncle de le prévenir s'il avait du nouveau sur Deeterman.

« Que je te prévienne, moi ? Tu te prends pour un flic ? M. Magnum, détective privé ? M. Mannix ? » E. E. le sermonna pendant une minute,

terminant par : « Tu es de la famille, mais ne te mêle pas des oignons de la police, compris ?

— D'accord. Mais tu n'as pas des affaires qui te collent à la peau ?

— Une ou deux.

— Moi aussi. »

Le hurlement de rire de son oncle fit boule de neige, en entraînant d'autres à sa suite. Il rebondit comme un trampoline pendant dix secondes.

« Merci, Tom, merci bien, j'avais besoin de ça. Oh, la vache. Redescends sur terre, gamin. Depuis combien de temps tu es dans le métier, déjà ? Pour ce qu'on en sait, ça ne sera peut-être qu'un job d'été. »

Phelan s'assit, les joues en feu. Il raccrocha avant qu'E. E. puisse se remettre à rire.

Il sortit la bouteille de whisky du dernier tiroir de son bureau pour se servir un verre, puis – *Une minute, Tom, vis ta vie en Technicolor* – il se ravisa. Il éteignit le ventilateur et les climatiseurs essoufflés. Dénoua sa cravate, la jeta sur son bureau, verrouilla la porte et descendit l'escalier.

Vingt minutes et deux shots plus tard, il avait pris un recul émotionnel de premier ordre. Maîtrisait l'art de la perspective. Il avait esquivé la foire en plein air de Crockett Street pour s'installer dans le calme relatif d'un bar, talons calés sur un barreau de tabouret. Les néons se brouillaient dans son champ de vision, tandis qu'il savourait les grandes rafales d'air envoyées par un gigantesque ventilateur. Le barman venait de sauver ses loyaux consommateurs du Top Quarante en les remettant entre les mains habiles d'un disc-jockey de la radio locale, qui passait les tubes soul de la semaine. Phelan était prêt à entamer sérieusement un whisky avec glaçons et zeste de citron.

« Vous êtes Tom Phelan ? »

Il recula son tabouret pour faire face à une blonde dans la vingtaine, en débardeur jaune.

« Mon amie, dit-elle en pointant sa cigarette par-dessus son épaule, m'a dit que votre hélicoptère s'était écrasé au Vietnam. C'était comment ? »

Phelan observa la table où deux autres jeunes femmes étaient assises autour d'une nouvelle tournée de boissons, de verres vides et d'un cendrier plein, et l'une d'elles... Oui, c'était bien Debbie de la banque. Elle grimaça d'un air contrit, articula : « Désolée. » Phelan reporta son attention sur l'apparition jaune. Une fille au nez retroussé, persuadée d'être la reine de la soirée parce que sa mère lui avait dit qu'elle était jolie, qui n'avait pas encore appris que son assurance ne reposait que sur du vent.

Le silence s'éternisa, jusqu'à ce que la fille commence à douter de l'avis de sa mère et que son visage prenne une teinte que Phelan appréciait : rose. Du rose sur les joues et le cou. Il ne tirait aucun plaisir de sa gêne, même si elle avait un pois chiche en guise de cerveau. Il songeait qu'il devrait peut-être trouver une anecdote amusante à lui raconter, quand un aperçu brumeux s'infiltra, des collines et du brouillard, une avalanche de visages et d'uniformes trempés, une chaleur comme dans un four, le souffle d'un hélico, lui titubant, courbé à l'avant d'un brancard ensanglanté. Le vrombissement et le tournoiement des pales au-dessus de sa tête baissée, de la terre giclant contre ses dents, s'incrétant dans sa peau, les contorsions de l'homme sur le brancard, le poids, le poids, remuant, gigotant, vivant. Le décollage, plus haut, plus haut, le bruit, la fumée, le visage de l'artilleur posté à la porte qui basculait en arrière, griffait l'intérieur métallique de l'hélico déséquilibré. La vision explosa en un mur de peur noir suffocant qui l'habitait corps et âme, et le mur déferla, destructeur.

Puis quelque chose se remit en place, et la peur disparut.

*Clic*, remballée.

À sa place, un calme beige.

Un courant d'air effleura sa joue humide. La musique continuait à se déverser. *If you want me to stay I'll be around today*<sup>1</sup>... Quelqu'un poussa un cri suraigu. Pour rire, sans y mettre du cœur.

*Oh whoahh.  
Good  
Wish I could  
Get this message over to you now <sup>2</sup>.*

Un autre cri, plus réussi.

« Rapide », dit Phelan à la fille, à propos de la chute de l'hélico, et il lui tourna le dos sur son tabouret.

Il avala d'un trait le whisky glacé qui brillait dans son verre immaculé. Il était temps de rentrer. Il était redescendu sur terre.

---

1. « Si tu veux que je reste, je serai là aujourd'hui... »

2. « Oh waouh/Bien/J'aimerais pouvoir/Te transmettre ce message. »

Une Lincoln noire fit voler la jupe d'une femme qui traversait la rue. Elle s'assit brusquement sur le banc.

« C'est vous, je suppose ? demanda-t-elle.

— Oui. C'est moi. »

Mme Robbins se tourna vers Delpha et la dévisagea.

Regardant la femme en face, Delpha pensa : *Je me suis trompée sur toute la ligne. Ces mots, « scabreux », « cela », n'importe qui pourrait les écrire.*

Pas de maquillage, de fines rides aux coins des yeux, une autre qui remontait de son menton sans atteindre la commissure de ses lèvres. Son nez ressemblait à celui d'Isaac, à présent qu'on l'avait redressé, pas très creusé à la racine. Elle portait une chemise bleu ciel aux manches retroussées et une jupe kaki. Des mocassins. Tachés d'éclaboussures.

Des cheveux brun papier kraft coupés à la garçonne, négligés.

Delpha n'excluait pas que la mère d'Isaac puisse être leur cliente : une perruque aurait tenu sur ses cheveux courts. Mais contrairement à l'autre femme, que M. Phelan avait décrite avec des yeux larmoyants marron boue, Mme Robbins affichait deux lampes vives derrière ses lunettes à double foyer métalliques – immenses, bleues, presque violettes. Et braquées sur Delpha.

« Vous avez un visage délicat, s'étonna-t-elle. Après quatorze ans de prison. Mon Dieu. Je pensais que, de près, vous seriez... grossière. Dure. »

Elle se redressa, tourna la tête vers la gauche, en direction de la mairie.

De près. Fallait-il en déduire que la mère d'Isaac l'avait vue de loin ? Probablement. Delpha détourna le regard à son tour, le reportant sur les moulures en laiton verdi de la bibliothèque, les vitraux représentant du blé et des faucilles, des gerbes.

« Vous pensiez qu'Isaac aimerait une femme grossière.

— Pas du tout. Mais il a toujours été timide et... J'imaginai que vous auriez attiré son attention d'une façon plus tape-à-l'œil.

— La façon tape-à-l'œil habituelle. Je n'ai pas été envoyée en prison pour prostitution.

— Je sais pourquoi vous avez fait de la prison. L'information n'est pas difficile à trouver. La loi sert les hommes, pas la justice, et, franchement, je ne suis pas insensible à votre situation.

— Assez pour me menacer. »

Une jeune fille en robe d'été blanche vaporeuse, sans soutien-gorge, s'arrêta près du banc. Elle referma sa paume sur une cigarette pas encore allumée.

« Oh, bonjour, professeur Robbins ! Je me disais bien que c'était vous. Vous allez à la foire de Crockett Street ? demanda-t-elle avec un sourire enthousiaste.

— Non. Comment allez-vous... ?

— Susan, je m'appelle Susan. »

Le sourire de la fille s'assombrit d'un cran, puis s'éclaira de nouveau. Elle se dressa sur la pointe des pieds pour faire signe à quelqu'un dans la rue, poitrine rebondissante. Un motard s'arrêta au bord du trottoir dans un dérapage de frimeur.

« Je veux me réinscrire en biochimie. J'espère que j'aurai une meilleure note avec vous, cette fois. » Le regard optimiste de la jeune fille déborda vers Delpha, l'inondant de bonnes intentions. « C'était sympa de vous voir, madame Robbins. »

Elle s'éloigna en trottinant vers la moto.

Bien que la lumière ait commencé à refluer du ciel, la femme sortit des clips teintés de son sac à main et les fixa sur ses lunettes, escamotant ses yeux bleu cobalt.

« Alors, les mots que j'ai employés vous ont offensée ? »

La gorge de Delpha se serra, puis elle comprit que Mme Robbins parlait de sa menace, pas des mots qui l'avaient incitée à l'appeler. Pas de *scabreux* ni de *cela*.

« C'est là que le bât blesse, n'est-ce pas ? soupira la femme. Je n'ai rien contre vous. J'aurais écrit la même chose à quiconque se serait mis en travers du chemin d'Isaac. C'est tout ce que vous voulez ? Que je retire mes menaces ? Pas d'argent ? »

Les verres noirs cessèrent de scruter Orleans Street, d'un ambre doré dans la lueur du couchant, pour se concentrer sur Delpha.

On partait au combat avec les armes qu'on avait. Delpha décida de mettre un terme à cet examen.

« Je suis désolée pour votre mari. Isaac aimait beaucoup son père. »

La pointe du nez droit de la femme rougit, ses lèvres se serrèrent en tremblant, puis s'ouvrirent.

« Oh, oui. Oui, il l'aimait, oui. Oui. »

Elle porta son poignet à son front à la façon d'une actrice de film muet, mais en y mettant de la force, comme si cela l'aidait à rester droite.

« Rompez avec lui comme je vous l'ai demandé. S'il vous plaît. Laissez Isaac reprendre ses études. »

C'était bien l'intention de Delpha. Elle n'avait jamais envisagé autre chose. Mais il fallait qu'elle sache.

« Si je n'accepte pas de rompre... Qu'avez-vous prévu ? »

Mme Robbins lui jeta un regard furtif.

« C'est un problème. Je sais ce qui vous est arrivé. Je comprends parfaitement pourquoi vous avez fait ce que vous avez fait. » Elle baissa d'un

ton, secoua la tête d'un air sévère. « Je n'ai aucune envie de vous causer du tort.

— Vraiment ? Comment vous y prendriez-vous ? »

C'était l'information qui intéressait Delpha : Mme Robbins avait-elle mis au point une stratégie ?

« Mademoiselle Wade, mademoiselle Wade... En théorie, je pourrais m'y prendre de bien des façons. Vous n'avez aucun pouvoir, à part sur mon fils. Je pourrais aller voir votre conseiller d'insertion, me plaindre auprès de lui. Ou de votre employeur. Oui. Avoir des problèmes d'emploi contreviendrait aux conditions de votre libération. Vous êtes obligée de travailler. Vous sortez de prison. Moi, je dirige un laboratoire d'hôpital et j'enseigne à l'université Lamar. Ce n'est pas Harvard, mais c'est respectable. Vous comprenez l'influence que je peux avoir.

— Oh, très bien. » Delpha s'écarta d'elle. « Isaac vous a dit où je travaillais ?

— C'est difficile de lui soutirer des informations. À part votre nom, qu'il semble aimer prononcer. J'ai cru comprendre que vous étiez une sorte d'aide-soignante.

— J'avais deux emplois, un seul maintenant. Quand vous vous êtes renseignée sur moi, vous n'avez pas trouvé pour qui je travaillais ?

— Mes recherches m'ont menée dans une autre direction. Très différente. J'ai découvert... Enfin, nous en discuterons dans un instant. »

La mère d'Isaac hésita, comme si elle était sur le point de changer d'avis et de lâcher le morceau. Mais elle ajouta simplement :

« L'endroit où vous travaillez est un détail, je n'aurais pas de mal à l'apprendre non plus.

— Je travaille pour Tom Phelan. Le détective privé. C'est drôle, on s'est parlé au téléphone avant même que je rencontre Isaac. »

Mme Robbins tourna brusquement la tête, inquiète. Elle comprit aussitôt ce qu'elle risquait de perdre.

« Ce n'était pas de l'extorsion. Envoyer ces photos, sans message, n'est pas un crime. Vous pouvez vérifier dans le dictionnaire juridique. Je n'avais rien à y gagner, à part faire du mal. Leur faire du mal comme ils nous en avaient fait. »

Delpha ne la quitta pas du regard.

« Pourquoi voudriez-vous faire du mal aux Elliott ?

— Monstrueux. Ils ont été monstrueux, déclara la mère d'Isaac en tapant du poing sur ses genoux. Le travail de mon mari aurait dû le rendre célèbre dans le monde entier, nous mettre à l'abri du besoin pour le reste de notre vie. Ils l'ont escroqué. Son cahier de laboratoire a disparu, les notes qu'il avait prises aussi, et Charlie... Charlie a été détruit. Il était tellement en colère, et déjà malade. Toutes ses forces... ils les lui ont enlevées. Ils lui ont sapé le moral. Oh, il s'en serait remis s'il avait eu le temps. Il se serait ressaisi, j'en suis certaine. Mais je... Nous n'avions plus que deux mois. Et ils ont gâché ces moments précieux. Lloyd et Wallace avaient compris que Charlie mourrait avant que... C'était une trahison insupportable, cruelle. Mais pas illégale. Pas contraire à cette fichue loi. Mademoiselle Wade, je vous en prie...

— La police ne sait rien. »

Mme Robbins s'adossa au banc.

« Mon Dieu. » Un éclair de doute traversa son visage. « Vous êtes... Vous en êtes sûre ?

— Certaine. La police ne sait rien.

— Merci. Mais... ne dites rien à Isaac. Ne diminuez pas l'estime qu'il a pour moi. »

Sous ses lunettes noires, son visage s'affaissa, à la dérive.

« Oh, arrêtez un peu. »

Delpha n'avait pas eu de chance non plus, mais elle n'était pas assez stupide ou naïve pour essayer de retenir un garçon de vingt ans. Le problème

était le suivant : elle ne voulait pas retourner en prison. Était-ce si difficile à comprendre ?

Isaac n'avait rien à voir là-dedans. C'était un sujet à part, et Delpha n'avait pas la moindre intention d'en discuter avec sa mère. Ce qu'elle voulait d'Isaac, elle l'avait obtenu. Un mouchoir repassé et un respect sincère. Une tendresse partagée, des instants de détente et de camaraderie et des ébats qui l'avaient ébranlée du sexe au cerveau et lui avaient remué le cœur. Elle avait eu son moment – un moment où il était encore en elle et où une voix claire avait résonné, l'avait empli à ras bord en annonçant : *Voilà, tout est là* –, elle avait eu ça. Être une femme libre de choisir un homme, de dire oui, pas le genre de femme qui se cassait les ongles en agrippant l'arête d'un bureau pendant que ses pommettes raclaient le bois du plateau. Libre de coucher avec une autre femme aussi, si elle le souhaitait. Si tel était son choix.

Il en allait de même pour Isaac, estimait-elle. Ce qu'il avait voulu d'elle était un échange équitable, consenti et joyeux. Il le comprendrait une ou deux semaines après son retour à Princeton, lorsqu'il serait sorti avec ses amis dans des bars, des jardins publics, qu'il se serait assis en classe à côté de filles aux cheveux longs, et que cette vie se serait refermée sur lui comme s'il ne l'avait jamais quittée. De la même façon, elle le sentait jusque dans la semelle de ses chaussures noires, que la prison se refermerait sur elle comme si elle ne l'avait jamais quittée si elle y retournait. Et ne la quitterait jamais plus.

« Si je vous ai dit que je travaillais pour Tom Phelan, c'est seulement parce que, en prison, on évite de faire comme si on n'avait pas repéré une menace. On garde l'œil sur ses adversaires. »

Elle ne s'attendait pas à ce que Mme Robbins lui attrape le bras, le serre brutalement en se penchant vers elle, mais la femme paraissait s'être préparée à ce geste dès le début. Elle lui parla très vite, à l'oreille. Quand elle eut terminé, elle lâcha le bras de Delpha et se leva.

« Vous avez mon numéro. Il y a des détails à régler, alors parlez à Isaac avant le 15 août. Appelez-moi à midi – le 15 août à midi, entendu ? – et dites-moi ce que vous voulez que je fasse. Nous sommes d'accord ? Je sais que vous m'avez comprise. »

C'était le cas, mais Delpha était trop sonnée pour y réfléchir immédiatement.

« Attendez », dit-elle.

La femme haussa les sourcils, pleine d'espoir.

« Dites-moi comment vous faites pour rendre vos yeux marron. »

Les sourcils retombèrent. Mme Robbins sortit un petit étui en plastique de son sac, l'ouvrit pour lui montrer les lentilles de contact qui flottaient à l'intérieur. Elle s'accroupit, fit tomber les lentilles sur le trottoir, se releva et les écrasa sous la pointe de sa chaussure.

« Je les ai teintés, mais la couleur m'irritait les yeux. Une dernière chose. Cela devrait aller sans dire, mais... j'ai l'impression qu'il faut que je le dise. Si le 15 août, Isaac refuse toujours de repartir dans l'Est à cause de vous, vous aurez de mes nouvelles. Indirectement, bien sûr. »

Les verres noirs de la femme soutinrent le regard de Delpha.

« Quel paradoxe. Je déteste profondément la cruauté, mademoiselle Wade. Et j'ai peur que cela m'ait rendue cruelle. »

Elle tourna les talons et traversa la rue. Une Pontiac rouge aux allures de fusée klaxonna furieusement et fit une embardée pour l'éviter, sans qu'elle ralentisse un seul instant. La mère d'Isaac s'enfonça dans de longues ombres. Au bout d'un moment, son dos droit disparut.

Delpha se leva du banc, croisa les bras et s'achemina lentement vers les lumières de Crockett Street.

*... paradoxe... vous aurez de mes nouvelles. Indirectement bien sûr.*

Le fait qu'elle rendrait sa liberté à Isaac, qu'il n'avait jamais été question d'autre chose, était si évident que c'en était insultant. Mais la mère d'Isaac ne l'avait pas compris du tout. Plongée dans sa propre tourmente, elle avait

confié à Delpha ce qu'elle avait découvert. Rapidement, comme si elle se délivrait d'un fardeau. Brutalement, se débarrassant de ces informations. Ces autres recherches qu'elle avait menées, au cas où elles se révéleraient nécessaires.

Elle avait retrouvé l'homme que Delpha avait poignardé.

*Il vivait encore*, le savait-elle ? Elle imaginait que oui, parce que si elle avait été à la place de Delpha, *elle*, Mme Robbins, le Pr Robbins, elle l'aurait su. *Oh oui*, elle aurait *mis un point d'honneur à le savoir*. Par ailleurs, la *pauvre* fille adulte de cet homme avait deux enfants. Deux filles *sourdes-muettes*. Sûrement pas un concours de circonstances biologique, d'après l'avis scientifique de Mme Robbins. Une peut-être, mais pas deux. Elles avaient hérité d'un gène *autosomique récessif*, un gène *ayant subi une mutation*, porté par *les deux parents*, avait déduit Mme Robbins. *Mlle Wade avait peut-être entendu parler* de ces enfants ? S'était-elle renseignée ? *Comprenait-elle* la cause la plus probable de la surdi-mutité de ces deux fillettes ? *Elles avaient été engendrées par ce vieil homme* – ou peut-être un autre proche parent. Mais Mme Robbins misait sur le vieillard, sachant ce dont il était capable. Mlle Wade n'était-elle pas du même avis ? Une serveuse du café proche du magasin géré par la famille avait refusé de s'exprimer franchement. Cependant, elle n'avait eu aucun mal à *insinuer* que les gens du coin avaient leurs soupçons sur cette *situation intolérable*. Il y avait du dégoût dans ses *allusions*. Et c'était là que Mme Robbins – le Pr Robbins, la mère d'Isaac – avait fait sa dernière offre à Delpha, celle qu'elle gardait dans sa manche.

L'homme pouvait disparaître. Un bienfait considérable, pour plusieurs personnes. Mme Robbins n'aurait même pas à prendre de risques, ce ne serait pas difficile. Et ce serait juste.

Juste.

*Juste* quatre ans de plus, *juste* trois heures avant l'extinction des feux, laisse-le *juste* passer devant toi, évite *juste* de te prendre le bec avec cette

fille, il faut *juste* que tu te taises. *Juste* que tu dormes. Voilà le genre de « juste » que Delpha connaissait. Celui qui signifiait : « Fais cette toute petite chose et tu éviteras de gros ennuis. »

Mais pour le Pr Robbins, « juste » signifiait « conforme au droit ». Elle avait des droits. Elle était habituée à avoir des droits. Elle avait toujours vécu dans un monde avec des droits, et ceux-ci avaient bien fonctionné pour elle. Jusqu'à ce qu'ils ne fonctionnent plus, du jour au lendemain.

Un croissant de lune reposait dans les strates bleues au-dessus du coucher de soleil bouillonnant. Des échos animés résonnaient au bout de la rue. Les commerçants de Crockett Street avaient déroulé des rangées de fanions colorés pour attirer les voitures qui traversaient le quartier. Ils avaient accroché des guirlandes électriques. Un groupe de musique s'accordait, tandis que des badauds arrivaient lentement par un portail. Delpha aurait enfreint les termes de sa libération conditionnelle en pénétrant dans un établissement où on servait de l'alcool, mais elle pouvait rester à l'écart et regarder la fête. Tables, serveuses, pichets, assiettes en carton. Fumée, bière et éclats de rire.

Sur l'estrade un peu plus loin, l'appel distant du batteur : *Et un, deux, trois, quatre\**... Et comme un bateau dansant qui larguait les amarres, le groupe entama « Diggy Liggy Lo ». Les guitares résonnèrent, le violoniste aux coudes élastiques joua de l'archet, l'accordéoniste pressa ses soufflets, le joueur de cuillères frotta ses jointures sur son gilet – cris, sifflets et applaudissements, deux couples sautillants s'avancèrent sur la piste de danse mobile.

Delpha demeura en amont des lumières et des fanions, écrasant des moustiques, la crainte s'insinuant en elle, ses épaules tendues ne touchant pas tout à fait un lampadaire enduit de créosote qui tacherait son chemisier. Quand les musiciens eurent enchaîné « Chantilly Lace » de Big Bopper et un morceau guilleret inconnu de Delpha qui affirmait que, quand on avait chaud, on avait chaud, ils invitèrent un gamin sur la scène. Les bruits de la foule

s'estompèrent alors que le blondinet corpulent entonnait « Belle Louisiane », de la voix d'un ange de pierre prenant vie à minuit pour chanter une ballade aux âmes du cimetière.

*Ouvre tes bras et serre ton cher enfant\*...*

Phelan avait compris pourquoi E. E. lui reprochait d'être trop... impliqué, pensa-t-il, préférant ce mot à « ridicule ». Il n'avait pas créé son entreprise pour multiplier les petits boulots ou travailler *pro bono*, comme l'aurait dit Miles. Mais Mme Toups lui inspirait de la compassion, et Daughtry Petrochemical lui sortait par les yeux. Et puis l'agence Phelan était désœuvrée, et Mlle Wade pas très bavarde ces temps-ci.

Phelan parcourut la liste des Willis dans l'annuaire, puis annonça à sa secrétaire qu'il allait faire un tour. Il emprunta la I-10 West et prit la sortie vers Gladys, trouva l'adresse. Alors... Un aide-chimiste aurait-il habité dans ce palais en grès au toit d'ardoise verte, ou loué l'appartement au-dessus du garage détaché dont on apercevait un angle, un break Rambler de 1958 garé à côté de l'escalier en bois ?

*Am, stram, gram...*

Phelan admira les ailettes et les finitions chromées du break, malgré la poussière qui le recouvrait. Seul un petit cercle autour de la poignée de la portière côté conducteur brillait comme un sou neuf. Des cartons étaient entassés à l'arrière du véhicule. Le détective gravit l'escalier menant à l'appartement. Un store en bambou était baissé derrière la vitre encrassée de la porte. Phelan frappa, attendit, frappa à nouveau. Pensant avoir entendu quelqu'un tousser, il colla l'oreille contre la porte. Il frappa plus fort. Rien. Il sortit un petit crochet de sa poche. Et hop, il ne restait plus qu'à tourner la poignée.

La porte était barricadée.

Phelan poussa. La barricade céda avec un gémissement, et le battant s'ouvrit autant qu'il put, butant sur une chaîne.

Près de la fenêtre qui donnait sur la demeure principale, une table pliante avec une pile de magazines colorés, un téléphone, deux grandes bouteilles en plastique remplies d'un liquide clair, des mouchoirs roulés en boule. Des cartons à pizza, des canettes de soda sur la moquette vert olive. De l'autre côté de la pièce, Phelan repéra un bout de canapé. Et une moitié de fesse de Platon Willis, qui se jeta dessus avant de faire volte-face, un club de golf à la main.

Phelan brandit sa licence de détective privé par l'entrebâillure de la porte.

« Tom Phelan, monsieur Willis. Détective privé, regardez... Monsieur Willis ?

— C'est Dr Willis, j'ai un doctorat. Allez-vous-en. Vous êtes entré par effraction.

— Presque », dit Phelan, et il arracha la chaîne d'un coup de pied.

Il y était allé trop fort ; le battant rebondit contre le mur et percuta son coude. *Aïe*. Phelan entra dans l'appartement en se frottant le bras. L'endroit sentait l'hôpital. Il s'approcha des deux bouteilles en plastique pour les inspecter. De l'alcool dénaturé. Willis avait un début de barbe, et des cheveux blonds à l'aspect filandreux et poisseux.

« Vous buvez ce truc ?

— Bien sûr que non.

— Tant mieux. J'ai une ou deux questions. Ça ne prendra... »

Platon Willis lança un regard noir à Phelan derrière ses lunettes rondes, agitant son club de golf comme un insecte énervé remuant des antennes.

« Je vous reconnais ! C'est vous qui êtes venu au labo la semaine où on a déménagé. Vous vous êtes fait passer pour un commercial. Quelle blague... Vous avez des mains larges comme des gants de baseball. »

Phelan examinait ses mains, vexé, quand le téléphone posé sur la table pliante sonna.

Willis jeta son club de golf et courut décrocher, écouta un moment, puis, sans dire bonjour, s'exclama avec un sourire tremblant : « Dieu soit loué ! Où étais-tu ? » Il secoua violemment la tête. « Non, non, je ne savais pas. Personne ne m'a prévenu. Je croyais que... Pardon, je suis désolé. Non, je t'en prie, vas-y. » Il tourna le dos à Phelan, cachant le combiné. Il continua à hocher la tête, murmurant « Oui, oui » et « J'aimerais beaucoup » et « Merci ». D'un ton prudent, il informa la personne au bout du fil qu'il arriverait dans le temps habituel que prenait le trajet en voiture, plus quatre heures. « Parfaitement autonome. Pas comme la dernière fois. Oui, je t'assure. Je t'en fais la promesse solennelle. »

Il reposa le combiné et joignit les mains sous son menton, comme s'il s'auto-congratulait. Puis il fila dans la salle de bains, ordonnant à Phelan de débarrasser le plancher. Phelan le suivit.

« C'est Wallace Daughtry qui a offert la formule de votre chimiste principal à Enroco ? Ou vous ? »

Une valise brun cacao était ouverte sur le lit, une moitié déjà garnie. Avant que Willis la referme, Phelan eut le temps d'apercevoir des sachets en plastique remplis de poudre et de capsules, nichés parmi les vêtements.

« Vous êtes sûr de vouloir emporter tout ça pour vous détendre ? Vu que vous commencez une nouvelle vie...

— Ce n'est que de la méthaqualone. Un sédatif basique. »

Willis boucla sa valise puis la traîna dans son charmant salon, slalomant entre les canettes de bière et de soda. Il attrapa des clés sur la table pliante et regarda Phelan.

« Pour qui vous travaillez ?

— Le nom de mon employeur est confidentiel, et j'ai déjà été payé. L'affaire est close. Alors je suppose que je travaille pour moi-même. Je veux savoir ce qui est arrivé à Daughtry.

— Vous voulez *savoir* ? Oh, mon Dieu, un néophyte. »

Phelan soupira, avança d'un pas vers l'homme.

« Vous me fatiguez, Platon. Parlez. »

L'homme se déplaça discrètement vers le canapé.

« Vous êtes un grand garçon, répliqua-t-il. Si vous prenez votre mal en patience, si vous me laissez partir, je vous enverrai toutes les infos par la poste.

— C'est ça, et moi, je suis Abraham Lincoln.

— Non, je suis sérieux. Si la police recherche la personne qui s'en est prise à John Daughtry, je veux qu'ils partent sur la bonne piste. Et ce n'est pas la mienne.

— Personne ne s'en est pris à Daughtry, espèce de toxico. Il est en Arizona.

— Justement.

— Justement quoi ?

— Personne ne veut être en Arizona. John Daughtry pas plus qu'un autre.

— Mais il est malade.

— Exact. Et comment a-t-il contracté cette maladie ?

— Aucune idée. Il a mangé une boîte d'épinards avariée ? »

Platon épongea la sueur au-dessus de sa lèvre supérieure.

« Ou bien quelqu'un lui a donné des aliments ou une boisson contaminée. Ou a ajouté une vilaine, vilaine, bactérie à un solvant qui pénétrerait facilement dans la peau. Du DMSO, quelque chose comme ça. Même vous, vous devriez comprendre à quel point ce serait facile, dans un labo.

— Et c'est pour ça que vous fuyez.

— Je ne fuis pas, je déménage. Et ce n'est pas trop tôt. » La voix du chimiste devint tendue, aiguë. « Se demander avec quelle substance toxique on a pu être en contact... ça peut être perturbant, d'accord ? Ça peut... accaparer toute votre attention. Surtout à trois heures du matin.

— Eh bien, racontez-moi : qu'est-ce qui vous empêche de dormir la nuit ? Je suis le seul que ça intéresse, alors crachez le morceau. Ça vous fera du bien. »

La respiration de Willis s'accéléra.

« J'ai trouvé un petit carton dans le labo. Quelqu'un avait écrit "BACTÉRIES" dessus au crayon rouge. À l'intérieur, il y avait des flacons compte-gouttes – en verre ambré, pas notre matériel habituel. John était déjà malade. J'ai paniqué. Le carton m'a échappé des mains. Un flacon est tombé par terre et s'est brisé. Je ne suis pas... » Il s'approcha de la petite table, imbiba un mouchoir d'alcool, s'essuya les mains. « ... biologiste. J'ai emporté les trois autres flacons à un labo médical pour qu'il les analyse. Le premier contenait une vilaine souche d'*E. coli*. John Daughtry a peut-être été en contact avec celle-là. Ou avec la deuxième. La *Listeria*.

— Qu'est-ce que... ?

— C'est pire. La troisième... »

Phelan haussa les sourcils.

Platon déglutit avec un petit bruit.

« *Mycobacterium tuberculosis*. Le système immunitaire peut la juguler. Ou pas. Le grand public croit que la tuberculose a été éradiquée. Ce n'est pas le cas. Il y a des souches hyper-virulentes, et les mutations peuvent les rendre résistantes aux traitements. Renseignez-vous auprès d'un certain hôpital de Boston, et ils vous assureront que ce n'est pas de la science-fiction. »

Palpant la peau sous sa mâchoire, Willis s'assit sur le canapé.

« Mais la période d'incubation est de deux à douze semaines, et je ne suis pas malade. Je n'ai aucun symptôme et, à ce que j'en sais, Wallace non plus. Ni Elliott.

— C'est vous qui avez pris le cahier de laboratoire.

— Je n'ai jamais dit ça. Je ne suis qu'un larbin, ajouta Platon d'un ton amer. Un bécher par-ci, un bécher par-là.

— C'est ça. Vous l'avez toujours ? »

Willis fronça les sourcils.

« Disons simplement qu'il n'est pas à sa place attitrée en ce moment.

— D'accord. Disons ça. Et ajoutons qu'Elliott est en bonne santé, mais que son couple est en phase terminale. Quelqu'un a envoyé des photos compromettantes chez lui, et il est en route pour le tribunal. Avec son propre avocat. »

Platon se plia en deux, la tête entre les genoux. Ses épaules commencèrent à se soulever.

« Vous n'étiez pas au courant, pour le divorce. »

La tête de Platon tanguait. Il continua à haleter. Phelan trouva un sac en papier dans un tiroir de la kitchenette, le tendit à Willis. L'homme respira dedans un moment, puis se redressa. Son visage cramoisi se vida aussitôt de ses couleurs.

« La femme de Lloyd n'est... pas le genre de femme que j'aimerais perdre. Elle pourrait acheter le Portugal.

— Et alors ? Lloyd est avocat. Il gagne bien sa vie.

— Des clopinettes, monsieur le prolo.

— Qu'est-ce que ça change pour vous, que le mariage d'Elliott tienne la route ou pas ?

— Rien, grinça Platon. On ne vous a pas fait passer un test d'aptitude avant de vous confier ce boulot ?

— Si je connaissais l'histoire, je ne me serais pas invité ici. Vous dites que quelqu'un a empoisonné John Daughtry. Si l'empoisonneur a envoyé les photos à la femme de Lloyd, une surprise vous attend au tournant. Vous êtes le seul chimiste encore en lice, mon grand. C'est peut-être même vous qui avez empoisonné le patron. »

Platon se raidit, la bouche réduite à une fente.

« Votre chimiste principal, Roberts...

— Robbins.

— Robbins. Il avait le cancer. Mon avis de prolo, c'est que vous en avez profité. Vous avez filé sa formule à Enroco et encaissé votre chèque. Vous avez escamoté son cahier de laboratoire et ses notes. Vous avez laissé les autres les lire ou les recopier, peu importe comment les voleurs de recherches procèdent. L'opération était signée Platon Willis du début à la fin. »

Phelan n'y croyait pas un instant : il voulait voir quelle réaction il obtiendrait.

La bouche du chimiste resta hermétiquement fermée.

« Écoutez, reprit le détective, feignant la patience. Robbins a développé ce super produit pour Daughtry, mais le produit s'est échappé, n'est-ce pas, il a filé droit dans le labo d'Enroco. Daughtry les a attaqués en justice. Sauf que le procès s'est terminé par un accord à l'amiable. Alors pourquoi Daughtry ne s'est-il pas arrangé avec Enroco dès qu'il a entendu parler du vol ? Pourquoi ne pas empocher l'argent et leur céder les droits à ce moment-là ? Je ne sais peut-être pas grand-chose, mais je sais ça : parce que Daughtry voulait que son entreprise les garde. Parce qu'il aimait son entreprise. Votre copine Margaret me l'a dit.

— Bon sang, Margaret... fit Platon avec un gloussement hystérique. Wallace l'a virée juste après la réception dans son nouveau bureau de frimeur. Il l'a renvoyée avec des restes de la fête. Une salade au poulet pour indemnités de licenciement. »

Phelan le dévisagea.

« Un sale coup, après plus de trente ans de service. Peut-être que Wallace a empoisonné son paternel.

— Oh, ne vous y trompez pas : Wallace est Sauron en personne. Un anneau pour les gouverner tous...

— D'accord, et puisque papa est mal en point, tout revient au fiston. Je me trompe ?

— Pourquoi je devrais parler de ça à un apprenti détective ? »

Phelan se dirigea à grands pas vers le mur, abattit sa main dessus de toutes ses forces. Platon redressa la tête en sursaut, et le détective reprit sa place.

« Parlez, bon Dieu.

— Tout ne revenait pas à Wallace. Charles Robbins avait une part prévue dans le contrat. Il travaillait sur ces composés depuis des années. Il était extrêmement brillant.

— Et c'est Lloyd qui avait rédigé le contrat.

— Tous les contrats.

— Qu'est-ce qui devait se passer si Robbins mourait, comme c'est arrivé ?

— Son pourcentage reviendrait à ses héritiers.

— Et voilà. Comment ont-ils fait pour contourner le problème, pour l'escroquer ? Ça doit être un coup d'Elliott. Il a glissé une faille dans le contrat. »

Les commissures des lèvres sèches de Platon se relevèrent, creusant deux parenthèses autour de sa bouche.

« Eh bien, non ! La faille était déjà là, et Lloyd s'est contenté de mettre le paragraphe magique sous le nez morveux de Wallace. Charles toucherait un pourcentage sur tout ce qu'il aurait développé *et que Daughtry mettrait en production*. C'était ce que Lloyd avait écrit dès le départ, pas d'exception. John Daughtry gardait le contrôle sur ses propres produits. Tout le monde le savait dans l'industrie. Ç'avait toujours été le cas, et ça ne changerait pas. Charles croyait son avenir assuré. Mais si Daughtry ne produisait pas la formule, si Enroco s'en chargeait, Charles se retrouverait...

— ... hors jeu. Alors ce qui ressemblait à un accord était bien une vente. Enroco fabriquera la formule de Robbins, s'occupera du packaging, la vendra, enverra un chèque à Daughtry. Que les Daughtry n'auront à partager avec personne. Comment Wallace s'y est-il pris pour convaincre son père ?

— Allez savoir. Moondark est un dévoreur d'âmes.

— J'en ai ma claque, de vos gamineries ! gronda Phelan en écrasant une canette de soda qui gisait par terre.

— Vous voulez bien arrêter d'être aussi violent ? J'ai les nerfs en pelote. Le surnom va à Wallace comme un gant, c'est tout. Ça ne le dérange même pas. » Platon toussa et s'affaissa mollement au fond du canapé. « Je n'ai pas d'enfants et je n'en aurai sûrement jamais. Mais j'ai été gamin et, croyez-le ou non, mon père m'aimait. J'étais son seul fils. Wallace est le seul fils de John. Faites un petit effort d'imagination, si ce n'est pas trop dur pour vous. »

Phelan retourna vers la table, prenant plaisir à donner des coups de pied dans les canettes et les cartons sur son chemin.

« Dernière question. Est-ce que Wallace a une femme, d'environ un mètre soixante-dix, plus vieille que lui ?

— Vous voulez rire ! Moondark ne sort qu'avec des strip-teaseuses. »

Phelan avait reconstitué tout le tableau à présent – enfin, pas vraiment. Ou plutôt si. Si, il l'avait. Il l'avait en grande partie. À quelques détails près, les choses n'avaient pu se dérouler que d'une seule manière. Il adressa un salut à l'homme sur le canapé.

« D'accord, Platon, soyez prudent au volant. N'échouez pas en Arizona. »

Il sortit de l'appartement, hésita, puis repassa la tête dans la pièce.

« Ne vous demandez pas trop quel genre de bactérie pouvait se trouver dans le flacon qui s'est brisé. Oubliez celui-là. »

Il referma la porte.

Porte fermée à clé, lit écarté du mur. Ils pouvaient se coucher, ou s'agenouiller, ou s'asseoir dessus et le lit pouvait se déplacer, mais il ne heurterait pas le mur, parce que, lorsqu'il s'en approchait trop, ils le soulevaient de nouveau pour le reposer doucement un peu plus loin dans la chambre.

Après les tout premiers étonnements muets et maladroits face à ce qui se passait entre eux, il y avait eu des mots interrogateurs et des ajustements, et tout simplement de la pratique pour que leurs corps apprennent à se connaître. Elle pouvait jouir en le suçant. Elle devait s'interrompre le temps que le frisson s'achève avant d'aider Isaac à finir, puis elle s'essuyait les lèvres sur le drap, le regardait et posait sa bouche sur la sienne. Isaac parcourait son ventre de sa langue, cheveux chatouillant sa peau, paumes à plat sur ses cuisses. Ils restaient aussi silencieux que possible. L'un d'eux pouvait plaquer la main sur la bouche de l'autre, puis l'ôter pour trouver un sourire complice. La fenêtre était remontée au maximum, le ventilateur tournait, et ils étaient toujours trempés de sueur.

Les mensonges qu'elle avait imaginés pour rompre entraîneraient plus de complications qu'autre chose – *elle s'était lassée, elle avait rencontré quelqu'un d'autre, elle avait un petit ami quelque part qui allait rentrer à Beaumont*. Ils requerraient de fausses histoires et des arguments qu'elle n'avait pas le cœur d'inventer, et encore moins de développer.

« Il faut qu'on arrête maintenant, Isaac.

— Pas tout de suite, allez. Laisse-moi rester encore un peu.

— Non. Je veux dire qu'il faut que tu repartes à la fac et que tu termines tes études.

— Quoi ? » Il se redressa sur les coudes. « On a déjà parlé de ça. Je peux obtenir mon diplôme ici. À Lamar. Je continuerai à bosser comme carreleur et j'irai en cours en même temps. Je demanderai une équivalence pour les unités que j'ai déjà validées. Je peux rester.

— Non, tu ne peux pas. »

Delpha se contorsionna, le forçant à bouger.

« Ce n'est pas la même chose, tu le sais, et ne fais pas semblant que non, parce que ça voudrait dire que tu me prends pour une idiote, et que tu te moques de moi depuis le début. Et si c'est le cas, eh bien, peut-être que ça ne te dérange pas, parce que les hommes font ce genre de choses pour qu'on couche avec eux.

— Ah oui ? Ce sont des hommes qui t'ont dit ça... ou des femmes, encore une fois ? Et de toute façon, qui sont ces gens ? Ils ne me connaissent pas. Ils ne peuvent pas parler à ma place. »

Isaac se retourna, attrapa son jean d'un geste brusque et l'enfila. Il rapprocha la chaise du lit et s'assit dessus, les coudes sur les genoux.

« Tu me rends dingue. La seule fois où j'ai joué la comédie, c'est quand je t'ai rapporté ton mouchoir. C'était mon excuse pour te revoir. Est-ce que tu me dis ça à cause de la fac, parce que tu n'y es pas allée et que tu crois que c'est le nirvana ou je ne sais quoi ?

— Je veux que tu sois à ta place. Et moi à la mienne. Tu es censé être là-bas. C'est ta place, Isaac. Pas ici.

— Tu te trompes.

— Non, vraiment pas.

— Tu ferais ça si j'avais trente ans ?

— Tu n'as pas trente ans.

— Je les aurai un jour. »

Elle le regarda sans protester.

Il baissa la tête, agrippa ses cheveux.

« Non. J'avais ça. Je l'avais. C'était plus que génial. Ne me l'enlève pas. Je t'en supplie. »

Il tendit la main vers elle, aveuglément.

Enfonçant ses talons dans le matelas, Delpha s'adossa à la tête de lit. Le bruit des pales du ventilateur s'exacerba ; elle regarda les extrémités des cheveux d'Isaac se soulever et retomber dans le courant d'air, le va-et-vient des rideaux. Des pas étouffés résonnèrent dans le couloir – une porte se ferma, la lunette des toilettes claqua. Après un temps, un bruit de chasse d'eau et un nouveau claquement. Des pas. Une porte refermée.

Isaac, recroquevillé.

« Sois honnête. Si ton père était encore en vie, tu ne parlerais pas de devenir carreleur à plein temps, si ? Tu partirais cette semaine, la semaine prochaine, quelque chose comme ça. »

Isaac se cala sur sa chaise, et ses larges épaules se voûtèrent peu à peu.

« J'aurais plaidé ma cause. Mon père m'aurait écouté. Il n'aurait sûrement pas été d'accord, mais il m'aurait pris au sérieux. Bon Dieu... Il le faisait toujours. Même quand j'étais petit, tu sais, quatre ou cinq ans, il me traitait comme si j'étais... comme si j'avais une sorte de dignité. Ce qui veut dire que j'en avais.

— Une chose précieuse.

— Mon père était comme ça.

— Et ta mère ? murmura Delpha.

— Elle voudrait que je sois déjà dans l'Est, tu penses bien. Elle m'inquiète. Ma mère a toujours été stressée, mais maintenant elle est remontée à bloc, on ne peut plus discuter avec elle. La mort de mon père l'a brisée. Elle veut déménager parce qu'elle ne supporte pas la maison sans lui. Elle attend toujours qu'il apparaisse sur le seuil, je la surprends à le guetter. Mais tu essaies encore de changer de sujet... Arrête. »

Delpha enfila les bretelles de sa combinaison en nylon comme un bracelet autour de son poignet et sortit du lit. Elle se posta derrière Isaac, nue, le força à redresser les épaules, passa le talon de sa main sur son échine osseuse.

« Tu veux devenir le même genre d'homme que ton père, non ? »

Il se dégagea d'un mouvement d'épaule, mais resta près d'elle.

« Même si ça me prend toute la vie.

— Alors écoute-le. Ce serait mieux s'il était là, mais ce n'est pas le cas, alors écoute-le bien. »

Elle pressa les lèvres dans ses cheveux épais, emmêlés.

Pendant un moment, ils ne bougèrent pas. Enfin, Isaac se leva, jeta la combinaison blanche de Delpha sur le lit et l'étreignit, mains sous ses fesses, puis dessus, puis enserrant sa taille. Elle se dressa sur la pointe des pieds, referma les bras autour de son cou.

Elle l'embrassa, le relâcha. Elle ôta une robe d'un cintre et la passa par-dessus sa tête, glissa ses pieds nus dans des claquettes.

« Mets tes chaussures. Je te raccompagne, dit-elle. Reviens me dire bonjour et me montrer ton diplôme l'été prochain.

— Ne t'avise pas de me parler comme ça, comme si on était juste amis. C'est des foutaises et tu le sais très bien. »

Isaac essaya de croiser le regard de Delpha, mais elle détourna les yeux. Il enfila son t-shirt, mit ses baskets en tirant violemment sur les lacets, fourra ses chaussettes et son slip dans ses poches.

« Delpha.

— Quoi ?

— C'était un jeu pour toi ? »

Delpha lui prit la main pour qu'il s'assoie avec elle sur le lit.

« Tu te souviens de ces chemins dont tu m'as parlé ? »

Elle replia les doigts d'Isaac dans les siens, caressa ses jointures avec le pouce. Il ne la repoussa pas.

« Je ne sais pas si tes scientifiques ont raison, mais j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'as dit. Je t'ai écouté, Isaac. Pendant très, très longtemps, mon chemin a suivi le même cours, droit, misérable et dur. J'ai adopté des gens comme s'ils faisaient partie de ma famille, j'en ai supporté d'autres que je ne voulais pas connaître. Et puis j'ai croisé ton chemin, et il n'était ni dur ni misérable. Il était agréable. Je savais que ce ne serait pas pour toujours, Isaac. Mais je ne jouais pas. C'est la meilleure explication que je puisse te donner. »

Debout sur le trottoir, elle regarda ses phares rouges s'éloigner, son nom résonnant dans sa tête. *Isaac. Isaac.* Son corps était déjà en deuil et sa chambre, sa chambre si sûre, resterait dévastée et hantée un bon moment. Elle avait de l'entraînement, cela dit. Quand une amie, une compagne de cellule partait, c'était un déchirement – souvent un soulagement, parfois une perte, parfois les deux, mais il fallait toujours revoir les choses, lâcher prise, affronter l'espace vide, faire face. Pas le choix, pas d'issue. On faisait face.

Il était autour de trois heures du matin. Le 15 août. Delpha verrouilla la porte de service, suspendit la clé à son clou, décrocha le téléphone de la cuisine dans le noir. La lumière oblique d'un réverbère s'infiltrait par la vitre de l'entrée. Les plans de travail étaient propres, d'un gris profond dans l'ombre.

« Allô. » Une réponse sèche et immédiate.

« J'ai dit à Isaac qu'on devait rompre. Il m'a prise au sérieux. Il rentre maintenant. Traitez-le comme un homme, parce que c'en est un. »

Une respiration qui devait avoir été bloquée se fit entendre au bout du fil.

« Je... J'ai une dette envers vous. Je ne mettrai pas votre liberté en péril, vous avez ma parole. Notre histoire aussi s'arrête ici, mademoiselle Wade. Il ne reste qu'une chose à régler : voulez-vous que justice soit faite pour ces quatorze années perdues de votre vie ?

— La justice... Je voudrais ne plus jamais repenser à ce vieil homme – ce serait mon premier choix. Je choisirais ça par-dessus tout. Mais il occupe une

partie de mon cerveau, avec son fils. Répondez au téléphone à midi. D'ici là, je saurai. »

Delpha descendit au rez-de-chaussée, à moitié réveillée. Comme elle en avait pris l'habitude, Mme Bibbo sirotait son café matinal en regardant Frank Blair annoncer les nouvelles du jour sur le plateau de *Today*. Delpha se servit un café et s'installa à ses côtés. C'était ce qu'on finissait par apprendre à faire, après un changement difficile à supporter – toutes les choses qu'on faisait avant. Mais on prêtait plus d'attention aux détails agréables qu'on pouvait en tirer. N'importe lesquels. On ne prétendait pas que tout allait bien, mais on ne sanglotait pas non plus dans sa bière. Delpha n'avait pas de bière à portée de main, de toute façon. Ce qu'elle avait pour le moment, c'était une tasse de café noir à la chicorée, un canapé qui n'appartenait pas à l'État du Texas et une connaissance vive d'esprit et sympathique, qui avait oublié de se coiffer derrière la tête.

La caméra se tourna vers Hugh Downs et Barbara Walters, qui affichaient un air grave. Mme Bibbo se leva prestement pour baisser le volume. Une analyse détaillée allait commencer. Delpha posa son café, sortit un peigne de son sac à main. Une fois que Mme Bibbo se fut mise en position pour discourir, elle se plaça derrière elle et s'attaqua à ses nœuds. Cette gentille attention ne découragea pas la vieille femme. Elle informa tous ceux qui n'avaient pas écouté Frank Blair que le Président s'adresserait à la nation en début de soirée.

« Si vous voulez mon avis, dire qu'on endosse la responsabilité des actes de ses employés est une manière détournée d'affirmer qu'on n'y est pour rien ! Le peuple en a jusque-là des mensonges et des noms d'oiseaux, déclara-t-elle en se tranchant la gorge du plat de la main. Nixon doit rendre ces enregistrements. Il doit diriger le pays comme s'il avait un minimum de décence et de respect pour sa fonction. »

M. Nystrom, qui préférait prendre son petit déjeuner à la petite table de jeu plutôt qu'à la grande table commune, rit si fort qu'il s'étouffa avec son

toast. Quand il eut fini de recracher ses miettes, il décréta :

« Roberta, si tu étais aussi saine de corps que d'esprit, je t'épouserais sur-le-champ. »

Mme Bibbo s'écarta du peigne de Delpha pour remettre de l'ordre dans ses cheveux elle-même.

« Si tu touchais autant d'allocations retraite que ce que tu causes, j'accepterais immédiatement. »

Joe Ford était assis sur le canapé de Phelan, longues jambes étendues en travers de la table basse, grands pieds pendant dans le vide. Son cigare ne rougeoyait plus, et il n'avait pas pris la peine de le rallumer. Il enchaînait les bières, en revanche. Il en était à la cinquième ou sixième du pack qui protégeait le cheddar pétrifié dans le frigo.

« Comment je vais m'en sortir, Tom ? Je saurai pas quoi en faire. Je comptais sur ma femme pour nous fabriquer un autre garçon, et elle m'a laissé en plan. »

Phelan buvait de la vodka frappée, qu'il arrosait avec des quartiers de citron vert placés sur une assiette. Ses pieds reposaient sur un carton. Il s'en tenait aux cigarettes, utilisant un cendrier rapporté en souvenir de l'Astrodome. Un cigare des grandes occasions dépassait de sa poche de poitrine.

« On en reparlera l'année prochaine, quand cette gamine te mènera à la baguette.

— Tu sais qu'elle va faire deux mètres.

— Et alors ? D'ici à ce qu'elle atteigne sa majorité, les femmes auront leur ligue professionnelle, et toi ta vedette. Écoute voir : “On applaudit bien fort le numéro...” Quel jour on est ? »

Joe loucha sur sa montre.

« Le 15 août.

— On applaudit bien fort le numéro quinze ! Deux mètres pour quatre-vingts kilos, une moyenne de vingt-deux points par match et première de la ligue en rebonds... Une des stars de la saison, Jeeennie Foooord ! »

Joe se redressa, se frictionnant le visage. Il acquiesçait.

« D'accord. Ça me va.

— Bon, mais tu es en état de conduire ? Parce que tu ferais mieux de dormir une ou deux heures, si tu veux ramener l'heureuse maman à la maison demain matin. Et ta fille.

— Je peux toujours conduire. Les amendes glissent sur moi. Je connais tous les flics de la ville. Non, ne vous levez pas, monsieur le détective. Je pense que je retrouverai mon chemin au milieu des cartons. Ta déco est un peu... minimaliste, pourrions-nous dire ? Au fait, Delpha Wade a l'air de te convenir. Elle m'a dit qu'elle avait toujours un boulot. »

Phelan vida sa cinquième vodka, avalant des morceaux de glaçon au passage, et lâcha son verre pesant sur la moquette.

« Je te jure, Joe Ford, mon saligaud... C'était un coup de chance, que tu m'en aies parlé. Je suis content que tu m'aies convaincu de la voir. J'aurais pu embaucher quelqu'un qui n'était pas... qui n'était tout simplement pas, tu sais... elle. »

Joe le toisa dans un tintement de clés, un sourire supérieur aux lèvres.

« Quelle éloquence, Tom ! Merci pour les bières, en tout cas. Et la compagnie, d'aussi piètre qualité qu'elle soit. »

Phelan agita la main.

Et mince, cinq heures quinze du matin, il avait envie de pisser. Il ouvrit les yeux dans sa chambre, noire comme les Enfers, déchiffrâ les formes qui se mouvaient avec langueur dans l'air. Elles achevèrent leur œuvre, s'arrêtèrent, et les ténèbres redevinrent immobiles.

Phelan sortit de son lit sans s'habiller, alla aux toilettes, mit un jean et sa montre. Il noua les lacets de ses Adidas, attrapa les clés de sa voiture. Neuf minutes plus tard, il se gara devant le cimetière de Golden Hills. Il s'empara

de sa lampe de poche et sauta par-dessus la chaîne, remonta le sentier couvert de coquilles d'huître écrasées pour rejoindre sa grand-mère Lila.

La crise d'angoisse de Platon lui revint en tête. Le type était terrifié à l'idée qu'une personne frappe à sa porte : la personne qui avait mis John Daughtry hors course, livré un carton de bactéries qui avaient pu se précipiter sur l'employé et se nicher dans son corps pour le coloniser. Et cette personne devait être une brune larmoyante en tailleur anthracite. La veuve du chimiste. Platon avait de bonnes raisons de s'inquiéter. C'était probablement lui qui avait été à l'origine de toute cette affaire, en murmurant à l'oreille de Lloyd. Ou de Wallace. Oui, de Wallace. Et en refiletant discrètement le cahier de laboratoire à un employé du département R&D d'Enroco, avec la bénédiction de son patron. Phelan aurait parié que le cahier se trouvait encore au fond de sa valise, posée sur la banquette de son break Rambler.

Mais ce n'était pas Platon Willis qui avait réveillé Phelan. C'était un gant. Un gant avait émergé de ses rêves et tracé des formes dans l'air, avant que les formes se stabilisent en une configuration précise qui pointait vers Lila. Ce qui n'avait aucun sens... et puis si, finalement.

Il avança en faisant crisser les coquilles d'huître, jusqu'à ce qu'il la découvre.

Lila Pearl McNight. 19 avril 1890-1<sup>er</sup> juin 1973. La pluie avait labouré la terre meuble, éparpillant des brins d'herbe sur elle. Il lui expliqua pourquoi il était venu.

« Mais ce n'est pas le plus important, ma belle. D'abord, tu me manques vraiment. »

Il s'éloigna lentement dans la direction qu'il avait empruntée après l'enterrement, balayant les pierres tombales avec sa lampe torche.

Johnson, Acuff, Radley. Smith, Mabel et William. Greco. Greco. Patterson. Reaud. Nance. Forrester, Rodney et Evangeline.

Robbins. Charles Francis Robbins. 7 décembre 1926- 2 juin 1973. Un seul mot inscrit dans le granit : *Bien-aimé*. Phelan tourna le faisceau de sa

lampe vers le deuxième nom, à droite.

Lucinda Scourie Robbins. 1<sup>er</sup> novembre 1928-

Lucinda Robbins, la veuve derrière le voile, avait sorti un gant de son sac. Posé l'index sur les lèvres d'un vieil homme contrit qui tentait de lui parler. Un seul gant. Dont une des extrémités grouillait de créatures invisibles ? La femme l'avait ôté en l'attrapant par le revers et l'avait jeté dans son sac. Phelan l'avait bien vue. On pouvait brûler un gant. Ou bien le tremper dans l'alcool, donner la paire et le sac à l'Armée du Salut.

On pouvait semer des créatures invisibles et grouillantes à d'autres endroits, aussi.

Le vieillard qui avait regagné sa voiture la queue entre les jambes, ce devait être John Daughtry, pétrifié de honte. Rien de plus simple à vérifier. Quelques jours plus tard, M. Daughtry avait ressenti une gêne intestinale plus pénible que d'habitude. De plus en plus pénible.

Ensuite, l'Arizona.

Un ciel gris, quelques oiseaux qui s'agitaient, une brume tiède. Rentrant chez lui en voiture, Phelan imagina la réunion au sommet au cours de laquelle on avait décidé de priver Charles Robbins des fruits de son labeur. L'instant fondateur, pour ainsi dire. Étaient sûrement présents Wallace Daughtry et un petit tas de poudre blanche sur un plateau en ivoire africain. Platon et Lloyd avaient dû participer, mais la décision finale était revenue à Wallace.

Avait-il pensé un seul instant à la future veuve ? Phelan en doutait. S'il l'avait fait, ce devait être en termes de carte de condoléances, de rhododendron en pot pour l'enterrement. À chaque jour suffit sa peine.

*Eh bien, non !*

Il trouva une place sur le parking, remonta chez lui au pas de course. Six cadavres de bouteille là où Joe Ford s'était assis, et un mégot de cigare clamant : « Félicitations, c'est une fille ! » L'endroit empestait comme un wagon fumeurs. Phelan passa encore une fois aux toilettes et fila se coucher.

Il se gargarisa pour évacuer la vodka de ses sinus et se donna un coup de peigne. Ses cheveux avaient poussé – il finirait peut-être par être à la mode, à force. Il se bricola un nœud de cravate, le décréta correct. Il se sentait assez fier de lui après son enquête au cimetière, mais aussi un peu benêt. Il fit un saut dans une supérette, acheta un café dilué et une brioche à la cannelle industrielle couverte d'un glaçage cireux, puis téléphona au bureau. Il consultait sa montre – 9 h 10 – lorsque sa secrétaire décrocha :

« Agence Phelan, bonjour. En quoi puis-je vous aider ?

— Bigre, on vous croirait aux portes de la mort, mademoiselle Wade. Vous êtes enrhumée ?

— Juste fatiguée. Je n'ai pas bien dormi.

— Prenez votre journée, alors. Vous avez envoyé toutes les lettres de réclame, non ?

— De prospection. Quasiment. Je veux les terminer aujourd'hui.

— Personne ne mourra si vous prospectez demain. Rentrez donc chez vous.

— Ça va. J'éprouve une certaine satisfaction quand je glisse une nouvelle lettre dans la boîte. »

Phelan n'avait pas l'intention d'évoquer sa visite chez l'aide-chimiste, et pourtant il se surprit à dire :

« Je sais que j'étais censé ne plus m'en mêler, mais je suis allé interroger Platon Willis. Je suis sûr à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de connaître l'identité de la personne qui faisait chanter Lloyd Elliott. »

Delpha ne réagit pas.

« Je pensais que ça vous intéresserait.

— Comment... Comment l'avez-vous appris ?

— En procédant par élimination, répondit Phelan, omettant son rêve de gant et les formes dans le noir. On en parlera plus tard. Vous savez, je compte un peu sur vous pour ça. Pour discuter de nos enquêtes, je veux

dire. En attendant, est-ce que vous pourriez voir s'il y a une Margaret Hanski dans l'annuaire ? Je n'en ai pas dans cette cabine. »

Il entendit un tiroir s'ouvrir. Un froissement de pages. Il s'appuya sur une paroi vitrée, masquant une pub griffonnée à la main pour un pack de Texas Pride. La brume s'était levée, mais un voile de rosée s'attardait dans la chaleur du matin. Un coq paresseux chanta.

« J'ai un Howard et une Margaret, au 3630 El Paso Avenue. Je vous dicte le numéro...

— Pas la peine, merci. Écoutez, si ça ne va pas mieux tout à l'heure, rentrez chez vous. À la prochaine. »

Tandis qu'il se dirigeait vers El Paso Avenue, une rue située dans un quartier populaire et propre, Phelan réfléchit à ce qu'il pourrait raconter à Margaret Hanski pour justifier sa métamorphose de représentant d'entreprise pétrochimique en détective privé. Cela dit, elle ne se souviendrait peut-être pas de lui.

Mais si. Il s'arrêta au bord d'un fossé qui délimitait un jardin doté d'une longue bâche en plastique mouillée, où trois petits garçons glissaient sur le ventre en piaillant. Plus aucune trace du tailleur sévère. Margaret arborait un chapeau de soleil à bord mou, un corsaire et une expression réjouie. Elle était pieds nus.

« Ça alors ! s'exclama-t-elle. Quel bon vent vous amène, jeune homme ? Pardon, j'ai oublié votre nom, mais je me souviens de vous. Le commercial. »

Phelan sourit.

« Je dois vous faire un aveu, madame Hanski. Margaret. Voilà la carte de visite que vous m'aviez demandée quand on s'est rencontrés. Le jour du déménagement, je crois. »

Elle lut la carte, lui jeta un regard perplexe.

« Un détective privé ?

— Je m'excuse de vous avoir induite en erreur. On m'avait embauché pour vérifier deux, trois choses sur l'entreprise, le procès, vous savez, sans

attirer l'attention. Une des personnes que j'ai interrogées m'a signalé que vous ne travailliez plus là-bas et, comme j'avais été ravi de discuter avec vous l'autre fois, j'ai décidé de venir vous saluer. J'imagine que les choses ont beaucoup changé, chez Daughtry. »

L'air réjoui de Margaret s'évanouit.

« À qui le dites-vous ! L'entreprise appartient à Wallace, et il n'y a plus que l'argent qui compte maintenant, pas les produits. Il l'a rebaptisée Daughtry & Company. Il pourrait aussi bien vendre des pneus ou des sous-vêtements féminins... Larry ! Larry, c'est au tour de Michael maintenant. »

Larry, maigre et trempé, se répandit en protestations et jérémiades.

« Il n'est pas trop petit. Laisse-le jouer.

— Wallace n'est pas très sympathique, n'est-ce pas ? intervint Phelan.

— Oh, ne me lancez pas sur le sujet ! Wallace était un gamin adorable, je le portais sur ma hanche comme si c'était mon fils. C'est devenu une vraie teigne en grandissant. Il m'a flanquée à la porte sans ménagement, après trente-quatre ans de bons et loyaux services. J'avais commencé à travailler pour son père en 1939. Mon mari est remonté comme un coucou suisse, mais j'essaie de tourner la page, et vous savez quoi ? Ça se révèle plus facile que je le pensais. »

Elle observa les garçons, Larry qui reculait à pas de girafon pour mieux s'élancer sur la bâche mouillée, et son expression s'adoucit.

« Alors vous ne regrettez pas de ne pas travailler dans les nouveaux locaux, dit Phelan.

— Cette maison... N'importe qui avec un brin de cervelle l'aurait démolie pour construire un bâtiment moderne. Mais pas Wallace. Il en parlait sans arrêt, disait que c'était un pur bijou de style Queen Anne. Il a fait venir un architecte de New York, des menuisiers et tout le toutim, a dépensé sans compter. Il faut le reconnaître : c'est une maison qui en jette, si on aime les vieilleries. Il y a de belles boiseries. Des antiquités à n'en plus finir, des vitraux, une baignoire à pattes de lion. Le genre de revêtement qui

ressemble à des écailles de poisson. C'est tape-à-l'œil, si vous voulez mon avis. »

Un vagissement arracha Margaret à sa chaise de jardin. Elle s'accroupit, ouvrit les bras.

« Les grands ne te laissent pas jouer ? Viens là, mon biquet, viens là. »

Affichant une moue de tragédien, le benjamin tituba vers sa grand-mère. Elle le souleva sans se soucier de son short dégoulinant et se réinstalla avec l'enfant sur les genoux.

« Je vois que vous êtes occupée, madame Hanski, alors je ne vais pas rester trop longtemps. Je voulais surtout savoir ce que vous pouviez me dire sur Charles Robbins. »

Margaret contempla Phelan en clignant des yeux, l'évaluant du regard.

« Charles Robbins était l'homme le plus intelligent que j'aie connu. Il avait toujours un mot gentil quand on en avait besoin, et un don pour repérer ces moments-là. Il était... Disons qu'on se sentait mieux en sa présence. M. Daughtry respectait Charles. Je ne comprendrai jamais comment il a pu laisser Wallace se comporter de cette façon. »

Phelan haussa les sourcils.

« Ce n'est pas parce qu'un contrat vous autorise à plumer quelqu'un que vous êtes obligé de le faire. » Margaret balançait les genoux de gauche à droite, berçant l'enfant. « Pour qui travaillez-vous... Sam, c'est ça ?

— Tom. C'est Platon qui a volé le cahier de laboratoire ? Ou Wallace ? »

Cette fois, le regard scrutateur contenait une pointe de méfiance.

« Je crois que vous devriez me répondre d'abord. »

Phelan risquait de commettre une bourde monumentale en révélant sa théorie. Mais quelque chose l'y incitait.

« Mme Robbins », répondit-il.

La compassion remplaça la méfiance. Berçant toujours l'enfant, Margaret chuchota :

« Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Vous savez déjà ce qu'ils ont fait à Charles.

— Par conscience professionnelle, madame Hanski.

— Margaret. Je crois que Platon l'a pris, mais que Wallace était au courant.

— Est-ce que le cahier a reparu ? »

Margaret releva brusquement la tête, puis regarda les deux plus grands enfants s'ébrouer comme des chiots mouillés.

« Comment va Cindy, d'ailleurs ? Bonté divine, je ne l'ai pas vue depuis... la réception, je crois. » Un coup de soleil fleurit soudain sur ses joues. « Je ferais mieux de rentrer le petiot. Il dort à poings fermés. »

Le gamin jugeait Phelan du coin de l'œil.

« La réception organisée le jour du déménagement de Daughtry, vous voulez dire ? demanda le détective. Je ne savais pas que Mme Robbins y avait assisté.

— Oh, Seigneur, certainement pas. Wallace et Cindy dans la même pièce ? J'ai juste... croisé Cindy après. Au supermarché. Larry, Shawn, fermez le tuyau d'arrosage. On va goûter. »

C'était le signal du départ. Le détective remercia Margaret, émit l'avis que le petit Michael avait l'air d'adorer sa grand-mère.

Cindy.

Plongé dans ses pensées, Phelan prit le chemin des nouveaux locaux de Daughtry & Co. Margaret s'était montrée guillerette et bavarde, jusqu'à ce qu'il évoque le cahier de laboratoire. Et la réception. Réception après laquelle elle avait croisé Mme Robbins au supermarché. Qui, fraîchement débarqué d'un poste qu'il occupait depuis toujours, allait faire ses courses ? Remplissait son caddie de purée lyophilisée et de beurre de cacahuète en promo ? Phelan imaginait plutôt qu'on se rendait chez un ami à qui on pouvait se confier. De préférence, un ami qui connaissait les personnes

impliquées. On rapportait l'ignoble nouvelle, on récoltait des cris indignés et une étreinte.

Il devait vraiment être aveugle, parce qu'il avait dépassé les locaux de Wallace sans s'en apercevoir. Il fit demi-tour, repartit quatre bons pâtés de maisons en arrière.

L'enseigne était discrète, un petit rectangle aux lettres dorées sur fond noir juché au sommet d'un poteau, à l'instar des anciennes plaques d'avocat. La maison, en revanche, correspondait pour une grande part à la description haute en couleur de Margaret : des toitures pointues, une galerie extérieure, même une fichue tourelle sur le côté. Peinte d'un vert jade attrayant, elle paraissait presque animée, comme si des alligators en haut-de-forme s'apprêtaient à réaliser un numéro de music-hall sur la véranda. Elle plut tout de suite à Phelan. Il était même possible qu'il l'aime. Le coupé sport Nissan de Wallace patientait dans la vaste allée du garage, à côté de plusieurs autres modèles dernier cri.

Phelan admira la maison un moment, poursuivit sa route jusqu'à une supérette, acheta du café et quatre nectarines pour soigner sa gueule de bois. Il mangea les fruits dégoulinants de jus au-dessus d'une poignée de serviettes en papier, alla laver ses mains collantes aux toilettes. Puis il appela Delpha depuis la cabine téléphonique du parking.

« J'arrive bientôt. On a reçu des appels ?

— Oui, j'ai bien fait de rester. On nous a proposé une nouvelle affaire, figurez-vous ! Un monsieur qui veut qu'on le retrouve.

— Qu'on le retrouve, lui ? Il est invisible ?

— Plus ou moins. C'est le "moins" qui l'inquiète. Je vous expliquerai quand vous serez là. Caroleen Toups a appelé. Elle aimerait que vous alliez chez elle. Ricky est rentré, et il y a un problème. Elle est dans tous ses états. Elle dit que vous êtes le seul à pouvoir l'aider. Et quelqu'un a déposé un paquet enveloppé dans du papier kraft sur le pas de notre porte. Quelque chose d'assez grand, comme un registre de comptable. »

Phelan garda le combiné en main quelques secondes.

« Le cahier de laboratoire, dit-il finalement. Platon doit avoir remis son voyage à plus tard. S'il me l'a laissé, ça signifie qu'il peut encore servir... » Il essayait de faire les cent pas, mais le cordon du téléphone le coupait sans cesse dans son élan.

« Tout ce que j'en sais, c'est qu'une personne est passée dans l'escalier, dit Delpha. Elle est montée et redescendue en courant. Je peux ouvrir le colis, si vous voulez.

— Non, n'y touchez pas pour l'instant. Il y aura des empreintes sur l'emballage, ça nous servira peut-être. On identifiera les vôtres facilement, et les autres appartiennent à la personne qui a déposé le colis, un certain Platon Willis. À quoi peut bien servir ce fichu truc, maintenant ? La guerre est terminée. Qu'est-ce qui... ? Non, c'est bon, je parle tout seul. Je vais voir les Touts et je reviens. On éclaircira ça ensemble. »

Caroleen Touns donnait l'impression d'avoir badigeonné du cirage sous ses yeux et arrêté de manger depuis deux jours. D'emblée, elle insista pour remettre quarante dollars mous à Phelan, qui les accepta à contrecœur. Elle appela son fils à grands cris. Puis elle se mit à détailler ce qui n'allait pas chez lui.

C'était à croire que des gitans avaient volé son garçon et laissé à sa place une espèce de fantôme qui ressemblait à Ricky. Avant, il vous rendait service sans qu'on soit obligé de le lui demander cent fois. À présent, il sortait la nuit, dormait le jour, et quand il était réveillé il paraissait sourd et complètement vidé.

« Il a peur, monsieur Phelan. Et ça me terrifie qu'il ait si peur. »

Elle appela de nouveau son fils ; n'obtenant pas de réponse, elle disparut dans un couloir.

Sans y être invité, Phelan s'assit dans le salon lambrissé de pin des Touns, ouvert sur une cuisine tout aussi lambrissée. Deeterman avait repris Ricky dans ses filets – il le tenait d'une façon ou d'une autre, par l'argent ou la culpabilité, ou les deux. Il lui refilait des billets et de la drogue, et Ricky lui envoyait des gamins. Trop stupide pour deviner que ce salaud s'en prendrait encore à lui, sans l'ombre d'un doute. Mais il devait s'en être rendu compte, maintenant.

Vêtu d'un jogging gris et agrippant un inhalateur, Ricky Touns émergea dans le salon sous l'escorte de sa mère.

« J'aimerais parler seul à seul avec votre fils, madame Toups, si ça ne vous dérange pas.

— Il est à vous », répondit-elle avant de s'exiler dans le couloir.

Un garçon amaigri, visage creusé, lèvres bleuâtres sèches et gercées. Étrange – Phelan voyait ce que Mme Toups voulait dire. Ricky semblait dériver et flotter sur place, comme s'il évitait certains courants aériens.

« Assieds-toi.

— Je suis pas sûr de pouvoir », souffla le garçon.

Il tenta de s'installer à plusieurs endroits du salon, sur un fauteuil relax, un guéridon, mais aucun ne lui convenait. Il n'arrivait à se poser nulle part. Le gamin essayait de prendre la fuite à l'intérieur de son propre corps.

Le peu d'espoir qui restait à Phelan fondit comme neige au soleil.

« Combien tu lui en as amené, Ricky, et qu'est-ce qu'il leur a fait ? »

Le regard papillonnant du garçon s'arrêta sur Phelan. Ricky eut un haut-le-cœur. Ses épaules se soulevèrent et ne retombèrent pas.

« Combien de garçons tu as amenés à Dennis Deeterman ? À part Marvin. Il me faut des noms. La police voudra leur parler. »

Phelan se planta face à l'adolescent, dont la respiration devenait sifflante. Toujours ce bruit grinçant, qui allait et venait.

« Écoute, tu peux être débarrassé de lui, ne plus jamais revoir ce type. D'accord ? »

Ricky appuya les poings sur ses yeux, puis ses oreilles, hochant la tête et sifflant.

« Sers-toi de ton inhalateur.

— Vous savez, peut-être que je... ne le ferai pas.

— Fais-le. Tu en as fini avec Dennis Deeterman, je te l'ai dit. Sers-toi de ton inhalateur. »

Ricky prit une bouffée, et sa mâchoire tressauta de gauche à droite, comme si sa tête essayait de se dévisser. Son sifflement suivant ressemblait à : « Attendez. »

« Pourquoi ?

— On a son... journal.

— Son journal », répéta Phelan.

Les yeux du gamin ricochaient comme des billes de flipper.

« Deeterman avait un journal ? Et merde, cette foutue Georgia Watson... Je parie que c'est un de ses coups fourrés. Et c'est elle qui a le livre, hein ? »

Les lèvres gercées de Ricky s'ouvrirent.

« Elle a dit que ça nous rapporterait de l'argent. Mais il a trouvé où elle habitait. »

Phelan le poussa vers la cuisine.

« Appelle-la. »

Le gamin décrocha le téléphone mural, marmonna quelques mots puis pencha la tête, attentif. Au bout d'un moment, il s'affaissa, et le combiné retomba à côté de lui.

« Alors, quoi ? Qu'est-ce qui se passe, Ricky ?

— Oubliez tout, c'est réglé maintenant. Georgia va bien.

— Elle lui a rendu le journal ?

— Elle l'avait déjà apporté... à votre bureau. »

Le cœur de Phelan se serra.

Le garçon glissa le long du mur, téta son inhalateur. Appuya la tête contre la paroi. Georgia avait dit à Deeterman qu'il pouvait aller chercher le journal là où elle l'avait laissé, devant l'agence du détective privé. Le type n'y serait pas. Il devait sûrement travailler. Elle avait parlé vite, tapie derrière une moustiquaire fermée, la carte de visite de Phelan scotchée à l'extérieur.

11 h 49. Quasiment midi. Delpha voulait passer ce coup de fil et en finir une bonne fois pour toutes. Elle venait de décrocher l'appareil quand la porte du bâtiment s'ouvrit. Elle reposa le combiné, fit cliqueter son stylo. Si c'était Phelan, elle sortirait dans un instant, irait téléphoner à côté de la bibliothèque. Elle avait appris par cœur le numéro de Mme Robbins.

Les bonnes décisions, pensait-elle, s'éprouvaient dans l'esprit et le corps. Elle avait passé celle-ci au crible, comme si elle se débattait avec des poignées de sable. Au début, il n'y avait qu'un grand tas d'un côté : la mort du vieil homme, qu'on ne pourrait pas lui imputer. Pas un nuage à l'horizon.

Mais de l'autre côté, il y avait Isaac. Tout châtiment imposé à sa mère le punirait aussi, pour le restant de sa vie. Isaac rééquilibrait la balance.

La personne au rez-de-chaussée prenait son temps – un calcul de dernière minute, peut-être : avait-elle vraiment besoin d'un détective privé, et pouvait-elle se le payer ?

Isaac n'était pas seul sur son plateau de la balance. Il fallait ajouter un raisonnement logique : Delpha savait où le vieil homme se trouvait, et elle ne remettrait plus jamais les pieds dans son magasin de pêche. Il y avait d'autres endroits où louer un bateau, quand elle voudrait dériver sur les chenaux marron tranquilles, dans l'ombre verte des lianes, des saules, de la mousse, des yuccas, parmi les troncs d'arbre tombés peuplés de tortues qui prenaient le soleil, les grands cyprès dressés dans l'eau. D'autres bayous. Elle n'aurait

plus jamais à contempler ce visage, cette cicatrice. Pourquoi choisir l'option du meurtre ?

Ce qu'il lui avait fait. Ce qu'il avait dit à son fils, montré à son fils, autorisé son fils à faire. Pendant quatorze ans, cet homme avait mené sa vie comme il l'entendait, et pas elle. Sa fille. Ses deux petites-filles en bas âge qui parlaient avec leurs mains.

Mais Isaac.

Delpha se prépara à accueillir un client qui avait décidé que ses besoins l'emportaient sur ses finances. Les pas qui montaient n'étaient pas les foulées légères de Phelan, ni le trotinement précipité qu'elle avait entendu ce matin-là. Cette personne était lourde et pressée.

Au New Rosemont, Delpha était restée debout devant sa fenêtre, mains sur le front, tandis que l'aumônier et le diacre apportaient leur contribution au débat. *Si vous gardez de la haine, vous aurez de la haine. Je rends visite aux détenus du couloir de la mort, je les aime et je prie pour eux. On doit trouver l'amour encore et encore.*

La décision s'était imposée lorsqu'elle s'était réveillée seule dans son lit. Un lit qui avait l'odeur d'Isaac. Delpha ne gâcherait pas son avenir, ne prendrait pas ce risque. Elle le savait dans ses tripes.

Elle dirait à sa mère de laisser le vieillard tranquille. De le laisser vivre.

La porte de l'agence s'ouvrit brusquement, et un homme corpulent s'engouffra dans la pièce, tournant la tête en tous sens. Poliment, Delpha lui demanda si elle pouvait l'aider. Le regard du visiteur la traversa pour balayer les lieux, s'attarda sur la porte entrebâillée du bureau de Phelan.

« Une fille a laissé ici un livre qui m'appartient, et il n'est pas sur le palier comme elle l'avait dit. »

Il mesurait une tête de plus que Delpha. Une casquette de baseball rouge délavée, une chemise de travail à manches longues. Une moustache.

« Je l'ai entendue et j'ai trouvé le paquet, dit Delpha. Je l'ai rangé dans le bureau, monsieur...

— Donnez-le-moi. Je suis pressé. »

L'homme ne la regardait toujours pas. Puis il le fit.

« Votre patron n'est pas là ? »

Le sang battait dans le cou et la poitrine de Delpha. Le vertige la gagna. Ses doigts se crispèrent sur le stylo. Ils n'avaient pas de coupe-papier, ils se servaient de leurs pouces pour ouvrir le courrier. Phelan avait emporté son arme. L'espace d'un instant, le bureau se reconfigura en une image plate, une affiche de bureau. Delpha reprit pied en se disant : *Tu es là, tu es seule dans cet endroit*. La pièce réapparut autour d'elle, retrouvant sa profondeur. Elle eut une vision fugace du livre enveloppé de papier kraft, lorsqu'elle l'avait rangé dans le dernier tiroir du bureau de Phelan, sous la bouteille de whisky – à quelques pas de là.

« Attendez-moi ici. Je vous l'apporte tout de suite, et vous pourrez y aller. »

Delpha passa devant l'homme pour rejoindre le bureau de Phelan.

« Votre patron est parti travailler. »

Une voix plus basse qu'avant, plus proche.

Delpha jeta un coup d'œil derrière elle. L'homme avait la bouche ouverte, ses dents apparaissant sous son épaisse moustache. Une tache sur la joue ou un bleu, solitaire. Du blanc autour des iris d'un noir terne qui se fondaient dans l'ombre de sa visière. Il glissa les mains dans les poches de son pantalon en toile taché. Delpha baissa les yeux. Le devant de son pantalon était gonflé. Ce n'était pas du désir, elle le savait pertinemment ; c'était le fait qu'elle soit seule. Elle ne se rappelait pas son nom, même si elle l'avait entendu un millier de fois. Ça ne lui revenait pas. Peu importait. Elle reconnaissait son visage, et pas parce qu'elle l'avait déjà vu. Elle reconnaissait cette expression. Vide, comme si une horloge vous fixait. Jusqu'à ce qu'elle change. Et elle changerait.

Le téléphone était là, sur le bureau de Phelan. Si elle s'en approchait, tout se précipiterait, sans lui laisser tellement de choix. Elle n'essaya pas. Elle

passa derrière le bureau et annonça d'une voix forte et claire :

« Mon patron devrait rentrer d'une minute à l'autre. »

Elle ne pensait pas que cette phrase aiderait ou retarderait quoi que ce soit, mais elle n'avait rien d'autre à dire. Ses doigts lâchèrent le stylo sans poids, qui roula sur le bureau. Le dos droit, elle plia les genoux pour ouvrir le tiroir du bas. Elle agrippa la bouteille de whisky, la soulevait pour récupérer le livre quand l'homme contourna le meuble par l'autre côté, déplia un long bras et lui arracha le paquet des mains.

Terminé. Il avait ce qu'il était venu chercher.

*Va-t'en, maintenant.*

Un bruit de déchirure. Le papier kraft atterrit sur le bureau. Une bourrade, et le fauteuil à roulettes de Phelan alla percuter le mur.

*Va-t'en. Va-t'en.*

Delpha surveillait l'homme du coin de l'œil, pour ne pas croiser son regard. Coinçant le livre à l'arrière de sa ceinture, il s'approcha. Il baissa sa braguette et posa la main devant, soufflant par le nez. Ça lui plairait, si elle essayait d'atteindre la porte avant lui.

La seule idée qui lui vint fut de glisser un pied quelques centimètres derrière l'autre, repositionner son centre de gravité, se pencher légèrement en avant. Lentement, très lentement. Elle risquerait de le provoquer si elle se redressait d'un coup, et dépenser inutilement de l'énergie avec une tentative de persuasion – non, non, non. Aux yeux de ce genre de personne, elle n'était pas un être humain, elle était un animal en mouvement. Un corps à portée de main. Un moyen de satisfaire un besoin primaire, elle le comprenait, comprenait aussi que toute l'humanité que cet homme avait pu posséder s'était déjà tarie.

Sa main gauche ressortit de sa poche avec un manche de couteau noir, puis la lame jaillit. Dix, douze centimètres, pas nettoyée. Delpha le regardait, à présent. Son visage était en train de se transformer, de se recomposer. La chose derrière ses yeux émergeait. Le couteau s'éloigna de son tronc, se

mouvant comme s'il faisait partie de son bras, de sa main, zigzaguant vers elle et repartant, zigzaguant de nouveau. Lorsqu'il la vit suivre la lame, les menaces commencèrent. En entendant la voix qui s'échappait de ses lèvres, la terreur qui serrait le ventre de Delpha fusa vers sa poitrine et sa gorge, se répandit sur sa peau. Toute sa peau.

Ça, elle ne l'avait pas prévu, ne l'avait même pas imaginé – un gémississement chuintant, rythmé, suraigu. L'homme se frotta, se préparant, se délectant. Un couteau avec une bouche qui gémissait.

*Je vais te plaaaaannntteer. Je vais te creeeeeveerrrr.*

Il mit le couteau dans sa bouche et le ressortit sans se presser.

Un geste vif, et une pointe de douleur transperça le flanc de Delpha, une décharge électrique, une sensation glaciale qui la pénétra et se retira. Elle baissa les yeux vers la tache rouge en forme de feuille sur son chemisier, les releva pour voir l'homme porter le couteau ensanglanté à sa langue dardée.

Il avait cette expression à présent. Pas celle de l'horloge, celle sous tension. Le regard extatique.

Phelan remonta l'I-10 en trombe, slalomant au milieu des camions qui filaient vers La Nouvelle-Orléans. Il prit la sortie à soixante-quinze kilomètres heure. Mais il grimpa l'escalier à pas de loup et tourna la poignée sans bruit, espérant que Deeterman se trouvait quelque part devant les camions à cet instant, pas assis sur la chaise de Delpha en train de regarder la poignée tourner. Il se faufila dans les locaux silencieux, revolver dégainé.

La chaise de Delpha n'était pas bien calée contre son bureau, comme elle la laissait d'habitude. La boîte remplie de lettres n'avait pas bougé. La porte de l'autre pièce était entrebâillée. Il s'en approcha aussi discrètement que possible. Il s'appuya contre le chambranle et poussa le battant.

Personne. Les fauteuils à dossier haut des clients, du papier kraft sur son bureau. Le ventre de Phelan se noua à l'idée que Deeterman soit déjà venu et

ait forcé Delpha à le suivre. Mais non ; elle aurait hurlé sitôt dehors. Il n'aurait pas pu l'entraîner jusqu'à son pick-up en pleine rue ; non, Delpha Wade ne se serait pas laissé faire. Phelan franchit le seuil, se heurtant à un rideau de vapeurs de bourbon, de fer et de silence. Du verre crissa sous ses pieds.

Un des fauteuils des clients pivota lentement.

« J'avais rangé le colis dans le dernier tiroir de votre bureau, dit Delpha. Sous la bouteille de whisky. »

Phelan la contempla. Il déposa son arme à côté du tas de papier kraft sur son bureau, s'agenouilla près d'elle.

Elle avait les yeux fixés à la gauche de Phelan, les pupilles dilatées. Sa main gauche pendait derrière le bras du fauteuil, mais la droite tremblait sur un registre à la couverture usée, au milieu d'une ombre brillante qui se répandait à sa taille. Des taches de plusieurs dimensions maculaient son chemisier blanc, des mouchetures et des éclaboussures, un filet écarlate.

« Je le lui aurais donné. Je lui ai dit. Il aurait pu être reparti depuis longtemps. Mais il s'est senti obligé de faire une de ces choses qu'ils font. Ces choses en plus. »

Elle posa le regard sur Phelan et secoua la tête.

« Ils sont incapables de résister. »

Il avait vu le sang maintenant, les jambes sur le plancher, le reste du corps occulté par le grand bureau métallique. Il fallait qu'il prévienne E. E., qu'il appelle d'abord une ambulance, mais il ne pouvait pas soulever le combiné du téléphone, ne pouvait pas amorcer ce mouvement, parce qu'il l'écoutait lui raconter qu'elle tenait encore la bouteille de whisky quand l'homme avait léché le couteau et l'avait poignardée, et quand il avait remis le couteau dans sa bouche elle avait cassé la bouteille sur l'arête du bureau et l'avait enfoncée à deux mains dans sa gorge, puis elle avait extirpé le registre de sous son corps et s'était assise pour le regarder mourir.

La partie visible de son visage était couverte d'une pellicule de sueur. Phelan passa les doigts dans ses cheveux bruns, les écarta de son front.

« Delpha. »

Un index taché de sang effleura les pages du registre.

« Mon Dieu, il y a une enveloppe remplie de photos là-dedans, des gamins avant et après, et les photos de l'avant sont les choses les plus horribles que j'aie jamais vues. »

Il l'entendait à peine. La peau de sa tempe était froide. Phelan empoigna le cordon du téléphone pour le faire tomber par terre. Il composa le numéro, priant pour que l'appel passe vite.

Elle arriva au magasin de pêche à neuf heures du matin, alors que les bateaux qui sortaient pour la journée étaient déjà sur le bayou.

Elle se promenait en voiture dans le coin, expliqua-t-elle. Son mari voyageait beaucoup, ne rentrait que pour des visites éclair. Il ne l'emmenait jamais, et elle aimait voir du pays. Qu'est-ce que M... Pettit, dit-elle en levant les yeux vers l'enseigne, pouvait lui raconter sur la région ?

Elle paraissait un peu nerveuse, mais elle avait des cheveux roux vaporeux, le genre de couleur qui lui avait toujours tapé dans l'œil. La couleur qu'il préférait dans les magazines, que la femme, la fille ou la gamine soit photographiée ou croquée façon bande dessinée, cheveux roux orangé retombant sur des chaînes ou une corde. L'homme prit un paquet de chips au maïs sur le présentoir, sortit de la boutique, récupéra une bouteille de Coca dans la glacière et la décapsula.

« C'est offert », dit-il.

Il déplia une chaise de jardin appuyée près de la porte et invita la visiteuse à s'asseoir.

Elle sourit, mais s'installa sur les marches, les yeux levés vers lui, et mangea les chips sur place en léchant le sel sur ses doigts. Il se posa sur la chaise, délogea une Pall Mall de son paquet et l'alluma.

« Vous savez faire des ronds de fumée ? » demanda la femme, avec une esquisse de sourire. Elle avait des lunettes de soleil à la main, qu'elle ne mit pas.

Il produisit un rond de fumée, et le sourire se mua en éclat de rire.

« Regardez-moi ça ! C'est un talent que j'admire. »

Il redressa le menton et lui décrivit le genre de poissons qu'on trouvait dans le coin, le climat. Est-ce qu'elle avait l'habitude des ouragans ? D'où venait-elle ? Pas d'ici, à entendre son accent. Non, de l'Oklahoma, répondit-elle avant de mordre lentement dans une chips. Les ouragans l'intéressaient, ça se voyait, et il fallait dire que personne ne s'intéressait trop à ce qu'il racontait depuis quelques années.

Elle sortit des chewing-gums Juicy Fruit de sa poche, lui en proposa un, mais il préférait continuer à discuter. Cette femme se croyait sûrement maline. Comme la plupart d'entre elles. Mais avec ce physique, elle pouvait bien jouer à la plus fine, il s'en moquait. Il lui retraça l'historique des ouragans jusqu'à celui de Galveston, en 1900. Il ne l'avait pas vu de ses propres yeux, évidemment – il s'arrêta pour qu'elle sourie, et elle le fit – mais il en avait souvent entendu parler. Elle se tenait les coudes appuyés sur une marche, la tête penchée, attentive. Un foutu rafiot approchait, le moteur à bout de souffle qui ramenait l'imbécile à quai l'obligeait à hausser le ton. Il se dépêcha de rendre sa caution au type, sortant l'argent de sa propre poche. Il avait peur qu'elle s'en aille.

Elle ne bougea pas. Il termina son explication sur la grande digue de Galveston, puis lui demanda s'il y aurait un moyen de la revoir.

« Je suis mariée, dit-elle. Je le serai toujours.

— Ça ne veut pas dire que vous êtes morte.

— Quasiment. »

Elle étudia son vernis à ongles, puis le regarda.

« Mon mari est un vieil homme. »

Il digéra cette remarque, qui sous-entendait qu'elle ne le trouvait pas vieux, même s'il l'était clairement, en tout cas plus vieux qu'elle – tout en observant son alliance, un anneau en or, sans fioritures ni caillou. Elle n'avait pas tellement l'accent de l'Oklahoma. Elle écourtait ses mots. Mais

l'important, c'étaient ses cheveux roux, la frange qui tombait sur son front, les mèches qui balayaient ses épaules, rouges, rouges, rouges, et le fait qu'elle n'avait pas tourné les talons quand il avait commencé à parler.

« Mon mari est en déplacement jusqu'à demain. Son bureau reste fermé en son absence. »

Elle lâcha cette information sur le ton de la conversation, sans même le regarder. L'homme eut un mouvement de surprise. Il avait déjà entendu des menteuses débiter ce genre de phrase, mais jamais à son intention.

Un nuage s'éloigna, et le soleil fit une apparition biblique, projetant des rayons distincts, éblouissants. Ce qui ne gâchait rien.

Elle refroidit un peu l'ambiance en ajoutant que son mari changeait parfois de programme. Qu'il avait une arme. L'homme n'aimait pas ça. Mais le soleil illuminait la visiteuse et, à l'étincelle qui brillait sous ses longs cils noirs – des cils spectaculaires, et que dire de ses yeux –, il comprit où elle voulait en venir. C'était un jeu. Le petit jeu d'une femme qui s'ennuyait. Il se ragaillardit.

« Ça me fait ni chaud ni froid », déclara-t-il.

Elle répondit que ça se voyait. Qu'il était le genre d'homme à entrer fièrement par la grande porte plutôt qu'à se faufiler par la petite.

« Vous avez l'air de savoir vous défendre. »

C'était ce qu'il avait voulu entendre toute sa vie. Il lui demanda son numéro, mais elle préféra noter le sien, sur l'emballage de son chewing-gum. Elle lui sourit. Elle ne serait seule qu'une nuit. Elle l'appellerait peut-être ce soir-là, ou peut-être pas, dit-elle. Elle n'avait pas encore décidé.

Son ventre se noua. Il avait l'impression qu'on lui avait offert un cadeau de Noël pour le lui reprendre aussitôt, avant qu'il ait eu le temps de s'en emparer. Il voulait lancer une remarque pleine d'esprit, mais rien ne lui vint, alors il garda le silence. En se levant, la femme passa une main sur sa nuque, rejetant ses cheveux roux sur ses épaules. Puis elle le remercia pour le Coca.

Elle repartit d'une démarche chaloupée vers sa voiture, une Chevrolet blanche flambant neuve. Elle le salua d'un geste. Il se contenta de la regarder.

L'homme resta assis dehors sur une chaise de jardin pendant que le soleil brûlait dans le ciel, dans une sorte de périmètre qui repoussait le temps, le magasin derrière lui, le bayou devant, les vieux bateaux pourris et leurs moteurs de pacotille qui tombaient en panne sans arrêt. Son fils était mort, sa femme aussi, sa fille ne lui parlait plus et ses deux petites-filles ne parlaient pas du tout.

Une jolie femme lui avait dit qu'il avait l'air de savoir se défendre.

Elle avait noté son numéro sur un emballage de chewing-gum.

Des cheveux roux. Des yeux bleu indigo.

Les ambulanciers se ruèrent dans l'escalier, armés d'un brancard qu'ils abandonnèrent pour prodiguer des soins médicaux à Delpha et l'entourer de voix prudentes. Pas assez vite au goût de Phelan, ils allongèrent sa secrétaire sur le brancard et lui annoncèrent qu'ils l'emmenaient à l'hôpital le plus proche, l'Hôtel-Dieu, et qu'il pouvait les accompagner. Sachant qu'il ne pourrait pas, Phelan serra la main de Delpha, réticent à la lâcher. Elle ferma les yeux.

Il se tint à l'écart tandis que la brigade criminelle investissait les lieux, remit le registre à des inspecteurs qu'il ne connaissait pas et fut mis en quarantaine sur le canapé à carreaux jusqu'à ce qu'il ait répondu aux mêmes questions cinq ou six fois. Quand on l'autorisa à partir, il s'éloigna avec joie de la dépouille de Dennis Deeterman. Il passa rapidement devant des policiers qui faisaient barrage à une équipe de la chaîne d'info locale, dont il repoussa le micro.

Il s'installa dans la salle d'attente de l'Hôtel-Dieu et pensa encore et encore à ce qui était arrivé à l'agence. Comment Delpha avait dû vivre la scène. Comment celle-ci aurait pu se terminer. Comment elle s'était terminée.

Un gamin fit éclater un paquet de chips avec un grand bruit ; Phelan sursauta. La mère du garçon l'empoigna par les cheveux et le força à s'asseoir à côté d'elle tandis qu'il poussait des cris perçants. Des gens

sortaient de la pièce en remuant de la monnaie dans leurs poches, revenaient avec des friandises et du café.

Phelan se dirigea vers le téléphone public. Il n'arriva pas à contacter E. E. au travail, ni chez lui. Il parla avec sa tante Maryann jusqu'à ce qu'un type aux allures de banquier se manifeste derrière lui :

« Chacun son tour, mec. »

Phelan mit un terme à la conversation, et le banquier s'empara du combiné, composa un numéro, arracha sa cravate et la fourra dans sa poche.

« Ramène-toi, connard. Elle s'accroche juste pour toi », gronda-t-il.

Il reposa violemment le combiné et quitta la salle d'attente à grands pas. Les familles, les personnes seules, les couples assis dans la pièce observèrent son départ en fronçant les sourcils. Ils s'entre-regardèrent, puis détournèrent les yeux.

Phelan reprit sa place, mais se levait chaque fois qu'une blouse blanche apparaissait à la porte pour appeler un proche. Il se tenait le dos courbé, les coudes sur les genoux. Des images inopportunes l'assaillaient. Il aurait dû, aurait pu être à l'agence au lieu de se gaver de foutues nectarines. *La ferme, s'intima-t-il. À l'heure qu'il est, il y a des flics dans ton bureau qui pataugent au milieu du sang empoisonné de Dennis Deeterman, qui ne lui servira plus jamais. La seule chose qui compte maintenant, c'est que Delpha en réchappe.*

Vers 18 heures, un médecin frêle au visage poupin, afro dépassant d'un calot blanc, annonça au frère de Delpha Wade que sa sœur était sortie du bloc opératoire et qu'on pensait qu'elle s'en tirerait.

« Je peux la voir ? »

— Pas encore. Elle s'est rendormie. Évitez les visites pendant vingt-quatre heures. »

Les rouages du cerveau de Phelan étaient grippés.

« Quoi ? »

— Juste une précaution. Pas de panique, monsieur... » Le chirurgien consulta son porte-bloc. « Wade. Vingt-quatre heures de repos total. Revenez demain soir.

— Mais ça donne l'impression que vous n'êtes pas sûr qu'elle...

— Non, non, elle se remettra très bien.

— Jurez-le. »

Le regard du médecin se durcit. Son vernis professionnel se craquela pour révéler l'homme derrière : son torse n'était pas très volumineux, mais il le bomba.

« Votre sœur a été poignardée, Clyde. Une blessure de ce genre entraîne toutes sortes de complications, physiques ou pas. Vous parlez au médecin qui l'a recousue, et je vous ai assuré qu'elle se remettrait. Si vous voulez un médecin d'une autre couleur, je peux en appeler un. Après, je suis chirurgien, pas magicien. Si des singes ailés débarquent par la fenêtre pour la kidnapper, je ne pourrai rien y faire.

— Non, non, ce n'est pas ce que je voulais dire, je vous assure, déclara Phelan en agitant les mains. C'est juste que... je suis complètement... Ce n'est pas ma sœur.

— Oh. Bon, il ne vous reste plus qu'à me croire, alors. »

Le jeune médecin piqua une cigarette à Phelan et l'emporta dans son royaume.

Phelan appela le commissariat.

« Elle a la rage au ventre, cette fille ! s'exclama Fontenot.

— C'était de la légitime défense. Je veux qu'E. E. me dise que personne ne l'arrêtera.

— *Alors pas, couyon\**. On y touchera pas. Les toubibs l'ont bien raccommodée ? »

Phelan relâcha son souffle.

« Elle va s'en sortir. Vous ne rentrez jamais chez vous, Fontenot ?

— *De temps en temps\**. Pour nourrir le chien. Tu veux parler au chef, j'imagine.

— Oui. »

Le vieux flic l'informa qu'E. E., une voiture de patrouille et vingt hommes munis de pelles et de matériel d'éclairage étaient partis fouiller les bois derrière la bicoque blanche de Deeterman. Ils étaient accompagnés de policiers du comté et de l'État, et vu ce qu'ils pensaient trouver là-bas, E. E. n'aurait aucune envie qu'on l'interrompe.

Phelan le remercia et raccrocha. Il chercha un nom dans l'annuaire, nota l'adresse et le numéro. Il alluma une clope et s'apprêtait à souffler sur l'allumette quand un homme avec une cigarette sauvagement serrée entre les dents surgit devant lui. Phelan se figea, donna du feu au banquier. Il se brûla le doigt, *merde*, et son majeur fantôme lâcha un hurlement solidaire.

Il quitta le parking de l'Hôtel-Dieu, traversa les ruelles du centre-ville et rejoignit l'I-10 puis la HWY 69, sortant de l'autoroute près du canal. Il passa devant la station d'épuration, longea la digue qui retenait l'eau noire. Il repéra la rue qu'il cherchait, s'y engagea. De grands terrains dans ce quartier, d'un demi-hectare ou plus, des pavillons en brique en retrait de la route, de belles pelouses, des chênes, des cornouillers, des arbustes. Les chimistes pouvaient se payer ce genre d'endroit. Les directeurs d'usine aussi. Les avocats, les chefs d'entreprise pouvaient se payer mieux.

Phelan s'arrêta dans une allée de garage, derrière deux voitures. Une Ford Falcon de 1966 dont on avait remplacé une aile. L'Impala à quatre portes de l'année précédente, blanche. Un panneau « À vendre » sur la pelouse. Le vent s'était levé, et Phelan avait l'impression que ses cheveux ébouriffés formaient des crêtes sur sa tête. Il les aplatit. Cette fois, si le besoin s'en faisait sentir, il avait la bonne carte de visite. Il en avait plusieurs, à vrai dire.

Un homme de haute taille, aux cheveux mi-longs, répondit à son coup de sonnette. Un jeune homme, se reprit Phelan en l'observant de plus près ; c'était son expression lugubre qui le vieillissait.

« Bonsoir, monsieur. Je suis Steven Russell. Agent immobilier, déclara Phelan en lui tendant une carte de visite. Vous êtes le propriétaire ? »

Le jeune homme prit la carte par réflexe, répondit que non, et cria :

« Maman ! Un agent immobilier. »

Il donna la carte à la femme qui arrivait derrière lui mais, au lieu de s'éloigner, il resta planté là, légèrement en retrait.

La femme, habillée trop chaudement pour la saison, en pantalon noir et t-shirt noir moulant retroussé jusqu'aux coudes, jeta un coup d'œil à la carte puis à Phelan.

« Bonsoir, madame. Comme je le disais à ce jeune homme, je m'appelle Steven Russell. J'ai vu que votre maison était à vendre. Vous êtes peut-être satisfaite de votre agent immobilier, mais, dans le cas contraire, je serais ravi de vous proposer mes services. Puis-je vous aider en quoi que ce soit, madame Robbins ? »

Elle ne s'était pas présentée, mais n'importe quel agent immobilier digne de ce nom se serait renseigné sur les propriétaires. Phelan voulait employer son patronyme, le vrai.

Il ne l'aurait jamais reconnue.

Pas facilement, en tout cas. Les cheveux châains sans éclat dans lesquels elle passa la main étaient coupés quasiment à la garçonne, élagués à la va-vite au sommet du crâne, épais devant les oreilles. Des lunettes étaient posées assez bas sur son nez, et – un frisson lui traversa l'échine – Phelan ne contemplait pas les yeux marron larmoyants qu'il avait découverts chez Leon. Non – comment avait-elle fait ça ? Son visage, désormais plus fin, était dominé par des yeux bleu cobalt.

Et sur le qui-vive – elle l'avait reconnu, pas de doute. Dès qu'elle ouvrit la bouche, l'affaire était dans le sac.

« Nous sommes contents de l'agence que nous avons engagée, monsieur... Russell, mais je veux bien écouter ce que la vôtre propose.

Je vais vous montrer le bosquet derrière la maison. C'est mon mari qui l'a conçu et planté.

— Avec grand plaisir.

— Maman, notre agent immobilier est très bien.

— J'en suis sûr, dit Phelan. Je suis seulement venu...

— Excusez-moi, l'interrompit le jeune homme d'une voix très douce, avant de se tourner vers sa mère. Je croyais que tu devais aller voir Margaret, maman.

— J'ai bien cinq minutes pour discuter avec ce monsieur. Ne t'en fais pas. Va t'occuper de tes valises. »

Mme Robbins emmena Phelan de l'autre côté de la maison. Il n'y avait pas de jardin. Une forêt de conte de fées s'étendait jusqu'à une clôture en bois. Des allées en briques rouges, éclairées par des loupiotes dans l'herbe, serpentaient sous les arbres. Il devait y en avoir une cinquantaine : des arbres fruitiers, des pins, des feuillus, des saules pleureurs au fond et, plus près, les grandes feuilles lustrées d'un magnolia, aux fleurs d'un blanc flamme de bougie. Des lucioles voletaient et scintillaient entre les troncs. L'humidité était plus fraîche ici, respirait, murmurait, se balançait, pleine de parfums contrastés et boisés.

« Il y a quasiment toutes les espèces d'arbres qui poussent bien dans la région, et quelques autres. C'est un séquoia, du côté ouest. Il a dix ans. » La tension étouffait la fierté dans la voix de la femme. « Que voulez-vous ?

— Je ne suis pas quelqu'un de compliqué. J'avais un peu de temps libre et je souhaitais rencontrer la personne pour laquelle j'ai travaillé.

— Vous l'avez devant vous.

— Les photos de Lloyd Elliott vous ont été utiles ?

— Oui, plutôt, et je ne vois pas de quoi vous parlez. »

Les grands yeux hypnotisèrent Phelan jusqu'à ce qu'il détourne le regard, étudiant la disposition des briques.

« C'est ce que je me disais. Le cahier de laboratoire de votre mari... Qui l'a récupéré ?

— Margaret me l'a rapporté dès qu'il a refait surface. Une fois la vente conclue, il ne risquait plus de compromettre personne. Elle savait que je voudrais le reprendre. Parce que c'était le travail de Charlie.

— Platon Willis voit des bactéries dans ses cauchemars. Qui a hérité de laquelle, madame Robbins, et est-ce que Wallace en a reçu aussi ?

— La persévérance est bel et bien votre plus grande qualité, monsieur Phelan, répondit-elle avant de consulter sa montre. Vous avez plus de bactéries dans la bouche qu'il n'y a d'habitants sur Terre. »

Phelan n'en tirerait rien d'autre. Le vent souffla dans ses cheveux. Involontairement, il se retourna pour contempler le bosquet une dernière fois. Il avait envie de s'y promener, au diable les moustiques. Une idée stupide, vu la situation : d'abord, il n'avait rien à faire là et, ensuite, cette femme voulait oublier qu'elle l'avait rencontré. Rétroactivement. Mais il fallait voir ça – les branches qui se balançaient dans un orchestre de murmures, la dentelle des ombres, les minuscules halos de lumière. Au milieu du vacarme des insectes, on distinguait le coassement d'une rainette. Il allait peut-être pleuvoir. Il ne put s'empêcher de dire : « C'était quelqu'un d'exceptionnel, votre mari. »

La femme s'effondra. Phelan voulut la rattraper, mais elle s'était recroquevillée, le front sur les genoux et les bras serrés autour, ramassée en un paquet compact. Sa tête bougeait en rythme, se soulevant et retombant sur ses genoux, une façon étrange et silencieuse de se taper la tête contre les murs.

Phelan se retint tant que possible, puis il se pencha vers la femme, qui accepta qu'il la relève.

« Je n'ai encore rien trouvé d'autre qui me permette de supporter ces affreux... événements. » Elle jeta un regard derrière elle. « Je dois y aller maintenant. Et vous feriez mieux de partir aussi. »

Son fils se dirigeait vers eux. Il cria :

« Hé, Nixon est à la télé, en train de jurer qu'il n'était au courant de rien pour le Watergate ! »

Il parut détailler sa mère d'un œil circonspect. Arrivé à sa hauteur, il passa un bras autour de ses épaules. Puis il s'adressa à Phelan, d'une voix de nouveau douce :

« On en a notre claque des agents immobiliers. »

Et il raccompagna sa mère à l'intérieur.

Après sa visite chez les Robbins, Phelan ajouta sa voiture à l'embouteillage qui s'était formé sur Concord Road, autour de la petite maison blanche. Il était en retard. D'après ses estimations, les forces de l'ordre devaient travailler depuis déjà quatre ou cinq heures. Il aperçut des voitures de flics, des véhicules banalisés, la police de la route, une ambulance, un camion de pompiers. Des camionnettes des trois chaînes d'information locales. La maison délabrée était illuminée par un projecteur installé derrière.

Les badauds qui se dévissaient le cou derrière le ruban jaune s'écartèrent à l'arrivée d'un policier escorté par un berger allemand. Après avoir annoncé qu'il était le privé chargé de l'affaire et le neveu d'E. E., Phelan persuada un agent d'aller demander à son chef s'il pouvait observer les recherches.

« Jacques a dit : on ne passe pas », déclara le flic à son retour.

Il se posta dos au ruban, écrasant le pied d'un curieux trop téméraire.

« Hé ! protesta l'homme. C'est mes impôts qui vous paient et tout ça.

— Et tout ça, ouais », répliqua le flic sans le regarder.

Une heure. Deux. Phelan vagabonda aux alentours, glanant les informations qu'il put. Surtout le nombre de policiers présents, quelques escarmouches entre les flics et les pompiers. Il passa à côté de la journaliste dont il avait repoussé le micro un peu plus tôt. Son brushing blond avait frisé, formant un globe autour de sa tête. Armée d'un miroir de poche, elle tamponnait les coulures de mascara sous ses yeux.

Un couple d'âge mûr se fraya un chemin jusqu'au ruban jaune et demanda qu'on les laisse passer. Deux policiers leur barrèrent la route.

« Mais vous ne comprenez pas ! dit la femme, haussant le ton. Vous ne comprenez pas. Mon enfant pourrait être là-bas. »

Tous les regards se tournèrent vers le couple. L'homme expliquait que leur fils avait disparu depuis deux mois, qu'il avait cru à une fugue, mais...

La femme pressa ses poings contre son crâne.

« Il n'a jamais fugué, dit-elle. Jamais, jamais, jamais. »

Le premier policier essaya de les convaincre qu'on les tiendrait au courant dès que possible. Ils feraient peut-être mieux d'attendre chez eux, suggéra-t-il. La femme se faufila sous le ruban, bouscula le flic et se mit à courir.

« Merde ! » dit-il.

Les deux policiers se lancèrent à sa poursuite.

Au bout d'une dizaine de mètres, la femme ralentit, avança encore d'un pas maladroit, puis s'arrêta d'elle-même. Elle était immobile, cheveux ébouriffés, jupe plaquée contre les jambes par le vent. Elle joignit les paumes devant son visage, les baissa pour couvrir sa bouche.

La brise, charriant des relents de mort, atteignit la foule rassemblée derrière le ruban. La bousculade cessa, puis un brouhaha s'éleva. Une femme partit en tirant ses enfants derrière elle.

Les deux policiers se placèrent de chaque côté de la mère et l'aidèrent doucement à faire demi-tour. La journaliste fondait déjà sur le père quand Phelan entendit une déflagration, qui résonna pendant plusieurs secondes avant de s'estomper. Un instant plus tard, le camion de pompiers se mit en branle. Phelan regarda sa montre. 22 h 28.

« Où ils vont ? demanda un garçon en sautillant pour mieux voir, alors que les sirènes et les gyrophares démarraient.

— Mettre de l'eau sur le feu », répondit son père.

Phelan s'éloigna de la maison de Deeterman. Sachant qu'il n'arriverait pas à se reposer chez lui, il se rendit chez Leon, où il atterrit sur un tabouret de bar.

Patty Peavey lui servit une Pearl gratis.

« Tu es complètement hirsute, Tom. On dirait ce lapin blanc toujours en retard. Et tu as la même odeur, la vache. »

Phelan porta la bouteille à ses lèvres sèches. À la télévision, Johnny Carson, vêtu de son costume de magicien, collait un bout de papier sur son front quand un flash d'information l'interrompit, en direct d'une scène d'incendie.

« Regarde-les enfoncer ces fenêtres... Le feu sort de partout maintenant ! » Patty agrippa l'épaule de Phelan. « Qu'est-ce que... ? Qu'est-ce que ce cinglé essaie de faire aux pompiers ? »

Phelan observa attentivement l'écran. Les poils se dressèrent sur sa nuque. Il sortit un pourboire d'un dollar de son portefeuille, transvasa sa bière dans un gobelet en plastique et monta dans sa voiture.

Il s'approcha à petites foulées du périmètre de l'incendie, sécurisé par des voitures de police garées en travers de la rue. Il se mêla aux badauds. Le voisin qui avait prévenu les secours répétait son histoire en boucle. Un autre tendit le doigt vers le propriétaire hystérique, enfermé à l'arrière d'une voiture de police. Phelan s'attarda près des flammes, des jets d'eau et de la pluie de gravats jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un tas noir fumant. Puis il se rendit au commissariat pour harceler l'équipe du cimetière. Il retourna à la maison détruite au lever du jour. Quelques cheminées. Une baignoire à pattes de lion. Il repartit au commissariat. Il rentra péniblement chez lui vers midi, ôta ses chaussures et s'affala sur le lit.

L'éclairage était mal ajusté dans ces cages d'escalier d'hôpital, à la fois trop violent et trop faible, projetant des ombres étranges. Phelan grimpa les marches gris ciment, émergea dans un couloir et esquiva un homme

pressé dont le stéthoscope rebondissait sur la poitrine. Il se renseigna auprès de l'infirmière à l'accueil du troisième étage, puis passa devant les chambres jusqu'à la 303. Il ne voyait pas Delpha, cachée derrière un rideau bleu tiré au milieu de la pièce.

Des néons éclairaient le lit le plus proche de la porte, qui contenait une masse informe surmontée d'une structure aux arêtes tranchantes, rappelant une planche de bois. Le tout recouvert d'un drap. La morgue affichait peut-être complet ce soir.

Le drap s'abaissa pour révéler une casquette noire neuve ornée du logo des Astros de Houston, puis des yeux interrogateurs, une joue barrée d'un pansement, une moitié de menton. Un visage boursoufflé.

« Bonjour », dit Phelan en s'avancant dans la pièce.

Il jeta un coup d'œil derrière le rideau bleu. Il faisait plus sombre de ce côté, la lumière était éteinte, mais le drap révélait les courbes douces d'une femme couchée sur le côté. Elle semblait respirer normalement. Phelan revint sur ses pas. Il attrapa une chaise en plastique et la cala contre le mur, à égale distance des deux lits, pour n'imposer sa présence à personne.

« Ma mère va revenir, c'est sûr, dit le visage enflé. Elle me l'a promis. »

Phelan hocha la tête.

« Vous travaillez pas pour les services sociaux, si ?

— Non. Mais toi, tu es fan des Astros.

— Évidemment.

— Moi aussi.

— Le coach, Durocher, il se laisse pas marcher sur les pieds, affirma la bouille ronde, mettant Phelan au défi de dire le contraire.

— Pas par les arbitres, en tout cas.

— C'est sûr. Ni les frappeurs. “Hé, lanceur, colle-lui une balle dans la figure !” » Un sourire élargit sa bouche comprimée par des joues bouffies, et le gamin ressembla de nouveau à n'importe quel élève de primaire

rondouillard, avec un pansement sur l'oreille. « Durocher est un champion. C'est votre femme à côté ?

— Ma secrétaire. Et mon amie.

— Elle est pas encore trop réveillée. Qu'est-ce qui lui est arrivé, un accident de voiture ?

— Un sale type lui a fait du mal.

— Sans blague ? »

Le garçon parut choqué ; puis il serra la mâchoire et baissa la visière de sa casquette d'un air sérieux.

« Si j'avais une femme, je laisserais personne lui faire de mal. Jamais. Même pas en rêve.

— Alors c'est toi le champion », dit Phelan.

Une infirmière d'âge mûr apparut dans l'encadrement de la porte, poussant un fauteuil roulant.

« Tommy ? »

Phelan et le gamin tournèrent la tête en même temps.

« Ma mère est revenue ?

— Oh, pas encore. Ça te dit qu'on aille voir les bébés ? J'en ai un nouveau. Il faut qu'on te fatigue, petit.

— Ça risque pas. »

Le gamin s'assit au bord de son lit. Il tira sa blouse sur ses fesses maigres et repoussa d'un coup de coude l'infirmière qui voulait l'aider à s'installer dans le fauteuil.

« Allez, sois gentil, protesta-t-elle.

— Les gentils sont des abrutis ! gloussa le garçon.

— Les hommes disent toujours ça, répliqua l'infirmière. Je ne comprends pas pourquoi. J'aime bien les hommes gentils, moi. Enfin, c'est pas comme si j'en connaissais. »

Ils s'éloignèrent.

Phelan se leva, fit coulisser le rideau bleu. Il eut un pincement au cœur en se rappelant la façon dont Delpha avait glissé le certificat de Gatesville sur son bureau sans un mot. La cicatrice décolorée sur sa nuque.

Delpha agita la main.

« Aidez-moi à me retourner. »

Avec précaution, il glissa les mains sous son flanc, la souleva pour qu'elle roule dans ses bras, resta immobile un instant, à la tenir, puis la reposa doucement sur le dos et retira ses mains.

Elle grimaçait, les sourcils froncés.

« Merci. On pourrait avoir un peu d'air frais ? »

Phelan releva les stores et ouvrit un des battants de la fenêtre. La pluie traversait les halos flous des réverbères du parking. Elle s'infiltra dans la pièce, des gouttelettes accompagnées d'une vague de chaleur et d'humidité. Des rainettes, des grillons, des sauterelles, des cigales aiguisaient leurs ciseaux, frottaient leurs ailes, bruissaient, vrombissaient, s'installaient autour d'eux.

« C'est mieux ? »

Delpha acquiesça.

« Comment ça va ? »

— Je n'ai pas dormi comme ça depuis mes trois ans.

— Le médecin m'a dit qu'il vous avait tirée d'affaire. D'après l'infirmière, si vous ne faites pas d'infection, vous pourrez reprendre le travail dans une semaine ou deux. Ça vous dérange si j'allume ?

— Pas le plafonnier.

— Il y a une petite lampe derrière le lit. Ça vous va ?

— D'accord. »

Phelan tira sur le cordon de la lampe et se recula, baissant les yeux vers le visage tiré de Delpha, au teint d'ivoire.

« La police va m'inculper pour Deeterman ? »

— S'ils essaient, E. E. a un collègue qui déclenchera une révolte cajun au commissariat.

— Fontenot. Je me souviens de lui.

— Ils ont le journal atroce de Deeterman. Et on est au Texas.

— J'étais au Texas la dernière fois aussi. Je n'en suis jamais sortie. »

La rumeur vibrante de l'été s'engouffrait par la fenêtre, l'hôpital fredonnait autour d'eux. La poche de perfusion lâchait ses gouttes sans un bruit.

« C'était moins une, hein, Delpha ? »

Elle posa un bras sur ses yeux.

Phelan alla chercher sa chaise, l'installa entre le lit et la fenêtre. Il prit la main de Delpha, dit doucement :

« Je sais que le moment est très mal choisi, mais je dois vous poser une question. Hier soir, pendant que vous dormiez, une maison est partie en flammes et a emporté quelqu'un avec elle. Le cadavre, si on peut l'appeler comme ça, était celui du père de l'homme dont le meurtre vous a valu d'être envoyée à Gatesville. En tout cas, c'est à lui que la Ford de 1962 garée devant la maison appartenait. Ronald Wayne Pettit. Sa fille ne l'avait pas vu depuis le dîner de la veille. »

La respiration de Delpha s'arrêta.

« La maison était un local commercial appartenant à un certain Wallace Daughtry, propriétaire de Daughtry & Co. Vous comprenez bien que... »

Un mauvais pressentiment traversa Phelan, et il s'interrompit, se demandant comment formuler la chose.

« Disons que... les coïncidences s'accumulent un peu. Je sais qui a fait flamber la maison. Le capitaine des pompiers nous dira comment. Mais Ronald Pettit... Aucune idée de pourquoi elle ferait ça pour vous. Je peux me dispenser d'explication, mais ça va être gênant au bureau. »

Delpha baissa le bras qui couvrait son visage, lâcha la main de Phelan et joignit les siennes. Elle serra les paupières, un sillon entre ses sourcils

trahissant son épuisement. Elle chuchota :

« Vous me demandez si j'ai un alibi ?

— Bien sûr que non. Vous étiez anesthésiée sur une table d'opération, entourée d'une équipe médicale. Un alibi en béton. »

Les paupières de Delpha se détendirent. Ses cils noirs brillaient.

« Le vieux est mort ?

— Carbonisé, ma chère. »

Les reflets de lumière dans ses cils devinrent de l'eau qui perla, et les perles s'aplatirent en roulant sur ses tempes.

L'humidité de la pluie pénétrait par la fenêtre. L'humidité du bayou. Phelan resta au chevet de Delpha jusqu'à ce que quelque chose commence à la quitter. Sa poitrine montait et descendait tandis qu'elle prenait une inspiration et la relâchait, la relâchait la bouche ouverte, prenait une inspiration et la rejetait, la rejetait quelque part, loin, pendant que Phelan demeurait immobile, la sentant passer.

*Elle s'est endormie, pensa-t-il au bout d'un moment. Elle a besoin de sommeil, et moi, je l'empêche de dormir.* Sa main planait au-dessus de celle de Delpha, l'effleurant à peine.

Delpha tourna la tête sur l'oreiller pour le regarder en face. Il n'y avait pas un nuage dans les yeux gris-bleu qui rencontrèrent les siens. L'horizon était dégagé.

« Je vais vous dire pourquoi elle l'a fait, mais d'abord... éteignez cette lumière. »

Tom Phelan tira sur le cordon de la lampe.

# Remerciements

---

Un milliard de mercis à David Baker, mon plus proche lecteur, ma pom-pom girl, mon sage et infatigable conseiller. Un million de mercis à Cindy Black pour m'avoir suggéré l'idée de la secrétaire, à Kevin Flatowicz-Farmer pour avoir posé la question du genre, à l'ex-shérif Gene Langston pour le titre, à Eddie Elfers l'œil de lynx, Ruth Elfers la bienveillante et Laurie Macrae la bibliothécaire chevronnée pour leurs excellentes remarques et critiques, à mon frère ingénieur pour ses explications sur les plates-formes pétrolières, à mes formidables et généreux camarades d'écriture : Lynda Madison, Shelly Clark Geiser, Suzanne Kehm, Jane Bailey, Barbara Schmitz, Karen Wingett, Neil Harrison, Lin Brummels. Merci aussi à Barbara B. Brookner de m'avoir fait entrer dans le bureau de son ami avec vue sur la Neches River, ainsi qu'à sa charmante tante, Deanna Ford, pour les traductions du cajun. Je dois beaucoup à Bobby et John Byrd de chez Cinco Puntos Press, qui m'ont commandé la nouvelle « Phelan's First Case », point de départ de ce roman ; à la maison d'édition Akashic Books, fondée par Johnny Temple, qui a inclus la nouvelle dans l'anthologie *USA Noir : Best of the Akashic Noir Series* ; et – ¿ cómo no ? – à l'astucieux Lee Byrd, dont les corrections avisées et musclées ont rendu ce livre plus clair, sec et rapide. À vous tous, je tire mon chapeau.

À LA MÉMOIRE DE NANCY RICE, 1950-2015.

LA FEMME PHÉNOMÉNALE, C'ÉTAIT TOI.